BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXII
G
78
NAPOLI

98.
C.
44.
XXII
8
78

OBSERVATIONS
INTERESSANTES
SUR LA CURE
DE LA GOUTE,
ET DU
RHUMATISME.

OBSERVATIONS INTERESSANTES SUR LA CURE DE LA GOUTE, ET DU RHUMATISME,

De Messieurs Frederic HOFFMANN, U***, *&* JAMES, *Docteurs en Medecine.*

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilége du Ro

BIBLIOTECA NAZIONALE

PREFACE.

C'EST le hazard qui a donné naiſſance à l'Ouvrage que je préſente aujourd'hui au Public, & il s'en eſt tellement rendu le maître qu'il eſt tout different du plan que j'avois conçu lorſque le morceau qui eſt imprimé en ſecond lieu parvint entre mes mains.

M'entretenant avec feu M. Guiſard de la pratique de l'Ecole de Montpellier ſur l'uſage de la ſaignée, matiere qui m'intereſſe particulierement, parce que quelques lectures réfléchies d'Auteurs célébres m'ont fait naître des idées tout-à-fait nouvelles, il me parla d'un de ſes amis, homme de beaucoup de probité, & fort verſé

dans la pratique de la Medecine; qui guériſſoit toutes les eſpeces de Rhumatiſmes avec des ſuccès tout-à-fait ſurprenans, par une méthode qui ne l'eſt pas moins ſuivant nos uſages, c'eſt-à-dire, par des ſaignées ſi amples qu'il faiſoit tirer en trente-ſix heures plus de vingt livres de ſang. La ſingularité de cette pratique me donna beaucoup d'envie de la connoître plus à fond. Je priai donc M. Guiſard d'engager ce Medecin à me communiquer ſes Obſervations, & ſa Méthode. Non-ſeulement il eut cette complaiſance, mais il y joignit une Diſſertation en forme de lettre pour juſtifier ſa pratique. Il me laiſſa en même tems la liberté de rendre ſon ouvrage public, ſi je croïois qu'il le méritât; & même il pouſſa ſi loin la condeſcendance pour moi qu'il me laiſſa le maître abſolu de refondre ſon Ouvrage, ſi je

ne le trouvois pas bien tel qu'il me l'envoïoit. Il n'exigea de moi que le ſecret ſur ſon nom & ſon domicile.

Je n'ai eu garde d'abuſer du plein pouvoir que ce Docteur vouloit bien me donner, & je n'ai preſque retranché de ſon ouvrage que ce qui pouvoit le démaſquer contre ſon gré. Je ne ſçai pourtant ſi malgré mes précautions il ne ſera pas plus connu qu'il ne voudroit. Les autres retranchemens ſe bornent à quelques répétitions que l'empreſſement que l'Auteur a eu pour m'obliger ne lui a pas laiſſé appercevoir. Je me contenterai de faire ſur le fond de l'ouvrage une ſeule remarque, c'eſt qu'il paroît par l'obſervation X qu'on ne peut avoir trop d'attention en ſuivant la méthode de M. U.... à bien évacuer d'abord les humeurs corrompuës que les ſaignées peuvent attirer dans les vaiſſeaux, puiſqu'el-

les ont développé rapidement chez la malade qui fait le ſujet de l'obſervation citée une fievre putride qui penſa lui devenir funeſte.

On m'a fait au ſujet de l'*incognito* que l'Auteur veut garder une objection qui mérite bien qu'on y réponde. On m'a demandé quelle confiance on pouvoit prendre aux obſervations d'une perſonne qui affecte d'être inconnuë.

On ne peut qu'approuver cette délicateſſe dans une profeſſion dont l'objet eſt la conſervation de la vie des hommes ; mais je puis aſſurer ſur la foi de mon défunt ami, dont la probité eſt connuë de toute la ville de Montpellier, & de tous ceux qui ont eu à faire à lui, que les obſervations ſont exactement conformes à la vérité ; & je n'ai pû ne pas en être perſuadé quand j'ai vû dans le Mſ. non-ſeulement le nom des malades, qu'il a traités, mais le nom des Chirur-

giens qui ont exécuté ſous les ïeux du Medecin les ſaignées de qui dépendent principalement les ſuccès de ſa méthode. Je me flatte que le Public me fera l'honneur de croire cette circonſtance ſur ma parole. Revenons au plan que je m'étois formé lorſque je ſuis devenu maître de cet ouvrage.

A ces obſervations qu'on peut qualifier de *triomphe de la Saignée*, je voulois en joindre d'autres qui y ſont parfaitement aſſorties ; mais n'aïant pû recouvrer aſſez des morceaux que j'avois en vûë pour faire une brochure raiſonnable, je changeai de plan, & je reſolus de donner un ouvrage qui traiteroit de la cure du Rhumatiſme. La Goute s'y trouve jointe par rapport à la circonſtance dont je vais rendre compte.

M. James, Docteur aggrégé au Collége des Medecins de Londres, & Auteur du Dictionnaire

de Medecine dont on imprime actuellement la traduction, m'avoit fait l'honneur de m'envoïer une petite Diſſertation de ſa compoſition ſur la maniere de guérir radicalement la Goute & le Rhumatiſme. Cet ouvrage intitulé : *A Treatiſe on the Gout and Rheumatiſm wherein is laid down of relieving in an eminent degree thoſe encruciating diſtempers*, fut imprimé à Londres chez Oſborne & Roberts en 1745. Je l'ai fait traduire pour le joindre aux obſervations de M. U.... La Méthode du Medecin Anglois eſt fort differente de celle du François ; car il prétend que ces deux maladies ſe guériſſent par l'uſage des remedes mercuriels, & ſon ſentiment eſt fondé ſur des obſervations qui lui ſont propres, & qui m'ont paru mériter l'attention des Praticiens.

Ces deux ouvrages réunis ne faiſant encore qu'une brochure

médiocre, après avoir inutilement cherché à y joindre quelque autre Traité moins connu que ceux de M. Hoffmann, je me ſuis trouvé réduit à avoir recours à lui. J'ai donc pris ce que cet Auteur célébre dit du Rhumatiſme & de la Goute, &, pour raſſembler tout ce qu'on trouve dans ſes ouvrages ſur cette matiere, j'y ai joint celles de ſes Conſultations qui ont rapport à ces maladies.

Le Medecin Allemand a des vûës differentes des deux Auteurs dont je viens de parler. Le preſent volume renferme donc des méthodes differentes, raſſemblées, pour ainſi dire, ſous un point de vûë, & toutes appuïées ſur des obſervations. C'eſt aux Lecteurs à donner la préférence à celle qui lui paroîtra le plus conforme aux vûës & à la conduite de la Nature.

J'obſerverai à propos de M. Hoffmann que ſi, par rapport à

l'averſion qu'ont naturellement les Allemands contre la quantité de ſaignées qu'on eſt dans l'uſage de faire en France, & qu'un de leurs Auteurs appelle *Carnificina Medico-Gallica*, il n'auroit pas été aſſez hardi pour pratiquer dans ſon païs en conformité de la doctrine de M. U..., il l'autoriſe en quelque maniere par la remarque qu'il fait que la ſaignée convient mieux en France dans la cure du Rhumatiſme & de la Goute commençante que dans les païs voiſins du nord, à cauſe du temperament ſanguin de nos compatriotes ; & il ajoûte, & prouve par pluſieurs citations d'Auteurs célébres, que ce remede réuſſit très-bien en France tant comme curatif que comme préſervatif.

J'ajoûterai en finiſſant, que cet aſſemblage de petits Traités ſur deux maladies auſſi cruelles que la Goute & le Rhumatiſme, a des

avantages ſans inconvéniens. J'ai déja parlé de l'avantage que produit la réunion ſous un point de vûë de pluſieurs méthodes de traiter une même maladie ; le ſecond eſt que ceux dont la curioſité ne ſeroit piquée que de ce qui concerne la Goute & le Rhumatiſme, & qui ſeroient en même tems curieux de ſçavoir ce que penſe ſur ce ſujet un auſſi habile Praticien que M. Hoffmann ſeront diſpenſés ou d'acheter une ſuite de volumes, ou, la traduction du Traité de cet Auteur *ſur les Hémorrhagies & les Douleurs*, qui finit par la Goute & le Rhumatiſme, lorſqu'elle ſera renduë publique. Quant à ceux qui voudront avoir ce Traité complet, ils n'auront qu'à faire ajoûter le preſent volume aux trois que ſera le reſte, & leurs deſirs ſeront remplis. Ils en ſeront quittes pour faire mettre ſur le dos, *Traité des Hémorrhagies*, &c.

Tom. IV, au lieu de *Obſervations ſur la Goute.*

On trouvera peut-être que deux Chapitres de M. Hoffmann que j'ai emploïés ſont un peu hors d'œuvre. Je parle de ceux où l'Auteur traite du mal d'oreille, & du mal de dents. Mais outre qu'il range ces douleurs dans la claſſe des rhumatiſantes, ce qui les rapproche de l'objet de mon ouvrage, ce volume devant ſervir à rendre complette la traduction du Traité *Des Hémorrhagies & des Douleurs*, que l'on donnera inceſſamment au Public; il n'étoit point naturel de laiſſer à l'écart deux Chapitres qui ſe trouvent enclavés au milieu de ceux qui ſe rapportent plus directement à mon objet.

TABLE

DES TRAITE'S CONTENUS dans ce Volume.

PREMIER TRAITE'.

TRAITE' de la Goute & du Rhumatiſme, traduit du Latin de M. Frederic Hoffmann, premier Medecin du Roi de Pruſſe, pag. 1

CHAP. I. *Des douleurs, & ſpaſmes rhumatiſans & gouteux des parties externes,* 3

CHAP. II. *Du Rhumatiſme, ou douleur des dents,* 89

CHAP. III. *Du Rhumatiſme, douleur, mal, ou ſpaſme de l'oreille,* 134

CHAP. IV. *De la douleur de Goute vraie & invétérée,* 157

SECOND TRAITE'.

Méthode pour la guériſon des Rhumatiſmes invéterés, & des vieilles Sciatiques, 303

*Lettre à M. le Docteur ***,* 305

TABLE.

Observations Medicinales sur des Rhumatismes de toute espéce, traités & guéris par une nouvelle méthode, 335

TROISIEME TRAITÉ.

Dissertation sur la Goute & le Rhumatisme, où l'on enseigne une méthode propre pour combattre ces maladies cruelles, beaucoup plus efficacement qu'on ne l'a fait jusqu'à present, 391

Fin de la Table.

TRAITÉ

TRAITÉ
DE LA
GOUTE,
ET DU
RHUMATISME,

TRADUIT DU LATIN DE M. Frederic Hoffmann, premier Medecin du Roi de Pruſſe. Par Jacques - Jean BRUHIER, *Docteur en Medecine.*

TRAITÉ DE LA GOUTE ET DU RHUMATISME.

CHAPITRE PREMIER.

Des douleurs, & ſpaſmes, rhumatiſans, & gouteux, des parties externes.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES. *I. Ce que les Anciens appelloient Goute. Ce que les Modernes appellent douleurs rhumatiſantes, & Goute. Quels noms on leur donne ſuivant les parties qu'elles atta-*

matiſantes & gouteuſes, & qui ſont ceux qui y ſont ſujets. XV. Cauſes qui y diſpoſent. XVI. Rhumatiſme ſcorbutique, XVII. Vénérien. XVIII. La criſe de ces maladies ſe fait par les ſueurs, les urines, les hémorrhagies, & les efflorescences de la peau; XIX. & elles n'ont point de danger ſi on les traite bien. CURE. *I. Indications curatives. II. Il faut ſaigner dès le commencement. III. Ce qui fait que ce remede eſt ſi vanté en France pour ces maladies. IV. Il faut enſuite faire prendre aux malades des poudres diaphorétiques avec des eaux diapnoïques. V. Dans quelles circonſtances la ſaignée demande beaucoup de circonſpection. VI. Il faut aſſortir la cure aux differences des circonſtances. VII. 1°. Il faut faire ſortir les impuretés bilieuſes au moien des laxatifs doux. VIII. 2°. Il faut provoquer la ſortie de la ſéroſité corrompuë par l'uſage des diaphorétiques doux. IX. Il faut combattre le Rhumatiſme qui attaque un corps ſcorbutique avec les délaïans, & les adouſſans. X. Cure du Rhumatiſme vénérien. XI. Il faut emploier les topiques avec précaution. Quand ils ont lieu, & quand il faut les rejetter. XII. Dans quels cas ils font merveilles. XIII. Les bains ſont uti-*

les dans le déclin de la maladie. PRÉCAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. *I. Précautions ſur l'uſage de la ſaignée. II. Elle fait bien pour la preſervation. III. Quand la diete lactée eſt nuiſible. IV. Il faut provoquer le flux hémorrhoïdal s'il eſt arrêté ; V. & éviter les remedes chauds & ſpiritueux. VI. Dans quels cas on peut faire uſage des remedes chimiques actifs, VII. des anodyns, VIII. des véſicatoires & des ventouſes. IX. Il faut dégager l'ame de toutes eſpeces de paſſions.* HISTOIRES DE MALADIES. Obſervation. I. *Affection rhumatiſante calculeuſe d'une femme pléthorique.* Obſervation II. *Rhumatiſme des oreilles cauſé par la ſuppreſſion d'un enchifrenement que produiſit le froid.* Obſervation III. *Rhumatiſme de l'os iſchium, de l'os ſacrum, & de ceux du coccyx, guéri par des ſaignées répétées.* Obſervation IV. *Rhumatiſme produit par la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal guéri par les eaux de Carles-Bade, & de Tœplic.* Obſervation V. *Rhumatiſme de la tête, en conſéquence du refroidiſſement de cette partie, guéri par la ſaignée.* Obſervation VI. *Rhumatiſme chronique avec fievre, qui attaque les parties ſuperieures,*

& ſur-tout la poitrine. Obſervation VII. *Rhumatiſme des omoplattes aigri par l'uſage d'un médicament chaud, & porté à la tête.* Obſervation VIII. *Rhumatiſme de la poitrine en conſéquence de la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal.* Obſervation IX. *Rhumatiſme produit par la colére, & l'eſprit volatil de corne de cerf pris immédiatement après l'accès.* Obſervation X. *Rhumatiſme qui attaque un vieillard, tant au dedans qu'au dehors, & que produit l'abondance d'une ſeroſité impure.*

THESES PATHOLOGIQUES.

I. LES anciens Medecins ont nommé Goute toutes les eſpéces de douleurs qui attaquent les parties muſculeuſes externes, ou les jointures & les articulations des os, & c'eſt ſous ce nom qu'on trouve ces affections décrites dans leurs ouvrages, où le nom de Rhumatiſme eſt inconnu. Voici comme Aretée parle de la Goute. *Elle ſe promene chez quelques malades dans toute la circonférence du corps, & paſſe enſuite dans les muſcles du dos & de la poitrine. On ne croiroit*

jamais combien cette maladie s'étend. Les vertébres du dos & du col n'en ſont point exemptes ; & la douleur ſe fixe à la partie ſupérieure de l'os ſacrum, & peu de tems après ſe communique aux reins, & à la veſſie (*a*).C'eſt dans le ſiécle dernier que de célébres Medecins François, entre leſquels Charles Piſon, Riviere, Baillou, Cheſneau, méritent le premier rang, ont donné le nom de rhumatiſantes aux douleurs qui ont leur ſiége dans le milieu des extrémités & des muſcles du col, dans le milieu de ceux de l'un des bras, du devant ou du derriere de la poitrine, dans les omoplates, les épaules, les cuiſſes, les mains ; & ils ont laiſſé le nom de gouteuſes à celles dont le ſiége eſt ſeulement dans les articulations & les jointures des os, auſquelles ils ont pourtant donné differens noms tirés des differentes parties où elles réſident. Car ils ont nommé *podagre* la douleur dont le

(*a*) *Quibuſdam in omnem corporis ambitum vagatur, & deinceps tranſitus quoque in dorſi & thoracis muſculos fit. Incredibile eſt quam late malum ſerpat ; vertebra dorſi cerviciſque dolent, & in ſummo ſacri oſſis dolor inhæreſcit ; & paulo poſt cum renibus & veſica communicatur.* Aretæ. *Lib. II. cap.* 12.

ſiége eſt dans les articulations des os des pieds ; *chiragre* , celle qui reſide dans les articulations des mains ; *onagre* celle du coude ; *dentagre* , celle des dents ; *courbature* celle des vertébres du dos ; & *ſciatique* celle des articulations de l'os iſchium (*a*). Au reſte on eſt même encore actuellement dans l'uſage de nommer Rhumatiſme toute eſpéce de Goute qui commence , & qui eſt paſſagere , ſoit qu'elle attaque les pieds, ou les mains, ou d'autres parties.

II. Mais comme il y a beaucoup de difference entre les douleurs rhumatiſantes & gouteuſes , tant à raiſon du ſiége de la maladie que des cauſes , des ſymptomes , & de la méthode curative, c'eſt avec raiſon & fondement que les Medecins les plus habiles & les plus judicieux ont traité à part & expliqué ſé-

(*a*) De toutes ces dénominations de la Goute qu'on trouve dans les anciens Auteurs qui ont écrit en François , l'uſage n'a laiſſé ſubſiſter que celles de *courbature* , & de *ſciatique* ; encore le premier de ces termes s'emploie-t-il preſque toûjours pour exprimer une roideur des reins produite par la fatigue. On ne diſtingue les differentes eſpéces de Goutes qu'en ajoûtant à ce mot le nom de la partie attaquée.

parément ces affections. Il n'eſt pas même peu de conſéquence en pratique de bien diſtinguer une Goute nouvelle & commençante d'une Goute vieille & enracinée.

III. Dans le Rhumatiſme ce ſont les muſcles, leur membrane commune, & les extrémités des tendons qui s'attachent aux os, qui ſont attaqués de ſpaſme & d'une douleur aiguë, ſoit dans les extrémités, ſoit dans d'autres parties du corps; dans la Goute le ſiége du mal eſt dans les ligamens nerveux & tendineux mêmes qui attachent & affermiſſent les os les uns aux autres à la partie qui eſt adhérente au périoſte. Mais comme dans la Goute commençante le ſiége de la douleur eſt à la ſurface des ligamens, dans l'ancienne l'humeur morbifique qui produit les douleurs eſt ſituée plus profondément & principalement dans l'eſpace qui eſt entre les cavités des articulations. Le Rhumatiſme differe encore de la Goute en ce que les retours de celle-ci ſont plus fréquens, que les douleurs qu'elle produit ſont plus cruelles, que ſes attaques ſont plus longues, & qu'elle eſt plus difficile à guérir; pendant que le Rhumatiſme n'attaque

quelquefois qu'une ou deux fois pendant la vie, que les attaques ſont plus courtes, qu'elles ſe paſſent plûtôt, & qu'il eſt moins rétif aux remedes. Il y a ſouvent auſſi de la difference entre les caracteres des douleurs rhumatiſantes & goutteuſes. Les premieres ſont plûtôt tenſives, comprimantes, gravatives, & accompagnées de froid, ſans enflure ni rougeur ſenſibles; & les dernieres ſont des élancemens, des tiraillemens, elles ſont poignantes, & telles qu'en cauſeroit un coup de maſſue aſſené ſur la partie, & il y a inflammation & enflure ſenſibles.

IV. La cauſe de toutes les ſenſations incommodes étant une humeur qui péche par ſa quantité ou ſa qualité, & qui s'arrête & s'amaſſe dans les petits vaiſſeaux des membranes nerveuſes, qu'elle étend, picote, tiraille, & corrode, il ne paroît pas qu'il y ait lieu de douter que ce ne ſoit la même cauſe qui produit les douleurs de la Goute & du Rhumatiſme.

V. Une expérience conſtante apprend que non-ſeulement les jeunes gens, les perſonnes dans la fleur de l'âge, celles d'un temperament ſanguin ou phlegma-

tique-ſanguin, celles qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, mais que les perſonnes pléthoriques des deux ſexes, bien que d'ailleurs vigoureuſes, quand elles oublient de ſe faire tirer du ſang ſuivant leur coûtume par l'ouverture de la veine, ou les ſcarifications, ſont attaquées, ſur-tout après une ſuppreſſion de la tranſpiration, de douleurs rhumatiſantes dans le col, les omoplates, les bras, le dos, le ſternum, la poitrine, & même de légeres douleurs gouteuſes; & que ceux qui ſont naturellement délicats, qui ont l'habitude du corps lâche & peu fibreuſe, qui ſont nés de parens gouteux, & qui ſe ſont fort affoiblis en ſe livrant ſans ménagement aux plaiſirs de l'amour ou de la table, aux travaux de l'eſprit, ou aux paſſions de l'ame, ſont attaqués & tourmentés d'une Goute vraie & profonde, & ſur-tout aux pieds.

VI. On apprend auſſi tous les jours par expérience que ceux ſur-tout qui ſont attaqués d'une Goute conſiderable & ancienne tombent très-aiſément dans l'intervalle de ſes accès dans ceux d'une néphrétique cauſée par le calcul, & que la Goute les reprend quand la néphrétique ceſſe; de maniere que c'eſt une alter-

native de maladies. L'expérience apprend encore tous les jours que les goutteux, ceux ſur-tout qui le ſont aux pieds, font communément de mauvaiſes digeſtions, & ont les premieres voies pleines de rots, de vents, de ſpaſmes, & d'un amas de liqueurs corrompuës, & qu'ils ont le ventre pareſſeux. On remarque auſſi que beaucoup de goutteux ont des hémorrhoïdes, ou des attaques & des mouvemens hémorrhoïdaux infructueux & qui ne ſont ſuivis d'aucun ſoulagement, lorſque les douleurs ſe fixent avec opiniâtreté dans l'os ſacrum, & même que les veines s'enflent quelquefois autour du ſiége.

VII. Comme le caractere & la diſpoſition des humeurs qui produiſent & entretiennent les douleurs ne ſont pas toûjours les mêmes, les douleurs rhumatiſantes & goutteuſes ſont fort differentes quant au degré, au caractere, & aux accidens. Car lorſque le ſang ne péche qu'en quantité, & qu'il n'eſt point encore gâté par le mélange de beaucoup d'impuretés, les douleurs ſont beaucoup plus ſupportables, comme il arrive dans le Rhumatiſme ſimple, & dans la Goute commençante qui attaque les pléthori-

ques. Mais ces douleurs ſont beaucoup plus cuiſantes quand elles ſont entretenuës par une abondance de ſéroſité impure & excrémenteuſe. J'ai même remarqué bien des fois que les douleurs qui attaquent fortement les parties externes & nerveuſes ſont, comme toutes les autres, moins ſouvent cauſées par la quantité d'un ſang pur & bien conditionné, que par la ſéroſité excrémenteuſe qui s'y trouve; de maniere cependant qu'il péche pour être trop diſſout ou trop ſéreux, & pour ne renfermer qu'une petite portion de partie rouge, ou pour être épaiſſi par le mélange d'une ſéroſité viſqueuſe, collante, & ténace. D'ailleurs les ſels excrémenteux & impurs que le ſang contient ſont très-differens à raiſon d'une acrimonie volatile, fixe, ſalée, ou tartareuſe, & produiſent en conſéquence des accidens fort differens. Les Medecins habiles & experts ont donc eu raiſon de diſtinguer le Rhumatiſme, eu égard au different caractere, & à la nature de ces cauſes, en ſanguin, ſcorbutique, cacochyme, fixe, & vague.

VIII. C'eſt ce qui fait que le ſang qu'on tire de la veine dans ces differentes

douleurs eſt fort different quant à la couleur, & à la conſiſtence. Car on le voit quelquefois, en le jettant ou le tirant dans l'eau chaude, rempli de beaucoup d'une mucoſité ténace compoſée de fibres differemment entrelacées; quelquefois la ſéroſité qui ſurnage forme ſur le champ une concrétion gluante & coëſneuſe, telle qu'on la voit ſur le ſang des péripneumoniques; dans d'autres circonſtances la ſéroſité eſt extrêmement déliée, & le ſang très-vermeil, ce qui arrive fort ſouvent dans le Rhumatiſme & la Goute vague, & fournit une preuve non équivoque qu'il contient un ſel qui tourne à l'alcali volatil. Charles Piſon a remarqué dans des maladies douloureuſes de l'habitude exterieure du corps que la maſſe du ſang étoit inondée d'une ſi grande quantité de ſéroſité qu'à peine la vingtiéme partie du ſang tiré dans les palettes conſervoit-elle la couleur & la conſiſtence de ſang. La liqueur qui ſurnageoit étoit entierement aqueuſe, & couverte d'une pellicule viſqueuſe, & blanchâtre (*a*). Baillou dit auſſi qu'il a vû quelquefois le ſang, qu'il avoit fait

(*a*) Carol. Piſo. *De Morb. ex Seroſ. Colluv. oriund. Sect. V. cap.* 3. *p.* 433.

tirer du bras en grande quantité, fondu en ſéroſité impure & putride (*a*). Quant à moi j'ai obſervé pluſieurs fois qu'un ſang qui étoit de bonne conſiſtence dans le commencement de ces douleurs, eſt devenu par leur longue durée, ou quand la maladie a eu jetté de profondes racines, fort ſéreux, corrompu, & alteré de parties viſqueuſes, qui ont formé ſur la ſurface une pellicule ténace. Car c'eſt bien l'abondance du ſang qui eſt la cauſe premiere & originelle de ces douleurs; mais, quand la maladie ſe prolonge, le mouvement inteſtin & chaud de cette liqueur que produit ſon agitation continuelle la change en ſéroſité vicieuſe. Auſſi le ſçavant écrivain que nous venons de citer, Charles Piſon, range-t-il toutes les eſpéces de Goutes & de Rhumatiſmes entre les maladies originaires de l'abondance de la ſéroſité; & l'on ne doutera point qu'il n'ait raiſon ſi l'on fait attention à la quantité d'urines ténaces, bourbeuſes, & troubles, que rendent les perſonnes affligées des ces douleurs, & à la quantité de ſueurs fétides qui ſortent de leurs pores.

(*a*) Balloni. *Lib. de Rhumatiſmo.*

IX. Il ſe preſente actuellement une queſtion importante de la théorie médicinale à reſoudre; comment & par quelle raiſon la ſéroſité vicieuſe qui eſt continuellement agitée avec le ſang d'un mouvement circulaire dans les vaiſſeaux & canaux qui portent ces liqueurs peut ſe ſéparer du ſang, former des ſtagnations, & ſe dépoſer ſur les parties nerveuſes exterieures. Bien que la théorie des Anciens ait été totalement deſtituée des ſecours de la Phyſique & de l'Anatomie, & qu'en conſéquence elle ſoit très-inſuffiſante pour développer les cauſes & la génération des maladies, Hippocrate n'a pas laiſſé d'emploier un raiſonnement tiré de la Phyſique méchanique pour expliquer les cauſes de ces fluxions douloureuſes, & la maniere dont elles ſe forment; & il n'y a pas mal réuſſi. Il dit donc que le ſang naturellement chaud étant pouſſé avec violence ne peut paſſer fort vîte dans un paſſage étroit à cauſe des obſtacles & des embarras qu'il y rencontre, & qu'en conſéquence ſa partie la plus fluide eſt obligée de ſortir par les veines, & que cette liqueur très-déliée s'étant ramaſſée coule par d'autres paſſages, & cauſe des flu-

xions & des douleurs dans les parties où le s'arrête (*a*).

X. Mais, pour donner une idée un peu plus claire de la génération de ces maladies, nous commencerons par conſiderer leurs cauſes antécédentes & occaſionnelles, & enſuite la maniere dont on eſt attaqué de ces douleurs. Or une expérience conſtante & indubitable nous apprend que les douleurs rhumatiques des membres attaquent le plus ſouvent les corps expoſés tout d'un coup au vent du nord, ou bien au froid d'un air piquant, après avoir été échauffés par un exercice violent, par quelque grand mouvement ou travail corporel, par le bain chaud, ou la ſimple chaleur de l'air. En conſéquence peu de tems après on ſent une laſſitude & un friſſonnement ſuivis d'un ſentiment de peſanteur, de compreſſion, de contraction, qui ſe font ſentir d'un côté ou d'un autre, comme dans le col, les omoplates, les épaules, le dos, les reins, les genoux, ou dans le côté qui a été le plus frappé par le vent froid, & même quelquefois dans tout le corps; & ces douleurs ſont

(*a*) Hipp. *De Flatib.* §. 13. 15. 16.

d'autant plus vives que le ſujet a plus de ſang. J'ai encore remarqué plus d'une fois, que, pour s'être expoſé un peu trop long-tems à un vent de nord picquant, ou au froid humide de la nuit, beaucoup d'hommes après une ample ſaignée, ou de femmes, après des régles abondantes ou bien une perte conſiderable enſuite d'une fauſſe couche, & même après des évacuations abondantes par les inteſtins, ſoit naturelles ou occaſionnées par de forts purgatifs, ont été attaqués de graves affections rhumatiques; & cela parce que la violence du froid qui a pénétré dans les pores du corps a comprimé, reſſerré, bouché les petits vaiſſeaux veineux, arteriels, & lymphatiques, qui rapportent le ſang de l'habitude, ou qui l'apportent aux parties pour les nourrir; d'où il eſt arrivé que la ſéroſité, regorgeant dans ſes vaiſſeaux, trop étroits d'ailleurs pour en contenir une ſi grande quantité, parce que ſa circulation eſt interrompuë, ſe déborde, comme une riviere trop gonflée, dans la ſubſtance même de differentes parties, ou s'extravaſe, & ſort des voies de la circulation. Mais toute liqueur extravaſée change de temperature par le ſéjour, &, de dou-

ce & balſamique qu'elle étoit, contracte un caractere tout-à-fait étranger, & devient en partie gluante & ténace, & prend en partie un caractere ſalé acre. En conſéquence la tenſion, la compreſſion, les élancemens, & le reſſerrement violent des parties fibreuſes & nerveuſes, font naître des douleurs très-cruelles, & très-incommodes, fort ſouvent avec un ſentiment de froid glaçant. Il arrive auſſi quelquefois, comme on le voit au blanc d'œuf, que la ſéroſité extravaſée ſe reſout en une liqueur déliée & corrompuë qui n'eſt plus coagulable par une forte chaleur, & que cette liqueur paſſe d'une partie à l'autre, & ſur-tout des ſuperieures aux inférieures, au travers de la ſubſtance poreuſe des parties, & de l'habitude des chairs. Car il n'y a rien de plus commun en pratique que de voir le Rhumatiſme changer de place, & paſſer de la tête dans le col, les omoplates, les épaules, & la poitrine; ce qui eſt ſur-tout vrai chez les perſonnes qui ne ſont pas avancés en âge; car chez celles qui ne ſont plus jeunes c'eſt ſur le dos, la région des hanches, & les cuiſſes, qu'il ſe jette.

XI. Une experience conſtante nous

apprend encore que les affections rhumatiſantes & gouteuſes attaquent le plus ſouvent dans le printems, & dans le mois d'Octobre, dans les changemens notables de l'air & des vents du chaud au froid, & du froid au chaud, & lorſque tout à coup les vents paſſent d'un point de l'horizon au point oppoſé ; que ces affections, dis-je, attaquent tant les corps remplis de ſang, que ceux qui le ſont d'une ſéroſité impure ; & que ces attaques ſont accompagnées d'une eſpece de mouvement fébrile. Voici la marche de leurs accès. On ſe ſent d'abord d'une laſſitude ſpontanée, d'une peſanteur dans les membres, avec refroidiſſement, friſſonnement, & même avec une eſpece de froid des extremités. Ces accidens ſont ſuivis d'une chaleur interne accompagnée d'inquietudes, ſur-tout dans les environs du cœur, de vîteſſe & de reſſerrement du pouls, d'agitations involontaires, de ſoif, de perte d'appetit, de conſtipation, & quelquefois de difficulté de reſpirer. Enſuite une douleur cuiſante, aiguë ou gravative, & tenſive, attaque quelque partie. Cette douleur s'aigrit la nuit, comme il arrive aux fievres catarrheuſes ; &, bien que

le mouvement fébrile ſoit plus ou moins conſiderable ſuivant les ſujets, & qu'il ſoit auſſi plus ou moins paſſager, la douleur reſte toûjours dans les parties attaquées, & continue ſouvent très-long-tems d'y faire ſes ravages. Or comme tout mouvement fébrile eſt de nature & de caractere à cauſer un ſpaſme aux parties nerveuſes & exterieures, & à repouſſer le ſang & les humeurs dans les grands vaiſſeaux & ceux de l'interieur, en reſſerrant & comprimant les racines & les extrémités très-déliés des vaiſſeaux, & à accelerer la ſyſtole du cœur & des arteres, il eſt preſque impoſſible que le ſang pouſſé avec beaucoup d'impétuoſité dans les rameaux lateraux des arteres, qui ne ſont point deſtinés à recevoir ſa partie rouge, ne laiſſe enfin ſortir de ces vaiſſeaux la partie ſéreuſe; & voilà la cauſe des douleurs. Mais il eſt bon d'avertir ici que les reſſerremens ſpaſmodiques douloureux des parties ſenſibles viennent moins de la ſéroſité déliée qui s'y ramaſſe, attendu qu'elle ſe diſſipe aiſément par la tranſpiration, que de ſes parties viſqueuſes, & des pointes ſalées acres que laiſſe dans les parties malades l'évaporation de la liqueur la plus

délicé, & de ce que ces pointes s'insinuent profondement dans leurs pores. De-là vient auſſi que ces maladies ſe gueriſſent aſſez difficilement. Car il n'eſt pas aiſé aux remedes de faire ſortir la matiere vicieuſe qui eſt nichée ſi profondement dans le tiſſu des parties.

XII. Il paroît donc clair par ce que je viens de dire que l'embarras de la circulation du ſang, & de ſon retour par les petits vaiſſeaux, conſtitue la cauſe prochaine & évidente des douleurs rhumatiques. C'eſt ce qui ſe confirme par une obſervation que j'ai faite pluſieurs fois qu'une bande qu'on avoit été obligé de tenir un peu ſerrée après avoir ouvert la veine du pied, & de laiſſer pendant vingt-quatre heures, par rapport à la bleſſure trop conſiderable qu'avoit fait la lancette, cauſa aux articulations du pied, & ſur-tout du pouce, une douleur telle qu'il en arrive ordinairement dans la Goute; douleur qui dura avec vivacité pendant pluſieurs jours. C'eſt ce qui eſt arrivé il n'y a pas long-tems à un Medecin célebre qui ſe fit ſaigner au gras de la jambe par quelque raiſon particuliere. On fut obligé de ſerrer la bande par rapport à la profondeur de la veine. En

conſéquence le lendemain une douleur aigue accompagnée d'enflure ſe répandit non-ſeulement ſur la jambe, mais ſur les jointures des pieds; & nous fûmes obligés d'emploier tous nos ſoins, & toutes nos lumieres, pour diſſiper ces accidens par le moien de remedes internes & externes, de peur que le mal ne devînt plus conſidérable. Il paroît encore par ce que je viens de dire qu'il y a un rapport très-prochain entre le Rhumatiſme & la Goute, & qu'il lui reſſemble quelquefois ſi fort que quelques Auteurs le nomment Goute univerſelle & vague. Car il arrive quelquefois au Rhumatiſme d'attaquer tout d'un coup pluſieurs jointures, & de cauſer des douleurs cruelles aux vertebres de l'épine, & aux jointures des os. On ſçait d'ailleurs en pratique que le Rhumatiſme fixe ou vague ſe change ſouvent en vraie Goute, quand on en eſt attaqué pluſieurs fois, ſur-tout ſi les malades ont été affoiblis d'ailleurs. Et comme la migraine, la pleureſie, la fauſſe inflammation du foie, & même le mal de dents, ſont des eſpeces de Rhumatiſmes, il eſt certain & indubitable que la géneration de ces maladies vient des mêmes cauſes, & que leur marche eſt la même.

XIII.

XIII. Au reſte beaucoup d'obſervations font foi qu'il n'y a ni âge, ni ſexe à l'abri du Rhumatiſme, pendant que certains ſujets ſont preſque exemts de la Goute, ſuivant la droctrine d'Hippocrate (*a*). On remarque ſur-tout que ceux qui dans leur jeuneſſe ont été ſujets aux ſaiguemens de nez qui ſe ſont arrêtés par la ſuite, le ſont aux douleurs rhumatiſantes; ce qui a encore été remarqué par Hippocrate (*b*). Car il nous apprend que ceux qui ont des douleurs & des tumeurs aux articulations ont ordinairement les viſceres grands, & ont eu des ſaignemens de nez dans leur jeuneſſe. Il avertit en conſéquence de demander aux malades s'ils n'ont point eu de ſaignemens de nez dans leur jeuneſſe, & s'ils ne ſentent point dans la poitrine, ou dans le dos, des picotemens accompagnés de demangeaiſons, telles que celles que font les orties, parce qu'ils ſont des preuves évidentes de l'impureté de la ſéroſité. Mais je crois qu'il faut étendre à toutes les hémorrhagies ſalutaires ce qu'Hippocrate reſtraint à celles du nez.

(*a*) Hipp. *Aph. Sect. VI. aph.* 29. *&* 30.

(*b*) Hipp. *Prorrhet. Lib. II.*

Car rien n'eſt plus commun en pratique que de voir des femmes, celles ſur-tout qui ſont d'une complexion ſanguine, lorſque leurs regles ſe ſuppriment vers l'âge de cinquante ans, tourmentées de douleurs aiguës & conſiderables, qui attaquent tantôt une partie tantôt une autre, ſi l'on n'y met ordre au moïen des ſaignées faites à propos. Il n'y a point auſſi de Praticien qui ignore qu'un flux hémorrhoïdal habituel qui vient dans le tems & de la maniere convenables, peut garantir les hommes des douleurs du Rhumatiſme & de la Goute, & que le dérangement ou la ſuppreſſion totale de cette évacuation les y rend ſujets. J'ai pourtant des exemples de cachectiques, & de perſonnes affoiblies, que l'évacuation du ſang hémorrhoïdal n'a pas gueri des douleurs de Goute ou de Rhumatiſme.

XIV. Je crois enfin devoir remarquer au ſujet de la génération de ces maladies, ce qui mérite une attention particuliere, que ceux qui font beaucoup d'exercice, ou de violens exercices du corps, qui vivent ſobrement, & ne boivent que de l'eau, en ſont entierement exemts; & qu'au contraire ceux qui menent une vie

oiſive, qui trouvent beaucoup de plaiſir dans l'uſage du vin & des liqueurs, & qui aiment la bonne chere, ou qui ſe livrent avec excès aux plaiſirs de l'amour, avant qu'ils ſoient ſuffiſamment formés, ſont très-ſouvent tourmentés de douleurs aiguës de Rhumatiſme & de Goute.

XV. Il ne faut point oublier de remarquer que des maladies qui ſe ſont opiniâtrées, & ſur-tout les fievres intermittentes, & notamment quand elles ont été mal traitées, produiſent une diſpoſition très-favorable à ces maladies douloureuſes. Auſſi Baillou dit-il qu'il a vû beaucoup de malades attaqués de fievres quartes chroniques qui à la fin de la maladie ont été tourmentés de grandes douleurs des membres, & même de tout le corps (*a*). Nous ſçavons auſſi qu'il a ſuccedé des douleurs vagues aſſez cruelles, qui revenoient par périodes réglés, à des douleurs de bas-ventre & à des douleurs de colique qui avoient duré long-tems.

XVI. Il y a auſſi un Rhumatiſme ſcorbutique, dans lequel toute la maſſe de la

(*a*) Ballon. *Lib. de Rhumatiſmo.*

lymphe & de la ſéroſité eſt remplie de parties impures & excrémenteuſes d'une nature ſaline ſulphureuſe âcre ; parties qui ſe manifeſtent ſouvent par des exanthemes, des taches, & le pourpre. Cette diſpoſition, cauſée par un mauvais régime, comme l'uſage d'alimens durs & ſalés, une vie oiſive & ſédentaire, l'uſage habituel d'un air peſant & mal ſain, une longue triſteſſe, eſt ordinaire aux habitans des païs maritimes, où cette eſpece de Rhumatiſme eſt très-commune.

XVII. Mais le plus cruel des Rhumatiſmes eſt le venerien. Les douleurs qu'il cauſe, & qui redoublent la nuit, ſont horribles. Il a un ſiege fixe dans certaines parties nerveuſes, & il tourmente impitoiablement ceux qui ont toute la maſſe du ſang & de la lymphe infectée d'un virus putréfiant en conſéquence d'un coit impur. Il reſulte de l'expoſition que nous venons de faire de toutes les cauſes de ces maladies, que leur action eſt d'augmenter la ſéroſité du ſang, de la rendre intemperée & impure, & de faire perdre aux parties ſolides leurs forces & leur vigueur, en diminuant les excrétions ſalutaires, ce qui fait qu'il en re-

ſulte des ſtagnations de la ſéroſité, des fluxions, & des paſſions cruelles & douloureuſes.

XVIII. Il eſt aiſé de voir par ce que nous venons de dire pourquoi & comment ces affections ſe gueriſſent par des urines ou des ſueurs abondantes qui ſortent d'elles-mêmes, ou par des hémorrhagies, & pourquoi diverſes efflorescences de la peau procurent beaucoup de ſoulagement aux malades. Il y a dans Hippocrate un aphoriſme qui a trait à ce que nous diſons. *Quand il y a diſpoſition à un dépôt ſur les articulations, le malade eſt guéri s'il ſort beaucoup d'urine épaiſſe & blanche, comme celle qui commence chez quelques-uns à ſortir le quatre dans des fievres fatiguantes & pénibles. Mais s'il ſe fait une hémorrhagie par le nez la maladie ſe juge très-promptement* (*a*). C'eſt avec raiſon que des Auteurs par cette expreſſion de *fievres fatiguantes & pénibles* entendent les fievres rhumatiques, dont

(*a*) *Quibus ſpes eſt ad articulos futurum abſceſſum, eos liberat urina multa, craſſa, & alba prodiens, qualis in laborioſis febribus quarto die quibuſdam exire incipit. Si vero ſanguis e naribus profluxerit, brevis admodum ſit ſolutio.* Hipp. *Aph. Sect. IV. aph.* 74.

l'attaque commence par un ſentiment de douleur & de laſſitude par tout le corps. Nous avons auſſi remarqué fort ſouvent que des douleurs dans les membres ſe ſont calmées par l'ouverture ſpontanée d'ulceres aux pieds, & qu'elles ont recommencé après qu'on les eut fermés par le ſecours de la Chirurgie. Nous avons auſſi vû des douleurs conſiderables des membres ſe diſſiper entierement par l'éruption de la *pſora*, ou d'une galle de la nature de la lepre blanche. Car comme il n'y a rien de plus pernicieux que la métaſtaſe d'une matiere vicieuſe quelconque vers les parties interieures & les viſceres, il n'y a rien de plus avantageux que la métaſtaſe de cette même matiere de l'interieur ſur l'exterieur du corps.

XIX. Les affections rhumatiſantes, & gouteuſes commençantes, ſont exemtes de tout danger, & ne cauſent point aiſément la mort au malade, tant qu'elles ſe fixent ſur l'exterieur, & qu'un mauvais traitement ne fait pas refluer la matiere corrompuë dans l'interieur, & ſur les parties nobles. Mais comme dans les premieres années, & dans l'adoleſcence, les fluxions, ou fatiguantes ſur la tête,

ou rhumatiſantes ſur les parties muſculeuſes, accompagnées de frequentes hémorrhagies par le nez, marquent une grande foibleſſe de la nature, ou l'affoibliſſement du ton & de la vigueur des ſolides, elles préſagent pour la jeuneſſe & l'âge viril beaucoup de paſſions chroniques correſpondantes avec elles à raiſon du caractere & de la cauſe, ſur-tout quand il s'agit de perſonnes nées de parens maladifs & hypochondriaques.

CURE.

I. IL me paroît que ce que nous avons remarqué juſqu'à preſent eſt très-ſuffiſant pour faire comprendre que le capital de la cure, & la méthode thérapeutique rationelle, conſiſte à bien connoître le temperament du malade; les differentes cauſes de la maladie; ſi elle ne fait que commencer, & ſi elle eſt ſeulement produite par trop de ſang, ou ſi elle provient d'une abondance de ſéroſité impure, & ſi elle a jetté des racines. En conſéquence il faudra former des indications curatives ſuivant les circonſtances & les differences, & emploïer des remedes convenables à ces differens cas.

II. Lors donc que le ſujet eſt évidemment pléthorique, & que tout le corps eſt attaqué & affligé de Rhumatiſme avec une ſorte de mouvement fébrile, ou, pour parler comme l'ancienne Ecole, que c'eſt un Rhumatiſme ſanguin, le ſecours le plus propre & le plus efficace eſt la ſaignée faite dès le commencement. C'eſt ce qu'ont reconnu les plus habiles Medecins des ſiécles paſſés. On en peut juger par ce paſſage remarquable de Trallien. *Quand l'on ſoupçonne*, dit-il, *que l'humeur qui ſe décharge ſur les articulations eſt ſanguine, il faut, ſi rien n'empêche, avoir recours à la ſaignée. Je ſçais que beaucoup de perſonnes ont été totalement guéries, ou qu'elles ont été rarement ſujettes aux fluxions, parce qu'elles ont eu ſoin de ſe faire ouvrir la veine dès le commencement du printems, non-ſeulement pour évacuer l'excedent du ſang, mais pour prévenir & détourner la maladie* (*a*). Nous pouvons aſſurer que cette doctrine eſt très-véritable; car nous

(*a*) *Si humorem qui in articulos confluxerit ſanguineum eſſe ſuſpicemur, ubi quidem nihil prohibet, vacuationem quæ per venæ ſectionem adhibetur tentato; hac enim ratione multos novi aut in totum morbo liberatos, aut raro fluxioni-*

connoiſſons beaucoup de perſonnes pleines de ſang & de ſucs, leſquelles, étant tombées tout à coup dans des douleurs cruelles de tout le corps accompagnées de ſtupeur & d'immobilité des membres, à l'occaſion d'une ſuppreſſion totale de la tranſpiration produite par une cauſe externe, ont été totalement guéries preſque par la ſeule ſaignée faite promptement, & réiterée ſans balancer dans le cas de neceſſité vers le quatriéme jour. Je connois auſſi des perſonnes d'un temperament cholerique-ſanguin, ou mélancholique-ſanguin, d'un âge adulte, qui avoient été attaquées de légeres douleurs de Goute aux mains & aux pieds, leſquelles en ont été totalement garanties en ſe faiſant ſaigner vers les équinoxes, & même quelquefois vers le ſolſtice d'été.

III. Comme il n'y a point de païs où le Rhumatiſme ſanguin ſoit plus commun qu'en France, à cauſe du temperament ſanguin des habitans, & du régime

bus correptos, eo quod non neglexerint, ſed veris ſtatim initio ſanguinem ſibi detrahi curarint, non ſolum vacuandi, ſed etiam præſervationis cauſa id facientes. Alex. Trallian. *Lib. XI.*

propre à engendrer beaucoup de ſang qu'on y ſuit, il ne faut pas s'étonner que les plus habiles Medecins François, les premiers qui aient écrit ſur le Rhumatiſme quelque choſe de ſolide & qui mérite d'être ſçû, aient fait tant de cas, & dit tant de bien de la ſaignée. Si l'on en croit Baillou dans ſon *Traité du Rhumatiſme*, il nous dira que *la ſaignée mérite beaucoup d'éloges dans cette maladie, & qu'elle eſt un remede efficace* (*a*). Charles Piſon, dans l'endroit que j'ai déja cité, dit poſitivement que la ſaignée repetée eſt d'un merveilleux ſecours pour guerir le Rhumatiſme, & pour en garantir; propoſition qu'il confirme par pluſieurs exemples remarquables. Riviere rapporte deux obſervations de jeunes gens qu'il a gueris de cette maladie, qui étoit très-opiniâtre, ſans emploïer preſque d'autres remedes que la ſaignée qu'il fit réiterer ſept fois (*b*). Mais il faut ſurtout voir ce que dit Leonard Botal, le premier qui ait introduit en France le

(*a*) *Laudamus impendio phlebotomiam in hoc morbo, quam ſalutare remedium eſſe teſtamur.* Ballon. *Lib. de Rhumatiſmo.*

(*b*) River. *Conſ. III. obſ.* 42, & *Cent. IV. obſ.* 42.

grand uſage de la ſaignée. Il fait voir par beaucoup de raiſons & d'exemples que la ſaignée, même répetée, procure un grand bien & un ſecours très-efficace dans les douleurs de Rhumatiſme (*a*). Parmi les Anglois le célébre Sydenham aſſure qu'il ne faut combattre le Rhumatiſme que par la ſaignée, & qu'il faut la réiterer dans l'eſpace de peu de jours. Il faut lire encore une obſervation rapportée dans les Mélanges de l'Académie des Curieux de la Nature, où il s'agit d'un Rhumatiſme univerſel gueri fort heureuſement, & en peu de tems, par les ſaignées réiterées (*b*). Mais ce ſecours ſera bien plus neceſſaire tant pour la cure que pour la préſervation quand il ſera queſtion de femmes dont les regles ſeront ſupprimées en tout ou en partie, ou d'hommes chez qui le flux hémorroïdal ſera pareillement ſupprimé.

IV. Fondés également ſur l'experience & la raiſon nous aſſurons que dans les affections rhumatiſantes & gouteuſes

(*a*) Botall. *Lib. de curat. per ſang. miſſion. cap. XII.*

(*b*) Miſcell. Nat. Curioſ, *Decur. II, ann. X. obſ.* 120. *p.* 290.

chaudes commençantes & jointes avec un mouvement fébrile, on ſe trouve très-bien de diaphoretiques doux mêlés modérément avec les nitreux, lorſqu'on les donne en petite doſe, qu'on répete ſouvent, & dont on continue l'uſage pendant quelque tems. Ces remedes, calmant la chaleur, le bouillonnement, & le gonflement du ſang, provoquent également par tout le corps une reſolution douce & ſucceſſive de la matiere vicieuſe. Parmi les médicamens de cette eſpece on ne doit pas balancer à donner la préference aux poudres compoſées de pierres d'écreviſſes, d'unicorne foſſile, de corne de cerf calcinée ou philoſophiquement preparée, d'antimoine diaphoretique ou de céruſe d'antimoine, de ſuccin, de coquillages preparés, de cinnabre, y ajoûtant une ſuffiſante quantité de nitre purifié, ou mieux encore de nitre artificiel. On donnera ces poudres dans des eaux diapnoïques & en même tems legerement anodynes, comme celles de fleurs de ſureau, d'acacia, de reine des prés, de tilleul, de ceriſes noires, de chardon-benit & marie, & de ſcabieuſe. Il ne ſera point encore inutile, il ſera même avantageux, pour mieux matter

les mouvemens febriles paſſagers, de mettre dans ces potions un peu de ſuc de citron, ou du ſyrop qui en eſt compoſé; c'eſt-à-dire juſqu'à une agréable acidité. Nous recommandons pour boiſſon ordinaire le petit lait rendu aigrelet avec le ſuc de citron, ou la crême de tartre, ou la pulpe de tamarins, ou bien une décoction de râpure de corne de cerf, de racines de ſcorſonnere, de chicorée ſauvage, de regliſſe, de chiendent, & de graine de fenouil.

V. Mais toutes les fois que les affections rhumatiſantes ſont moins cauſées par l'abondance d'un ſang pur, & dont le mouvement ſe rallentit, que par l'abondance & l'amas d'une ſéroſité impure, principalement lorſque les malades ſont délicats & d'un temperament ſereux & phlegmatique; ce n'eſt qu'avec beaucoup de circonſpection qu'il faut faire uſage de la ſaignée, ſur-tout quand il eſt queſtion de la cure de ces affections. Galien a donc grande raiſon de dire que *la ſaignée convient aux perſonnes dont les maladies ſont cauſées par la pléthore, mais qu'il faut purger celles qui ont dans le corps des liqueurs corrompuës* (*a*). Il

(*a*) *Illi qui plenitudinis paſſionibus ſubjiciun-*

ajoûte que par cette pratique non-ſeulement il a conſervé la ſanté de beaucoup de perſonnes qui depuis long-tems étoient chaque année ſujettes à des maladies, mais qu'au moïen de cette évacuation il a garanti pendant pluſieurs années des attaques de la Goute, & du Rhumatiſme commençans. Mais ceux qui en ont été ſouvent affligés, ſe ſont trouvés plus mal que bien de la ſaignée, ſurtout lorſqu'ils étoient d'un temperament délicat & froid, ou d'un âge avancé.

VI. On voit donc clairement par ce que je viens de rapporter que les plus habiles des anciens Medecins avoient remarqué que dans le traitement des douleurs, ſur-tout gouteuſes, il faut faire beaucoup d'attention à la difference des cauſes. Car il faut traiter d'une maniere le Rhumatiſme commençant, & la Goute commençante, je dis le Rhumatiſme univerſel qui attaque un corps pléthorique, & qui eſt produit par la ſuppreſſion de la tranſpiration qui cauſe une ſurabondance de ſang; d'une autre,

tur per venæ ſectionem ſuccurrendum eſt, qui vero corruptos ſuccos in corpore fovent purgatio exhibenda. Galen. *A. h. Lib. VI. aph.* 47.

lorſqu'une douleur cruelle eſt fixée ſur une partie déterminée, & qu'elle eſt accompagnée d'un vif ſentiment de froid, & cauſée dans un corps trop plein de ſéroſité par l'imprudence avec laquelle on s'eſt expoſé à un froid trop âpre ; d'une autre encore, lorſque la trop longue durée de la maladie, ou le mauvais traitement, a fait dégénerer la plethore en cachexie ou cacochymie, & qu'il n'y a dans les vaiſſeaux que peu de ſang loüable & bien conditionné, mais beaucoup de liqueurs ſéreuſes & excrémenteuſes. Dans ces cas les remedes indiqués, ſont ſur-tout ceux qui font ſortir doucement, & cependant en ſuffiſante quantité, la ſéroſité ſurabondante par les excrétoires convenables, c'eſt à-dire par les inteſtins, la peau, & la veſſie.

VII. Quant à l'uſage des évacuans, il faut ſe garder ici de tous ceux qui ſont violens, & ſe contenter de faire ſortir doucement & ſucceſſivement les impuretés ſéreuſes, viſqueuſes, & bilieuſes, au moïen des purgatifs doux & temperés. Ceux qui répondent le mieux à cette intention ſont, ſuivant mon experience, les infuſions dans parties égales d'eau & de vin des racines de chicorée ſauvage,

de pimprenelle, de polypode, de rhubarbe, de feuilles de ſenné mondées des tiges, de chardon-benit, de ſommités de petite centaurée, d'agaric, d'écorces d'oranges & de citrons, de celles du bois de ſaſſafras, de petits raiſins, & de ſel végetal, qu'on fera enſuite bouillir légérement. Il eſt encore avantageux de mâcher de la rhubarbe à la doſe de deux ſcrupules ou d'un gros avec des raiſins de Damas, ou de Corinthe. Car je ſçais par experience que la rhubarbe priſe en ſubſtance évacue beaucoup plus, & même au double de celle qu'on emploie en infuſion ou en décoction, & qu'en même tems elle fortifie notablement le ton des inteſtins & des viſceres. Or il faut uſer au moins deux fois, ou même trois fois par ſemaine, de ces évacuans, pour faire ſortir des premieres voies les impuretés qu'y laiſſent les mauvaiſes digeſtions, leſquelles contribuent beaucoup à entretenir & fomenter la maladie, & même à en augmenter la force. J'ajoûte après des obſervations répetées qu'il eſt impoſſible en general de ſe paſſer de ces alterans & évacuans dans toutes les affections douloureuſes périodiques, ou qui attaquent à certaines heures.

VIII. Les premieres voies étant bien évacuées, il eſt très-avantageux, & même neceſſaire, de faire ſortir la ſéroſité impure au moïen des décoctions qui procurent une tranſpiration plus abondante, & même une légere ſueur, comme ſont celles qui ſe preparent avec les bois & les racines, tels que les racines de chicorée ſauvage, de ſalſepareille, de ſquine, de regliſſe, de ſcorſonnere, le bois & l'écorce de ſaſſafras, le bois de ſantal-citrin, le gaiac, les figues, & les petits raiſins, ſi la maladie a jetté quelques racines, & qu'elle commence à vieillir. J'ai remarqué pluſieurs fois que l'antimoine crud avec deux parties de la poudre beſoardique & diaphoretique que j'ai décrite ci-deſſus, a fait beaucoup de bien, étant donné en doſe & tems convenables. Mais un remede très-approprié, & dont l'effet ne tarde pas à ſe faire ſentir, remede en même tems diuretique, diaphorétique, & tonique, dans un degré éminent, c'eſt un mélange dans une proportion convenable de teinture de tartre, de celle d'antimoine tirée avec les alcalis, de liqueur anodyne minerale, & d'eſprit de tartre.

IX. Le traitement eſt un peu plus

tendre la guériſon que des décoctions ſudorifiques des bois, animées & rendues plus énergiques par l'addition de l'antimoine crud, & du mercure doux, emploiées avec prudence.

XI. Quant aux topiques propres à diſſiper doucement & ſucceſſivement l'humeur qui attaque une partie déterminée, il faut beaucoup de précautions dans leur choix & dans leur application, pour ne point faire plus de mal que de bien. S'il s'agit d'un Rhumatiſme ſanguin, le meilleur eſt de s'en abſtenir, & d'entretenir ſimplement dans la partie une chaleur égale & moderée, ſoit qu'on ſoit au lit, ou levé. Ce procedé procure plus heureuſement & plus doucement la réſolution & la diſſipation de la matiere morbifique, que ce qu'on appliqueroit à l'exterieur. Mais s'il s'agit d'une humeur épaiſſe, immobile, & froide, attachée profondement & opiniâtrement aux parties avec ſentiment de froid, & reſſerrement des pores, les frictions avec des étoffes rudes chauffées font des merveilles, parce qu'elles font ſortir puiſſamment l'humeur tenace du ſiége où elle s'eſt fixée. Après les frictions il faut appliquer les ventouſes ſeiches ou ſcari-

fiées; & remarquer que l'application des ventouſes, lors même qu'on a fait des ſcarifications aſſez profondes, ne tire des parties douloureuſes qu'une fort petite quantité de ſang; preuve certaine d'une contraction ſpaſmodique qui reſſerre & étrangle tellement les extrémités des arteres ſanguines, que la circulation du ſang ne s'y fait plus; d'où on peut conclurre très-vraiſemblablement que les douleurs qu'on ſent dans ces parties viennent moins de l'amas du ſang que de la ſtagnation d'une humeur âcre & viſqueuſe.

XII. Lors donc qu'une humeur fixée profondement cauſe des douleurs aiguës aux parties, il eſt preſque impoſſible de ſe paſſer entierement de remedes externes. Differens Auteurs en ont imaginé un grand nombre dont ils font beaucoup de cas; pour moi je n'en ai pas trouvé de plus efficace que le liniment ſuivant, qui eſt de mon invention. Prenez eau d'Anhalt deux onces, baume du Perou deux gros, vieille theriaque un gros; faites infuſer & digerer, & ajoûtez à la colature teintures de ſaffran, de caſtoreum, de noix muſcade, de chacune deux gros, camphre un gros; mêlez, &

faites un liniment, dont on frottera ſouvent la partie douloureuſe. Lorſque l'opiniâtreté de la douleur a rendu une partie roide, & immobile, avec ſtupeur, état qu'on nomme paralyſie incomplette, des experiences repetées m'ont fait connoître qu'un liniment compoſé de deux onces d'axonge humaine & de deux gros de baume du Perou & d'huile de geroſle fait des miracles.

XIII. L'uſage des bains tant naturels qu'artificiels emploiés avec précaution fait encore des merveilles ; mais ce n'eſt point dans le commencement ou dans l'état de la maladie qu'il faut les emploier ; c'eſt plûtôt dans le déclin, pour faire ſortir du fond de leur foier par une ſueur moderée les reſtes de l'humeur morbifique, & pour rendre de la force aux membres affoiblis par les tiraillemens & les agitations ſpaſmodiques qui accompagnent les douleurs, & de la ſoupleſſe aux parties qui ſont devenuës roides. Une infinité d'exemples m'ont appris que la fontaine de Lauſchtad en Miſnie, qui contient un ſaffran de mars très-diviſé, & dont l'eau eſt naturellement très-déliée & très-légere, fournit la meilleure eau qu'on puiſſe emploier à

cet uſage, & pour cette fin ; & je conſeille à mes Lecteurs de conſulter à ſon ſujet la Diſſertation que j'ai compoſée ſur les vertus de cette ſource. Elle eſt imprimée en Latin & en Allemand.

PRE'CAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. BIEN que la ſaignée, même abondante, ſoit un remede admirable de tous points, dans les douleurs des parties externes produites par l'abondance d'un ſang épais, & la ſuppreſſion des excrétions ſalutaires, ſur-tout quand on l'emploïe dans le commencement, elle demande de grands ménagemens ſi la longue durée de la douleur a détruit la digeſtion, la chylification, & les forces mêmes ; ſi c'eſt plûtôt de l'abondance des ſéroſités que de celle du ſang que le corps eſt malade ; & s'il s'agit de perſonnes âgées. C'eſt la même choſe lorſqu'au moïen du mouvement fébrile qui ſurvient dans l'accès même la nature fait des efforts pour pouſſer au dehors la matiere morbifique. Il en eſt alors comme de l'éryſipele. Il n'eſt point du tout à propos de déranger & de détourner les

mouvemens ſalutaires de la nature.

II. J'ai remarqué pluſieurs fois que la ſaignée emploïée comme il faut avant les équinoxes a été un excellent préſervatif pour les ſujets qui avoient l'habitude du corps ſerrée, & qui étoient d'un temperament mélancholique ſanguin, ou cholérique-ſanguin, contre les fluxions catarrheuſes, & les paſſions rhumatiſantes & gouteuſes, auſquelles ils étoient ſujets; de maniere que je ne crois pas qu'il y ait de meilleur remede pour prévenir ces affections, ſur-tout quand un exercice & un travail corporel ſuffiſans, l'abſtinence des boiſſons ſpiritueuſes, de la bonne chere, & de la viande, viennent à l'appui.

III. Bien que le regime & la cure lactés aient leur application & leur avantage dans les douleurs vagues des parties, & quand les liqueurs péchent par une acrimonie ſubtile & bilieuſe, cependant il eſt plus prudent de s'en abſtenir lorſque les vaiſſeaux ſont pleins d'un ſang qui s'eſt arrêté, ou qui eſt trop ſereux, & qu'il y a atonie du ventricule & des inteſtins, de crainte qu'il ne ſe forme des obſtructions des viſceres, & qu'il ne s'applaniſſe un chemin à la cachexie.

IV. Lorſque ces douleurs ſont produites par la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal, il eſt très à propos de le provoquer à tems. Il faut alors ſe garder de faire ouvrir les veines ſuperieures ; c'eſt au pied qu'il faut aller ; après quoi il faut mettre en œuvre les remedes propres à exciter modérément cette évacuation, comme les pilules de Becher, d'Avicenne, les nôtres, & celles qui ſont compoſées dans le même goût, entremêlant l'uſage des poudres tempérantes & nitreuſes, qui mattent la chaleur interne, laquelle contribue beaucoup à la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal. Si ces ſecours ne ſont d'aucune utilité, & qu'il ſurvienne des tranchées & des vomiſſemens, ſuites ordinaires des douleurs, il ne faut pas balancer à recourir aux ſangſuës, qui font quelquefois des merveilles.

V. J'avertis les perſonnes habituellement ſujettes aux paſſions catarrheuſes, rhumatiſantes, & gouteuſes, & dont le temperament eſt diſpoſé aux mouvemens ſpaſmodiques, & aux congeſtions du ſang & des humeurs, de ſe garder avec tout le ſoin poſſible de tous remedes forts, chauds, diuretiques, ſudorifiques ;

ques ; de tous les purgatifs violens ; de tous les ſpiritueux, nommés communément balſamiques, qui mettent le ſang dans un mouvement trop violent ; & des liqueurs ſpiritueuſes & fortes, dont l'uſage rend l'urine rouge & foncée. Ils doivent auſſi éviter, autant qu'il ſera poſſible, l'uſage de la bierre, à moins qu'elle ne ſoit médicinale, telle que celle qui ne charge point la tête, qui paſſe bien par les urines, & qui aide la digeſtion. Leur boiſſon ſera une eau de fontaine pure, ou bien une eau minérale temperée, ou quelque décoction agréable, & qui ne ſoit ſuivie d'aucun dégoût. Ces attentions ſont ſur-tout neceſſaires à ceux qui ont dans le ſang le pourpre ſcorbutique, maladie comme endemique, & très-commune, dans notre tems.

VI. Lorſqu'une douleur vive & opiniâtre afflige long-tems les parties inferieures du corps, comme les os iſchium, & ceux du coccyx, & que les malades ſont d'un tiſſu aſſez ferme & robuſte, on trouve un puiſſant ſecours dans les remedes chimiques énergiques, & puiſſans, comme le mercure doux, le précipité ſolaire bien preparé, le regule d'anti-

moine médicinal, qu'on peut auſſi ajoûter aux décoctions ſudorifiques, pour faire ſortir du fond de leur foïer les humeurs tartareuſes, épaiſſes,& viſqueuſes, qui cauſent les tiraillemens.

VII. Lorſque les douleurs ſont très-violentes, ce qui arrive aux perſonnes ſenſibles, & qu'elles ôtent les forces, l'appetit, & le ſommeil, & que les ſaignées, les nitreux, & les temperans, & même notre liqueur anodyne minerale, ne peuvent les calmer, il n'eſt pas hors de propos de paſſer des anodyns les plus doux, tels que l'émulſion de pavot blanc & ſon ſyrop à des anodyns plus forts, comme les pilules de Wildeganſius, de Starkey, ou de ſtorax, & même d'emploïer un ou deux grains de laudanum, y ajoûtant un peu d'extrait de ſaffran. Dans toute autre circonſtance il ne faut uſer des opiatiques qu'avec beaucoup de prudence. Car on a ſouvent remarqué qu'ils rendent ces paſſions ſi opiniâtres qu'elles refuſent de ſe rendre à tous autres remedes, quelque puiſſans qu'ils ſoient, & qu'en les fixant plus que jamais ils ſont cauſes qu'ils donnent bien du tourment aux malades & aux Medecins.

VIII. Dans le Rhumatiſme des omoplates qui commence il n'y a rien de mieux qu'un véſicatoire appliqué entre elles. Et ſi cet accident arrive à des ſujets pléthoriques, comme je l'ai ſouvent remarqué à des femmes après cinquante ans, lorſque leurs régles ſont arrêtées, je les ai fort heureuſement ſoulagées par l'application faite chaque mois aux parties inferieures des ventouſes ſcarifiées.

IX. Comme les corps qui ſont naturellement diſpoſés aux mouvemens irréguliers des ſolides & des fluides, & aux tranſports ou amas de ces derniers, corps qu'on appelle communément ſenſibles, ont l'eſprit très-ſuſceptible d'agitations, & ſont très-aiſément bleſſés par ſes paſſions, qui ſont principalement la cauſe & la baſe de ces maladies; on ne peut trop leur recommander de tenir leur ame dans une aſſiette paiſible & tranquille, & de faire un exercice ſuffiſant, & de s'abſtenir de tout ce qui peut troubler l'ame de quelque maniere que ce ſoit, & la diſpoſer aux paſſions.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UNE femme de cinquante & quelques années, dont les ordinaires étoient totalement paſſés, ſouffrit il y a plus de deux ans à diverſes repriſes, des hémorrhagies énormes, tant par l'uterus que par les inteſtins. Le Medecin qui la traitoit combattit prudemment ces accidens par les ſaignées, & les remedes qui calment la fougue du ſang, les antiſpaſmodiques, & les diaphorétiques doux. Il lui fit auſſi prendre l'infuſion des ſomnités de mille-feuille, plante très-propre à arrêter les trop grandes pertes de ſang. L'uſage de ces remedes fit ceſſer pendant un tems aſſez long les hémorrhagies qui fatiguoient la malade. Mais par la ſuite elle reſſentit aux environs des os de la hanche des douleurs poignantes, & des tiraillemens, & une peſanteur à la région des lombes. On eut vainement pour les calmer recours à la ſaignée, aux laxatifs doux, aux nitreux, & aux temperans, les douleurs ſubſiſterent toûjours, & même ſe fixe-

rent. Quelque tems après, abandonnant leur ſiege des os iſchium & des lombes, elles ſe jetterent tantôt ſur les omoplates & la poitrine, & tantôt ſur les genoux, d'où elles revinrent affliger les premieres parties attaquées, laiſſant libres les parties ſuperieures. La malade rendit auſſi quelquefois, non ſans peine, des graviers avec l'urine, & les douleurs néphrétiques & rhumatiſantes ſe faiſoient ſouvent ſentir alternativement, mais toûjours plus vivement quand les paſſions de l'ame, ou les tems mal ſains, ſe mettoient de la partie. Ces maux enfin aiant duré un an & plus, la malade en fut tellement épuiſée qu'elle perdit entierement les forces, & devint exceſſivement maigre. Mais ce qui mérite ſur-tout d'être remarqué, c'eſt que la malade pour ſoulager en quelque maniere ſes maux de reins & ſa ſciatique, dont les vives douleurs ne lui donnoient point de relâche, aïant choiſi une ſituation courbée du dos, les ligamens des vertebres inferieures de l'épine ſe ſont tellement relâchés, qu'elles devinrent ſaillantes comme ſi elles étoient luxées, & qu'il ne lui fut plus poſſible de ſe tenir droite ſans douleur. Cependant pour calmer les douleurs rhu-

matiſantes & néphrétiques, on emploïa les ſaignées, les anodyns mêlés avec les diaphorétiques, & les antinéphrétiques temperés ; mais tous ces remedes aiant été inutiles, la malade s'adreſſa à moi, & me demanda un conſeil ſalutaire pour guerir les deux affections opiniâtres qui la tourmentoient depuis ſi long-tems.

RE'FLEXION ET CONSULTATION.

L'HISTOIRE de la maladie que je viens de décrire fournit pluſieurs réflexions d'uſage pour la pathologie & la thérapeutique. On voit d'abord que la ſuppreſſion totale des régles qui arrive ordinairement vers la cinquantiéme année eſt ſouvent ſuivie d'hémorrhagies conſiderables par les vaiſſeaux de la matrice, & même par les hémorrhoidaux, chez les femmes pléthoriques qui ménent une vie ſedentaire, & qui ont la conſtitution de l'ame & du corps ſenſible & délicate. Dans ces circonſtances il faut beaucoup de circonſpection dans l'application des remedes ; car il faut éviter d'arrêter entierement ces écoulemens au moïen des forts ſtyptiques, & des opiatiques, & cependant faire en

ſorte qu'ils ne ſoient point exceſſifs, ce qui, détruiſant les forces, donneroit lieu aux maladies que produit l'affoibliſſement des parties. On voit 2°. dans notre malade que les pertes hémorrhoïdales qui remplacent ſouvent avec avantage les régles arrêtées, ont été la ſuite des amas de ſang qui ſe ſont faits dans d'autres parties, & notamment vers la région lombaire & celle des iles, ne pouvant ſortir librement par les veines voiſines des hémorrhoidales. Or la ſtagnation du ſang & des humeurs dans les grands vaiſſeaux, & l'embarras de ſon mouvement circulaire, cauſe une ſéparation de la ſéroſité, laquelle, étant chargée de ſels tartareux, & de parties terreſtres groſſieres, forme aiſément des concrétions calculeuſes dans la ſubſtance des reins,&, ſe dépoſant ſur les ligamens tendineux & glanduleux qui attachent & affermiſſent les os des hanches, cauſe des douleurs vives & opiniâtres avec impuiſſance de ſe mouvoir. C'eſt certainement auſſi la ſéparation abondante de la ſéroſité du ſang arrêté dans la région inférieure du corps qui a été cauſe de la luxation des vertebres des lombes; laquelle a été aidée conſiderablement par la

ſituation courbée que la malade avoit affectée pour ſoulager un peu ſes douleurs; parce que, les ligamens étant relâchés par l'abondance de la ſéroſité, il eſt aiſé que les os ſoient pouſſés hors de leur place. Il faut remarquer 3°. dans notre Hiſtoire le changement de détermination du ſang & des douleurs de la région lombaire & de celle des iles vers les parties ſuperieures, les omoplates, la poitrine, les mains, & quelquefois les genoux; changement que produiſent communément l'intemperie & les variations de l'air, ou les grandes paſſions de l'ame, & notamment la colere & la terreur, dont en effet la diſpoſition eſt telle qu'au moïen du reſſerrement qu'elles cauſent principalement dans les parties membraneuſes, elles changent la détermination du mouvement des humeurs, & les tranſportent vers d'autres parties. Quant à la méthode que j'ai cru convenable pour combattre cette maladie, voici ce qui m'y a paru le plus propre. J'ai d'abord ordonné la ſaignée, parce qu'elle ſoulage toûjours les douleurs, & empêche les premiers maux que produit dans les parties nobles la congeſtion du ſang qui ſe fait dans les affections ſpaſmodi-

ques. J'ai enſuite ordonné une bonne quantité d'infuſion à la maniere du thé de fleurs de camomille ordinaire, de ſommités de mille-feuille, & de graine de fenouil, pour prendre dans le lit le matin au réveil; infuſion dont on ne peut aſſez loüer les bons effets dans toutes les maladies chroniques, & ſpaſmodiques; parce que, donnant de la fluidité aux liqueurs, & temperant l'acreté ennemie qui produit les ſpaſmes, elle procure merveilleuſement la liberté de la circulation, & l'excrétion très-avantageuſe des impuretés qui en dépend. J'ai expreſſément recommandé pour boiſſon ordinaire, dont je regarde la vertu comme preſque égale à la précedente, une décoction de racines de ſcorſonnere, de ſquine, de ſalſe-pareille, & de râpure de bois de ſaſſafras, & de s'abſtenir de toute eſpece de bierre, & de toute autre ſorte de boiſſon d'uſage ordinaire; car, bien qu'elles ne ſoient pas aiſément nuiſibles aux perſonnes ſaines & vigoureuſes, elles ne font jamais de bien aux valetudinaires, & à celles qui ſont foibles. J'ordonnai enfin des poudres abſorbentes légerement diaphorétiques, & qui reſiſtent aux ſpaſmes, comme celles qui ſe

ſont avec la céruſe d'antimoine ou la matiere perlée de Crugner, les yeux d'écreviſſes, le cinnabre, y ajoûtant le nitre, un peu d'extrait de caſtorium, ou même, ſi la conſtipation ne s'y oppoſe, le thériaque celeſte, ou notre ſouffre fixe d'antimoine; poudres qu'on peut prendre en ſe mettant au lit, ou même le matin, en aidant leur effet par un régime doucement diaphoretique, qu'on peut prendre, dis-je, avec des eaux antiſpaſmodiques, comme celles de fleurs d'acacia, de tilleul, de primevere, de ceriſes noires, &c. J'eus ſoin de faire remarquer que ces remedes n'operoient pas ſenſiblement ſur le champ, mais par degrés, & à la longue, & par conſéquent qu'il falloit les continuer long-tems. Et, comme il faut toûjours avoir ſoin de l'excrétion inteſtinale, il convient d'en procurer la liberté avec des lavemens, & des alimens lénitifs compoſés avec les raiſins, & les pommes de reinette. Quant à la luxation j'y fis appliquer un onguent compoſé d'axonge humaine & d'huile de lavande. La malade ayant mis pendant quelques ſemaines en pratique ce que je lui avois conſeillé, & pris les eaux de Seltz, a gueri parfaitement, avec la grace de Dieu.

OBSERVATION II.

UN célebre Artiſte de cette ville, âgé de trente-neuf ans, qui fait ſon occupation de la peinture, qui meine une vie très-ſédentaire, & qui eſt trop livré aux plaiſirs de l'amour, partit, il y eut deux ans au mois de ſeptembre, pour Leipſic dans un tems fort ſerein, bien qu'il eût un rhume de cerveau. La nuit pendant qu'il dormoit une fenêtre s'étant ouverte, un vent froid lui donna ſur le côté de la tête qui n'étoit pas ſuffiſamment couverte. Le lendemain il ſentit vers l'oreille de ce côté une douleur très-aiguë & brûlante, de ſorte qu'on eût dit qu'on lui faiſoit entrer dans l'oreille un cloud rouge. Cette douleur s'étendit même de l'oreille droite à la gauche, & non-ſeulement lui ôta le ſentiment de l'ouie, mais même du goût, & de l'odorat, &, l'aïant tourmenté cruellement & ſans relâche pendant quinze jours, qu'on juge bien qu'il paſſa ſans dormir, elle lui fit preſque perdre l'eſprit. Un Medecin fort verſé dans la Chirurgie aïant été appellé, s'imagina que cette affection extraordinaire étoit pro-

duite par un abſcès placé entre le crâne & la peau, ou entre le crâne & le cerveau; ce qui lui fit propoſer le trépan, auquel le malade ne voulut pas conſentir. On me conſulta, & je fus d'avis qu'on lui rasât entierement la tête, & qu'on la couvrît d'un emplâtre légérement diaphorétique, & rendu véſicatoire au moïen d'une petite quanté de cantharides, qui fit ſortir peu à peu de l'oreille droite une grande quantité de matiere ichoreuſe, qui continua de couler pendant quelques jours. Cette évacuation rétablit d'abord l'ouie dans l'oreille droite, ce qui arriva auſſi par la ſuite dans la gauche. Cependant le malade remarqua que pendant ce tems la douleur deſcendit ſur le bras droit, de-là ſur la région des iles du même côté, puis ſur le genou, & ſur le pouce du pied, de maniere qu'il ne put plus marcher ſans canne, bien qu'il n'eut jamais été précédemment attaqué de la Goute. Je ne lui ordonnai pourtant par la ſuite d'autre remede qu'une infuſion à la maniere du thé d'eſpeces légerement diaphorétiques, & des poudres de même faculté, avec un peu de nitre & de cinnabre. Huit jours de ces remedes ſuffirent avec la

grace de Dieu pour le rétablir entierement.

REFLEXIONS.

LA précedente hiſtoire met ſous les ieux une eſpece particuliere de fluxions douloureuſes ou rhumatiſantes, & montre clairement comment le contact d'un vent froid & pénétrant épaiſſit, & rend immobile, une humeur ſéreuſe de la tête qui produit le rhume de cerveau; comment cette humeur ſortie de ſes vaiſſeaux, & à qui le ſéjour a donné une acreté pénétrante, & ennemie, deſcend ſucceſſivement des parties ſuperieures aux inferieures du même côté par la ſubſtance poreuſe des membranes nerveuſes communes des muſcles; comment elle s'arrête pendant un tems dans les articulations des parties; comment elle y cauſe des douleurs cuiſantes; & enfin comment elle peut continuer ſon chemin & ſes progrès juſqu'aux extremités des pieds. Et comme les Medecins, même les plus anciens, ont fait de ſemblables remarques, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient cru que toutes les fluxions ſéreuſes avoient dans la tête leur origine & leur ſource, & couloient de-là dans les par-

ties inferieures. On peut auſſi rapporter naturellement le cas preſent au Rhumatiſme des oreilles, ou au mal d'oreille, qui, comme je l'ai ſouvent remarqué, ſe guerit par un abſcès. Enfin l'operation de l'emplâtre diaphorétique véſicatoire mérite auſſi quelques réfléxions. Car on voit que par ſon énergie l'humeur maladive fixée dans la partie a été obligée de ſortir de ſa place, & d'en occuper une autre; mais ces ſortes d'emplâtres réuſſiſſent mieux à la tête que dans les autres parties graſſes & charnuës attaquées de fluxions douloureuſes de cette eſpece, où leur énergie peut à peine pénétrer, & ſe faire ſentir.

OBSERVATION III.

UN Juif qui a l'habitude du corps ſpongieuſe, âgé d'environ quarante ans, d'un temperament entierement ſanguin, peu ſujet aux paſſions de l'ame, qui a toûjours vécu ſobrement, étoit dans l'uſage de ſe faire ſaigner du bras deux fois chaque année vers le tems des équinoxes. Il y a ſix ans paſſés qu'il eſt regulierement attaqué de la Goute deux fois par an, le printems & l'automne.

Son attaque, pendant laquelle il y a douleur, ardeur, & enflure des pouces des pieds, ne dure guéres que dix jours, & ſe diſſipe d'elle-même, & ſans le ſecours d'aucun médicament. Il n'a jamais eu le flux hémorroidal. Au mois d'août il fut tout d'un coup attaqué d'un cours de ventre, ſanglant en très-grande partie, avec des élancemens dans les hypochondres, & téneſme; & le téneſme étoit ſi violent que le malade étoit obligé de ſe preſenter vingt fois à la chaiſe percée, ſans rendre ſouvent autre choſe que des glaires blanches. Ce cours de ventre dura dix jours, pendant leſquels il rendit bien une meſure de ſang pur. Quoique cet accident l'eût fort affoibli, il ne laiſſa pas de ſe rétablir aſſez promptement; mais la douleur de Goute qui avoit coûtume de ſe faire ſentir au commencement de ſeptembre ne vint pas. Elle fut remplacée par une douleur ſi aiguë dans les ieux, qu'ils pleurerent abondamment. Cette douleur ne dura que peu de jours, mais elle ſe tranſporta au côté droit ſur l'os iſchium, d'où elle s'étendit à l'os ſacrum, & au coccyx. Après avoir continué pendant près d'un mois, elle augmenta ſi conſiderablement vers l'équino-

xe voiſin, qu'elle devint inſuportable, ſur-tout la nuit, & qu'elle ôta entierement le ſommeil. Ces redoublemens de douleur venoient par périodes reglés, vers les trois heures après midi, avec un froid ſuivi de vîteſſe du pouls, & de chaleur du corps. Au commencement de cette attaque, c'eſt-à-dire environ cinq ſemaines auparavant, le malade avoit été ſaigné, & on lui avoit tiré, mais inutilement, ſix onces d'un ſang noir, & fort épais. On m'appella dans ces circonſtances, & je trouvai le malade tourmenté d'une douleur très-vive, & fort abbatu, comme il étoit naturel, puiſqu'il n'avoit de goût pour aucun aliment, & qu'il ne pouvoit dormir. Il ſe plaignoit de plus d'une chaleur qu'il reſſentoit pendant la nuit. Je commençai par lui faire prendre une poudre précipitante nitreuſe avec ma liqueur anodyne minérale. En conſéquence il ſe trouva un peu mieux le lendemain, & ſes douleurs furent un peu moins aigues. La petite fievre revint pourtant au tems accoûtumé. Trouvant le lendemain le pouls très-fort, je fis faire une ſaignée du pied, &, comme le ſang ſortoit avec impétuoſité, j'en fis tirer au moins dix onces; ce que le ma-

lade ſupporta ſans préjudice de ſes forces. Le bien que produiſit cette évacuation fut de faire évanouir totalement la douleur qui affligeoit les os ſacrum & iſchium, & qui s'étendoit même juſqu'au genou. Un autre avantage qu'elle produiſit fut d'éteindre entierement la chaleur fébrile ; ce qui procura au malade une nuit tranquille; &, ce calme aïant continué, il commença à reprendre des forces.

RÉFLEXIONS.

L'HISTOIRE précedente donne lieu à pluſieurs réfléxions d'un grand uſage dans la pratique. Il faut obſerver, 1°. qu'un flux que les Medecins regardent comme dyſenterique eſt ſouvent hémorrhoidal, comme dans le cas preſent. Car dans la dyſenterie on ne rend pas en une ſeule fois une ſi grande quantité de ſang & de ſéroſité, & l'évacuation eſt toûjours accompagnée de douleurs cruelles, & de tranchées du basventre, ce que n'eut pas notre malade. Sa douleur ſe faiſoit ſentir dans la région des hypochondres, où le colon eſt placé, comme l'Anatomie nous l'apprend; & comme cet inteſtin fut reſſerré par les

ſpaſmes, la circulation du ſang s'y trouvant gênée dans ſes vaiſſeaux, il s'eſt fait jour par les petits orifices des hémorrhoidaux, & eſt ſorti par les ſelles. Il faut remarquer 2°. que la dyſenterie ne ſe diſſipe pas ſi promptement, & qu'elle n'eſt jamais ſans fievre. Quant au téneſme, j'ai obſervé pluſieurs fois qu'il attaque non-ſeulement les dyſenteriques, mais ceux qui ſont attaqués d'hémorrhoides aveugles. Je trouve encore fort remarquable que le malade, qui n'avoit jamais eu de flux hémorrhoidal l'ait eu tout d'un coup en aſſez grande abondance, & même avec violence. Si en conſéquence la douleur de Goute ne ſe fit pas ſentir comme à l'ordinaire, je ne doute pas que ce ne ſoit par rapport à la diminution des forces de la nature, qui fut cauſe qu'elle ne put pouſſer aſſez efficacement la ſéroſité corrompuë vers les parties externes. En conſéquence la matiere gouteuſe qui étoit reſtée dans le ſang s'attacha en premier lieu aux ieux, d'où elle fut tranſportée aux ligamens & membranes de l'os iſchium, de l'os ſacrum, & de ceux du coccyx. Or la violence des ſpaſmes qu'elle y excita aïant empêché la libre circulation

du ſang, il s'eſt fait une ſtagnation conſiderable de cette liqueur dans les environs de ces parties. Ce n'eſt donc pas ſans de bonnes raiſons que j'ai conſeillé une ample ſaignée du pied, puiſque mon objet étoit de détourner de la partie affectée le ſang qui s'y étoit amaſſé, & d'y retablir l'égalité de la circulation; effets qui ont été produits comme je le ſouhaitois.

OBSERVATION IV.

UN homme de condition, âgé de trente ans, d'un temperament ſanguin, & maigre de corps, fut attaqué, il y a quelques années, d'une peſanteur vers l'os ſacrum, qui fut promptement diſſipée par un flux hémorrhoidal. Il y a environ un an que cet écoulement aïant été arrêté par rapport aux frequentes occaſions qu'eut le malade d'avoir l'ame fortement agitée, & parce qu'il négligea l'uſage de toute eſpece de remedes, il eut outre une toux bien incommode, une douleur fort vive dans le bras gauche avec des élancemens. On eut dit qu'on lui hâchoit la chair. Quelques mois après il ſentit au bras droit la même dou-

leur, avec la même violence, ſans que les remedes les plus ſalutaires, comme ſaignées, purgatifs, ſudorifiques, véſicatoires, ventouſes, produiſiſent le moindre ſoulagement. Il n'y avoit aucun raccourciſſement, puiſque le mouvement des bras ſubſiſta toûjours, mais il y ſentoit une auſſi grande peſanteur que s'il y avoit attaché un poids conſiderable, & dans les mains une ſi grande foibleſſe qu'il ne pouvoit ni rien empoigner, ni rien retenir de peſant. De tems à autre les mains étoient auſſi attaquées de ſpaſmes ſi violens que le malade en perdoit le ſommeil. Ces douleurs cuiſantes furent enſuite remplacées par une douleur des oreilles preſque inſupportable, qui, bien-tôt ſuivie d'élancemens conſiderables dans la tête, diminuoit les forces, l'appetit, & maigriſſoit le malade à vûë d'œil. Ces ſymptomes n'étoient pas continuels, & ne revenoient que par intervalles, & même par périodes, ſur-tout ſuivant la diſpoſition de l'air, qui leur cauſoit auſſi des redoublemens. Dans ces circonſtances le malade me conſulta, & je lui conſeillai de commencer par ſe faire ſaigner du pied, & purger, puis d'aller à Carles-Bade prendre les eaux avec les

précautions & le régime convenables. Quand il en eut fini l'uſage, je lui conſeillai celui des eaux chaudes de Tœplic, pour rétablir & fortifier les parties affoiblies. Le malade aiant ſuivi mon avis eut l'avantage de recouvrer la ſanté. Car depuis ce tems le flux hémorrhoidal a recommencé, & il a paſſé long-tems ſans ſe reſſentir de ſes douleurs.

RE'FLE'XIONS.

TOUTES les fois qu'un flux hémorrhoidal auquel on eſt accoûtumé vient à ſe déranger, ou à ſe ſupprimer entierement, non-ſeulement la ſanté en ſouffre de bien des manieres, mais ſur-tout il ſe forme dans le corps une diſpoſition aux maladies que produit la corruption & le vice de la ſéroſité. Or on doit mettre dans cette claſſe les douleurs des parties externes, ou les paſſions douloureuſes rhumatiſantes des membres, qui ſont produites par une ſéroſité excrémenteuſe qui ſe ſépare & s'arrête dans les parties ſenſibles & nerveuſes. Car quand le ſang ne circule pas librement par les vaiſſeaux du méſentere, & ſur-tout les viſceres du bas-ventre,

& notamment par le foie & la rate, & qu'il y forme des ſtagnations ou des ſtaſes, la chaleur que produit ſon agitation inteſtine le fait dégénerer en une liqueur impure & corrompuë, qui, venant à ſe mêler au ſang, & à être portée avec lui vers des parties foibles, produit des douleurs, & ſouvent des fluxions ſuivies d'ulceres. C'eſt de la même ſource, & de la même cauſe, que vient le pourpre ſcorbutique, lequel, étant retenu en dedans, produit très-ſouvent de grandes douleurs dans les membres. Car j'ai remarqué un grand nombre de fois qu'elles ont très-promptement ſuivi la ſuppreſſion des évacuations ſalutaires habituelles qui ſe font dans les femmes par la matrice, & dans les hommes par les vaiſſeaux hémorrhoidaux.

OBSERVATION V.

IL y a quelques années qu'un homme de diſtinction, âgé de ſoixante & ſix ans, après une fievre quarte qui s'étoit opiniâtrée pendant ſix mois, fut tourmenté de douleurs vagues dans les membres & les parties externes, qui augmentoient ſur-tout lorſqu'il ſe mettoit

au lit. Au mois de Mai aïant laiſſé pendant quelque tems ſa tête expoſée aſſez imprudemment au froid du matin, il ſentit dans le col & les épaules une douleur aiguë & élançante qui étoit quelquefois ſi conſiderable qu'il ne pouvoit en aucune maniere remuer la tête. Cet homme, qui avoit toûjours joüi d'une bonne ſanté, n'avoit jamais été ſaigné ; & on ne lui avoit jamais fait de ſcarifications, bien qu'il fût plein de ſang & de ſuc, qu'il eût bon appetit, & le pouls grand. Je lui conſeillai la ſaignée, à laquelle il s'oppoſa par bien des raiſons, bien qu'il n'eût pas une averſion naturelle pour ce ſecours. Mais voïant que ſes douleurs étoient vives & continuelles, & qu'aucun des remedes que j'emploïois pour le ſoulager ne produiſoient cet effet, il ſe détermina à faire venir un Chirurgien qui lui tira au moins huit onces de ſang. Depuis ce moment il ſentit un ſoulagement conſiderable de ſes douleurs, &, ce qui mérite d'être remarqué, il ſua beaucoup toutes les nuits, ce qui ne lui étoit point du tout ordinaire. L'effet de cette ſueur fut d'aſſoupir entierement les douleurs, & toutes les forces du corps revinrent à leur premier état.

RÉFLÉXIONS.

IL y a dans Botal, au Traité que j'ai cité plus haut, une obſervation preſque ſemblable qu'il me paroît à propos de tranſcrire mot à mot. » M. de » Varennes, dit-il, valet de chambre du » Roi, âgé pour le moins de ſoixante » & quinze ans, étoit affligé depuis plu- » ſieurs mois d'une douleur continuelle, » mais ſupportable, dans le col & l'é- » paule. Les Medecins qu'il conſulta em- » ployerent beaucoup de purgatifs & de » linimens échauffans, qui ne le ſoula- » gerent que peu, ou point du tout. Il » s'adreſſa enfin à moi, & je l'aſſurai » que la ſaignée lui feroit du bien. Il » m'objecta qu'il n'étoit point dans l'u- » ſage de ſe faire tirer du ſang, & que » la maladie étoit cauſée par des hu- » meurs froides & des vents; il m'oppo- » ſa ſon âge, & l'entrée de l'hiver; tou- » tes circonſtances, qui, au jugement » des Medecins qu'il avoit conſultés, » s'oppoſoient à la ſaignée; d'où il con- » cluoit qu'il ne pouvoit ſe déterminer à » ſouffrir cette évacuation. Quelques » jours après l'opiniâtreté de la maladie, » &

» & l'augmentation des douleurs, le fi-
» rent revenir à moi, dans la diſpoſition
» de faire tout ce que je lui conſeille-
» rois à l'avenir. Je lui fis tirer dix on-
» ces de ſang du côté malade, & quel-
» ques jours après je lui en fis encore
» tirer autant du côté oppoſé. Le bon
» ſuccès de ces remedes m'engagea à
» faire faire encore une ſaignée du côté
» malade, & les douleurs ſe diſſiperent.
» Je ne négligeai cependant pas l'uſage
» des purgatifs, & des linimens échauf-
» fans & réſolutifs. Depuis ce tems le
» malade eſt dans l'uſage de ſe faire ſai-
» gner pluſieurs fois l'année, & s'en
» trouve très-bien; non-ſeulement pour
» ſes pieds, dont à peine il pouvoit ſe
» ſervir, & ſur leſquels il eſt plus ferme
» qu'il n'étoit il y a dix ans, mais pour
» ſa vûë, & tout le reſte de ſon corps.
» Il a commencé par ſe faire ſaigner
» deux fois par an, puis trois, & enfin
» il eſt venu juſqu'à cinq & même ſix
» fois (*a*).

(*a*) *Dominum de Varennes, a Regis cubiculo, annos ut minimum quinque & ſeptuaginta natum, dolor aſſiduus & lentus ad cervicem & humerum a multis menſibus detinebat, quem Medici frequenti medicamentorum purgantium*

OBSERVATION VI.

PENDANT que j'écris ceci je reçois une lettre d'un Medecin célébre de Breſlaw, avec un Mémoire contenant l'hiſtoire détaillée de la génération, du

uſu, & calefacientibus lituhus curare ſtuduerunt ; a quibus ille cum parum aut nihil levaretur, nos conſuluit, qui ſalutarem diximus futuram ſanguinis miſſionem. Ille contra objecit inconſuetudinem mittendi ſanguinis, ſenilem ætatem, inchoantem hiemem, morbum fieri a frigidis humoribus & flatibus ; quæ omnia, teſtantibus aliis Medicis, tale auxilium dehortabantur : quare non poſſet intrepide acquieſcere noſtræ ſententiæ. Diebus aliquot poſt, morbi perſeverantia & incremento impulſus ad nos rediit, ſic animo affectus ut polliceretur ſe poſthac nullæ in re a noſtris conſiliis receſſurum. Mitti ſanguinem juſſimus ex brachio affectæ partis ad uncias decem. Poſt aliquot dies parem modum ex adverſo cum maxima utilitate, tandem iterum ex altero, & ſic liberatus eſt. Non tamen interea contempſimus purgantium & lituum calefacientium & diſcutientium uſum. Ab eo tempore dictus patiens familiariſſime, & cum maxima utilitate pedum, quibus vix poterat inſiſtere, viſus, & totius corporis, primum bis & ter in anno, poſtea quinquies & ſexies meo conſilio ſibi ſanguinem mittit, firmius incedens nunc, quam ageret abhinc decennium. Leonard. Botallus, *de curat. per ſang. miſſ. cap. XII. p.* 201.

progrès, & des remedes, d'une maladie rhumatiſante; &, comme il demande mon avis ſur la maniere dont il faut la traiter à l'avenir, j'ai cru devoir inſérer ici le mémoire & ma conſultation. M. de H..... âgé de ſoixante-huit ans, aiant naturellement les fibres fortes & les vaiſſeaux élaſtiques, fut autrefois obligé de voïager beaucoup, & d'être par conſéquent expoſé aux incommodités inſéparables de ce genre de vie, & aux injures de l'air. A preſent la charge dont il eſt revêtu demande de lui une vie ſédentaire. Il y a vingt ans qu'il eut une attaque d'apopléxie qui fut guerie par une hémorrhagie abondante que la nature procura par les veines ranines. Il eut enſuite quelques attaques de Goute, dont il ne s'eſt point ſenti depuis quinze ans. Aux environs de l'automne de l'année derniere le malade fut attaqué peu à peu de paſſions venteuſes, de reſſerremens de poitrine, & de douleurs tenſives des bras, ſur-tout vers le coude. Ces accidens enfin augmenterent au point que, quoique le malade eût été ſaigné du bras droit à la fin de ſeptembre, ſaignée par laquelle on tira un ſang ténace, extrêmement ſec, & couvert d'une mu-

cosité très-visqueuse, le vingt six d'octobre on eut lieu de craindre une nouvelle attaque d'apopléxie. De ce moment la maladie commença à se compliquer d'une fievre continuë, tantôt plus, & tantôt moins forte, dont voici la marche. Après quelques bâillemens, & un sentiment de pesanteur communément dans le bras gauche, un spasme douloureux attaque les deux coudes, & sur-tout le gauche; il ne tarde pas à se communiquer aux muscles de la poitrine; il produit un resserrement dans les hypochondres, une respiration entrecoupée de soupirs, & une sueur universelle, malgré laquelle les mains sont glacées. Cette attaque a des rémissions & des augmentations alternatives pendant quelques heures, après lesquelles elle cesse insensiblement, laissant seulement une lassitude, un engourdissement, & un sentiment de douleur rhumatisante. Dans le tems que ce Rhumatisme, accompagné de difficulté de respirer, & qui embrassoit toute la poitrine, étoit dans sa force, le malade avoit le pouls dur, vîte, & fébrile, quelquefois un obscurcissement de la vûë, des tintemens, des vertiges, & un assoupissement dont on craignoit

es ſuites. Quelquefois il y a eu douleur
lans l'hypochondre gauche à l'occaſion
les vents qui y cauſoient une tenſion ;
ouvent il y a eu douleur à la nuque, aux
moplattes, au dos. Quelquefois un
paſme ſaiſiſſant le malade pendant ſon
ommeil, & lui ôtant la parole, a me-
acé d'apopléxie. La fievre compliquée,
ui avoit paru dégénérer en lente & hec-
ique, ceſſa ſur la fin du troiſiéme ſepte-
aire, au moïen de deux eſpeces de criſes.
Car outre que l'urine, qui en premier
eu étoit fébrile & bilieuſe, & qui le
uatriéme jour de la fievre étoit devenuë
rouble, ſabloneuſe, & comme remplie
e pus & d'une ſanie ſanguinolente, de-
int naturelle vers le vingt, il ſortit en
bondance de toute la ſurface du corps
es puſtules rouges miliaires. Cependant
e Rhumatiſme accompagné de ſpaſmes
ontinua après la fin de la fievre, de
aniere pourtant que devenant peu à peu
lus traitable au bout de quarante jours,
parut entierement diſſipé. Mais après
es atteintes répétées pluſieurs fois, le
uatre-vingt-quatriéme jour de la mala-
e une nouvelle attaque ſubite conduiſit
malade aux portes de la mort. Des in-
uietudes extrêmes dans les hypochon-

dres, accompagnées de froid des extrémités, de ronflement, d'affoibliſſement, de lividité du viſage, & d'une toux qui fit ſortir avec violence de la trachée artere un gros ou deux de ſang vermeil & écumeux, firent craindre un dénoüement funeſte. Si nous avions précédemment remarqué quelque diſpoſition hémorrhoïdale, nous aurions fait comme les Medecins qui ne penſent qu'à cet écoulement, & nous aurions regardé cette évacuation de ſang par la bouche comme des hémorrhoides irrégulieres. Mais nous jugeâmes que ce ſang s'extravaſoit des glandes dont la membrane interieure de la trachée artere eſt parſemée, & que la force des ſpaſmes avoit dilatées, ou de l'ouverture des puſtules miliaires qui y avoient pouſſé. Nous craignions alors extrêmement ou une attaque d'aſthme convulſif, ou une attaque d'apopléxie, ou enfin une conſomption lente, que ſembloient annoncer les urines qui recommençoient à devenir ſanieuſes & ſanguinolentes. Nous craignions au moins que la maladie, devenuë habituelle, ne fût un obſtacle au rétabliſſement des forces. Mais une ſaignée du bras qui fut faite au malade le

lendemain de cette attaque, & qui fournit un ſang moins ténace que le premier, le ſoulagea ſi bien peu à peu, qu'il ne reſte plus que des débris du Rhumatiſme chronique. Cependant, comme ils ſe remontrent tous les jours, il eſt à propos de prendre les meſures convenables pour empêcher une troiſiéme attaque, qui ſeroit peut-être aſſez forte pour éluder l'effet de tous les remedes. Entre ceux qui ont paru diminuer la douleur rhumatiſante compliquée d'aſthme, l'huile d'amandes douces donnée en quantité en forme d'émulſion, la décoction cohobée de camomille, les frictions, les frequens lavages chauds & froids ſont ceux qui ont le mieux réuſſi. On s'eſt encore ſervi avec ſuccès de la liqueur anodyne minérale de M. Hoffmann, du ſpécifique céphalique, des poudres ſolaires, du ſuc de vers de terre, de la poudre antiſpaſmodique, & de quelques autres remedes que nous avons jugés propres à calmer la force de la maladie. Deſirant pourtant quelque choſe de plus ſûr & de plus efficace, M. Hoffmann eſt prié de nous dire ce qu'il penſe de la maladie, & du traitement qui lui convient; & nous ſouhaitons ſur-tout que, ſi ce

célébre Praticien juge ſa préparation du baume du Perou, ſa liqueur anodyne-minérale véritable, ou ſes extraits amers qu'il nomme élixir-viſceral, convenables à notre malade, comme remedes amis des nerfs & des viſceres, il veuille bien nous en donner la compoſition.

RE'FLEXIONS, ET CONSULTATION.

LA deſcription exacte de la maladie qu'on vient de voir eſt une preuve évidente que rien n'eſt plus propre à déranger la ſanté que le changement ſubit d'une vie active & laborieuſe en une vie ſédentaire. J'ai vû ſouvent des perſonnes du premier rang, accoûtumées à aller tous les jours aux eſpéces de chaſſes où l'on court le plus vîte, étant obligées par leur changement d'état à interrompre ces exercices, tomber dans de graves paſſions chroniques cauſées par la ſtagnation des humeurs dans les viſceres du bas-ventre, & l'intemperie, la corruption, & l'impureté des liqueurs qui en ſont les ſuites; c'eſt-à-dire dans des reſſerremens flatueux & ſpaſmodiques des inteſtins, avec pareſſe du ventre, reſſerrement des hypochondres & de la

poitrine, douleur & laſſitude des membres, difficulté de reſpirer, & fievre lente. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il en ſoit autant arrivé au malade, dont les liqueurs, naturellement plus impures à raiſon de ſon âge, ont excité le ſyſtême des fibres & des nerfs, déja ſenſible & aiſé à recevoir de vives impreſſions, à prendre des contractions ſpaſmodiques, & des mouvemens fébriles, qui, aiant obligé le ſang de s'amaſſer en trop grande quantité dans les parties, ont produit dans la tête des attaques d'apopléxie, dans la poitrine des engorgemens aſthmatiques, & dans les membres des douleurs vagues avec tenſion. Il n'y a perſonne qui ait de l'experience en fait de Medecine qui ne ſçache avec combien de difficulté ces paſſions chroniques qui demandent pendant pluſieurs années un régime exact & l'uſage preſque continuel des meilleurs remedes, peuvent ſe guerir, lorſque le vice des ſolides & des fluides eſt devenu comme habituel. Et comme la principale cauſe des accidens de la maladie eſt l'intermiſſion du mouvement, du travail, & de l'exercice du corps, qui eſt le meilleur moïen de purifier le ſang, & qu'Hippocrate

nomme avec raiſon la nourriture des parties nerveuſes & muſculeuſes ; notre ſentiment fondé ſur notre expérience eſt que le malade faſſe le plus d'exercice qu'il pourra, ſoit en voiture ou à cheval, non-ſeulement pour calmer l'affection chronique qui l'afflige, mais pour prévenir de plus grands maux. Il faut d'ailleurs dans ſa ſituation s'abſtenir de toutes ſortes de bierres, uſer pour boiſſon ordinaire de décoctions d'eſpeces adouciſſantes, ou d'eaux minérales temperées, telles que celles de Seltz, ou de petit lait ; & quant aux alimens, éviter tout ce qui eſt acide, ſalé, viſqueux, âcre. Je ne conſeille d'autres remedes internes que mon élixir balſamique tempéré, tiré avec un menſtrue aqueux des amers tempérés, dont il faut cependant modérer les doſes ; & des experiences ſûres m'ont appris que ce remede eſt de beaucoup préférable à tous autres, parce qu'il donne aux fluides une douce volatilité, & qu'il retablit la tenſion des ſolides. Il faut enfin diminuer à pluſieurs repriſes la quantité du ſang, ſoit par l'ouverture des veines, ou les ſcarifications, afin de faciliter la circulation de cette liqueur. Voilà quelle fut ma con-

ſultation, que je ne balançai pas à envoïer au Medecin qui m'avoit fait l'honneur de me la demander.

OBSERVATION VII.

UN homme robuſte, plein de ſang & de ſucs, âgé de quarante ans, ſe trouvant affligé d'une douleur vive dans l'omoplatte droite, conſulta un Medecin, qui, ſans faire précéder la ſaignée, ſans nettoïer les premieres voies par l'uſage des laxatifs, donna en aſſez grande doſe une teinture béſoardique mêlée de partie égale d'eſprit de corne de cerf ſuccíné, a deſſein de provoquer la ſueur. Mais il n'en ſortit point une goutte ni la nuit ni le matin, bien que le malade fût au lit, & bien couvert. Tout ce que produiſit le remede fut une augmentation de la douleur des omoplattes, qui s'étendit auſſi ſur les muſcles du col, de maniere que le malade ne pouvoit tourner la tête d'aucun côté. A ces accidens ſe joignit une vive douleur au côté droit de la tête, douleur qui fut ſuivie d'une fluxion âcre & chaude opiniâtre ſur les ïeux avec rougeur. Le malade fut ſaigné; on évacua plu-

ſieurs fois le bas-ventre au moïen de remedes convenables ; il uſa d'infuſion en maniere de thé, & de lavemens des pieds, ce qui calma un peu les accidens ; mais depuis ce tems il eut une fluxion ſéreuſe ſur le palais, avec un relâchement continuel de la luette. Il remédia avec ſuccès à ce vice par la fumée du tabac ; & cependant on a remarqué pendant long-tems dans les tems humides, un relâchement du goſier & de la luette.

REFLEXIONS.

LEs jeunes Medecins peuvent apprendre par cette obſervation combien des remedes, d'ailleurs aſſez bien indiqués, & innocens par eux-mêmes, peuvent cauſer de dommage quand on ne les emploïe pas dans l'ordre & le tems convenables. Car, ſi l'on n'a commencé par diminuer la plénitude des vaiſſeaux, au moïen de la ſaignée, plénitude qui empêche la liberté du mouvement circulaire, & l'excrétion convenable de la tranſpiration ; & ſi l'on n'a eu ſoin d'abord de vuider par le ſecours des laxatifs convenables les premieres voies des crudités abondantes & des humeurs vicieuſes

qui s'y ſont amaſſées, il ne faut jamais donner les ſudorifiques proprement dits. En effet ces remedes, étant chauds, & cauſant dans le ſang une grande raréfaction, pouſſent avec impétuoſité les humeurs crues & indigeſtes dans les petits vaiſſeaux ſanguins & glanduleux, & les y amaſſent tellement qu'en conſéquence non-ſeulement les douleurs s'étendent aux parties voiſines, mais qu'il en naît des fluxions âcres produites par la ſéroſité qui ſe ſépare du ſang qui eſt en ſtagnation, & qui s'inphiltre dans les parties. Tenir une autre conduite, c'eſt donner dans l'empiriſme.

OBSERVATION VIII.

IL n'y a pas long-tems qu'un Avocat de cette ville, âgé de plus de trente ans, aſſez fluet, mais cependant nerveux, vint me conſulter. Il me dit qu'il étoit, depuis plus de quinze ans, ſujet au flux hémorrhoidal preſque tous les mois; & qu'il tenoit cette diſpoſition de famille, puiſque ſes pere & mere, qui vivent encore dans une ville de Thuringe, ont habituellement le même écoulement, & que ſes freres, & même ſes ſœurs,

ſa maladie ne produisît une hémoptyſie. Je ne lui conſeillai pas autre choſe qu'un exercice gradué pris tous les jours juſqu'à une ſueur légere, & le matin au lit une infuſion à la maniere du thé de véronique, de chardon-benit, de racine de réglisſe, & d'anis des Indes. Je fus auſſi d'avis qu'il usât de lavemens des pieds avant que de ſe coucher, & qu'il prît quelques doſes de pilules de Becher, précedées d'une poudre digeſtive-nitreuſe, vers le tems où ſes hémorrhoides avoient coûtume de fluer. Je finis en lui diſant que ſi ces remedes ne réuſſiſſoient pas, le meilleur parti ſeroit de ſe faire appliquer les ſangſues au fondement.

REFLEXIONS.

LEs exemples d'écoulement hémorrhoidal tranſmis aux enfans d'un âge peu avancé par une diſpoſition héréditaire ſont fort rares. Mais, comme dans ces circonſtances il faut le regarder comme naturel, ſalutaire, & critique; il faut l'entretenir avec tout le ſoin & toute l'attention poſſibles par un régime de vie exact, & ſe garder de l'empêcher de quelque maniere que ce ſoit, ſi l'on

ne veut s'expoſer promptement à des maladies rebelles & ſubites, entre leſquelles ſont principalement celles que produit le tranſport du ſang des parties inferieures aux ſuperieures, & qui ſe nomment rhumatiſantes. Et comme nous condamnons formellement cette fureur ou manie aujourd'hui épidémique de ſaigner, ſur-tout quand il s'agit de maladies chroniques, nous avançons avec confiance, d'après beaucoup d'obſervations, que la ſaignée répétée fait plus de mal que de bien pour provoquer les évacuations ordinaires & critiques de ſang par la matrice, ou les veines de l'inteſtin rectum.

OBSERVATION IX.

JE me rappelle actuellement l'hiſtoire d'une femme qui approche de ſa trentiéme année, laquelle eſt d'un tempérament cholérique-ſanguin, & qui, à la ſuite d'un violent accès de colére, ſentit de grandes inquiétudes & des reſſerremens dans les hypochondres, avec tremblement de membres, perte d'appetit, & dégoût pour les alimens. En conſéquence un de ſes amis lui fit pren-

dre une bonne doſe d'eſprit volatil de corne de cerf, & la fit mettre au lit pour attendre la ſueur. Ce remede l'échauffa beaucoup, ſans produire ni ſueur, ni moiteur. Depuis ce tems elle ſentit dans les membres, les jambes, les bras, les épaules, des douleurs gravatives & comprimantes, & un abbattement de tout le corps avec une chaleur lente. Ces accidens devinrent ſi opiniâtres qu'elle devint ſeiche comme un ſquelette, & qu'elle paroiſſoit attaquée de phthiſie, & même de conſomption. Elle fut pourtant guérie par l'uſage du lait de chevre coupé avec une infuſion de véronique, continué long-tems, c'eſt-à-dire pendant pluſieurs ſemaines, & l'entremêlant de laxatifs compoſés de manne & de crême de tartre, & aidé de poudres légérement diaphorétiques & nitreuſes, avec l'acide du citron & des eaux analeptiques tempérantes.

RE'FLEXIONS.

L'HISTOIRE que nous venons de rapporter eſt une preuve parlante du préjudice qu'on cauſe aux malades en voulant, contre la doctrine d'Hippocra-

té dans l'aphoriſme 21 de la Section I, faire ſortir une matiere tout-à-fait ennemie de la nature par des endroits qui ne ſont point convenables. Non-ſeulement une colére violente donne un mouvement contre nature, & des ſecouſſes, à tout le ſyſtême des nerfs & des vaiſſeaux, mais les canaux biliaires fibreux & nerveux qui ſont dans le foie & qui en ſortent ſont attaqués particulierement d'un mouvement convulſif, qui fait couler dans le duodenum preſque toute la bile, laquelle y étant retenuë, & s'y arrêtant trop long-tems, par rapport au ſpaſme ſympathique dont il eſt affecté, devient la cauſe materielle & le foïer des paſſions qui ſuivent ordinairement les grandes coléres. Pour les prévenir, un Medecin prudent & habile ſe ſert des remedes capables de calmer les mouvemens déréglés des parties nerveuſes, d'adoucir les impuretés bilieuſes excrémenteuſes, & de les évacuer doucement par les ſelles. Mais il n'y a rien de plus oppoſé à l'objet qu'il doit ſe propoſer que d'animer encore par un médicament chaud les mouvemens des ſolides déja trop vifs, & de faire entrer dans la maſſe du ſang & l'interieur des parties nerveuſes &

ſenſibles les impuretés bilieuſes qui cauſent le ravage.

OBSERVATION X.

PENDANT que je ſuis ſur cette matiere, ma mémoire me fournit une obſervation qui mérite bien d'être rapportée. On en jugera par le détail ſuivant. Un homme qui avoit ſoixante ans paſſés, vigoureux d'eſprit & de corps, aïant les fibres élaſtiques, & qui avoit été fort rarement malade pendant le cours de ce grand nombre d'années, fut attaqué, il y a environ deux ans, de douleur de colique & de cardialgies qui vinrent à pluſieurs repriſes, & dont il fut promptement ſoulagé par les remedes convenables. Au mois de janvier de cette année il ſe rendit dans une ville du voiſinage pour quelque procès. La ſentence ne lui aïant pas été auſſi favorable qu'il l'auroit ſouhaité, il en eut un chagrin violent, & même exceſſif, & s'expoſa imprudemment, tout fatigué qu'il étoit déja de beaucoup de travaux & de veilles, à la rigueur du froid, en faiſant beaucoup de courſes par les ruës. Depuis ce tems il perdit l'appetit, & le ventre

devint pareſſeux, de maniere qu'il rendoit peu de choſes par le bas, ou même qu'il ne rendoit rien du tout. De retour chez lui il ſe ſentit un abbattement de tout le corps, des douleurs dans le bas-ventre qui alloient d'un hypochondre à l'autre, des inquiétudes & des reſſerremens cardialgiques des hypochondres vers la foſſette du cœur, accompagnées d'une conſtipation opiniâtre. Les choſes étant dans cet état, je fus appellé, & je crus devoir commencer par relâcher le bas-ventre, & faire ſortir les excrémens qui y étoient arrêtés, avec le ſecours d'un lavement émollient, & d'une infuſion avec la manne & l'huile d'amandes douces. Mais il ne ſortit que peu d'excrémens groſſiers, très-durs, noirâtres, & comme brûlés, les douleurs & tiraillemens du bas-ventre continuant toûjours, & même redoublant par intervalles. Je lui conſeillai enſuite de prendre tous les matins pendant quelques ſemaines une meſure de petit lait avec la crême de tartre & la manne. M'appercevant alors qu'il y avoit plénitude dans le pouls, & que le malade n'avoit pas été ſaigné, je lui fis tirer du ſang du pied à la quantité de quelques onces, & je le trouvai aſſez

bien conſtitué, ſi ce n'eſt qu'il dépoſa dans l'eau lorſqu'on l'y jetta une quantité de pituite épaiſſe & viſqueuſe. Ce remede ſoulagea peu le malade. Cependant il alla cinq ou ſix fois en un jour à la ſelle, & rendit beaucoup de pituite & d'excrémens durs; mais les douleurs de cardialgie & de colique continuoient toûjours, bien qu'elles fuſſent quelquefois plus douces, & s'étendoient ſouvent juſqu'au dos & aux reins. Elles affoiblirent tellement le malade qu'il ne put plus quitter le lit. On n'omit aucun des médicamens internes propres à diſſiper les vents, à calmer les contractions ſpaſmodiques, à adoucir & matter l'acrimonie, & à entretenir l'égalité de la tranſpiration; cependant le malade en reſſentit peu de ſoulagement. Il eſt pourtant vrai que ces douleurs ſe tournerent davantage vers les extrémités & les parties extérieures, au ſoulagement des internes; car tantôt c'étoit les omoplattes, puis les reins, la poitrine, les hypochondres, qui en étoient attaqués, il n'y avoit que la tête qui en fût entierement exempte. Quelquefois le malade dormoit tranquillement, & mangeoit des alimens de facile digeſtion; mais il étoit très-rare que le

ventre ſe dégageât de lui-même, & l'urine ſortoit toûjours en petite quantité. Comme il y avoit deux mois & plus que la maladie duroit, les forces étoient fort affoiblies. Cependant trouvant le pouls encore fort & plein, je revins à la ſaignée du pied; mais le ſang qui en ſortit étoit bien different du premier; car à peine la partie rouge en faiſoit-elle le ſixiéme. Elle nageoit ſur la ſéroſité comme un petit pain, & le deſſus étoit couvert d'une mucoſité épaiſſe & viſqueuſe. Mais ce remede ne procura point de ſoulagement. Dans cet état le malade & tous ceux qui l'approchoient me prierent de faire de nouvelles & ſérieuſes réfléxions ſur la maladie, ſur ſa nature, & ſur ſes progrès. Après y avoir murement penſé, l'inſpection du ſang me fit juger que le vice n'étoit pas dans les ſolides, comme je l'avois ci-devant penſé, car mon idée étoit qu'il y avoit un étranglement, ou quelque concrétion ſkirrheuſe dans les inteſtins; mais que la cauſe & le foïer des douleurs étoit une abondance de ſéroſité excrémenteuſe répanduë plûtôt dans les parties externes que dans les internes. Je crus donc que le meilleur moïen d'en débarraſſer le

malade étoit de les faire ſortir par les inteſtins. Comme ſes forces étoient fort épuiſées, & que les inteſtins étoient fort affoiblis par les ſpaſmes & par les tranchées, je ne voulus pas donner par la bouche un purgatif un peu fort. Me ſouvenant donc d'avoir lû dans les conſultations de Riviere qu'on avoit emploïé avec beaucoup de ſuccès dans un lavement l'eau benite de Rulandus à la doſe de quelques onces pour faire ſortir les ſéroſités ſurabondantes, je reſolus de tenter ce remede. Mais comme je n'avois pas à la main l'eau benite en queſtion, je lui ſubſtituai une ſolution de tartre émétique compoſée de la maniere ſuivante ; prenez huit grains de tartre émétique diſſout dans l'eau de menthe, vin d'Eſpagne ſix onces, mêlés. Je fis mettre ce mélange dans trois parties d'une décoction émolliente préparée à la maiſon, & elle procura promptement une excrétion très-abondante d'humeurs viſqueuſes, & d'une grande quantité d'excrémens liquides, & peu de tems après trois autres ſelles où il y avoit peu d'excrémens. Je fis donner enſuite au malade des bouillons analeptiques. Il ſe trouva beaucoup mieux. Mais le troiſié-

me jour, aïant été attaqué de douleurs insupportables dans le bas-ventre avec diarrhée & ténesme, qui durerent pendant quatre jours, je lui fis avaler de la vieille thériaque, & trois ou quatre fois par jour de l'huile d'amandes douces dans du petit lait, ou de la décoction de véronique, & je lui fis faire sur le bas-ventre une embrocation de thériaque dissoute dans l'eau d'Anhalt, & mêlée avec le baume du Perou; ce qui réussit à souhaits, & calma parfaitement les tranchées & la diarrhée. Enfin j'ordonnai un mélange diaphorétique composé de ma liqueur anodyne minérale, de syrop de saffran bien chargé, & d'un quart d'esprit de tartre qui produisit une douce sueur, &, les douleurs s'étant calmées, la santé du malade se rétablit peu à peu.

RÉFLEXIONS.

IL faut rapporter aux douleurs rhumatisantes produites par l'abondance d'une sérosité excrémenteuse, & qui attaquent également les parties nerveuses internes & externes, la grave maladie chronique dont on vient de lire l'histoire.

Les

Les vieillards ont le corps très propre & très-disposé aux maladies originaires d'une sérosité viciée, parce que l'épaisseur & l'appauvrissement de la bile, & la foiblesse du ton de leurs intestins, leur rend le ventre paresseux, ce qui fait que les excrémens grossiers trop long-tems retenus font passer dans le sang beaucoup d'impuretés, qui s'y amassent de plus en plus, par rapport à la langueur ordinaire de la transpiration chez eux. Il est donc très-croïable que les douleurs dont on a vû l'histoire n'ont point eu d'autres causes. Et comme la longueur de la maladie a changé le sang & les humeurs, même bien conditionnées, en une sérosité corrompuë, dans un corps privé de tout mouvement ou de tout exercice, il est très-vraisemblable que c'est la cause de l'opiniâtreté de la maladie. Enfin il convient de faire beaucoup d'attention à l'effet que procura une dose un peu forte d'émétique injectée par le bas. Il prouve qu'on peut emploïer ce remede de la sorte pour faire sortir des parties abreuvées, & de tout le corps, les sérosités surabondantes, beaucoup plus surement que ne feroient les forts purgatifs pris par la bouche.

CHAPITRE II.

Du Rhumatiſme, ou douleur des dents.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES. *I. Sa définition en général. II. Le Rhumatiſme produit ſouvent le mal de dents, & réciproquement. III. Quelquefois la douleur a ſon ſiége dans la cavité même de la dent. IV. Ses accidens. V. Le mal de dents eſt cauſé par les changemens de tems. VI. Les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes, mais il eſt plus vif chez ceux-ci. VII. Les goutteux & les rhumatiſans en ſont moins communément attaqués que les autres. VIII. Ce mal revient aiſément. IX. Il a quelquefois un évenement funeſte.* CURE. *I. Indications. II. Il faut détourner l'humeur corrompuë par les lavemens, les lavemens des pieds, III. les laxatifs. IV. Dans quels cas il faut emploïer la ſaignée, V. les diaphorétiques, VI. les eaux minérales froides. VII. On emploïe à l'exterieur les ſachets remplis d'eſpeces émollientes, les fumigations, VIII. le*

baume de vie, des huiles distillées, un mélange de camphre, d'opium, &c. IX. Régime. PRÉCAUTIONS ET OBSERVATIONS. *I. De l'usage des cauteres. II. S'ils ne réussissent pas, il faut arracher la dent, III. après avoir pourtant commencé par diminuer la pléthore. IV. Saignée des ranines utile dans cette maladie. V. Les topiques ne réussissent pas toûjours; c'est pourquoi les remedes les plus sûrs sont les résolutifs. VI. A qui les purgatifs conviennent. VII. Mélange qui calme sur le champ la douleur. VIII. Tout étant inutile, les opiatiques corrigés peuvent encore soulager.* HISTOIRES DE MALADIES. Observation I. *Mal de dents produit par un exercice violent souvent répété dans un tems rigoureux.* Observation II. *Rhumatisme des dents produit par la surabondance de la sérosité, traité en faisant maigrir la personne malade.* Observation III. *Cruelle douleur de dents dans un jeune homme pléthorique qui s'étoit exposé au froid, guérie par la boisson de l'eau froide.* Observation IV. *Mal de dents causé par un mauvais régime.* Observation V. *Mal de dents causé par l'omission de la saignée habituelle.* Observation VI. *Douleur*

périodique des dents produite par l'uſage immodéré du vin & des alimens doux.

THESES PATHOLOGIQUES.

I. LE mal de dents, ou la douleur aiguë, cruelle, & très-incommode, qui attaque ces parties, n'eſt autre choſe qu'une eſpéce de Rhumatiſme, cauſé par le dépôt d'une ſéroſité impure ſur les ligamens & les membranes nerveuſes & glanduleuſes qui revêtent & affermiſſent les racines des dents dans les alvéoles des machoires, laquelle les picotte & les corrode. Cette douleur traîne à ſa ſuite pluſieurs accidens très-incommodes.

II. J'ai obſervé un grand nombre de fois que les douleurs des extrémités, des omoplattes, des bras, ſe ſont jettées ſur un côté de la tête, & ont tourmenté cruellement les mâchoires & les dents. J'ai encore remarqué très-ſouvent que les douleurs de la tête & des dents, changeant de place, ſont deſcenduës ſur les omoplattes, les épaules, ou les bras. Il y a plus: l'expérience nous apprend que la mâchoire ſupérieure, & ſes dents, ſont plus ſouvent attaquées de ſpaſme que l'inférieure.

III. Il y a encore un autre siége de la douleur des dents, c'est la cavité même de ces petits os, c'est-à-dire, ce cordon vésiculaire composé de la membrane nerveuse, d'un vaisseau arteriel, d'un veineux, & d'un lymphatique; ce qui arrive lorsque la stagnation de la sérosité lui cause une trop grande tension, ou une contraction spasmodique, & que la carie s'étend jusqu'à lui. Car c'est une observation certaine & journaliere, que les dents cariées sont sur-tout attaquées d'affections rhumatisantes, parce que la foiblesse de la partie est cause que les humeurs s'y arrêtent, & y séjournent très-aisément.

IV. On remarque dans le mal de dents les mêmes accidens que dans la Goute, comme douleur, rougeur, enflure, & fievre. Il se fait de plus par la bouche un écoulement abondant de salive, qui ne reconnoît d'autre cause que le spasme douloureux, lequel, resserrant les vaisseaux lymphatiques & veineux, empêche le libre retour du sang & de la sérosité; c'est pourquoi l'arrêt de cette liqueur oblige, comme il est naturel, la salive de se séparer en plus grande quantité dans les parties glanduleuses du gosier.

V. Le Rhumatiſme eſt ordinairement produit par l'intempérie de l'air & ſes changemens ſubits. Il en arrive autant au mal de dents, dont les accès viennent fort aiſément dans les corps qui y ont de la diſpoſition, & ſur-tout les corps cacochymes, s'ils paſſent tout d'un coup d'un air chaud dans un air froid, ou ſi pendant le printems & l'automne le vent eſt alternativement au nord & au midi.

VI. Les femmes étant plus ſujettes aux Rhumatiſmes que les hommes, le ſont de même aux maux de dents; ce qui eſt ſur-tout vrai du tems de la groſſeſſe, & des ſuppreſſions de leurs régles, ou de celles qui font un trop grand uſage d'alimens acides, ſalés, ou qui reſſerrent le ventre, & des alimens doux. Ces alimens même entrant par le dehors dans les dents cariées cauſent très-ſouvent un mal de dent ſubit. Cependant la douleur des dents eſt plus vive chez les hommes quand ils en ſont attaqués.

VII. Une obſervation remarquable, c'eſt qu'il eſt rare que ceux qui ſont attaqués de la Goute & du Rhumatiſme ſoient attaqués de maux de dents, & qu'ils ne les aient pas ſaines; au contraire ceux qui ſont exemts de douleurs

rhumatiſantes & gouteuſes ſont plus expoſés aux maux de dents.

VIII. Il ſuffit d'avoir été une ou deux fois attaqué du mal de dents pour l'être plus aiſément, & à la moindre occaſion. C'eſt encore une reſſemblance entre ce mal & les attaques de Goute; & la raiſon en eſt que ces douleurs produiſent & laiſſent un affoibliſſement dans les parties.

IX. Les vives douleurs de dents produiſent dans les corps ſenſibles, & remplis d'impuretés, des accidens très-fâcheux, comme des veilles, la perte de l'appétit, la fievre, le délire, un refroidiſſement des extrémités, & même des convulſions, ſur-tout dans les enfans, parce que le ſyſtême des parties nerveuſes eſt attaqué par la communication des mouvemens maladifs des dents & des gencives.

CURE.

I. LE mal de dents étant ordinairement cauſé par une ſurabondance de ſéroſités impures, qui, ſe ſéparant du ſang amaſſé dans la tête en trop grande quantité, & circulant trop lentement

dans ſes vaiſſeaux, ſe dépoſe ſur les ligamens nerveux & tendineux des dents, le principal objet de la cure de cette affection fâcheuſe eſt, d'abord de détourner de la tête la ſéroſité ſcorbutique; en ſecond lieu, de la corriger, de la preparer, & de la rendre mobile, puis de la faire ſortir du corps par les excrétoires convenables; & enfin de rétablir le ton de la partie affectée, & d'y empêcher par ce moïen un nouveau dépôt de la matiere morbifique.

II. Un des meilleurs moïens de remplir notre premiere indication, qui eſt de détourner de la tête l'humeur morbifique, eſt l'uſage des lavemens. Car, comme dans les douleurs de toute eſpéce le ventre eſt ordinairement fort reſſerré, il n'y a rien de plus à propos que de le lâcher, & de l'évacuer, avec des lavemens lénitifs aiguiſés de quelque ſel; & j'ai ſouvent remarqué que peu après leur uſage les malades s'étoient ſenti fort ſoulagés. Il vaut pourtant mieux les preparer avec des remedes uſités dans les maiſons, que de les compoſer avec apparat de differentes eſpéces de purgatifs, & d'émolliens. Une autre eſpéce de remedes fait encore très-bien quand il s'a-

git de détourner de la tête le ſang qui s'y porte avec trop d'abondance, c'eſt le lavement des pieds. Il faut le preparer avec l'eau de pluie ou de riviere, le ſon de froment, & le ſavon de Veniſe, & en faire uſage en ſe mettant au lit; mais il eſt néceſſaire d'avoir l'attention d'y tenir long-tems les pieds, & que l'eau baigne les jambes le plus haut qu'il ſera poſſible, enfin de ne l'emploïer que tiede, & non trop chaud.

III. On remplit encore très-bien la même indication par l'uſage des purgatifs les plus doux, entre leſquels, dans le mal de dents, comme dans toutes les affections rhumatiſantes & gouteuſes, il faut donner la préférence à la manne & à la caſſe récente, parce qu'outre leur vertu évacuante elles ont auſſi celle de temperer l'acrimonie des humeurs, ſurtout ſi on les diſſout dans le petit lait doux, ou le lait d'âneſſe, ou quelque eau minérale, comme les aigrelettes de Schwalbac.

IV. Lorſque des perſonnes dans la fleur de l'âge, & trop pleines de ſang, ſont attaquées de cruelles douleurs de dents, ſoit par rapport à la ſuppreſſion de la tranſpiration, ou à quelque autre

cauſe que ce ſoit, on ne peut mieux remplir à la fois la premiere & la ſeconde indications curatives, que par la ſaignée du pied, dont le ſecours eſt très-prompt, & très-efficace, tant pour détourner vers les parties inférieures les humeurs qui s'amaſſent dans les ſupérieures, que pour rétablir l'égalité de leur circulation dans les vaiſſeaux de toute eſpece, & pour faire ſortir du corps la matiere ennemie. Auſſi eſt-ce le remede auquel je donne la préference.

V. Pour diſſiper & faire ſortir la matiere morbifique qui produit les maux de dents, on peut encore ſe ſervir très-utilement des diaphorétiques, donnant la préférence à ceux qui ſont les plus doux, & qui ont en même tems une vertu anodyne. Je ne puis trop loüer à ce titre l'électuaire de rob de ſureau, y mêlant la corne de cerf brûlée, l'antimoine diaphorétique, & quelques grains de nitre. On donnera cette compoſition diſſoute dans de l'eau de fleurs de ſureau, & on s'en trouvera très-bien, ſur-tout ſi on la réitere, & qu'on ſuive exactement un régime de diaphorétique.

VI. Il arrive ſouvent que les douleurs de dents ſont entretenuës par une abon-

dance de ſéroſités impures, & c'eſt le ſort des ſujets cacochymes, ſcorbutiques, & catarrheux, qui éprouvent plus ſouvent les retours de ces fâcheuſes incommodités. Dans ces circonſtances je ne connois rien de plus aſſuré, de plus efficace, & de plus innocent, que l'uſage convenable des eaux minérales chaudes & froides, ſur-tout mariées avec le lait d'âneſſe, ſi les ſujets ſont délicats & bilieux.

VII. Quant à l'uſage des remedes externes, les plus ſûrs dans ce genre ſont des ſachets compoſés d'eſpéces parégoriques émollientes, comme de fleurs de ſureau, de mélitot, & de camomille ordinaire, de baies de laurier, de genièvre, de graine de carvi, de millet, & de ſel ſeché au feu, qu'on applique tiedes. Je ſçais auſſi que des fumigations de ſuccin, de ſtorax, de benjoin, d'oliban, de gomme élemi, reçûës ſur les dents malades par un entonnoir, ou par le moïen de linges qui en ſont pénétrés, ont produit un ſoulagement conſiderable. Mais je ſuis bien aiſe d'avertir que ce traitement n'a pas bien réuſſi à tout le monde indifferemment, & qu'il a cauſé à quelques-uns de grandes dou-

leurs de tête, des migraines, des vertiges, & des douleurs de compreſſion dans les ieux.

VIII. S'il y a une douleur cuiſante, ſur-tout dans une dent cariée, on eſt ordinairement très-ſoulagé par notre liqueur anodyne minérale ſeule, ou mariée avec notre baume de vie, dans leſquels on trempe du cotton, qu'on met dans la dent malade. Les corps humides qui ont les dents cariées ſe trouvent fort bien d'une ou deux gouttes d'huile eſſentielle de géroſle, ou de dictame de Créte, ou même d'huile diſtillée de buis, qu'on fait couler dans la dent, ou dont on imbibe du cotton qu'on y fait entrer. On reſſent très-ſouvent un grand ſoulagement d'un mélange d'eſprit de vin camphré, de ſaffran, de caſtoreum, & d'opium, dont on frotte les gencives & les dents creuſes; & ce liniment ne fait pas moins bien dans ce cas qu'emploïé extérieurement contre les douleurs de la Goute, & du Rhumatiſme.

IX. Au reſte comme un régime de vie exact eſt toûjours utile & avantageux pour garantir des affections chroniques & des douleurs, on s'en trouvera également bien dans le Rhumatiſme des dents. Ce

régime doit principalement consister dans l'abstinence de tous les alimens salés, âcres, durcis, & trop épicés ; & sur-tout des vins acides & des liqueurs spiritueuses, & en général de tout ce qui resserre le ventre, & le rend paresseux. Il faut aussi que les malades évitent soigneusement l'air froid, & notamment le vent du nord, & qu'ils s'en garantissent exactement la tête. Et, comme le meilleur préservatif contre toutes les affections rhumatisantes est un mouvement & un exercice suffisant, on ne peut trop les recommander dans les maux de dents chroniques, & qui reviennent souvent.

PRÉCAUTIONS ET OBSERVATIONS.

I. QUAND un violent mal de dents est causé par la carie qui a creusé & miné la dent, il n'y a pas de meilleur remede, si la situation de l'ouverture le permet, que d'y faire faire appliquer le cautére actuel par un Chirurgien adroit. En effet de fréquentes expériences, faites même sur moi, m'ont appris que le cordon nerveux, qui est le siége de la douleur, étant brûlé, & la pourriture étant enlevée de la dent par

le moïen du feu, non-ſeulement la douleur s'eſt entierement diſſipée, mais que les progrès de la carie en ont été arrêtés. Il y a plus : cette opération peut même conſerver la dent ſi l'on remplit ſur le champ le creux de cire mêlée avec du maſtic, pour empêcher l'air & les alimens d'y entrer.

II. Mais ſi la carie qui cauſe une cruelle douleur de la dent a formé un creux tellement diſpoſé qu'on ne puiſſe aiſément y faire entrer le cautére actuel; que les remedes externes & internes qu'on a emploïés ne procurent aucun ſoulagement; & que la longue durée de la douleur faſſe craindre quelque mal plus conſiderable, il n'y a point de remede plus ſûr que l'extraction de la dent cariée faite par un bon Chirurgien.

III. Mais il faut remarquer par rapport à cette operation qu'on doit ſe garder de la faire dans l'accès même, & lorſque les douleurs ſont dans toute leur violence. Il n'eſt encore point à propos de la faire aux pléthoriques lorſque les veines de la tête, des tempes, & des joues, ſont gonflées, & que la pulſation des vaiſſeaux arteriels eſt violente, à moins qu'on n'ait ſuffiſamment diminué la

quantité du ſang. Car les Praticiens ont rapporté pluſieurs obſervations d'hémorrhagies mortelles qui s'en ſont enſuivies, ſur-tout quand ce ſont des molaires qui ont été arrachées ſans précaution.

IV. Les obſervations nous apprennent que l'ouverture des veines ranines a fait des miracles dans des maux de dents des plus violens. Ce remede ne trouvera pas d'oppoſition de notre part, pourvû toutefois que l'ouverture ne ſoit pas fort conſiderable, & que le bas-ventre ſoit libre. J'eſtime même qu'il faut commencer par le lavement des pieds avant que d'en venir à cette ſaignée. Mais s'il y a une trop grande quantité de ſang, il convient de faire précéder la ſaignée du pied; alors ſi la douleur s'opiniâtre, on pourra en venir à l'ouverture des ranines.

V. Les remedes contre le mal de dent ont ceci de particulier que tantôt ils ſoulagent tantôt ils ne ſoulagent pas la même perſonne; de maniere qu'on ne connoît encore contre ce mal aucun remede d'un effet ſûr & conſtant. Le meilleur parti eſt donc d'exciter doucement & ſucceſſivement la réſolution des humeurs âcres & croupiſſantes, & de ga-

rantir fort ſoigneuſement la partie malade des impreſſions de l'air froid. C'eſt ce qu'on a l'eu d'attendre des ſachets dont nous avons donné la compoſition, & des diaphorétiques doux.

VI. C'eſt en vain qu'on donne des purgatifs doux aux corps cachectiques, dont les vaiſſeaux ſont remplis d'une grande quantité de ſéroſité impure, & qui ſont en conſéquence expoſés à de fréquentes attaques de douleurs dans les membres. Il faut ici quelque choſe de plus énergique, & de plus actif. On peut pour cet effet emploïer bien des remedes; mais les pilules compoſées de gomme ammoniaque purifiée, des trochiſques alhandal, d'extrait des racines d'hellébore noir, de mercure doux, de cinnabre préparé, de ſaffran, & de caſtoreum, tiennent le premier rang, & rempliſſent toutes les eſperances qu'on peut concevoir.

VII. Un mélange compoſé d'eſprit de vin camphré, de teinture de ſaffran, de noix muſcade, & d'eſprit volatil de corne de cerf urineux, étant tiré par le nez à la doſe de quelques gouttes, calme ſur le champ comme par miracle les douleurs de dents les plus cruelles; & ma li-

queur anodyne minérale mariée avec mon baume de vie produit le même effet. Le malheur eſt que ce calme heureux ne dure communément que quelques momens. La raiſon de ce prompt ſoulagement eſt que les nerfs qui ſe diſtribuent aux mâchoires, aux dents, & aux narines, viennent d'un tronc commun, c'eſt-à-dire de la cinquiéme paire.

VIII. Si le mal de dent eſt ſi violent qu'il reſiſte aux remedes de toute eſpece, on pourra ſe ſervir des pilules ſuivantes, que j'ai emploïées avec tout le ſuccès poſſible. Prenez pilules aloephangines un gros, pilules de ſtorax un demi gros, extrait de ſaffran ſix grains; mêlez, & faites des pilules ſelon l'art. On en fait ſoixante, & on en donne ſix ou huit.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN Prince d'une conſtitution ferme & robuſte par la nature des fibres & de l'habitude du corps, & qui avoit paſſé quarante ans ſans aucune alteration de ſa ſanté, à force de chaſſer & de faire de violens exercices du corps ſans

aucun égard aux diſpoſitions de l'air, c'eſt-à-dire pendant la rigueur du froid & l'humidité, comme au milieu des ardeurs du ſoleil, & ſans s'embarraſſer des vents qui ſouvent ſont extrêmement violens dans ſon pais, a tellement abuſé de ſes forces qu'il s'eſt attiré de fréquentes fluxions ſur la tête & les parties voiſines; fluxions qui non-ſeulement lui cauſent une vive douleur dans la tête, mais dans la mâchoire, & ſur-tout aux dents; & même quelquefois, ſe tranſportant aux parties les plus voiſines, comme le col, les épaules, les omoplattes, produiſent de vives douleurs dans les parties muſculeuſes & nerveuſes, &, attaquant la tête de la trachée-artére, une toux fort incommode avec enrouement. Ces accidens n'ont fait qu'augmenter en changeant de façon de vivre, & menant une vie moins agitée; car l'appétit a diminué, & les alimens ſe digerant mal cauſoient des vents, des grouillemens, & une pareſſe du bas-ventre. Etant conſulté, je crus devoir commencer par remedier au mal de dents qui tourmentoit cruellement le malade. Je lui fis donc frotter le côté affecté d'un liniment compoſé d'une partie

de mon baume de vie, & de deux de ma liqueur anodyne minérale, & je lui en fis mettre dans la dent gâtée avec un peu de cotton. Ce remède l'aïant beaucoup ſoulagé, je lui ordonnai un régime fort exact, qui conſiſtoit à éviter ſoigneuſement les inclémences de l'air de toute eſpece, & ſur-tout les vents impétueux, & l'ardeur du ſoleil; & lui conſeillai de ne point interrompre les exercices du corps auſquels il étoit accoûtumé, c'eſt-à-dire de monter à cheval, ou en caroſſe, ou de ſe promener, mais le tout avec modération. Je lui conſeillai pour boiſſon ordinaire une décoction temperée de racine de ſquine, d'écorce du bois de ſaſſafras, de raiſins, & d'un peu de cannelle, & de ne boire que fort peu de vins ſpiritueux, mais ſeulement quelque vin de Moſelle leger, ou d'autres ſemblables, à moins qu'il ne voulût le tremper beaucoup. Outre ce régime, dont je lui défendois de s'écarter, j'indiquai quelques remedes propres à ſurmonter le mal; par exemple une infuſion à la maniere du thé de meliſſe, de ſauge, de véronique, de bétoine, d'écorces fraîches de citron, & de cardamome, mêlés en proportion convena-

ble, pour prendre le matin au lit, en attendant la ſueur; avant le dîner un gros de mon élixir balſamique dans un peu de vin & d'eau; &, pour ſe tenir le ventre libre, de prendre deux fois la ſemaine le ſoir en ſe couchant une once de raiſins de Corinthe avec la rhubarbe. Je combattis la toux avec l'huile d'amandes douces tirée ſans feu mêlée de deux parties de ſyrop de capillaire, que je faiſois prendre vers la nuit dans un gruau d'avoine. Je recommandai encore expreſſément matin & ſoir l'uſage des frictions ſur les parties affligées, & de les faire avec des étoffes chaudes pénétrées de la vapeur du ſuccin brûlé, & ſur-tout de ſe garantir du froid la tête & les parties ſupérieures. Je lui ordonnai de ſe couvrir la tête d'une coëffe avec les feuilles de marjolaine & de ſariette, les fleurs de ſpica, de romarin, de camomille romaine, le ſuccin, le benjoin, le ſtorax, & le cardamome. Ces remedes aïant operé avec la grace de Dieu, le Prince a été guéri de ſes douleurs rhumatiſantes, & jouit à preſent de toute la ſanté qu'il peut deſirer.

REFLEXIONS.

S'IL n'y a pas de moïen plus efficace & plus ſûr, qu'un mouvement du corps, un travail, un exercice ſuffiſant & convenable, pour entretenir la ſanté, & prévenir les maladies, d'exactes obſervations nous apprennent que non-ſeulement l'intermiſſion de ces exercices, mais que leur excès, leur violence, leur uſage à contretems & dans les diſpoſitions défavorables de l'air, applaniſſent le chemin aux maladies, lorſqu'on les interrompt tout d'un coup. Car plus le mouvement progreſſif & la circulation des ſolides & des fluides acquerent de vivacité par la violence des exercices, plus ils deviennent lents & foibles quand on les interrompt tout à coup. De-là viennent en peu de tems des ſtagnations du ſang & des humeurs, des fluxions, des ſéparations de la ſéroſité, des extravaſations & des dépôts de cette liqueur ſur les parties inférieures à l'arrêt, & ſurtout ſur celles que leur expoſition aux injures de l'air a rendu plus foibles; de-là viennent enfin d'autres fâcheux accidens, comme la précédente obſervation

le prouve. Au reſte, comme la nature étoit accoûtumée à des exercices journe's & violens, je n'ai pas cru qu'on dût les interrompre entierement, & j'ai jugé qu'il falloit les continuer avec modération, & circonſpection.

OBSERVATION II.

E'TANT, il y a quelque tems, à la Cour d'un Prince, une femme de diſtinction me conſulta. Elle étoit âgée de plus de quarante ans, pleine de ſang & de ſucs. Dans un premier mariage, & étant fille, elle avoit toûjours été réglée très-abondamment, & elle s'eſt portée fort bien depuis ſon mariage, quoiqu'elle eût un enfant preſque tous les ans. Dans un ſecond mariage, où elle ne devint pas mere, elle fut attaquée pendant quelques années, ſur-tout dans le printems & l'automne, de fluxions très-conſiderables & très-incommodes ſur la tête, de rhume de cerveau, d'enchifrenement, de douleurs cruelles de dents, d'enflures de la gorge, & de relâchement de la luette, accidens qui durerent quelquefois deux ou trois mois. L'enflure interne de la gorge fut même ſouvent ſi con-

ſiderable, & gênoit ſi fort les mâchoires, qu'elle ne pouvoit ouvrir la bouche qu'autant qu'il falloit pour avaler du bouillon, ou quelque nourriture un peu plus ſolide. Elle avoit fait beaucoup de remedes domeſtiques & pharmaceutiques, qui ne lui avoient procuré aucun ſoulagement. En m'informant plus exactement des circonſtances de cette maladie, & recherchant ſes cauſes, je vis qu'elle occupoit avec ſon mari un appartement bas de la maiſon, qu'elle y couchoit, & que cet appartement ne pouvant être aerié ſuffiſamment, l'air en devoit être enfermé & humide. D'ailleurs elle avoit toûjours mené une vie ſédentaire; en troiſiéme lieu elle n'avoit point eu d'enfans de ſon ſecond mari, &, comme elle avoit été réglée en bien moindre quantité que les années précédentes, elle avoit pris l'habitude de ſe faire ſaigner dans le printems & l'automne. Aïant bien réfléchi ſur toutes ces circonſtances, je jugeai qu'il y avoit plûtôt chez cette femme une ſurabondance de ſéroſité, que de ſang. C'eſt pourquoi j'ordonnai la cure moins dans le deſſein de diminuer la quantité du ſang, que pour prévenir & faire ſortir la trop

grande abondance de ſéroſités intemperées & corrompuës ; & pour fortifier tout le corps, & ſur-tout la tête. Je lui conſeillai donc de changer d'appartement, & d'en prendre un plus haut & plus aërié ; & dans l'intervalle de tems que ſes douleurs étoient aſſoupies, de manger peu, & de s'abſtenir de viandes bouillies & de bouillons gras, de ſe retrancher le ſouper, & de faire un exercice modéré. Au lieu de bierre forte je fus d'avis qu'elle usât d'une décoction de canelle, d'écorce de bois de ſaſſafras, & de raiſins, avec un quart de vin ; & deux ou trois fois chaque mois de mes pilules balſamiques polychreſtes, & autant de fois par ſemaine de mon élixir balſamique temperé ; enfin je lui dis de ſe frotter la tête de mon baume liquide, & de ſe gargariſer ſouvent la bouche d'eau & de vin dans leſquels on auroit mis quelques gouttes du même baume.

REFLEXIONS.

QUAND on conſulte un Medecin ſur des affections chroniques rhumatiſantes qui reviennent ſouvent, ſon premier ſoin doit être d'examiner ſoigneuſement

ieuſement l'état du corps, & les cauſes
ntécédentes & concourantes de la ma-
die ; car un Medecin prudent & clair-
oiant reconnoîtra le plus ſouvent que
:s fluxions longues & incommodes dé-
endent, & ſont l'effet, d'une ſéroſité
:nuë excrémenteuſe produite par l'ato-
ie des ſolides plûtôt que de la ſurabon-
ance d'un ſang bien conſtitué. Auſſi
t-ce fort mal à propos qu'on fait d'am-
les ſaignées dans ces circonſtances,
uiſqu'elles ne font qu'affoiblir la natu-
:, & la diſpoſer aux affections maladi-
es. Pour moi j'ai toûjours recommandé
: commandé avec beaucoup de ſuccès
: régime amaigriſſant, s'il eſt permis
'uſer de ce terme, dans les douleurs
umatiſantes & gouteuſes, & dans les
uxions catarrheuſes. Ce régime con-
ſte dans le retranchement de la nourri-
ire, l'abſtinence de tous les alimens
quides, & ſolides, qui nourriſſent
aucoup, un mouvement & un exerci-
: du corps ſuffiſans, & une boiſſon lé-
ére & dulcée, entremêlant quelquefois
:s balſamiques laxatifs & fortifians.
t je puis aſſurer dans la plus exacte vé-
té que j'ai trouvé plus de ſecours, ſoit
our prévenir, ſoit pour guérir ces ma-

ladies, dans un pareil régime, que dans tous les remedes de la Pharmacie.

OBSERVATION III.

UN jeune homme de trente ans, charnu, aïant l'habitude du corps bien conſtituée, & beaucoup de ſang, s'étant bien repu pendant l'hiver, & aïant mangé des alimens bien nourriſſans, qu'il avoit aſſez largement arroſés de vin, fut obligé au printems de faire un voïage de quelques lieuës dans un tems venteux & humide, expoſé à l'air ſans ſe couvrir ſuffiſamment. A peine fut-il revenu chez lui qu'il ſentit par tout le corps une grande laſſitude, une peſanteur de tête avec un tournoïement très-incommode, & aux dents une douleur des plus cruelles, qui augmentoit pendant la nuit. Comme il n'avoit pas été ſaigné depuis un an, je lui conſeillai de ſe faire ouvrir la veine du pied, d'où on lui tira plus de dix onces de ſang. Cette évacuation, loin d'affoiblir le malade, diminua un peu la violence de ſes accidens, & rendit ſon pouls plus fort. Comme il lui étoit venu dans l'idée de fumer du tabac avant que de ſe coucher,

l but à diverſes repriſes une meſure
l'eau de fontaine froide, ſe couvrit beau-
coup, & s'enveloppa bien de ſes cou-
vertures. En conſéquence il eut pendant
toute la nuit une ſueur très-abondante
par tout le corps, & il s'éveilla ſans
douleurs ni à la tête ni aux dents.

RE'FLEXIONS.

TOUTES les fois que les douleurs gravatives & rhumatiſantes de la tête & des membres, & même des dents, ont produites dans des ſujets charnus & bien nourris, par la ſurabondance du ſang proprement dit, c'eſt-à-dire de la partie rouge de cette liqueur, qui s'arrête, & devient en conſéquence une cauſe de l'embarras de la circulation des fluides, & de la diminution des ſécrétions & des excrétions plûtôt que de l'abondance & du dépôt d'une ſéroſité impure, la raiſon, d'accord avec les obſervations de Medecine-pratique, enſeigne que la ſaignée eſt un remede très-propre pour rendre au ſang & aux humeurs la liberté de leur circulation. Si l'on ſaigne dans ces circonſtances, le pouls s'éleve, & devient plus grand & plus fort; preu-

ve certaine que la maladie eſt cauſée par la ſurabondance de cette liqueur. Notre même obſervation fait encore toucher au doigt la grande vertu ſudorifique & réſolutive de l'eau de fontaine froide, que d'autres hiſtoires prouvent également. Pour moi j'ai toûjours été dans la penſée que l'eau pure de fontaine froide, qui n'eſt point chargée de matieres terreſtres calcarées ou ſalines, eſt un remede incomparable dans beaucoup de maladies, tant à raiſon du froid qui raffermit & fortifie les fibres relâchées, que de l'eſprit minéral étheré dont aucune eau n'eſt dépourvûë, & qui eſt ami de la nature; & encore à raiſon de la fluidité & de la ténuité qu'elle donne aux liqueurs, & qui les rend propres à circuler avec plus de facilité. Mais, quelque utile que puiſſe être ce remede, & quoiqu'il ſoit des plus efficaces, on ne doit l'emploïer qu'avec beaucoup de prudence & de circonſpection. Bien que les attentions qu'il demande ſoient étrangeres à la matiere preſente, je crois qu'on ne ſera pas fâché de les trouver ici. 1°. Il ne faut point en conſeiller l'uſage aux corps foibles & délicats, dont les mouvemens

ont languiſſans & les vaiſſeaux remplis
le ſéroſités. 2°. Il ne faut le faire pren-
lre qu'aux ſujets pleins de ſang, de cha-
eur, & dont les mouvemens ſont dans
oute leur force. 3°. Il ne faut pas l'ava-
er d'un trait, mais ſucceſſivement, &
pluſieurs repriſes. 4°. Il faut après l'a-
oir avalé, ou prendre de l'exercice
uſqu'à ce qu'on ſue, ou ſe tenir au lit
ien chaudement, & bien couvert.

OBSERVATION IV.

UNE femme de trente ans, qui ſe plaiſoit à manger des alimens ſalés, ont la vie étoit ſédentaire, qui avoit eaucoup de ſang, & ſouvent des ten-ons dans le bas-ventre, lequel étoit pa-eſſeux, fut de plus attaquée d'une ſup-reſſion de régles. Le ſang qu'on lui ti-a étoit viſqueux. L'automne elle reſſen-t à la nuque une douleur très-vive, qui 'étendit juſqu'à l'oreille, cauſa dans la arotide & toute la mâchoire droite une nflure avec inflammation, & enfin ex-ita une douleur des plus aiguë dans une ent cariée du même côté. Son pouls toit fébrile; les arteres temporales bat-ient fortement; il n'y avoit point de

ſommeil, ou il étoit toûjours inquiet; & la ſalive couloit ſans ceſſe de la bouche. Pour ſoulager ces maux on lui ordonna de mettre à l'exterieur un liniment compoſé d'huiles de juſquiame, & de carvi, & d'un peu de camphre. Mais, loin qu'il calmât la douleur, elle augmenta plûtôt, & l'inflammation gagna le viſage. Elle fut guérie par les remedes ſuivans. D'abord elle prit trois fois par jour quinze à vingt gouttes d'un mélange compoſé d'une demi-once de liqueur anodyne minérale, de camphre, & de laudanum cydoniatum en opiate, de chacun trois grains. 2°. Elle uſa pour boiſſon ordinaire d'une émulſion de ſemences de pavot blanc dans une décoction d'orge, de ſcorſonnere, & de bois de ſaſſafras râpé. 3°. On lui appliqua ſur la nuque & la tête le liniment ſuivant; prenez eau d'Anhalt, eſprit de fleurs de ſureau, de chacun une once; eſprit de ſel ammoniac deux gros; nitre artificiel, qui ſe prepare avec l'eſprit de ſel ammoniac & l'eſprit de nitre, camphre, de chacun un demi gros; opium dix grains; huile diſtillée de muſcade, cinq gouttes: mêlez. Ce liniment emploïé à l'exterieur la ſoulagea beaucoup. 4°. La douleur

étant un peu moderée, le ventre fut évacué avec une infusion de senné, de rhubarbe, d'agaric, de crême de tartre, de petits raisins, dans l'eau & le vin. Bien que ces remedes aïent calmé en partie les douleurs, il resta pourtant dans la gencive une douleur fixe qui répondoit a la dent malade, avec enflure & rougeur ; accidens qui subsisterent pendant plusieurs mois. Le Medecin conseilla donc l'extraction de la dent, &, l'operation faite adroitement, il sortit peu a peu de l'alvéole une quantité de matiere ichoreuse & corrompuë, qui emporta totalement le mal. L'ouverture qui étoit restée fut fermée par l'usage d'un médicament astringent.

REFLEXIONS.

ON apprend de cette histoire que le mal de dents se trouve souvent joint avec un phlegmon, ou une fluxion éry sipélateuse ; c'est pourquoi il faut traiter de la même maniere les deux affections. Et comme dans les affections éry sipélateuses l'application exterieure des huileux n'est jamais avantageuse, il n'est pas étonnant qu'elle ait été nuisible

à la malade. Auſſi la douleur a-t-elle plûtôt cedée aux réſolutifs & aux diaphorétiques temperés. Il eſt très-ordinaire aux corps cacochymes d'avoir mal aux dents, principalement aux environs de l'automne, ſur-tout s'ils ont en même tems beaucoup d'humeurs ; c'eſt auſſi dans ce tems que regnent le plus communément les affections gouteuſes. Puiſqu'il en eſt ainſi, les meilleurs préſervatifs ſont la ſaignée, les décoctions temperées des bois, les évacuans convenables, & l'abſtinence du vin & des alimens ſalés & épicés ; tout cela contribuant à purifier la maſſe du ſang. Or, comme il ſe forme aiſément des fiſtules dans les mâchoires, lorſqu'une matiere âcre corrompuë s'arrête dans les alvéoles, & ne trouve point d'iſſuë, parce que non-ſeulement elle corrode la dent, mais la ſubſtance même de la mâchoire, où elle produit un ulcére difficile à guérir, qui ſe connoît par la douleur, l'enfleure, la rougeur, & l'écoulement d'une matiere corrompuë quand on comprime les gencives, il eſt très-neceſſaire de faire promptement l'extraction de la dent, non-ſeulement pour faire un paſſage à la matiere corrompuë, mais pour qu'on

puiſſe porter les remedes ſur l'ulcere même.

OBSERVATION V.

UNE femme de trente ans, accoûtumée pendant long-tems à la ſaignée, s'en abſtenoit réligieuſement toutes les fois qu'elle étoit groſſe, par la crainte chimérique, & mal fondée, que cette évacuation ne lui fît tort; mais elle eut preſque toûjours le mal de dents avec une enflure ſéreuſe du viſage. Dans les commencemens des retours de cette maladie elle ſe ſervit pour les empêcher d'être ſi fréquens, d'une teinture tirée avec l'eſprit de vin du cachou, du ſang dragon, & d'un peu d'alum calciné. Ce remede appliqué a l'exterieur, & pris interieurement, lui cauſa ſur le champ de cruelles douleurs de tête, avec des inquietudes extrêmes dans les environs du cœur, un abbattement exceſſif, & des défaillances. Ces accidens ſe diſſipant, les deux mâchoires s'enflerent. L'application externe des cataplaſmes, loin de la ſoulager, ne fit que l'augmenter, de maniere que la fievre devenant plus vive, & les défaillances ſe mettant

de la partie, elle fit une fausse couche. Enfin cette enflure opiniâtre qui menaçoit de dégénerer en skirrhe, fut resolue par l'emplâtre *Manus Dei*.

REFLEXIONS.

LEs affections œdémateuses, & même érysipélateuses, de la tête, & les maux de dents, sont très-communes aux femmes grosses, à cause de leur état de pléthore & de cacochymie, produit par l'embarras qu'éprouve chez elles la transpiration, & par le défaut des régles; mais on peut rémédier promptement à ces accidens en se pressant d'ouvrir la veine, par l'usage des médicamens qui lâchent doucement & insensiblement le ventre, par un régime sage, & par un exercice moderé. Mais si l'on a l'imprudence d'emploïer les astringens pour empêcher l'excrétion de l'humeur séreuse qui est prête à sortir, il arrive necessairement que la matiere corrompuë qui est déja séparée du sang se jette sur les parties internes & nobles, & cause de plus fâcheux accidens. Une chose remarquable c'est que l'usage des cataplasmes, même composés de résolutifs, n'est pas

toûjours ſûr, parce qu'ils deviennent ſouvent répercuſſifs; tout le monde indifféremment ne pouvant ſupporter ce qui eſt humide. Il faut encore remarquer que les humeurs ſéreuſes ſe changent aiſément en skirrheuſes, ſur-tout lorſqu'on les combat avec trop de réſolutifs ſpiritueux; & que ces tumeurs skirrheuſes ſont opiniâtres, ſe réſolvent difficilement, & ne s'amenent pas aiſément à ſuppuration par l'application des émolliens. Ce n'eſt pas pour une fois que j'ai éprouvé dans ce cas les grandes vertus de l'emplâtre *Manus Dei*, qui eſt principalement compoſé de gommes, & qui eſt décrit dans la Pharmacopée roïale de Charas.

OBSERVATION VI.

UN homme d'un temperament mélancholique ſanguin, accoûtumé au vin, & aimant paſſionément les choſes douces, fut ſouvent attaqué, ſur-tout la nuit, de douleurs cruelles, cauſées par la carie d'une dent. Cette douleur étoit périodique; car elle commençoit ſur les dix heures, & duroit juſqu'à trois, ſans qu'il parût au dehors aucune groſſeur,

& ſans qu'il y eût de chaleur contre nature. Il y avoit dans l'interieur de la dent une petite chair ſpongieuſe d'un ſentiment très-exquis. On fit entrer dans la cavité de l'eſſence de caſtoreum mêlée d'un peu de laudanum ; ce qui calma la douleur pendant deux jours. Mais comme elle revint le troiſiéme, & à la même heure, on uſa du même remede qui ne fit rien. Le mal ne ceda qu'au camphre. Au bout de quelques jours la douleur étant revenuë, le camphre fut auſſi inefficace que l'eſſence ; il fallut avoir recours à l'huile eſſentille de géroſle, dont on fit entrer dans la dent une ou deux gouttes, qui procurerent le ſoulagement deſiré. Mais la ſemaine ſuivante ces trois remedes aïant été impuiſſans pour calmer la douleur qui étoit revenuë, je conſeillai au malade l'uſage réïteré de l'électuaire ci-deſſus décrit, & dont la baſe eſt le rob de ſureau ; de tirer par le nez mon baume de vie, & de mettre dans la dent de la teinture de caſtoreum. Ces remedes calmerent la douleur, & l'extraction qu'à la fin on fit de la dent en empêcha pour toûjours le retour.

RÉFLEXIONS.

CETTE observation remarquable prouve évidemment l'incertitude & l'infidélité des remedes exterieurs qu'on donne pour ſpécifiques contre les douleurs des dents. Ce n'eſt pourtant point que l'efficacité de ces remedes diminue ; mais le tiſſu des pores & des fibres des parties ſolides, & la foibleſſe qui en eſt la ſuite, n'eſt pas toûjours la même, & peut changer en peu de tems par l'application des remedes mêmes ; ce qui fait que le même remede, non-ſeulement ne produit pas toûjours le même effet, mais en produit un tout contraire. Puis donc qu'il faut attendre peu de ſecours des remedes externes, il eſt toûjours plus à propos d'attaquer ces maladies par des remedes internes convenables, & d'entretenir ſimplement la partie malade dans une chaleur temperée, & dans une tranſpiration libre & égale.

CHAPITRE III.

Du Rhumatiſme, douleur, mal, ou ſpaſme de l'oreille.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES. *I. Sa définition. II. Sa production & ſes cauſes. III. Sa marche & ſes accidens. IV. Pourquoi ils ſont ſi violens. V. Son prognoſtic.* METHODE CURATIVE GE'NE'RALE. *I. Il faut calmer la douleur. II Remedes exterieurs. III. Il faut réſoudre l'humeur arrêtée.* PRE'CAUTIONS ET OBSERVATIONS. *I. Ce qu'il faut faire au mal d'oreille quand il eſt produit par quelque choſe qui y eſt entré. II. Il faut détourner la matiere purulente qui coule trop longtems; III. la deſſeicher doucement; IV. & ne la pas arrêter tout d'un coup. V. Comme il faut traiter les parotides dans la fievre, VI. & faire ſortir, ou mourir les vers.* HISTOIRES DE MALADIES. Obſervation. I. *Mal d'oreilles cauſé par des fumigations, & un emplâtre appliqué à une tumeur du bras.* Obſerva-

tion II. *Mal d'oreilles des plus violens produit par la boiſſon de beaucoup de vin, & un refroidiſſement ſubſéquent.* Obſervation III. *Mal d'oreilles opiniâtre, & extrémement cruel, guéri par un écoulement de pus.*

THESES PATHOLOGIQUES.

I. PENDANT que nous parlons des douleurs & des ſpaſmes, il ne faut pas paſſer ſous ſilence celui qui attaque l'oreille, & qui ne le cede en rien aux autres pour le mal qu'il produit; mais nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur cet article. Le mal d'oreille eſt une douleur aiguë dont le ſiége eſt dans la cavité de l'oreille, ou dans le canal auditif, irrité par une ſéroſité âcre extravaſée & arrêtée dans la membrane nerveuſe qui le revêt.

II. Cette douleur opiniâtre des oreilles attaque plus fréquemment les perſonnes ſujettes aux Rhumatiſmes, & aux fluxions catarrheuſes, ou naît de la ſuppreſſion d'une ſueur habituelle, ou de l'expoſition ſubite de la tête au froid quand elle eſt couverte de ſueur. Sa cauſe eſt ſouvent une inflammation ou un

ulcere des oreilles, & alors il y a ardeur conſiderable, douleur tenſive & pulſative, rougeur, fievre, & même délire. Quelquefois elle eſt cauſée par des vers, & la douleur eſt vague, accompagnée d'élancemens, avec un ſentiment d'éroſion. Aretéus parle très-bien de cette maladie, comme on en peut juger par le paſſage ſuivant. *Le canal auditif eſt ſouvent tourmenté de douleurs très-cruelles, qui quelquefois s'étendent juſqu'au derriere de la tête, aux ieux, & aux muſcles des joües, &, quand elles deviennent opiniâtres; aux tempes & à toute la tête. Il ſe fait auſſi quelquefois par les mêmes cavités un écoulement d'humeurs que les Grecs nomment Rhumatiſme, & il s'obſtine quelquefois ſi fort, qu'il pénétre profondément, corrompt les parties voiſines, & carie les os* (a).

III. Le mal d'oreilles eſt ſouvent ſi violent qu'il cauſe aux adultes, & aux

(a) *Acuſticus porus difficillime ſæpe doloribus vexatur, ut etiam occipitium teneant, & oculos, atque buccarum muſculos, & perſeveratione quadam tardiſſima tempora & caput. Aliquando etiam humoris fluor per eaſdem cavernas fit quem Graci Rhumatiſmum vocant, & ita jugis ut ſæpe ulneret altiora atque corrumpat, & oſſa carie i ficiat.* Aretæ. *Lib. II. cap.* 3.

perſonnes d'un âge avancé un délire accompagné d'agitations continuelles, & d'extrêmes inquiétudes. J'ai même vû l'épilepſie en être la ſuite. Il ne tourmente pas ſi cruellement les phlegmatiques, mais il cauſe aux cholériques d'horribles douleurs dans la tête, avec une eſpéce d'aliénation d'eſprit, perte du ſommeil, & agitations extrêmes.

IV. La raiſon pour laquelle les douleurs d'oreilles ſont ſi cruelles qu'à peine on peut les ſupporter, eſt principalement que la membrane qui revêt l'oreille eſt fortement attachée au canal auditif, & par conſéquent fort tendue. D'ailleurs elle eſt une production de la dure-mere, & elle eſt parſemée de beaucoup de nerfs. Or plus les membranes nerveuſes ſont tenduës & étenduës, plus les douleurs auſquelles elles ſont ſujettes ſont aiguës; comme il paroît évidemment par le périoſte, qu'une humeur épanchée ne peut écarter de l'os qu'il couvre ſans qu'il en arrive des ſymptomes affreux, comme le prouvent les panaris & autres maladies des os.

V. Le mal d'oreilles eſt ſouvent un accident des fievres aiguës, quand il ſe fait un tranſport de la matiere morbifi-

que ſur l'oreille. C'eſt ce qui arrive quelquefois dans la maladie de Hongrie, où le malade devient ſourd, ou du moins entend très-dur. Si cette métaſtaſe ſe fait dans le déclin de la fièvre, c'eſt un ſigne infaillible de la future convaleſcence; mais alors le vice ſe trouve dans la membrane de l'oreille interne, & dans le nerf acouſtique. Mais quand la métaſtaſe ſe fait dans l'oreille externe, il ſe produit un mal d'oreille, dont la violence peut faire perdre la vie, ſi l'on n'y remedie promptement. Riviere aſſure que ceux qui ont le mal d'oreilles enſuite d'une chûte meurent tous, quand ils rendent par ces parties une humeur ſanieuſe (*a*). Voïci ce que dit Hippocrate ſur l'évenement de cette maladie. *La douleur d'oreille opiniâtre avec fievre aiguë & quelque autre ſigne défavorable, fait mourir le ſept les jeunes gens, & plûtôt encore ceux qui ſont attaqués de délire, à moins qu'il ne ſorte beaucoup de pus de l'oreille, du ſang du nez, ou qu'il ne paroiſſe quelque autre ſigne avantageux. Elle ne fait mourir que plus tard, & plus rarement, les malades d'un âge plus avancé; car chez eux la mort eſt pré-*

(*a*) River. *Obſerv. XVIII.*

venuë par la ſuppuration, & ils ſont moins attaqués de délire. Mais beaucoup de ces derniers ont des rechûtes qui les font périr (a). Il eſt pourtant bon d'avertir le lecteur que cet aphoriſme d'Hippocrate regarde plûtôt l'enflure inflammatoire & la douleur des parotides, que celle de l'interieur de l'oreille.

METHODE CURATIVE GENERALE.

I. LE principal objet de la cure de ce mal ſi douloureux eſt de matter, ou de calmer entierement la violence des douleurs qui donne quelquefois occaſion à des ſymptomes très-fâcheux. C'eſt à quoi on peut réuſſir de pluſieurs manieres. Mais la méthode que nous préférons eſt d'emploïer les poudres nîtreuſes avec le cinnabre, notre liqueur

(a) *Auris dolor pertinax cum febre acuta & alio quodam ſigno aliquantum maligno juvenes quidem ſeptima die occidit, & citius delirio correptos, ſi non multum pus effluxerit ex aure, aut ſanguis e naribus, neque aliud quoddam bonum ſignum compareat. Seniores autem tardius & minus tollit; nam & aures ſuppuratione praveniunt, & minus delirant. Verum multi ex his recidivant, & ſic pereunt.* Hipp. *Coac. Prænot.* p. 538. §. 58.

anodyne minérale, les émulſions des quatre ſemences froidés majeures. Si ces ſecours ſont inutiles, il faut avoir recours promptement à l'opium corrigé d'une maniere convenable; & nous recommandons à ce titre les pilules de ſtorax, celles de Starkey, & de Wildeganſius, le laudanum liquide de Sydenham, ou le laudanum cydoniatum de Van-Helmont.

II. Un très-bon remede à l'exterieur eſt un emplâtre anodyn qu'on applique ſur la tempe du côté malade, & derriere l'oreille. On le compoſe de maſtic, de galbanum, de ſaffran, d'huile de muſcade tirée par expreſſion, de caſtoreum, & d'opium. On ſe ſert auſſi fort utilement de la vapeur du lait chargé de la vertu des plantes émollientes & de bonne odeur qu'on fait entrer dans l'oreille. Ce reméde non-ſeulement corrige la matiere morbifique & la diſpoſe à la ſuppuration, mais calme la douleur en relâchant les fibres nerveuſes trop tenduës. On applique encore très-utilement ſur le côté malade une veſſie de porc remplie d'une décoction dans le lait de fleurs de mauve, de bouillon blanc, de ſureau, de mélilot, de camomille vul-

gaire, de nénuphar, de coquelicot, de graine de lin, & d'un peu de ſaffran. On regarde encore comme un fort bon remede pour calmer la douleur, ſi elle eſt produite par une inflammation, ou par une ſéroſité âcre, la fumée de tabac qu'on fait entrer dans l'oreille en ſouffiant dans le fourneau, l'huile d'olives ou d'amandes amères, dans laquelle on a fait infuſer des cloportes, & l'huile de ſcorpions.

III. Mais comme l'objet doit être de réſoudre, & de remettre en mouvement toute humeur qui s'arrête, ou ſe ralentit dans ſon mouvement, les poudres diaphorétiques, les remedes légérement nitrés, ceux où entre le cinnabre, donnés dans des eaux diaphorétiques, feront très bien dans cette maladie. S'il y a pléthore, il faut ſaigner; ſi le ventre eſt pareſſeux, il faut le lâcher avec des lavemens émolliens, ou interieurement avec les laxatifs, tels que la manne, la caſſe, & la rhubarbe. Il y a dans Aretéus au ſujet de la cure de cette maladie un paſſage remarquable que je me fais un plaiſir de tranſcrire. » Il faut, » dit-il, que le malade ſe tienne en re» pos, dans un ſilence parfait, & qu'il

» faſſe abſtinence. Je recommande le
» ſilence, parce que le ſon ne peut point
» pénétrer dans l'organe de l'ouie ſans
» l'ébranler, ce qui cauſe une augmen-
» tation des douleurs. Il faut encore
» que les malades ſoient chaudement
» au lit; & en venir à la ſaignée, ſi le cas
» le requert. Le troiſiéme jour on les
» ſoûtiendra avec quelque aliment lé-
» ger, &, pour calmer la douleur, on
» appliquera à l'exterieur la vapeur de
» quelque liqueur chaude, ou des ſa-
» chets compoſés de farines adouciſſan-
» tes & émollientes, & des cataplaſmes
» relâchans. Dès que la douleur com-
» mencera, il faudra appliquer les ſang-
» ſues aux bords de l'oreille, ou bien
» une ventouſe ſcarifiée derriere cette
» partie, avec des éponges chaudes.
» On fera auſſi entrer dans le canal
» auditif de la laine entortillée au
» moïen d'une ſonde & trempée dans
» de l'huile chaude, & on ôtera la ſon-
» de quand la laine ſera ſuffiſament en-
» foncée (*a*).

(*a*) *Utendum requie corporis, atque abſtinentia, & ſilentio ſummo; etenim organo auditorio accepta voce aures neceſſario commoventur, & propterea majores dolores efficiunt. Lo-*

PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS.

I. TOUTES les fois que le mal d'oreilles ſera produit par une cauſe externe, c'eſt-à-dire par quelque corps dur qui ſera entré dans l'oreille, comme il y en a pluſieurs exemples chez Hildanus, il faut bien ſe garder d'en tenter l'extraction dans la force de la douleur, ſoit avec une pince, ou quelque autre inſtrument, parce que non-ſeulement cette tentative ſeroit inutile, mais que la douleur, devenant inſupportable, produiroit une augmentation des accidens. Car dans la force de la douleur le canal auditif eſt reſſerré par un ſpaſme violent, de

candi præterea ægrotantes calido in lecto, &, ſi dolor coëgerit, phlebotomandi; atque tertia die levi ac facili cibo reficiendi, & ob mitigationem doloris, exterius admovenda vaporatio tepidi liquoris, vel ſacculi ex polline tenera confecti; tum cataplaſmata laxativa. Et cum dolor initium ſumpſerit, ſtatim erunt admovenda ſanguiſugæ, quas hirudines appellant, circa fines auriculæ, vel circa ejus poſteriora cucurbita admota, ſcarificando, adhibita ſpongiarum calidarum. Ipſam quoque cavernam involuta lana per ſpecillum oleo calido tinctum paulatim penetramus, atque illic lana derelicta ferramentum detrahimus. Aretæ. *Loc. cit.*

maniere que la moindre violence qu'il ſouffre du dehors aigrit les douleurs, & rendant en conſéquence le canal plus étroit, empêche davantage la ſortie du corps étranger. Dans cet état il vaut mieux emploier les fomentations ci-deſſus décrites, ou faire couler dans l'oreille quelques gouttes d'huile d'amandes améres, qui réunit une vertu ſédative à la vertu adouciſſante. Nous avons l'experience que le ramolliſſement & le relâchement des membranes a fait ſortir par un ſeul éternuement le corps qui étoit entré dans l'oreille. Comme il n'y a rien de plus judicieux que ce qu'on lit à ce ſujet dans les ouvrages de Trallien, je ne puis m'empêcher de rapporter ici le paſſage ſuivant. » S'il eſt entré dans » l'oreille une petite pierre, une féve, ou » quelque choſe de ſemblable, il faut » tremper dans la thérébenthine, ou » quelque autre ſubſtance viſqueuſe, » une ſonde enveloppée de laine, la » faire entrer dans l'oreille, & la retirer » doucement, en excitant l'éternuement, » le nez & la bouche fermés. Car l'ef- » fort qui ſe produit dans une exſpira- » tion de cette nature fait ſortir ce qui eſt » entré dans le canal. Mais il faut avoir

» recours

» recours à cet expédient auſſi-tôt après
» l'accident arrivé; & ne pas perdre de
» tems; car ſi on ne peut tirer de cette
» maniere le corps étranger, il ſurvient
» une inflammation, ſouvent accompa-
» gnée de convulſions qui mettent la vie
» en danger. C'eſt pourquoi il faut faire
» entrer ſouvent dans l'oreille de l'huile
» tiede, au moïen de laquelle l'inflam-
» mation étant calmée, on viendra ai-
» ſément à bout de faire ſortir le corps
» étranger (*a*).

II. La criſe du mal d'oreilles produit par une cauſe interne eſt ordinairement un abſcès, & il ſort une matiere ichoreuſe purulente des pores & des canaux

(*a*) *Si lapillus, aut faba, aut aliud quidquam in aurem incidat, ſpecillum lana involutum in reſinam terebinthinæ aut glutinoſum aliquod intingito, ac ubi in aurem injeceris protrahito, & ſternutamentum excitans os & nares obturato. Nam ſpiritus intentione, qua ita fit, id quod intus impactum eſt expellitur. Hæc autem continuo facito; diligentiam adhibeto ut quem primum eximatur. Sin autem neque ſic exciderit, inflammatione oboriente, convulſiones ſæpe excitantur, ut etiam ægri de vita periclitentur. Quare oleum quoque tepidum frequenter infundere oportet. Sic enim, locis inflammatione liberatis, facile eximetur.* Trallian. *Lib. III. cap.* 3.

des glandes qui ſe trouvent dans le canal auditif exterieur, & qui dans l'état de ſanté fourniſſent le cerumen. Il ſe fait chez les enfans mêmes, ſur-tout lorſqu'ils ont l'habitude du corps ſpongieuſe, un ſi grand abord de ſéroſités ſur ces parties, qu'il en ſort tous les jours une grande quantité d'humeurs fétides & purulentes. Dans cet état de la maladie il faut détourner l'abord trop conſiderable des humeurs par les laxatifs les plus doux, comme la manne, la rhubarbe, les raiſins, qu'on réiterera ſuivant le beſoin; & il faut, ſur-tout chez les perſonnes âgées, les détourner vers les parties inférieures par l'uſage des lavemens des pieds, des véſicatoires, ou des ventouſes. Par cette conduite on diminue ſucceſſivement cet écoulement d'oreilles incommode, & le malade guérit ſans que l'ouie en ſouffre.

III. Quand la plus grande partie du pus eſt ſortie de l'oreille à la ſuite d'une inflammation, outre les remedes qui détournent les humeurs de la tête & des oreilles, il faut emploïer à l'exterieur ce qui deſſéche légérement, & qui reſiſte à la pourriture. Les anciens ont emploïé pour cet effet des paſtilles de ſaf-

fran, d'aloës, de myrrhe, de ſarcocolle, qu'ils mettoient dans les oreilles, ou du vin miellé compoſé d'écorce de grenades, de nard, d'amandes ameres, de ſaffran, de myrrhe, d'alum, ou de ſucs d'herbes vulnéraires, qu'ils faiſoient entrer dans le canal, ſi l'écoulement étoit trop conſiderable. On peut conſulter à ce ſujet Celius-Aurélianus, Liv. II. chap. 3.

IV. Mais il faut ſe garder d'arrêter tout à coup par des deſſiccatifs puiſſans, & de forts aſtringens, un ancien écoulement purulent des oreilles, quelle qu'en ait été la cauſe. Car il en arriveroit des enflures conſiderables des parotides accompagnées de vives douleurs, & de ſymptomes cruels. Nous parlons ainſi d'après l'experience des autres & la nôtre.

V. Lorſque dans les fievres aiguës il ſurvient un mal d'oreilles cruel avec enflure des parotides, je n'ai jamais trouvé rien de plus efficace que les ventouſes ſcarifiées appliquées à la nuque, & un cataplaſme émollient de figues graſſes, de ſaffran, de miel, de ſuc d'oignons cuits ſous la cendre, & de racines de lis blancs, mis tiede ſur la partie malade.

VI. Si la douleur vient de vers qui ſe ſoient gliſſés dans l'oreille, il faut les faire ſortir en faiſant entrer du lait tiede dans les oreilles, ou les faire mourir en y injectant de l'huile d'abſinthe, de noïaux de pêches, ou d'amandes amères.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UNE Demoiſelle de très bonne famille, qui a cinquante ans paſſés, d'un eſprit vif, d'un tempérament ſanguin, étoit depuis dix ans preſque continuellement attaquée de fluxions douloureuſes ſur les parties externes, cauſées par trop de ſang, & par l'impureté qu'y cauſoit le ralentiſſement de ſon mouvement progreſſif. M'aïant conſulté, mon avis fut qu'elle ſe fît ſaigner chaque année au moins trois fois; elle le fit, & ſe trouva mieux. Mais aïant négligé à l'équinoxe d'automne cette évacuation devenuë habituelle, & aïant arrêté, en ſe refroidiſſant mal àpropos le bras droit, une ſueur à laquelle elle étoit accoûtumée toutes les nuits, elle

fut saisie le lendemain d'une vive douleur avec enflure au coude du même bras. Cette enflure augmenta si fort qu'elle ne put plus ni fléchir le bras, ni le lever. Pour remedier à ce mal elle fit par le conseil de ses amies de fréquentes fumigations de gommes résineuses, de succin, de tacamahaca ; ce qui adoucit la douleur ; mais l'enflure, changeant de siége, se jetta sur la partie superieure de l'humeur, qui enfla considerablement. Un Chirurgien y aïant appliqué un emplâtre, la tumeur se dissipa en partie, mais, se portant sur le côté droit de la tête, elle causa, sur-tout dans l'oreille, une douleur si vive & si aiguë, que la malade avoit toutes les peines du monde à la supporter. La tête lui enfla considerablement, elle avoit l'ouie extrêmement dure, & il sortit du nez quelques gouttes de sang avec beaucoup de mucosités. M'aïant fait demander mon avis par un jeune Medecin qui étoit en relation avec moi, je conseillai 1°. de faire saigner la malade du pied gauche, afin d'ouvrir une issuë au sang trop abondant ; puis de la purger doucement avec une infusion de senné, de rhubarbe & de raisins.

Après ces préliminaires je la mis à un régime léger, & lui ordonnai pour boiſſon ordinaire une décoction de racines de ſalſepareille, de réglisſe, & de fleurs de coquelicot ; &, pour entretenir le corps dans une tranſpiration convenable, & la rendre même plus abondante, je voulus qu'elle gardât le lit, & qu'elle usât ſouvent d'un mélange d'eau de fleurs de ſureau, de corne de cerf brûlée, d'antimoine diaphorétique, & d'un peu de nitre, & qu'elle mît ſur le côté malade de la tête le ſachet ci-deſſus décrit chauffé légérement. Vers le onziéme jour elle eut par tout le corps une ſueur très-abondante, qui diſſipa totalement ſon fâcheux accident. Mais comme il lui reſtoit une dureté d'ouie, avec un ſentiment de preſſion, je conſeillai à la malade de recevoir à pluſieurs repriſes dans le canal auditif la vapeur d'un pain fait avec la graine de fenouil, qu'on ouvriroit au ſortir du four. Les impuretés qui étoient dans le ſang de la malade aïant été enfin évacuées par l'uſage de nos pilules balſamiques, & céphaliques, elle recouvra peu à peu ſa premiere ſanté.

RE'FLEXIONS.

LES jeunes Medecins trouveront dans cette obſervation pluſieurs remarques utiles dans la pratique. Ils verront 1°. que ces douleurs rhumatiſantes peuvent être produites par l'omiſſion de la ſaignée & la ſuppreſſion des ſueurs habituelles : en ſecond lieu que les fumigations ne ſont point des remedes indifferens dans le traitement de ces douleurs, parce qu'augmentant la tenſion, déja trop grande, des fibres nerveuſes de la peau, elles tournent vers l'interieur le mouvement des humeurs corrompuës ; pendant qu'au contraire il faut donner un mouvement doux & ſucceſſif aux humeurs impures arrêtées dans les pores, & dans les parties ſenſibles du corps, & en provoquer la ſortie. Il paroît en troiſiéme lieu que le Medecin tient une conduite bien plus prudente, & plus efficace pour ſurmonter les rhumatiſmes opiniâtres, lorſqu'il ne fatigue pas la nature par beaucoup de ſudorifiques actifs, mais qu'attendant l'occaſion, il ne ſe ſert que de remedes doux & temperés, propres à diſpoſer le malade à la tranſpiration.

Cette méthode fait ſouvent que la nature d'elle-même ſurmonte & emporte entierement la maladie.

OBSERVATION II.

UN vieillard de diſtinction, maigre, mais d'un viſage vermeil, me fit appeller dans le tems que je pratiquois la Medecine en Weſtphalie. Au ſortir d'un repas où il avoit bu beaucoup de vin, il revint chez lui de loin pendant la nuit, & le lendemain ſe ſentit d'une peſanteur de tête ſur-tout du côté gauche. Il ne tarda pas à s'y joindre une douleur d'oreille fort aiguë, qui augmenta tellement en peu de jours, que non-ſeulement il perdit entierement le ſommeil, mais qu'il eut un tremblement de tout le corps avec froid, de maniere que les convulſions étoient extrêmement à craindre. Je trouvai cet infortuné tourmenté de douleurs ſi vives qu'un coup de piſtolet lui auroit paru un ſervice eſſentiel; tout ſon état le mettoit au deſeſpoir. A l'exterieur on ne voïoit rien dans la partie douloureuſe. C'eſt ce qui fit que je lui ordonnai pluſieurs lavemens; & interieurement je ne lui adminiſtrai que quelques poudres

antiépileptiques, mêlés d'un peu de nitre, de cinnabre, & d'un peu de laudanum. Je lui fis recevoir ſouvent dans l'interieur de l'oreille, où il diſoit qu'étoit le ſiége de ſa douleur, la vapeur d'une décoction de fleurs de camomille dans du lait. Enfin au bout de ſept jours les douleurs s'étant adoucies, le malade eut une ſueur; le pouls devint plus calme & plus mollet, de dur & ſerré qu'il étoit; l'urine, qui juſqu'alors avoit été crue & lympide, lâcha un ſédiment épais, & un abſcès s'étant ouvert de lui-même, il ſortit de l'oreille environ deux cuillerées de pus. & la douleur & tous les accidens ſe diſſiperent entierement.

REFLEXIONS.

J'AI toûjours été étonné que ce vieillard ait encore eu aſſez de forces pour ſurmonter ſi heureuſement une affection de la tête aſſez grave pour affecter tout le genre nerveux. On voit dans ſon hiſtoire un exemple ſenſible de la force de la nature pour operer la guériſon des maladies; car c'eſt à elle plûtôt qu'à l'art que celle-ci eſt dûë. Je ne

voulus pas faire saigner le malade, parce qu'il n'étoit pas accoûtumé à ce remede, & qu'au lieu d'emploïer des remedes forts, il falloit, aïant égard à son âge, n'opposer à la maladie; toute cruelle qu'elle étoit, que des remédes doux. La guérison de ce vieillard, qui étoit fort connu, & d'une grande distinction, dans la Principauté de Minden, operée par un jeune homme, comme j'étois alors, me fit beaucoup d'honneur, & m'acquit beaucoup plus de réputation que je n'en méritois.

OBSERVATION III.

UNE Demoiselle de dix ans, fille de la veuve d'un Conseiller Aulique, d'un temperament délicat & sensible, se plaignoit d'abbattement, de perte d'appétit, de douleurs dans le bas-ventre, & d'un point dans les hypochondres qui lui faisoit jetter de grands cris. Elle dormoit très-peu, & son sommeil étoit accompagné de terreurs. M'imaginant que la cause de ces symptomes étoit des vers, je lui donnai, mais inutilement, les remedes propres à les faire mourir & sortir. Elle garda le lit

pendant un mois & plus, ſans ſentir le moindre ſoulagement. Enfin les douleurs du bas-ventre ſe diſſiperent, & furent remplacées par un mal de tête violent avec dureté d'ouie. Cette douleur produiſit une inſomnie continuelle pendant un mois entier, qu'elle paſſa abſolument ſans fermer l'œil. Il ſurvint tous les jours un délire; elle devint entierement ſourde, & ne voulut plus prendre aucune eſpece d'alimens, ſi ce n'eſt du pain trempé dans de la bierre; car elle rejettoit entierement & remédes, & bouillons, & toute autre nourriture. Je voïois aſſiduement cette malade, & comme un jour ſa mere me preſſoit avec beaucoup de douleur de lui donner du ſoulagement, je lui avoüai naturellement que je ne connoiſſois rien à la maladie, & je lui conſeillai d'attendre de la grace de Dieu, de la nature, & du tems, un remede contre cet état fâcheux. Enfin, lorſqu'on s'y attendoit le moins, on s'apperçut qu'il lui étoit ſorti de l'oreille pendant la nuit une grande quantité de pus, qui fut encore ſuivie d'une plus grande. Le ſommeil revint ainſi comme par miracle en un jour & une nuit; l'ouie ſe rétablit, bien qu'elle reſ-

tât toûjours dure, & peu à peu l'appetit & les forces ſe ranimerent. En un mot avec la grace de Dieu, & les ſecours de la nature, cette jeune Demoiſelle recouvra une ſanté parfaite, dont elle jouit encore actuellement.

REFLEXIONS.

ON voit clairement par l'obſervation précedente que les cauſes des maladies ſont quelquefois ſi cachées que le Medecin ne peut les découvrir. On doit encore en conclurre qu'une vive douleur de la tête ſuffit pour renverſer, & même preſque pour détruire, toutes les fonctions animales & naturelles, & que la douleur reconnoît pour unique cauſe prochaine une agitation, une commotion, un tiraillement violent des parties nerveuſes & fibreuſes. C'eſt ce qui fait que la douleur, cauſe prochaine de tous les ſymptomes cruels dont nous avons fait l'énumération, étant appaiſée, tout eſt rentré dans l'ordre naturel & accoûtumé.

CHAPITRE IV.

De la Douleur de Goute vraie & invétérée.

SOMMAIRE.

THESES PATHOLOGIQUES. *I. Difference de la Goute commençante & de la Goute invéterée. II. Hiſtoire de la Goute tirée de Sydenham. III. Ses progrès au de là de l'hiſtoire extraite, & ſa crife. IV. Symptomes de la maladie quand elle attaque depuis pluſieurs années. V. Deſcription de la Goute tirée de Cœlius-Aurelianus. VI. Raiſon formelle de la Goute. VII. Ses accidens ſont cauſés par les ſpaſmes. VIII. Preuves de cette vérité. IX. La cauſe efficiente de la Goute n'eſt pas un ſel acide ou bilieux, mais un ſel tartareux; X. ce qu'on prouve. XI. Autres preuves. XII. Le ſel tartareux fermente avec la mucoſité des glandes; XIII. & de-là vient la coagulation, qui eſt la cauſe médiate des tourmens de la Goute. XIV. Dans la Goute chaude la ſéroſité eſt âcre, ſulphureuſe, &c. XV. L'accès de Goute eſt accompagné de fievre. XVI. Raiſon pour-*

quoi la matiere corrompuë attaque ſeulement certaines parties. XVII. La foibleſſe eſt cauſe de l'abondance des ſeroſités impures, XVIII. & les cauſes de la foibleſſe ſont l'abus des plaiſirs de l'amour ; XIX. la boiſſon trop abondante du vin ; XX. ce qui mérite pourtant des exceptions ; XXI. les paſſions de l'ame ; XXII. la gourmandiſe & la vie ſédentaire ; XXIII. la ſuppreſſion de la tranſpiration ; XXIV. le défaut des hémorrhagies habituelles. XXV. Prognoſtic. XXVI. Ceux qui ſont attaqués jeunes de la Goute vivent rarement long-tems, & ceux qu'elle attaque vieux vivent plus long-tems. XXVII. La Goute commençante ſe guérit aiſément, mais l'invétérée eſt incurable. CURE PRE'SERVATIVE. *I. Il eſt plus aiſé de préſerver de la Goute que d'en guérir ; II. mais il faut éviter l'abus des plaiſirs de l'amour, l'ivreſſe, & même le vin ; III. qui eſt pourtant quelquefois avantageux ; IV. le trop d'alimens, & ſur-tout pendant l'accès ; V. car les gens riches ſont plus ſujets à cette maladie que les pauvres ; VI. enfin il faut éviter les ſoucis & les méditations trop appliquantes, & faire beaucoup d'exercice. VII. Conſeil de Craton. VIII. Ceux à*

qui la Goute eſt un héritage, ou chez qui elle eſt chronique, doivent ſuivre un régime plus exact que les autres gouteux. CURE PARTICULIERE THÉRAPEUTIQUE DES GOUTEUX. *I. On ne peut plus guérir la Goute enracinée. II. Il faut ſaigner; III. appliquer des ventouſes ſcarifiées ſur le col du pied; IV. donner chaque mois un vomitif. V. Les eaux de Carles-Bade l'emportent ſur tous les autres remedes; & les eaux aigrelettes méritent bien leur part des loüanges. VI. Les boiſſons tempérantes ne leur cedent en rien. VII. Les diaphorétiques ſont eſtimés.* CURE PENDANT L'ACCÉS. *I. Il faut lâcher le ventre quand il eſt prochain. II. Il faut diſſiper la matiere gouteuſe par l'augmentation de la tranſpiration, à quoi contribuent les infuſions en maniere de thé, les mélanges diapnoiques, III. & les décoctions délaïantes & ſudorifiques. IV. Quels ſont les topiques convenables, & dans quel cas on peut en faire uſage.* PRÉCAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES. *I. La ſaignée demande de la circonſpection chez quelques ſujets. II. Ce qu'on doit penſer de la cure de la Goute par l'uſage du lait. III. Il ne faut point donner de forts purgatifs pendant la dou-*

leur. IV. Jugement ſur la décoction de Vienne. V. Remarques ſur l'uſage des topiques. VI. A qui conviennent les topiques ſpiritueux. VII. Il faut emploïer peu de remedes, & les choiſir ſûrs. VIII. Ce qu'il faut penſer de la fréquente ſaignée. IX. Il faut traiter avec précaution l'enflure qui reſte après la maladie; X. & réſoudre les nodoſités. HISTOIRES DE MALADIES. Obſervation I. *Goute funeſte pour avoir réflué par un traitement empirique.* Obſervation II. *Enflure éryſipélateuſe des pieds repouſſée en dedans.* Obſervation III. *Reflux mortel de la Goute produit par le froid.* Obſervation IV. *Goute dont le reflux cauſe la mort.* Obſervation V. *Goute funeſte par l'uſage des opiatiques à un malade ſujet aux hémorrhoides.* Obſervation VI. *Goute héréditaire chez un hypochondriaque.* Obſervation VII. *Goute héréditaire invétérée dont la matiere reſtant dans le corps en eſt chaſſée par les eaux de Carles-Bade, & qui en eſt diminuée.* Obſervation VIII. *Goute legére devenuë plus forte en conſequence de la colére & du réfroidiſſement, & qui a changé de ſiége.* Obſervation IX. *Catarrhes qui ſe terminent en une vraie Goute.* Obſervation X.

Goute qui attaque un jeune homme. Obſervation XI. *Goute ſanguine hémorrhoidale.* Obſervation XII. *Préjudice que cauſent les topiques, ſur-tout camphrés, dans la Goute & l'éryſipele.*

THESES PATHOLOGIQUES.

I. IL y a beaucoup de difference quant au prognoſtic & au traitement entre la Goute nouvelle & commençante, & celle qui eſt invétérée & enracinée. Celle-là eſt ordinairement paſſagere, & attaque les perſonnes à la fleur de l'âge, pleines de ſang & de ſucs, à l'occaſion de quelque faute dans l'uſage des choſes non-naturelles; & ce n'eſt qu'une eſpéce de Rhumatiſme ſimple; celle-ci eſt ordinairement héréditaire; elle attaque les perſonnes délicates; elle a ſa cauſe dans la corruption du ſang & de la ſéroſité; il eſt difficile de la guérir radicalement, & le plus ſouvent elle dure juſqu'à la mort.

II. Comme perſonne n'a donné l'idée, l'hiſtoire, & les progrès de la Goute mieux & plus exactement que Sydenham, qui parloit d'après ſa propre expérience, je crois ne pouvoir mieux fai-

re que de tranſcrire ici ce qu'on en trouve dans les ouvrages de ce célébre Medecin. A la fin de janvier, ou au commencement de février, la Goute ſe déclare » tout à coup, & preſque ſans autre » avant-coureur que de mauvaiſes digeſtions, ou des crudités de l'eſtomac » qui ont commencé quelques ſemaines » auparavant. Cependant le corps ſe » gonfle comme de vents avec une peſanteur qui augmente de jour en jour » juſqu'au moment qu'éclatte l'accès, » que précede de peu de jours un engourdiſſement, & comme la deſcente » de vents à travers les chairs des cuiſſes, avec une affection ſpaſmodique. » La veille de l'accès l'appetit eſt plus » vorace, ſans être pourtant naturelle. » On ſe couche & l'on s'endort en ſanté, mais à deux heures après minuit le » malade eſt reveillé par une douleur » qui ſe fait ſentir ordinairement au » pouce du pied, quelquefois pourtant » au talon, au gras de la jambe, au calcaneum. Cette douleur reſſemble à celle qui accompagne la diſlocation de » ces os, & elle eſt accompagnée comme du ſentiment d'une eau froide qui » ſeroit répanduë ſur les membranes.

» Peu de tems après vient le froid, avec
» friſſon, & une petite fievre. La dou-
» leur, peu conſiderable dans le com-
» mencement, augmente par degrés
» d'heure en heure (le froid & le friſſon
» diminuent proportionnellement) juſ-
» qu'à ce qu'elle ſoit parvenuë au plus
» haut période, ce qui arrive vers le
» milieu de la nuit; & pendant ce tems
» elle s'ajuſte merveilleuſement aux va-
» rietés des os du tarſe & du métatarſe,
» dont elle ſuit les ligamens. Tantôt
» c'eſt une tenſion violente, ou un dé-
» chirement de ces ligamens; tantôt
» c'eſt la morſûre d'un chien qui les ron-
» ge; quelquefois c'eſt un ſentiment de
» compreſſion & de reſſerrement. Ajoû-
» tons que la partie malade acquert un
» ſentiment ſi vif & ſi exquis, que le
» poids des couvertures, & l'ébranle-
» ment du plancher par une marche un
» peu peſante, ſont inſupportables. De-
» là mille efforts, mille ſituations diffe-
» rentes qu'on donne continuellement
» au corps & à la partie malade, dans
» l'eſperance toûjours trompée d'en ren-
» contrer une moins douloureuſe. On
» ne trouve pourtant de ſoulagement à
» la douleur que ſur les deux ou trois

» heures du matin, c'eſt-à-dire vingt-
» quatre heures après le commencement
» de l'accès ; tems auquel, la matiere
» morbifique étant un peu digerée, &
» en partie diſſipée par la tranſpiration,
» le malade commence à reſpirer. Alors
» couvert d'une douce moiteur il s'en-
» dort, & trouve à ſon réveil la douleur
» fort diminuée, & la partie affectée
» avec une enflure toute récente. Dans
» l'eſpace de peu de jours l'autre pied eſt
» attaqué de la même douleur, ſuivie
» des mêmes accidens. Quelquefois elle
» ſaiſit les deux pieds à la fois. Quand
» les deux pieds ont été attaqués, les
» accès ſuivans ſont irréguliers, même
» quant à la durée; ils ne ſe reſſemblent
» qu'en un ſeul point, par l'augmen-
» tation de la douleur pendant la nuit,
» & ſa remiſſion le matin. De tous ces
» accès particuliers eſt compoſé l'accès
» général qu'on nomme attaque de
» Goute, lequel eſt plus long ou plus
» court ſelon l'âge du malade, &c. Dans
» les perſonnes vigoureuſes & celles qui
» ſont rarement attaquées de la Goute,
» c'eſt ſouvent l'affaire de quatorze
» jours; chez les vieillards, & ceux qui
» ont eu des retours fréquens de la ma-

» ladie, l'attaque eſt de deux mois; quant
» à ceux qui ont eu la Goute pendant
» quelques années, elle ne les abandonne
» que quand l'été déja avancé la met en
» fuite (*a*).

(*a*) *Podagra exeunte januario, aut incipiente februario, derepente, & nulla fere præſentione antecedente ingruit, niſi quod ventriculi cruditate, aut ἀπεψίᾳ, ad ſeptimanas aliquot æger laboraverit. Corporis interim intumeſcentia quaſi ventoſa & gravitate, quæ in dies augetur donec tandem detonet paroxyſmus, quem paucis diebus præit torpor, & quaſi ſtatuum deſcenſus per femorum carnes cum affectione Σπασμοειδεῖ, tum etiam pridie paroxyſmi appetitus voracior, non tamen naturalis. Sanus lecto ſomnoque committitur, hora vero ſecunda poſt mediam noctem excitatur a dolore pollicem pedis ut plurimum occupante, quandoque vero calcaneum, ſuram, aut talum. Hic dolor eum refert qui oſſium dictorum diſlocationem comitatur, cum ſenſu quaſi aquæ tantum non frigidæ partis affectæ membranis affuſæ. Mox ſequitur rigor cum horrore, & febricitatione aliquali. Dolor autem hic, primo remiſſior, gradatim intenditur (& pari paſſu rigor atque horror recedunt) idque in ſingulas horas, donec tandem ſub noctem ad apicem pervenerit, ſe ad varietatem oſſiculorum tarſi & metatarſi, quorum ligamenta obſidet, perbelle accommodans; nunc tenſionem violentam, vel ligamentorum iſtorum dilacerationem, nunc morſum canis rodentis, quandoque preſſuram & coarctionem exprimens. Ad hæc ita vivum exquiſitumque habet ſenſum pars affecta, ut nec*

III. Les quatorze premiers jours l'urine eſt d'une couleur foncée, & dépoſe après quelque tems de repos un ſédiment

linteorum ſuperincumbentium pondus, nec cubiculi a fortiori ambulatione concuſſionem ferre valeat.... Hinc mille conamina, ſitus tum ipſius corporis, tum membri affecti mutatione aſſidua, doloris ſedationem incaſſum exambiunt; quæ tamen non contingit ante horam ſecundam tertiamve matutinam (decurſo ſcilicet nycthemeri ſpatio a primo appulſu paroxyſmi) quo tempore æger poſt materiæ peccantis modicam digeſtionem, & diffflationem aliqualem, ſubito a dolore reſpirat....Jam levi madore perfuſus ſomno concedit, a quo evigilans, dolore multum immiauto, partem affectam tumore recenter occupatam cernit.... Intra paucos dies alter pes eodem dolore torquetur quo is qui prius doluit.... Eaſdemque excitat tragedias.... Nonnunquam utroſque ſimul pari vehementia fatigat. Poſtquam utrumque pedem exercuerit, qui ſequuntur paroxyſmi abnormes ſunt, tum quoad tempus invaſionis, tum quoad durationem; hoc tamen ubique ſervant, quod dolor noctu recrudeſcat, mane vero remittatur. Atque ex ſerie horum paroxyſmulorum, conſtat paroxyſmus qui dicitur podagra, brevior diuturniorve, pro ægri ætate.... quod in vegetioribus, & iis quos podagra rarius inviſit, diebus ſex te quatuordecim fit; in ſenioribus, atque iis quos ſæpius afflixit, duobus menſibus; iis vero qui vel annis, vel diuturniore morbi mora, fractiores jam ſunt, non prius valedicit quam æſtas jam adultior eam fugaverit. Sydenham. *Tract. de Podagra.*

rouge, rempli comme de graviers. Communément elle n'égale que le tiers de la boiſſon que le malade a priſe. Preſque pendant tout ce tems le ventre eſt reſſerré. Le défaut d'appétit, un froid de tout le corps qui prend ſur le ſoir, une peſanteur, & un ſentiment incommode des parties mêmes qui ne ſont point affectées, accompagnent toute l'attaque; à la fin de laquelle le pied malade eſt fatigué d'une démangeaiſon preſque inſupportable, & ſurtout entre les doigts, dont il ſe détache des furfures, & la peau des pieds tombe par écailles, comme ſi le malade avoit pris du poiſon.

IV. Tels ſont les ſymptomes de la Goute réguliere; mais lorſqu'on dérange ſa marche par un traitement mal ordonné, ou que ſes attaques ſont longues depuis pluſieurs années, les accidens ſont fort différens de ceux qu'on vient de décrire. L'humeur gouteuſe s'empare des mains, des carpes, des coudes, des genoux, & d'autres régions du corps; quelquefois elle tord les doigts, qu'elle prive peu à peu de leur mouvement, & enfin elle forme vers les ligamens des articulations des concrétions nerveuſes, qui reſſemblent à la craie, ou aux ieux d'é-

crevisses. Quelquefois elle produit aux coudes une tumeur blanchâtre de la grosieur d'un œuf, qui s'enflamme peu à peu, quelquefois elle se jette sur la cuisse, où l'on sent une pesanteur telle que si l'on y avoit attaché un poids considerable, & cependant sans douleur notable. S'étendant ensuite au génouil, elle le tourmente plus vivement. Alors le malade a presque tous les membres raccourcis & perclus, de maniere qu'il ne peut se soûtenir aisément, & qu'il ne fait que se traîner avec beaucoup de peine.

V. Cœlius-Aurélianus est celui des anciens qui a le mieux décrit la Goute. Voici comme il en parle dans ses *maladies chroniques*. » Les personnes attaquées de » la Goute ont un engourdissement, & » un fourmillement dans les articula- » tions qui sont attaquées, lesquelles se » fléchissent avec peine, & ne s'étendent » ensuite qu'avec difficulté. Ils ont aussi » une pesanteur, & un goût pour le re- » pos, & beaucoup de peine à éxécuter » les plus petits mouvemens. Pendant » qu'ils dorment on entend craquer leurs » articulations, & à leur réveil ils ont » comme des sauts dans ces parties. » Alors sans aucune cause manifeste il y

» a friſſon, ou froid, ou tremblement.
» Enſuite lorſque la maladie eſt plus dé-
» clarée, ceux qui ont la Goute aux
» pieds, ſentent une douleur dans l'un
» des deux, ou dans tous les deux, avec
» des pointillemens. Cette douleur qui
» commence par la plante du pied, ou
» ſouvent par le gros doigt, eſt accom-
» pagnée d'engourdiſſement, de peſan-
» teur, & de difficulté de ſe mouvoir,
» avec un friſſon froid & inégal dans les
» membres, & quelquefois avec une
» grande chaleur, quelquefois avec un
» ſimple ſentiment de froid, de maniere
» que certains malades demandent des
» rafraîchiſſemens, d'autres des choſes
» chaudes; ce qui a fait croire qu'il
» falloit diſtinguer deux ſortes de Gou-
» tes, une froide & une chaude. Il arri-
» ve ſouvent au commencement que la
» douleur des parties malades eſt la mê-
» me que celle des parties ſaines, com-
» me il paroît par l'égalité de leur ſurfa-
» ce, où il n'y a point d'enflure; enſui-
» te il ſe fait une enflure des parties avec
» rougeur; c'eſt pourquoi il ſuit ſouvent
» un gonflement de celles qui ſont plus
» élevées (*a*). Alors l'affection deve-

(*a*) Je ſouhaite que les Lecteurs entendent

» nant plus mauvaiſe, ce n'eſt plus la
» Goute aux pieds, c'eſt une paſſion
» gouteuſe qui attaque l'aſſemblage de
» tous les os, qui paſſe aiſément d'une
» articulation à l'autre, & ne ſe diſſipe
» que quand elle les a toutes attaquées.
» Enfin il arrive ſouvent que la douleur
» ceſſant d'affecter une articulation, la
» ſeconde l'eſt, & que celle-ci étant dé-
» livrée, la troiſiéme a ſon tour. La veſ-
» ſie n'eſt pas exempte des atteintes de
» la maladie, non plus que les grands
» nerfs de l'épine qu'on nomme tendons;
» l'eſtomac même eſt attaqué de nauſées
» ou de vomiſſemens. Alors les articula-
» tions ſe gonflent, & s'enflent, puis
» elles durciſſent, & acquerent une con-
» ſiſtence pierreuſe; alors encore elles
» deviennent plus noires, & ſe tordent,
» de maniere que les doigts deviennent
» obliques, ſe jettent en deſſus, ſe cou-
» chent ſur les voiſins comme s'ils y
» étoient attachés, & quelquefois une
» humeur purulente, mucilagineuſe, ou
» viſqueuſe, ſe fraïe des paſſages contre
» nature; enſuite il s'y forme des pier-

cette phraſe mieux que moi, & que des perſonnes beaucoup plus éclairées que j'ai conſultées.

» res, qui luxent les os, étendent la
» peau, ſortent en dehors, & ſe tirent
» par le moïen des inſtrumens, ou ſor-
» tant de leurs enveloppes ſont enlevés
» avec un ferrement qu'on peut nommer
» feuille de mirthe, ce qui ne les empê-
» che pas de ſe reproduire. En conſé-
» quence les membres des parties affli-
» gées, dénués de nourriture, s'amai-
» griſſent & ſe deſſéchent. Outre cela
» les malades ſe mettent aiſément en
» colére, parce que l'action & le mou-
» vement leur cauſent de la douleur (*a*).

(*a*) *Sequitur autem paſſione articulari tentatos torpor, atque formicatio eorum articulorum qui tanguntur, & difficilis flexio, atque rurſum extenſio; item gravedo & vacandi dulcedo, & ad parvum motum vehemens labor; atque dormientibus ſenſus quidam reſonantium articulorum, & cum de ſomno ſurrexerint veluti ſaltu earumdem partium afficiuntur; tum horror, vel rigor, atque tremor ſine ulla manifeſta ratione partium ſequuntur. Dehinc cum paſſio ſe extollere caperit, in podagricis dolor alterius pedis, aut utriuſque, cum punctionibus naſcitur, incipiens a veſtigio aut planta cavitate, vel ſæpius a majore digito, atteſtante torpore & gravedine, & difficili motu, cum horrore rigido atque inæquali per membra, & aliquando plurimo fervore, aliquando frigore, ut alii refrigerantia, alii calida deſiderent ægrotantes, & propterea quidam alteram calidam, alteram frigidam poda-*

VI. Si nous recherchons donc avec

gram putaverint nuncupandam. Item initio, ut ſæpe contingit, ſimilis color patientium atque ſanarum videtur partium, atteſtante æqualitate, nullo emergente tumore. Dehinc inflatio partium fit cum rubore. Quapropter relevatio altiorum ſæpe ſequitur. Tam pejorante paſſione arthritica ſufficitur paſſio, cum in unum omnium cogitur articulorum conſenſus, & facile ex articulo in articulum venit dolor, nec deſinens prius quam cunctos invaſerit nodos. Sæpe denique prioris articuli dolore declinante ſecundus invaditur, atque eodem ſimiliter miteſcente tertius ſumit exordium, conſentiente etiam veſica, atque ſpinæ majoribus nervis, quos τένοντας appellant; & in ſtomacho nauſea vel vomitu jactantur ægrotantes. Tunc articuli tumentes inflantur, ut deinde dureſcunt, & ſolidati ſaxeam faciunt qualitatem. Tunc etiam nigriores efficiuntur atque contorti, ut in obliquas partes digiti vertantur, aut reflexi ſupinentur, aut vicinis affixi incumbant; & aliquando humore purulento vel mucilento collecto, aut viſcoſo, generent poros, quos non tranſitus dicere poterimus. Dehinc etiam lapides ſufficiunt, qui quidem articulos ſolvant & cutem diſtendant, atque erumpentes promineant & chirurgia detrahantur; aut exilientes cyathis cum ferramento tollantur, quod nos laureolum dicere poterimus, & rurſum renaſcantur. Tum membra dolentium partium, ceſſante nutrimento, tenuata langueſcunt, & arida efficiuntur. Erunt præterea ægrotantes parvis ex cauſis mobiles, atque iracundi, ſi quidem motum vel actum non ſine querela accipiant. Cæl. Aurelian. *Morb. chronic. Lib. V. cap. 2.*

ſoin la raiſon formelle de la Goute, nous verrons qu'elle conſiſte dans un ſpaſme violent qui picote, déchire, tiraille ſouvent juſqu'a produire une douleur telle que celle de la fracture, ou que feroit un pieux qu'on y enfonceroit; tiraille, dis-je, les membranes & les ligamens nerveux & tendineux qui contiennent les os, & les affermiſſent dans leur ſituation; ſpaſme cauſé par une ſéroſité corrompue ſalée âcre, apportée en abondance dans les petites artéres, & les petites glandes des ligamens, & accompagné d'un mouvement fébrile, & de l'inflammation de la partie affectée.

VII. Divers phénoménes & accidens qui arrivent aux perſonnes attaquées de la Goute prouvent que la cruelle douleur qu'elle produit eſt l'effet de la contraction des fibres & membranes nerveuſes. En effet lorſque la douleur commence les pores de la peau du pied ſe reſſerrent, l'abord & le reflux convenables du ſang ſont empêchés; tantôt la ſueur & la tranſpiration ſe ſuppriment, tantôt elles augmentent; il y a roideur & rougeur de la partie; les veines diſparoiſſent; on ſent dans la partie malade une tenſion & un tiraillement très-ſenſi-

bles accompagnés de chaleur & d'une rougeur ſuivie d'enflure. Ce ſpaſme ne commence pas & ne ſe renferme pas dans la partie affligée, il s'étend au loin, & ſe communique à des parties internes, fort ſenſibles, qui, en conſéquence d'une diſpoſition analogue, donnent lieu à divers ſymptômes. Il ſuit de-là qu'on ne peut ignorer pourquoi il y a de fréquens bâillemens, une deſcente de vents à travers les chairs des cuiſſes, un friſſonnement dans le dos & les reins, un pouls fébrile, des inquiétudes dans les environs du cœur, des défaillances, un ſommeil inquiet, un engourdiſſement & un fourmillement dans les articulations, perte d'appétit, nauſées, une eſpéce de convulſion dans le gras des jambes, vomiſſement enfin dans les approches de l'accès ou pendant ſa durée. Car tous ces accidens ne peuvent avoir d'autre cauſe qu'une contraction ſpaſmodique, & le dérangement de la circulation qui en eſt la ſuite.

VIII. La preuve de la vérité que nous venons d'avancer, c'eſt-à-dire que l'eſſence de la douleur gouteuſe conſiſte dans la contraction ſpaſmodique des fibres nerveuſes ſe tire encore de la réflé-

xion ſuivante, que toutes les fois que la matiere ſéreuſe âcre & corroſive eſt repouſſée des parties affectées aux parties nobles du dedans, ſoit qu'il faille s'en prendre à un mauvais traitement ou à quelque autre cauſe nuiſible, elle y produit des douleurs vives & des ſpaſmes. En effet les Praticiens remarquent ſouvent, & même preſque tous les jours, que le reflux de la matiere gouteuſe produit dans les membranes du cerveau un violent mal de tête; dans les membranes des dents une rage; un ſpaſme, le hoquet, le vomiſſement, ou la cardialgie, dans les membranes de l'eſtomac; une toux convulſive, ou un aſthme convulſif, dans les membranes nerveuſes des poulmons; une fauſſe pleuréſie, dans les membranes des fauſſes côtes; des tranchées cruelles, ou de violentes coliques, dans les membranes des inteſtins; enfin l'iſchurie, ou le ſpaſme, dans les voies urinaires & la veſſie.

IX. Après avoir expoſé le caractere de la Goute, & fait voir qu'il conſiſte dans un ſpaſme douloureux, qui produit preſque tous les ſymptômes, il faut examiner ce qui cauſe ce ſpaſme, & dans quelles parties ſe trouve la racine

du mal. Preſque tous les Medecins modernes ſont d'accord que la Goute eſt une maladie ſaline produite dans les membranes & les ligamens des articulations par l'amas d'un ſel fluide âcre irritant ; mais ils ne paroiſſent pas d'accord ſur l'eſpéce & le caractere de ſel. En effet les uns le diſent acide, d'autres veulent que ce ſoit un ſel bilieux corroſif délié, d'autres s'en prennent à un principe auſtere & ſtyptique. Pour nous, qui penſons qu'il ne ſe trouve guéres dans les corps des animaux un ſel acide pur & ſans aucun mélange, nous eſtimons qu'il eſt tartareux, de maniere cependant que l'acide, c'eſt-à-dire ſes pointes tranchantes, y domine, comme dans le tartre : je ne nie pourtant point qu'à raiſon de la difference de la maladie, de la nature & du tempérament des malades, & du caractere des cauſes antécédentes, la ſéroſité qui eſt le véhicule des ſels maladifs n'ait une âcreté bilieuſe plus ou moins fixe ; ce qui produit des diverſités dans la Goute, & rend la douleur fixe ou vague, & plus ou moins ardente & inflammatoire.

X. On peut donner beaucoup de preuves qu'il y a quelquefois dans le ſang

une trop grande quantité de matiere tartareuſe. Car l'expe.ience apprend que ceux qui ont de la diſpoſition au calcul deviennent gouteux, & que les gouteux ſont ſujets au calcul ; de maniere que ces affections ont beaucoup d'affinité, & que l'un eſt changé aiſément en l'autre. Or il n'y a point de perſonne verſée dans les connoiſſances médicinales qui puiſſe nier que dans ces maladies la ſéroſité ſoit pénétrée d'un ſel tartareux. Ajoûtons que dans la Goute ſciatique, ou dans la Goute proprement dite, les ligamens des jointures ſont rongés par le tartre qui s'y arrête, comme les ouvertures en font foi. Il y a plus : la matiere plâtreuſe qui ſe trouve quelquefois en abondance dans les articulations des vieillards gouteux qui ont beaucoup d'acide, eſt une preuve évidente de la nature d'un ſel tartareux, qui eſt un compoſé d'acide & de beaucoup de terre. D'ailleurs voici ce qu'a produit à Kerckring (*a*) l'analyſe chimique de la matiere plâtreuſe qui forme les nodoſités des gouteux. Elle lui a donné un eſprit moien en quelque maniere entre l'eſprit de tartre & celui

(*a*) Kerckring. *Spicileg. Anatom. obſ.* 28.

de sel ammoniac, c'est-à-dire plus acide que celui-ci, & plus doux que l'autre; & une huile tout-à-fait semblable à l'huile fétide du tartre, par la couleur, l'odeur, & la consistence. Il a tiré de la tête morte un sel assez semblable au sel de tartre, & qui n'en differoit principalement que par un goût étranger, qui produisoit une impression désagréable.

XI. Les Auteurs ont encore remarqué que les excrémens que rendent les goutteux, c'est-à-dire, leurs crachats, leur urine, leur sueur, étant évaporés, ont donné une grande quantité de matiere blanchâtre concréte en consistence de tartre. V. Pechlin obs. xxv, & Kerckring dans l'endroit cité. J'ai remarqué dans un homme de distinction qui est quelquefois attaqué de la Goute une chose fort singuliere. Il est sur-tout prévenu de l'arrivée de son attaque par la couleur d'un anneau qu'il porte au doigt, lequel est composé de mercure fixé par le moïen de vénus & de la tuthie, qui devient livide & noirâtre quand l'accès doit commencer, & conserve cette couleur pendant tout le cours de la maladie, couleur qui cesse d'elle-même pendant le

déclin, ſans qu'il y paroiſſe d'alteration. Or j'attribue ce phénoméne curieux aux écoulemens ſalins ſulphureux que produit la tranſpiration. Il ne faut point oublier qu'au jugement même des ſens la matiere qui ſe ramaſſe dans les articulations des gouteux, & qui en ſort quelquefois par l'uſage des véſicatoires ou d'autres remédes, eſt extrêmement corroſive. Finiſſons par cette remarque que l'exiſtence d'un ſel fluide tartareux dans les gouteux paroît confirmée par l'obſervation que le trop grand uſage des vins qui contiennent beaucoup de ſucs tartareux, eſt ordinairement très-propre à cauſer la goute; & qu'on a droit de conclurre de même de l'appétit exceſſif & vorace qu'ont les malades, ſur-tout avant l'attaque, & qui eſt ſans doute produit par l'abondance d'une lymphe acide dans les liqueurs ſalivaire & gaſtrique.

XII. Ce ſel tartareux fermente avec le ſuc mucilagineux, gras, & viſqueux, qui ſe philtre dans toutes les articulations & jointures, ſuc naturellement inſipide, qui rend ſouples & liſſes les têtes des os, les jointures, & les cartilages. Car il faut remarquer que ſous

les ligamens membraneux qui affermiſſent ordi airement les articulations. Il y a une membrane purement glanduleuſe & véſiculaire, qui eſt le ſiége de la ſynovie, où ſe terminent ſur-tout dans l'homme beaucoup de ramifications de vaiſſeaux ſanguins; & cette membrane par rapport a ſa lâcheté ne ſert pas à l'aſſemblage des os, mais elle ſépare une eſpèce de mucoſité ſemblable au blanc d'œuf, bien qu'elle ne ſoit pas toûjours également claire & lympide. Il y a d'ailleurs dans les grandes articulations des corps glanduleux revêtus de graiſſe qui ſéparent de beaucoup de vaiſſeaux ſanguins une mucoſité ſemblable, dont l'uſage eſt de lubréfier les jointures & de les empêcher de s'échauffer par le frottement, comme l'a montré fort au long & fort ſolidement dans ſon Oſteologie le célébre Anglois Clopton-Havers. Ce mucilage des articulations n'eſt pas même une découverte dûë à nos jours. Car il y a long-tems qu'Hippocrate a dit que *les articulations ſe portent mal quand l'humide naturel des mêmes articulations eſt en mauvais état, & qu'elles ſont bien quand il s'eſt bien diſpoſé* (a).

(a) *Humidum nativum articulorum ubi*

XIII. Toutes les fois donc qu'une ſéroſité ſaline excrémenteuſe ſurabondante dans le ſang deſcend par les pores des glandes trop relâchés dans les articulations mêmes, non-ſeulement elle coagule la mucoſité, qui par la ſuite ſe réſout difficilement, & ſi elle eſt en abondance, elle s'y change enfin en un corps plâtreux; mais, étant renfermée entre des membranes d'un ſentiment très-délicat, elle a peine à avancer, & à s'évaporer, par rapport à la petiteſſe des pores; ce qui fait qu'elle cauſe des tourmens inexprimables dans la partie malade. En effet ſa ſenſibilité eſt quelquefois telle que le malade redoute le contact des couvertures maniées avec le plus de dextérité, les remedes qu'on lui preſente, & même les ſervices qu'on s'apprête à lui rendre. Ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt que rien n'eſt plus propre à détruire & à coaguler la mucoſité des articulations qu'un ſel acide tartareux délié & doux, comme le vinaigre de vin, ou les vins blancs ou tirans au blanc, & que les acides les plus puiſſans, comme l'huile de vitriol, &c. ne peuvent

male habet, male habent articuli; ubi bene, ipſi & articuli. Hipp. *Lib. de loc. in Hom.*

y cauſer une auſſi grande alteration, ni une coagulation, comme Clopton-Havers l'a montré clairement par beaucoup d'expériences; preuve certaine que rien n'eſt plus propre que les vins tartareux pour cauſer des attaques de Goute, lorſque le ton des glandes eſt affoibli, & que la malade y a quelque diſpoſition.

XIV. Comme donc les vieillards, les hypochondriaques, & les gouteux attaqués de la néphrétique graveleuſe, ont la ſéroſité du ſang chargée d'un acide tartareux fixe, les hommes bilieux d'un tempérament chaud, dont la Goute eſt plus chaude & plus vague, puiſqu'elle ſe tranſporte d'une partie à l'autre, ont la ſéroſité chargée de ſels âcres bilieux ſulphureux, & même alcalis. On en voit un exemple dans le Journal des Sçavans de Leipſick de l'année 1698, qui rapporte qu'un Medecin Anglois, nommé Colbatch, a mêlé au ſirop violat la ſéroſité des gouteux, qui a toûjours changé en vert ſa couleur bleuë.

XV. Il faut encore remarquer qu'il n'y a point d'attaque de Goute ſans un mouvement fébrile, dont l'exiſtence eſt ſuffiſamment prouvée par une laſſitude du corps accompagnée d'agitations, par le

friſſon, le refroidiſſement des extrémités, le bâillement, le reſſerrement du bas-ventre, la vîteſſe du pouls, la ſoif, les veilles, & une chaleur ſubſéquente qui redouble vers la nuit, par l'état des urines claires & aqueuſes dans le commencement, & épaiſſes avec un ſédiment dans la rémiſſion du ſpaſme, enfin par la ſueur abondante qui termine la douleur & les ſpaſmes. Et ce mouvement fébrile n'eſt pas inutile; car c'eſt par ſon moïen que les ſéroſités ſalines excrémenteuſes empreintes d'un caractere étranger ſont en parties chaſſées & miſes hors du corps par les couloirs & les excrétoires que la nature a deſtinés à cet effet. Ce mouvement fébrile, & plus fort que le naturel, qui ſe fait dans les ſolides & les fluides, non par choix, & moins encore par une action morale & raiſonnée, eſt la vraie cauſe des cruelles douleurs & des ſpaſmes des extrémités qui ſont inſéparables des accès de la Goute, lorſque le ſang chargé d'une ſéroſité impure ſe porte vers les membranes nerveuſes & très-ſenſibles, & les ligamens des articulations, auſquels ſont attachées beaucoup de petites glandes qui ne ſont pas les excrétoires pro-

pres des ſels excrémenteux ; qu'il s'y amaſſe, & qu'il s'y ſépare contre l'ordre de la nature une matiere ichoreuſe, laquelle s'arrêtant & formant une ſtagnation, excite les ſpaſmes violens & ennemis de la nature, & les douleurs qui en ſont les ſuites ; ſpaſmes qui produiſent une ardeur fébrile d'autant plus forte, & qui augmentent d'autant plus les accidens, qu'ils ſont plus violens. Car il eſt bon de ſçavoir que les accès de Goute ſont accompagnés de deux eſpéces de fievre, l'une eſſentielle ; & l'autre ſymptomatique. Celle-là approche de la nature de la catarrheuſe, & dans les ſanguins du caractère de la ſynoque ſimple ; elle commence avec l'accès, l'accompagne, & redouble la nuit ; celle-ci, ou la ſymptomatique, eſt l'effet des vives douleurs, & ſuit l'inflammation.

XVI. Si l'humeur corrompuë ne s'arrête pas dans toutes les articulations où ſe trouve la membrane glanduleuſe des ligamens, & qu'elle ſe ſépare ſeulement dans certaines parties, comme aux mains, aux genoux, aux pieds, & dans les os iſchium, je crois que c'eſt principalement parce que la force & la tenſion des ligamens qui affermiſſent ces

parties eſt détruite. Et ſi les pieds ſont plus ſujets à la Goute que toute autre partie, il me paroît que c'eſt parce qu'ils ſont plus expoſés au froid humide, qui affoiblit beaucoup leur ton naturel ; & par rapport à la compreſſion & au reſſerrement que les ſouliers font ſur beaucoup de vaiſſeaux artériels & veineux, qui doivent ſervir au retour & à la circulation du ſang. Ajoûtons que ces parties étant les plus éloignées de la ſource de la chaleur du corps, & dans une ſituation perpendiculaire, la circulation de la lymphe & des humeurs y eſt neceſſairement plus lente, & plus tardive. Il reſte encore une raiſon, & ce n'eſt pas la moindre, c'eſt que toutes les fois qu'on a mal aux pieds, on ceſſe de marcher de crainte d'augmenter le mal ; & le repos en devient une nouvelle cauſe, en arrêtant encore plus le mouvement progreſſif des liqueurs, & augmentant par conſéquent la foibleſſe. Car nous remarquons tous les jours que quand on tient pendant quelque tems le pied dans la même ſituation, on y ſent un fourmillement. Il faut encore s'en prendre à la foibleſſe naturelle des pieds, communiquée par des parens gouteux ;

miſe par les parens. De-là vient que les peres & meres foibles & maladifs, comme ſont les hypochondriaques, ceux qui ſont ſujets au flux hémorrhoidal, à des maladies irrégulieres, les gouteux, les calculeux, donnent le jour a des enfans qui ont de pareilles diſpoſitions maladives. Car quand nous examinons les gouteux mêmes, qui ſont depuis long-tems attaqués de la maladie, nous remarquons que la plûpart ſont d'une habitude du corps peu fibreuſe, ſpongieuſe, délicate, qu'ils ont les nerfs & les tendons petits, beaucoup de vaiſſeaux mais étroits, beaucoup de ſang mais ſéreux, comme on s'en apperçoit même au ſortir de la veine. De-là vient auſſi que dans leur tendre jeuneſſe ils ont été ſujets aux hémorrhagies du nez, dans un âge plus avancé au flux hémorrhoidal, qu'ils ont peu d'aſſiéte d'eſprit, & beaucoup de diſpoſition à toutes les paſſions de l'ame qui ſont nuiſibles aux mouvemens vitaux; toutes choſes qui prouvent évidemment la foibleſſe du tempérament des ſujets. Ajoûtons à cela des fautes eſſentielles contre le régime, fautes dont l'effet eſt non-ſeulement d'affoiblir & de détruire le ton des parties ſolides, la force & la

vertu ſyſtaltique des organes, mais de produire beaucoup de liqueurs crues, intemperées, & éloignées de l'état naturel des ſucs vitaux, qui doivent être doux, & de les retenir & de les amaſſer dans le corps en conſéquence de la diminution des excrétions qui lui procurent la ſanté.

XVIII. Entre les cauſes propres à diminuer la force & la tenſion des parties ſolides nerveuſes & motrices nous mettrons ſans balancer l'abus des plaiſirs de l'amour. Car comme la ſemence eſt le produit d'une lymphe ſpiritueuſe & ſubtile qui ſe trouve dans le ſang, on ne peut la perdre avec trop peu de ménagement ſans ôter aux parties fluides leur ſubtilité & leur douce volatilité, & aux parties ſolides leur vigueur & leur reſſort; ce qui ne peut arriver ſans que toutes les fonctions du corps n'en reçoivent un dommage conſiderable. On peut déduire de-là la raiſon de ce qu'obſerve Hippocrate que les enfans, les femmes, & les eunuques, n'ont que rarement la Goute. De-là vient auſſi que les Poëtes la nomment la fille de Bacchus & de Vénus; ce qui a donné lieu à ces anciens vers, *deux ennemis des reins, Vénus &*

Bacchus, *ont donné naiſſance à la Goute impuiſſante* (*a*); & a ceux-ci d'un ancien Poete Latin, *la quantité du vin epuiſe les forces comme les plaiſirs de l'amour, elle affoiblit les pieds, & rend la marche chancelante* (*b*). Et il faut remarquer que l'abus de ces plaiſirs eſt ſouvent la ſeule cauſe de la Goute, & que tous les gouteux, à raiſon de ce ſel délié & irritant qui circule dans leurs vaiſſeaux diſſout dans le ſang & dans la lymphe, ſont d'un temperament plus amoureux que les autres, & par conſéquent que, s'épuiſant de plus en plus, ils ne font qu'aggraver leurs maux.

XIX. Une autre cauſe des plus efficaces pour déranger le tiſſu des eſprits qui donnent le mouvement à notre corps, & pour affoiblir les nerfs, c'eſt la boiſſon trop abondante du vin, & ſur-tout d'un vin violent, ou chargé d'un acide tartareux; parce que les parties ſulphureuſes du vin ſe portent trop promptement à la tête, ou elles entrent dans les

(*a*) *E ſolvilumba venere, ſolvilumboque*
Baccho creata eſt ſolvilumba chiragra.

(*b*) *Ut Venus enervat vires, ſic copia vini,*
Et tentat greſſus, debilitatque pedes.

pores des nerfs, & ſe marient aux eſprits, dont elles dérangent extrêmement la temperature par leur crudité, & leur caractere hétérogene; de maniere qu'ils ſont moins en état de s'acquitter de leurs fonctions, & de régler les mouvemens de la machine. Auſſi l'expérience apprend-elle tous les jours que rien ne contribue plus que le vin à la production de cette matiere tartareuſe, ou telle qu'on voudra la nommer, qui produit la Goute. Et ſi cette matiere ſe ſépare par les excrétions dans les corps bien conſtitués, elle ſéjourne & s'amaſſe dans le ſang de ceux qui péchent par la foibleſſe des viſcéres.

XX. Il faut pourtant remarquer qu'il y a beaucoup de différence entre les diverſes eſpéces de vins. Car ceux qui viennent dans des fonds ſabloneux contiennent moins de cette matiere tartareuſe. Wepfer remarque qu'il y a peu de gouteux & de calculeux à Schaffouſe, & qu'il y a peu de mouvemens convulſifs; & il prétend que cela vient du vin qu'on y boit, qui eſt un vin clairet bienfaiſant. Je me ſouviens qu'à Iene, où les habitans boivent en aſſez grande quantité les vins du païs, il n'y a pas beaucoup

de goutteux. On a remarqué au contraire que les vins qui naiſſent dans un fond gras, argilleux, & limoneux, ſont très-propres a produire la Goute. Tels ſont les vins de Boheme, de Hongrie, d'Autriche, &c. Les vins mêmes qui contiennent beaucoup de tartre groſſier ne le ſont pas autant que d'autres qui en contiennent moins. Ceux-là détergent plûtôt les voies urinaires, & ceux-ci ſont ſouvent empreints d'un acide ſubtil & pénétrant, qui ſe marie très aiſément aux liqueurs vitales. C'eſt ainſi que quatre livres de vin de Tockaye ne donnent qu'à peine un gros de tartre par la diſtillation, pendant qu'une pareille quantité de vin du Rhin en donne juſqu'a cinq. Mais ces ſortes de vins ſont encore plus nuiſibles quand on en boit juſqu'à s'enivrer. Car l'ivreſſe éteint beaucoup plus la force naturelle des eſprits, & donne plus d'épaiſſeur à la lymphe déliée, & la tenſion des viſcéres diminuant à proportion, ils ont moins de force pour faire tranſpirer ce qu'il y a dans les vins de nuiſible & de pernicieux.

XXI. Les paſſions immoderées, aïant beaucoup de puiſſance pour produire & entretenir les maladies, n'en ont pas

moins dans les maladies chroniques, au nombre desquelles nous ne balançons pas à mettre la Goute. La principale raison de cet effet est, quant à la longue tristesse & au chagrin, aux inquiétudes & aux soins continuels, aux méditations profondes & non interrompues, qu'en diminuant les forces du corps, les mouvemens vitaux des liqueurs, & les sécrétions & excrétions, ces affections de l'ame fournissent une matiere abondante à la génération de cette maladie, c'est-à-dire beaucoup d'impuretés salines sulphureuses de divers genres. On a vû aussi des mouvemens violens de l'ame, & de grandes coléres, exciter tout d'un coup des attaques de Goute avec des mouvemens fébriles.

XXII. Ce qui est encore très-propre à engendrer la Goute, & toutes autres maladies opiniâtres, c'est la gourmandise, les repas continuels, lorsqu'on méne en même tems une vie oisive & sédentaire, l'interruption des exercices du corps, & un trop parfait repos après une vie agissante. Car avec un peu de réfléxion on voit clairement que rien n'est plus contraire aux excrétions, sans lesquelles la santé ne peut se soûtenir, que la bonne

ne chere dans un genre de vie oiſif, puiſqu'elle amaſſe une grande quantité d'humeurs impures qui produiſent par la ſuite des douleurs, & des mouvemens fébriles.

XXIII. Et comme une tranſpiration ſuffiſante, faiſant ſortir une grande quantité d'impuretés aqueuſes ſalines vaporeuſes d'un caractere fort actif, garantit le corps de beaucoup d'affections maladives, des attaques, & des rechûtes; nous remarquons de même de la Goute, qui ſe fixe rarement avec opiniâtreté dans les ſujets maigres & qui ont l'habitude du corps rare & poreuſe, qu'elle n'attaque que rarement les Ouvriers, & ceux qui ſont dans l'uſage de travailler, & de s'exercer continuellement; comme auſſi que ſes attaques laiſſent les malades tranquilles pendant l'été; pendant qu'au contraire ceux qui ont l'habitude du corps graſſe & ſerrée, les gens de Lettres, & ceux qui ne font aucun travail manuel ou corporel, en ſont plus ſouvent & plus long-tems affligés; ce qui arrive ſur-tout en automne à raiſon du froid humide de l'air, & de ſes variations ſubites. J'ai même remarqué ſouvent que l'interruption des ſueurs

habituelles, ou d'une tranſpiration conſiderable, interruption qui ſe connoît à l'inſpection des chemiſes, & la ſuppreſſion de la ſortie des excrémens entre les doigts des pieds, annoncent une attaque imminente.

XXIV. Je ſuis perſuadé que la ſuppreſſion des évacuations ſanglantes habituelles, c'eſt-à-dire du flux hémorrhoidal ou du flux menſtruel, ne tient pas le dernier rang parmi les cauſes antécédentes des douleurs gouteuſes. Car des expériences conſtantes, du conſentement des Medecins anciens & modernes, nous apprennent que tant que les femmes ont leurs régles, & les hommes leur flux hémorrhoidal, comme il convient, à raiſon de la maniere, du tems, & de la quantité, ils ſont exemts de toutes ces affections très-incommodes, & même que ces écoulemens ſurvenans les en garantiſſent. Mais au contraire ſi les hémorrhagies accoûtumées viennent à diminuer, ou à ſe ſupprimer, par la foibleſſe des ſujets, par le mauvais régime, ou par un traitement imprudent, & mal appliqué, ces paſſions douloureuſes s'engendrent, renaiſſent, ou augmentent; ce qui eſt encore parfaitement confor-

me aux obſervations les plus exactes & les plus invariables. Il eſt donc évident par l'expérience que ces excrétions habituelles, bien que contre nature, contribuent extrêmement à purifier le ſang, & à garantir des maladies qui proviennent de l'amas des ſéroſités impures. Mais je me garderai bien de conclurre de ces obſervations qu'il faut admettre ce principe théorique & pratique de quelques Medecins de notre tems, que la cauſe de cette cruelle maladie n'eſt autre que le défaut du flux hémorrhoidal, & les efforts inutiles que la nature fait pour le provoquer, & que tout l'art conſiſte dans le traitement propre à lui procurer une iſſuë; il faudroit penſer comme eux que la pléthore eſt ſa principale cauſe prochaine; mais nous eſtimons qu'elle n'en eſt ſimplement que la cauſe éloignée; & nous regardons la mauvaiſe diſpoſition, & l'impureté de la ſéroſité comme ce qui contribue le plus à la produire. Nous avons en effet beaucoup d'exemples que le ſang hémorrhoidal a coulé pendant les accès de la Goute & du calcul; & le célébre Medecin Doleus en eſt un frappant. Car il s'en eſt plaint ſouvent dans les Lettres qu'il m'a écrites.

XXV. Quant à l'évenement de la maladie on peut regarder les prognoſtics ſuivans comme infaillibles. Il eſt bien difficile que la Goute cauſe la mort, à moins que la matiere corrompuë ne puiſſe point être pouſſée à la ſurface du corps par rapport à la foibleſſe des forces néceſſaires à cet effet, & qu'elle ne ſoit retenuë au dedans ; ou que la faute du malade ou du Medecin ne l'oblige de refluer dans l'interieur ; & c'eſt ce qu'aſſure Hippocrate dans ſon Traité *des Maladies*. Alors les malades meurent des maladies les plus graves, comme de léthargie, de paralyſie, d'apopléxie, d'aſthme convulſif, de catarrhe ſuffoquant, de péripneumonie, d'hydropiſie, ou d'inflammation de l'eſtomac ou des inteſtins.

XXVI. Si ceux qui ont la Goute originelle & héréditaire, ou ceux qui la gagnent dans un âge peu avancé, parviennent rarement à une longue vie, cette maladie en revanche en promet une plus longue à ceux qui en ſont attaqués dans un âge plus avancé, ou dans la vieilleſſe ; parce que les attaques de Goute étant réellement des criſes, elles purifient le ſang des humeurs excrémen-

reuſes ennemies du corps, & qui ſont fort ordinaires aux vieillards.

XXVII. Il eſt aiſé de prévenir & de guérir la Goute commençante, ſur-tout ſi elle n'eſt qu'une eſpéce de Rhumatiſme ſanguin. Un régime modéré & convenable, des remédes appropriés, & ſur-tout des ſaignées faites à propos, ſuffiſent. Mais ſi les attaques ſe ſont multipliées, & que la Goute revienne preſque tous les ans, s'il y a des nodoſités dans les articulations, pareſſe du ventre, & un âge avancé, il n'y a point de ſecours humain, ſuivant Hippocrate au ſecond Livre *des Prédictions*, capable de la détruire, & cela principalement par la raiſon que le vice ne réſide pas tant dans les fluides que dans les ſolides, dont le ton, la force, le tiſſu, & la conformation ſont détruits, ce qui ne ſe répare pas aiſément. De-là vient ce vieux proverbe : *la Médecine ne peut défaire les nœuds de la Goute* (*a*). Auſſi Hippocrate a-t-il grande raiſon de dire qu'*on peut guérir les jeunes gens, qui n'ont point encore de nodoſités, pourvû qu'ils ſuivent un régime exact, qu'ils aiment le travail du corps*, &

(*a*) *Solvere nodoſam neſcit Medicina Podagram.*

qu'ils aient le ventre libre & en bon état (a).

CURE PESERVATIVE.

I. IL eſt très-difficile de guérir les maladies qui naiſſent avec nous, & dont la cauſe réſide dans un vice des parties ſolides & fluides, qui eſt entretenu par le mauvais régime, & lorſque ces maladies ſont devenuës comme habituelles, mais il eſt beaucoup plus aiſé & moins embarraſſant d'en garantir, de les prévenir, & de les détourner. Comme la méthode qu'un Medecin doit ſuivre pour y parvenir eſt abſolument néceſſaire à ſçavoir, & à appliquer, je crois devoir en traiter expreſſément; & je commence par prévenir qu'elle conſiſte principalement à écarter & éviter les cauſes éloignées de cette maladie.

II. Il faut d'abord que celui qui veut être exemt des affections gouteuſes opiniâtres s'abſtienne autant qu'il eſt poſſible des plaiſirs de l'amour, & ſurtout de leur abus, qui eſt ſuivi d'abbat-

(a) *Juvenes nondum callos habentes curari poſſunt, ſi accurate vivant, laboriſque ſint amantes, alvumque bonam & apertam habeant.* Hipp. *Prorrhet. Lib. II.*

tement du corps & de douleurs ; car ces plaiſirs épuiſent les eſprits les plus ſubtils, affoibliſſent la tête, l'eſprit, & le ſentiment, & dérangent l'aſſiéte de l'ame. Il faut enſuite qu'il évite avec toute ſorte de ſoins & d'attentions l'ivreſſe, & tout excès de liqueurs enivrantes ; parce que nous ſçavons que ce ſeul moïen a garanti pluſieurs perſonnes de la Goute. Trincavel rapporte qu'il a connu à Veniſe un Medecin déja vieux, & qui étoit fort gouteux, lequel, aïant commencé par s'interdire le vin, ſans emploïer d'autres préſervatifs, en moins de cinq ans fut totalement débarraſſé de tous ſes maux, & parvint à une vieilleſſe fort avancée, & même au terme de ſa vie, ſans avoir le moindre reſſentiment de Goute (*a*) ; ce qui eſt bien conforme à la doctrine de Celſe qui dit que l'*abſtinence totale du vin, de l'hydromel, & des plaiſirs de l'amour, pendant le cours d'une année, a mérité à quelques perſonnes une exemption totale de la Goute pendant toute leur vie* (*b*). Solenander rapporte

(*a*) Trincavel. *De rat. curand. particul. human. corp. affect. Lib. XII. cap.* 11.

(*b*) *Quidam cum toto anno a vino, mulſo, venere, ſe temperaſſent, ſecuritatem totius vita*

qu'une femme Eſpagnole, qui ne buvoit pourtant, ſuivant l'uſage du païs, qu'un peu de vin bien trempé, ſe l'étant retranché totalement, fut entierement guérie de la Goute (*a*). Il y a auſſi bien des hiſtoires de perſonnes, ou renfermées long-tems dans les priſons, ou tombées dans une extrême miſére, que la néceſſité de s'abſtenir du vin a totalement guéries de la Goute. Il convient donc pour la prévenir de boire d'une eau pure & légére plûtôt que du vin. En effet il eſt rare que les buveurs d'eau en ſoient attaqués, comme on le peut voir dans le Traité des alimens de Bruyerinus (*b*), dans les Obſervations de Schenckius, dans le Traité de la Goute d'Herman Von-Heyden, & dans les Obſervations de Pechlin.

III. Mais bien que le vin ſoit ſi contraire à quelques gouteux, on ne peut nier qu'il n'y ait des cas où la foibleſſe des inteſtins & de l'eſtomac produite par une humeur froide, pour parler comme les Anciens, ne demande l'uſage de cette liqueur, à deſſein de reparer les forces.

conſecuti ſunt. Celſ. *L. IV. cap.* 24.

(*a*) Solenander, *Sect. V. Conſil. I.*

(*b*) Bruyerin. *De ratione vivendi, Lib. XVI. cap.* 132.

Mais il faut prendre du meilleur vin vieux, & le tremper ſuffiſament. Et cette attention eſt encore plus néceſſaire quand il s'agit de malades accoûtumés à l'uſage du vin, & lorſqu'il ne leur cauſe ſur le champ aucune incommodité. Il eſt bon de conſulter à ce ſujet la XXXVIIe Obſervation de Pechlin.

IV. Ceux qui veulent être exemts de la Goute, ou du moins en diminuer & en calmer les douleurs, doivent encore éviter la trop grande quantité d'alimens pendant l'attaque, & dans l'intervalle qui la ſépare de la ſuivante. Car c'eſt avec beaucoup de vérité qu'Hippocrate dit qu'*un des principaux fondemens de la ſanté eſt de vivre ſobrement, & de faire de l'exercice* (*a*). En effet s'il y a quelque choſe qui puiſſe garantir des maladies chroniques, c'eſt la ſobrieté. Car elle rend l'eſprit auſſi diſpos que le corps. Or la ſobrieté conſiſte à faire par jour deux repas, en quittant toûjours la table avec appétit, ou à retrancher entierement le ſouper; ce que Tackius recommande expreſſément aux goutteux. Sy-

(*a*) *Præcipuum ſanitatis ſtudium eſt non ſatiari cibis, & impigrum eſſe ad laborem.* Hipp.

denham eſt auſſi du même avis. Il veut qu'ils ſe contentent du dîner, le lit ne devant ſervir qu'à la digeſtion des humeurs. Mais c'eſt ſur-tout dans l'accès même que la ſobrieté eſt néceſſaire ; car les alimens ſont alors préjudiciables à la ſanté, ſuivant la remarque d'Hippocrate même. *Alors*, dit-il, *les humeurs ſont repouſſées au centre du corps, ce qui cauſe l'embarras & la difficulté de reſpirer, & pouſſe les liqueurs impures vers des parties qui leur ſont étrangeres. Donnez des alimens dans ces circonſtances, ils ſe changent en impuretés, & l'hypochondre venant à ſe gonfler, il y a embarras de la poitrine, ce qui produit une reſpiration oppreſſée, & une plus grande chaleur dans le cœur (a).*

V. En conſéquence on voit aiſément la raiſon pourquoi la Goute attaque rarement les pauvres, mais bien plûtôt les perſonnes opulentes, voluptueuſes, qui tiennent table pendant long-tems, &

(a) *Eo enim tempore reſtui ſunt humores ad centrum corporis, unde opprimitur anxiaque evadit reſpiratio, & aliena regio ab impuris ſuccis occurritur. Si cibum tunc dederis, in impuritatem ille abit, ac diſtento hypochondrio opprimitur pectus, unde anxia reſpiratio & calor cordis major.* Hipp.

qui font grande chére. Caſpar de Reyès parle d'après Schenckius d'un riche Allemand qui nageoit dans l'oiſiveté, les délices, & la molleſſe, lequel fut en conſéquence attaqué, comme il eſt ordinaire à ceux qui ſuivent un ſemblable régime, d'une Goute ſi cruelle qu'il ne pouvoit plus ſe remuer ſans le ſecours de deux domeſtiques ; mais ſes affaires s'étant dérangées peu à peu, il fut réduit non-ſeulement à ſe paſſer de domeſtiques, mais à une vie extrêmement frugale. Il fut donc obligé d'apprendre peu à peu à marcher ſeul, & il fut à la fin guéri de la Goute (*a*). Pétrarque a donc eu raiſon de dire : » Si vous voulez être » délivré de la Goute ſoïez pauvres, ou » vivez comme ſi vous l'étiez. On aſſure » que la pauvreté, qui eſt le moïen le » plus efficace pour purifier les corps, a » guéri beaucoup de gouteux, & que » d'autres ont retiré le même avantage » de la frugalité, que j'appellerois vo- » lontiers une pauvreté volontaire, ou » fictive. On en a vû d'autres chez qui » l'abſtinence totale du vin a produit le-

(*a*) Caſp. a Reyes. *Camp. Elyſ. jucund. Quæſt.*

» même effet. Et voilà comme une dou-
» leur chaſſe l'autre, de même qu'un
» cloud chaſſe l'autre, ſuivant un ancien
» proverbe (*a*). « Galien entre davanta-
ge dans le détail du régime convenable aux gouteux: *L'intempérance*, dit-il, *conduit à la Goute, & aux autres maladies chroniques, dont on ne peut ſe défaire le reſte de ſa vie. Il faut s'abſtenir de tous les alimens faits avec de la pâte, des fruits aigres, des oignons, de l'ail, des alimens ſalés, du lard, & de la chair de porc* (*b*). Au reſte il faut boire du vin de la Moſelle ou du Neckre, trempé avec de l'eau diſtillée; tenir le ventre libre avec des raiſins, ou des pruneaux de damas; s'abſtenir des chairs d'animaux vieux, &

(*a*) *Si a Podagra liberari cupis, aut pauper ſis oportet, aut ut pauper vivas. Multos ab hac ægritudine liberaſſe traditur paupertas, vera defœcatrix corporum; quoſdam vero frugalitas, quam velontariam ſeu fictam & imaginariam paupertatem dixerim. Vidiſti aliquos perpetua vini abſtinentia curatos. Ita fit, dolore dolor, clavus clavo pellitur, ut antiquo dicitur proverbio.* Petrarcha.

(*b*) *Intemperantes in Podagram & alios diutinos morbos incidunt, a quibus tota vita ſe explicare nequeunt. Cavendum ab eduliis ex paſta, ab acidis fructibus, cœpis, allio, ſalſis, lardo, carne ſuilla.* Galen. *Lib. VI. de ſanit. tuend.*

de graisse ; & porter des habits doublés de peau d'agneau.

VI. Enfin ceux qui veulent être exemts des douleurs de la Goute doivent éviter tous les soucis considerables, les fatigues d'esprit, les méditations profondes, & tout ce qui trouble la tranquillité de l'ame ; car rien n'est plus propre, suivant Sydenham, à détruire le tissu des esprits, qui sont les instrumens des digestions, & par conséquent à augmenter les progrès de la Goute. Porphyre rapporte dans la vie de Plotin qu'un certain Régulus se guérit de la Goute aux pieds en surmontant toutes sortes d'inquiétudes ; *tant il importe*, ajoûte cet Auteur, *à la guérison de cette maladie d'avoir l'ame dans une assiète tranquille !* (*a*). Au reste il faut recommander aux gouteux l'exercice & le mouvement ; parce qu'ils donnent aux parties de la force & de la fermeté ; qu'ils aident la transpiration, qu'ils dissipent les crudités ; ce qui les rend très-propres à changer toute l'habitude du corps, & à purifier parfaitement le sang. Car en excitant les ex-

(*a*) *Tanti in hoc morbo vincendo animum quietum habere !* Porphyr. *in vit. Plotin.*

crétions de toute eſpéce, ils font cauſe qu'il ſort par les excrétoires convenables tout ce qui eſt étranger à ſa température naturelle, toutes les impuretés bilieuſes & ſulphureuſes. Hippocrate dit fort bien qu'on peut guérir les jeunes gens qui n'ont point encore de nodoſités, pourvû qu'ils ſuivent un régime exact, qu'ils aiment le travail du corps, & qu'ils aient le ventre libre (*a*). Mais il ne faut pas que cet exercice ſoit trop violent; il faut qu'il ſoit modéré, comme celui du caroſſe, de la promenade, & de monter ſouvent des eſcaliers.

VII. Le célébre & prudent Jean Cratton, Medecin de trois Empereurs, donne pour préſerver de la Goute le conſeil ſuivant, qui mérite d'être tranſcrit en entier. » Il faut commencer par avertir » les gouteux qu'ils ne ſe tourmentent » en aucune maniere par les remedes, » & qu'ils doivent être bien perſuadés » qu'un bon régime & une attention » médiocre ſuffiſent pour leur faire évi- » ter la Goute. Qu'ils s'abſtiennent des » vins de Moravie, d'Autriche, de » Hongrie, de tous ceux qui ſont dou-

(*a*) Hipp. *Prorrhet. Lib. II. n°.* 162.

» cereux & épais. Ils doivent ſe garder
» d'affoiblir leur eſtomac par l'uſage des
» remedes purgatifs. Ils peuvent em-
» ploïer une fois par ſemaine une demi-
» heure avant le ſouper, qui doit être
» léger, une doſe, c'eſt-à-dire un ſcru-
» pule, de mes pilules. Ils prendront
» tous les jours au matin de ma liqueur
» ſtomachique. Il eſt encore bon qu'ils
» ſuent le matin le plus ſouvent qu'ils
» pourront; car plus ils ſueront & plus
» ils ſeront en ſanté. Il faut qu'ils ſe
» nettoïent les pieds avec une éponge
» trempée dans le vin rouge où l'on ait
» fait diſſoudre du ſel. Il vaut mieux
» qu'ils n'emploïent aucun topique, que
» d'en emploïer trop. Ils doivent éviter
» ſoigneuſement l'air froid & humide(*a*).

(*a*) *Primo monendi ſunt podagrici ne ullo modo corpus medicamentis affligant; ſed recta victus ratione, & mediocri diligentia, articulorum dolores vitari poſſe ſibi perſuadeant. Abſtineant a vinis Moravicis, Auſtriacis, Hungaricis, dulcibus & craſſis; utantur cereviſia triticea; ventriculi robur medicamentis purgantibus non debilitetur. Noſtris pilulis uti poſſunt hora dimidia ante cœnam, quæ ſit parcior, ſingulis ſeptimanis doſim, quæ eſt ſcrupulus, capientes. Singulis diebus matutine de noſtro ſtomachali ſumat; in lecto matutine ſudet quatieſ-*

VIII. Si cette cure préſervative eſt preſque univerſelle, & ſi tous ceux qui veulent être exemts des incommodités conſiderables doivent s'y ſoûmettre; elle convient principalement, & elle eſt ſurtout neceſſaire, dans toutes les affections gouteuſes, lorſque les parens ont tranſmis à leurs enfans une eſpéce de ſemence multiplicative de cette maladie, qui eſt profondement enracinée dans les humeurs vitales, & que cette ſemence commence à ſe développer dans les premieres années de l'enfance ou de l'adoleſcence. C'eſt le vrai moïen de l'étouffer dans ſa racine. Cette cure diététique regarde auſſi ceux qui ont été fatigués pendant pluſieurs années de cette maladie, & chez qui elle eſt devenue comme habituelle. Car par ſon ſecours les douleurs & les accidens deviendront pour le moins plus ſupportables, les attaques ſeront plus courtes, & la nature fortifiée en quelque maniere ſera plus

cumque poterit; nam quo frequentius hoc fecerit, eo tutiorem ſe eſſe putabit. Mundare pedes oportet cum ſpongia intincta vino rubro in quo ſal ſit decoctum. Topicis minus quam nimium eſt faciendum. Aër frigidus & humidus vitandus eſt. Crato. *Conſil.* 14. *text.* 1.

en état d'écarter les affections plus dangereuſes, & même pernicieuſes, qui ſuivent quelquefois les attaques de la goute opiniâtre & chronique, & qui abbattent ſi fort les forces du corps.

CURE PARTICULIERE THERAPEUTIQUE DES GOUTEUX.

I. IL ſeroit fort à ſouhaiter qu'il exiſtât dans la nature des remedes aſſez efficaces pour déraciner cette maladie opiniâtre lorſqu'elle eſt devenue comme naturelle par un long ſéjour dans les liqueurs vitales & les parties nerveuſes; mais comme l'expérience juſqu'à preſent n'en a fait connoître aucun de cette nature, il faut ſe contenter à moins, & non-ſeulement s'aſſujettir au régime ci-deſſus décrit, mais aider les forces languiſſantes du corps par d'autres remedes, pour rendre du moins plus courtes & moins fréquentes les attaques de la maladie, s'il n'eſt pas poſſible de les prévenir entierement, & pour en rendre les accidens moins fâcheux. Et, comme il eſt preſque ordinaire à ces douleurs périodiques, ou plûtôt à la fievre rhumatiſante-gouteuſe, d'attaquer au prin-

tems, & avant & après le ſolſtice d'hiver, il convient de corriger & de faire ſortir par des évacuans convenables, des alterans, & des remedes propres à purifier la maſſe du ſang, les humeurs corrompuës qui entretiennent les douleurs goutteuſes, afin qu'on ſoit par la ſuite plus en état de ſoûtenir l'attaque.

II. Pour réuſſir à ſouhaits à ſoulager la Goute, je fais beaucoup de cas de la ſaignée faite à propos, c'eſt-à-dire vers l'équinoxe du printems, qui eſt un tems où la maſſe du ſang & de la ſéroſité eſt agitée d'un mouvement interne & particulier comme d'ébullition, qui fait ſortir au dehors les parties hétérogènes qui ſe ſont arrêtées dans le milieu de leur tiſſu, où elles étoient embarraſſées, & qui par leur développement produiſent toutes les eſpéces de fievres exanthématiques, catarrheuſes, & rhumatiques-goutteuſes; & ce remede réuſſit d'autant mieux lorſque les ſujets ne ſont pas fort vigoureux, qu'ils ont bon appétit, qu'ils menent une vie ſédentaire, & qu'ils font bonne chere. La ſaignée eſt encore bien plus néceſſaire à ceux chez qui l'habitude du corps, trop lâche & ſemée de beaucoup de petits vaiſſeaux, amaſſe une

grande quantité de ſang & de ſéroſité, & qui ont de la diſpoſition aux excrétions hémorrhagiques, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſupprimées, ou diminuées. Et comme c'eſt avant & après le ſolſtice d'hiver, c'eſt-à-dire dans les mois de décembre, de janvier & de février, que commencent ordinairement, ou augmentent les douleurs gouteuſes, je ſuis dans l'uſage, lorſqu'il y a indication, & plénitude marquée dans les vaiſſeaux, de conſeiller la ſaignée à la fin d'octobre.

III. Je ne puis en ſecond lieu me diſpenſer de dire en cet endroit que j'ai obſervé un ſoulagement très-conſidérable, non-ſeulement dans pluſieurs malades, mais chez moi-même, qui n'ai point été tout à-fait exemt d'attaques de goute, bien qu'elles n'aient été ni bien vives ni bien longues, en faiſant appliquer tous les trois mois ſur le col du pied une ventouſe ſcarifiée. Si l'on me demande la raiſon de cet effet, voici ce que je puis répondre de plus ſatisfaiſant. Il n'y a preſque point de partie du corps où le paſſage du ſang des artéres dans les veines ſoit plus difficile que dans le pied, & ſur-tout dans ſes doigts. D'ailleurs il n'y a point de partie où il entre tant de muſ-

cles; de tendons, de membranes, & de ligamens tendineux & nerveux, & même de vaiſſeaux ſanguins, que dans la ſtructure du pied. Lors donc que les parties ont quelque foibleſſe naturelle, & de naiſſance, il n'eſt pas étonnant que la circulation du ſang, ou ſon abord & ſon retour, y ſoit très-lente, pareſſeuſe, & embarraſſée, ſur-tout quand il regorge d'une ſéroſité abondante, & qu'il eſt rempli de parties ſalines excrémenteuſes, & principalement dans le tems de l'accès, lequel commence toûjours par un mouvement fébrile, qui lui eſt néceſſairement lié, & qui y fait aborder le ſang en plus grande quantité. Il eſt donc inévitable que les humeurs entrent en ſtagnation, & que, cauſant une extenſion violente aux vaiſſeaux, & un tiraillement aux membranes nerveuſes, il ſe produiſe des douleurs, avec une inflammation, bien que légére. En conſéquence on voit qu'il eſt très-utile de faire ſortir des veines le ſang ſurabondant, & qui circule difficilement dans ces parties, & de hater ainſi ſa circulation.

IV. La cauſe évidente & matérielle des accès de la Goute étant l'abondance

ou la ſuperfluité d'une ſéroſité excrémenteuſe, à la génération de laquelle le dérangement des premieres digeſtions, & l'amas des crudités qui en eſt la ſuite contribue beaucoup ; un grand nombre de Medecins du premier ordre ont recommandé d'exciter tous les mois le vomiſſement, afin de débarraſſer la cavité de l'eſtomac & du duodenum, & les canaux biliaires & pancreatique qui ſe dégorgent dans cet inteſtin, des humeurs âcres & vicieuſes qui s'y ſont amaſſées. On peut conſulter ſur cette pratique Hildanus (*a*), Mercatus (*b*), Riviere (*c*), & Sylvius (*d*). D'autres conſeillent pendant l'automne & le printems des infuſions compoſées de divers laxatifs, fortifians, & apéritifs, pour bien dégager les premieres voies, & même tout le corps, des impuretés qui produiſent la Goute.

V. Pour parler avec toute la candeur dont je fais profeſſion, je ſuis obligé de dire que je ne connois point de reméde plus certain, plus efficace, ni plus pro-

(*a*) Hildan. *Cent. VI. Obſ.* 34.
(*b*) Mercat. *De morb. intern. L. IV. c.* 18.
(*c*) River. *Prax. Lib. VI.*
(*d*) Sylvi. *Prax. p.* 153.

pre à prévenir, ou diminuer ces ſortes d'affections, ou à les faire rentrer dans l'ordre, ſi quelque remede mal appliqué les a dérangés, & a fait réfluer dans l'interieur la matiere vicieuſe, que les eaux minérales chaudes, & ſur-tout celles de Carles-Bade, qui ont une vertu & une énergie ſans égale contre le calcul, & contre la Goute invétérée, & même pour faire ſortir au dehors cette derniere ſi elle a été repouſſée au dedans, & pour rétablir le flux hémorrhoïdal, ſi ſa ſuppreſſion eſt la cauſe & l'occaſion de la maladie. Je pourrois citer une grande quantité, que dis-je? un millier, d'exemples qui prouvent cette vérité; & c'eſt convenir de ſon ignorance, ou de ſa mauvaiſe foi que d'en douter, ou de la nier. Et il eſt aiſé de concevoir l'effet de ces eaux buës en aſſez grande quantité. Car le principe ſpiritueux qui les anime, & les ſels minéraux qu'elles tiennent en diſſolution, non-ſeulement diviſent les liqueurs & les rendent plus fluides, & débouchent les petits vaiſſeaux obſtrués ou engorgés, mais font ſortir pendant pluſieurs jours de ſuite en abondance, & ſans fatigue, la matiere morbifique par tous les excrétoires deſti-

nés à porter hors du corps les parties hétérogènes & ennemies de la nature, c'eſt-à-dire par le bas-ventre, la peau, les voies urinaires, les pores biliaires, & les glandes qui philtrent la mucoſité des bronches & des narines. On doit donc regarder à bon droit ces eaux comme un préſervatif, & un reméde univerſel, contre les maladies chroniques, lorſqu'elles n'ont pas jetté de trop profondes racines; & je puis aſſurer, après y avoir été environ vingt fois, que la Medecine n'a point découvert, & ne peut découvrir, un reméde comparable à celui-là, que nous tenons uniquement & directement de la libéralité d'un Dieu toûjours bienfaiſant, & qui veille ſans ceſſe à notre conſervation. Nous avons même remarqué que ſi la Goute ſe déclare dans le tems de l'uſage des eaux, l'attaque eſt toûjours beaucoup plus courte, plus douce, & plus paiſible. Mais, en parlant avec tant d'éloge des eaux de Carles-Bade, nous ne prétendons rien ôter du mérite des autres ſources minérales chaudes, & même de celles qu'on nomme communément aigrelettes, pourvû qu'on les emploïe ſuivant une méthode & avec un régime convenables

aux differences des corps & des tempéramens. Car il y a des exemples à l'infini, & indubitables, des effets merveilleux qu'elles ont produits dans les maladies chroniques & enracinées. On peut même uſer pour boiſſon ordinaire pendant tout le cours de l'année des eaux minérales tempérées, telles que celles de Wildungen, de Seltz, & de Vétéraquen (*a*) dans la Siléſie, en y mettant un tiers de vin.

VI. J'eſtime enfin que les boiſſons délaïantes, & qui temperent & adouciſſent l'acrimonie ſaline, & qui lâchent doucement le ventre, comme ſont le lait, & le petit lait, ſont très-efficaces tant pour la préſervation que pour la cure; & mon ſentiment eſt établi ſur une infinité d'expériences. On voit même dans les écrits d'Hippocrate & de Celſe que les plus anciens Medecins ont fait beaucoup de cas de ces remedes. Le premier en effet en divers endroits, & principalement dans ſon *Traité des maladies*, recommande le lait d'âneſſe dans les douleurs les plus opiniâtres de la Goute, & en général dans celles des articulations;

(*a*) *Veteraquenſes.*

& le dernier dit formellement que l'*uſage du même lait aïant entierement détergé le ſang, des malades en ont été radicalement guéris* (*a*). Voici ce que dit Pline ſur le même ſujet. *Il y a des exemples de malades qui ſe ſont guéris de la Goute aux pieds & aux mains par l'uſage du lait d'âneſſe* (*b*). Je connois en mon particulier beaucoup de perſonnes qui ont été délivrées de la Goute pendant un grand nombre d'années par l'uſage du lait de vache, & de l'eau de pluie pour boiſſon ordinaire. Cependant l'uſage du lait demande bien des précautions & des attentions que j'aurai ſoin de remarquer plus bas.

VII. Mais je ne vois rien de plus ſûr, ni de plus convenable, ſoit pour prévenir la Goute, ſoit pour la guérir, qu'un régime diaphorétique bien ordonné. Car s'il eſt vrai, comme on n'en peut point douter, qu'un ſang ſéreux impur, qui eſt ſur-tout l'effet de la ſuppreſſion de la tranſpiration, ſoit la cauſe antécédente

(*a*) *Quidam cum aſinino lacte epoto ex toto ſe eluiſſent; in perpetuum hoc malo evaſerunt.* Celſ. *Lib. IV. c.* 24.

(*b*) *Sunt inter exempla qui lac aſininum bibendo liberati ſunt Podagra, Chiragraque.* Plin.

& matérielle des attaques de Goute, la raiſon éclairée par la connoiſſance du méchaniſme du corps, & inſtruite par l'expérience, nous apprend que la liberté de la tranſpiration, ſoit qu'on la rétabliſſe ſeulement ſi elle eſt ſupprimée, ou qu'on la provoque, eſt le meilleur de tous les remédes pour ſurmonter ſurement & radicalement cette cruelle maladie. Et comme il y a dans Piſon un paſſage très-digne d'être remarqué, nous l'extrairons mot pour mot de ſes excellentes Obſervations. Voici donc comme il s'explique. » Enfin quant à ce qui regarde » l'évacuation, même ſenſible, de la ſé- » roſité par les pores de la peau, j'en » fais tout le cas que je dois ; parce » qu'elle eſt révulſive de l'interieur, & » qu'elle convient parfaitement dans ces » ſortes de maladies, & à l'ordre de la » nature; attendu que c'eſt la partie de » la ſéroſité qui doit ſortir continuelle- » ment ſuivant ſon inſtitution par la » tranſpiration inſenſible, dont l'éva- » cuation a été ſupprimée par quelque » raiſon que ce ſoit, & repouſſée vers » l'interieur, qui eſt la cauſe matérielle » des douleurs goureuſes, comme je l'ai » prouvé ci-devant. C'eſt pourquoi je

» conſeille au malade de provoquer tous
» les jours la ſueur, s'il eſt poſſible, ou
» au moins la tranſpiration inſenſible ;
» & , pour y parvenir, il faut principa-
» lement rémédier à la denſité de la peau
» que produit l'inclémence de l'air, ſur-
» tout pendant l'hiver ; car celle que
» produit l'embonpoint, ou l'âge, eſt
» incurable. Il faut donc que le malade
» ait ſoin d'être toûjours bien couvert,
» & ſur-tout la nuit d'avoir deſſus
» & deſſous des couvertures fort lé-
» géres & fort chaudes, c'eſt-à-dire
» faites de plumes ou de peaux picquées,
» & d'être aſſez couvert pour que la
» ſueur ſorte d'elle-même vers le point
» du jour, ce qui arrivera ſi le malade
» ne ſe leve pas ſi matin, & qu'il ſe
» tienne tranquille au lit pendant quel-
» que tems. Si malgré ces précautions
» la ſueur ne ſort pas, il faudra l'exci-
» ter par une longue friction faite ſur
» tout le corps. Au cas qu'elle s'obſ-
» tine encore à ne pas paroître, ou
» que les moiens que je propoſe ſoient
» ennuieux au malade, je ſuis d'avis
» qu'il entre à jeun dans une étuve, &
» qu'il y ſue pendant une petite heure ;
» ce qu'il ne fera pourtant qu'après

» avoir diminué la pléthore par la saî-
» gnée ; afin de prévenir les affections
» cutanées qui sont les suites ordinaires
» de ce remede lorsqu'on n'y est pas ac-
» coûtumé. Mais si la sueur provoquée
» par ce moïen n'est point suffisante pour
» dissiper la surabondance des séro sités
» qui inondent l'habitude du corps, je
» suis formellement d'avis que dans le
» commencement du printems & de
» l'automne, tems où les fluxions re-
» commencent ordinairement, le mala-
» de fasse usage d'une décoction sudorifi-
» que ou de salsepareille, ou de squine,
» & qu'il la continuë pendant une ou
» deux semaines, ou du moins qu'il use
» du syrop nommé *Ambrosianus*, s'il y a
» lieu de craindre la chaleur des visceres
» ou du sang du malade (*a*).

(*a*) *Denique quod spectat vacuationem seri per cutim, eamque sensibilem, hanc plurimi facio, ut debeo, quia & revulsionis vim habet, & maxime est opportuna in his affectibus, quippe quæ naturæ convenientissima, cum ea seri portio quæ per cutem insensibiliter ex naturæ instituto continenter quotidie exspirare debet, suppressa quacumque ratione & introrsum repulsa, materiam præstet arthriticis doloribus, ut antehac demonstravi. Quamobrem consulo ut illustris Præsul sudorem quotidie, si fieri potest, aliqua*

CURE PENDANT L'ACCÈS.

I. JE ſuis dans l'uſage, lorſque l'accès eſt voiſin, ce qu'on connoît à une laſſitude qui n'eſt point ordinaire, & qui eſt accompagnée d'inquietudes, à l'aug-

arte promoveat, aut certe inſenſilem exſpirationem. Quod ut conſequatur, imprimis denſitati cutis quam infert inclementia aëris, præſertim hiberno tempore, conſulere debet; nam quæ a polyſarcia aut ætate denſitas infertur, de ea nulla providentia haberi poteſt. Ergo accurate videat ut bene tectus incedat ſemper, & de nocte potiſſimum ſtragulis, levibus quidem ſed calidis, pluma videlicet aut pelle inſartis, deſuper ſubterque ſtratis opertus dormiat, & ita apertus ut ſponte ſudor circa diluculum erumpat; quod eveniet, ſi non ita de mane expergiſcatur, ſed aliquantiſper quietem in lecto longiorem capeſſat; & ſi ſudor nihilominus non erumpat, is multa longaque provocetur univerſi corporis frictione. Quod ſi eo fruſtretur, aut hiſce mediis eum provocare illi tædioſum ſit, ſuadeo certe ut ſemel in hebdomade hypocauſtum jejunus adeat, ibique per horulam ſudet, quod primum tentabit ubi plethora corporis venæ ſectione prius providerit, ut avertat cutaneos affectus quæ ab inſolito hypocauſti uſu ſponte emanare ſolent. Æquiſi his artibus ſudor erumpens minus emendandæ colluviei ſeri in corporis habitu ſtagnantis ſatisfacere poteſt, certe autor ſum ut ineunte vere & autumno, quibus anni temporibus fluxiones re-

ces, en quelque endroit qu'elles aïent leur siége, si l'on commence par nettoïer les premieres voies des impuretés qui y séjournent, avant que d'en venir à d'autres remedes; parce que ces impuretés venant à passer dans le sang, & à se porter vers les parties malades, rendent les douleurs plus aigues, & les symptômes plus considerables. C'est donc avec beaucoup de raison que Solenander conseille à la page 78 de ses Œuvres, de purger dans le commencement de l'attaque de la Goute, pratique qu'il tenoit d'Alexander-Trallianus, & dont il s'est, dit-il, toûjours bien trouvé. La doctrine de Pechlin est très-conforme à celle de ces Auteurs; car il remarque que les attaques de Goute sont ordinairement plus douces, quand on a fait sortir les impuretés des premieres voies.

II. Toutes les douleurs des articulations, & de Goute, étant accompagnées dans le tems de leur attaque d'un mouvement fébrile, par le secours duquel la nature, qui est le grand reméde des maladies, a coûtume de guérir la maladie souvent avec tout le bonheur possible, & de faire sortir par les excrétoires convenables la matiere corrompuë & morbifi-

que ; ce qui arrive ſur-tout dans les maladies douloureuſes par l'augmentation de la tranſpiration, qui non-ſeulement purifie toute la maſſe du ſang & de la ſéroſité, mais réſout & diſſipe peu à peu celle qui cauſe la douleur des pieds ; la premiere & la principale intention du Medecin, & ſon ſoin principal, doivent être d'entretenir une tranſpiration douce, mais continue & ſans interruption, tant par ſes conſeils que par des ſecours effectifs. Or on y réuſſira parfaitement bien au moïen des infuſions des feuilles de ſcordium, de chardon-benit, de véronique, de racines de réglisſe, & d'écorces fraîches de citron faites à la maniere du thé. On ſe ſert encore avec beaucoup de ſuccès pour le même but de juleps compoſés des eaux diſtillées de chardon-benit, de galega, de ſcordium, de ſuc de citron, de pierres d'écreviſſes, d'antimoine diaphorétique, de cinnabre, de nitre dépuré, & de ſirop de ſuc de citron, mêlés en proportion & en doſe convenables. Mais tous ces remedes ſont remplacés avec avantage par notre liqueur anodyne minérale mêlée d'un quart d'eſprit de Buſſius, & de l'eſprit

volatil de tartre; mélange, dont la doſe ſera de trente ou quarante gouttes, qu'on prendra dans ſa boiſſon ordinaire, ou dans une infuſion de la nature de celles dont je viens de parler. Mais le vrai tems pour placer ces remédes eſt le matin, le malade reſtant au lit tranquillement à attendre la ſueur. Le ſoir & vers la nuit on fera très-utilement uſage de poudres tempérantes béſoardiques avec le nitre ou avec le cinnabre, que le malade prendra dans des eaux analeptiques, & diapnoïques, ou dans une émulſion tirée des amandes douces, ou des ſemences froides majeures.

III. Il eſt encore avantageux, pour parvenir plus heureuſement au rétabliſſement de la ſanté, de faire prendre pour boiſſon ordinaire beaucoup d'une décoction tempérante & délaïante; pratique dont je me ſuis ſouvent très-bien trouvé. Par exemple, prenez racines de ſquine, de ſalſepareille, & de polypode, de chacune deux onces; de réglisſe & de chicorée ſauvage, de chacune une once; écorce de bois de ſaſſafras une demi-once; faites bouillir la moitié de ces remedes dans cinq meſures d'eau & une de vin juſqu'à diminution de la ſeptiéme

partie, & ſervez-vous de cette décoction, non-ſeulement pour appaiſer la ſoif du malade, & pour ſa boiſſon ordinaire, mais pour lui faire prendre les remédes dont il aura beſoin. Faites encore plus: donnez-lui-en huit onces tout chaud toutes les deux heures, & commencez dès que la maladie ſe déclarera. L'uſage de cette boiſſon eſt de faire couler abondamment les urines, de procurer une tranſpiration continuelle, & d'entretenir la liberté du ventre. Mais s'il oublie ſon devoir, il faut l'en avertir au moïen du laxatif ci-deſſus décrit. Il eſt encore avantageux au malade de s'abſtenir de tous bouillons gras & nourriſſans. Dans les douleurs vagues, & ſur-tout quand elles proviennent du mélange d'une humeur ſcorbutique, on ſe ſert fort utilement pour boiſſon ordinaire du petit-lait doux ou aigrelet, & du lait coupé avec les eaux de Seltz.

IV. Quelque cruelles que ſoient les douleurs des jointures, l'uſage des topiques demande beaucoup de circonſpection, parce qu'il eſt conſtant par une infinité d'expériences qu'ils ont fait plus de mal que de bien. Il eſt bien plus avantageux, & plus ſûr, d'entretenir

dans les parties malades une chaleur égale & tempérée, en les enveloppant de couſſins de plume bien doux, & de les tenir en repos, pour provoquer inſenſiblement une douce tranſpiration de la matiere corrompuë. Au reſte je préfere aux topiques les moins nuiſibles ce cataplaſme d'un uſage ſi ancien, qui ſe fait avec la mie de pain blanc, le lait, le jaune d'œuf, le ſaffran & les fleurs de ſureau; auquel, ſur-tout dans la Goute vague, on peut ajoûter le ſuc de vers de terre. Je ſçais encore qu'on a tiré dans des douleurs très-aigues beaucoup de ſoulagement de l'application de la chair des animaux fraîchement égorgés, & qu'on l'a retiré très-puante après vingt-quatre heures. La teinture volatile de ſouffre, qui ſe tire de ce minéral de la chaux vive & du ſel ammoniac, appliquée ſur les parties malades avec un papier brouillard, a fait encore beaucoup de bien, comme ie l'ai vû par moi-même; mais ce n'eſt pas dans le commencement qu'il faut en faire uſage, mais vers la fin, & lorſqu'il y a lieu de craindre qu'il ne ſe forme des nodoſités. Au reſte la mauvaiſe odeur que répand ce remede eſt cauſe que bien des mala-

des ne le peuvent ſupporter. Lorſque la douleur & l'accès ſont paſſés, s'il reſte dans la partie affectée une grande foibleſſe, & impuiſſance de la remuer, j'ai ſouvent obſervé qu'une embrocation faite avec meſure de mon baume ſpiritueux liquide diſſout dans l'eau de la reine de Hongrie a merveilleuſement fortifié.

PRECAUTIONS ET OBSERVATIONS CLINIQUES.

I. BIEN que dans les ſujets qui ont plus de ſang que de ſéroſité, qui ſont jeunes, & boivent beaucoup de vin, la ſaignée ſoit fort utile pour prévenir les attaques de Goute; & qu'elle ſoit abſolument néceſſaire lorſque cette maladie eſt produite par la ſuppreſſion du flux menſtruel ou hémorrhoidal; & que, loin d'être à craindre lorſqu'on eſt ménacé d'une Goute violente & vague, il faille y recourir ſans balancer; cependant lorſque le corps eſt fort affoibli, noïé dans une quantité de ſéroſités excrémenteuſes provenuë du vice des digeſtions, & de la ſuppreſſion de la tranſpiration, il eſt plus prudent de s'en abſtenir, & voici pourquoi. C'eſt 1°. parce qu'avec la ſé-

rosité excrémenteuse on fait sortir une portion du sang bien conditionné, ce qui n'arrive pas sans perte de forces ; 2°. parce qu'on peut intercepter ce mouvement critique qui se fait vers l'exterieur & la circonférence du corps, comme on le remarque souvent dans les fievres éry sipélateuses ; 3°. parce que, comme je l'ai remarqué plusieurs fois, il arrive que les symptômes sont plus fâcheux après la saignée.

II. Voici ce que j'ai remarqué de la cure de la Goute, ou plûtôt de la suppression de ses attaques pendant un tems considerable, par l'usage du lait. Si après l'avoir fini les malades reviennent à leur ancien régime, ou les attaques recommencent comme par le passé, ou bien elles sont remplacées, sur-tout si les sujets sont vieux ou foibles, par des accidens spasmodiques, comme des coliques de bas-ventre, des gonflemens cardialgiques de l'estomac, des douleurs néphrétiques avec ischurie, & la mort ne tarde pas à suivre ces révolutions. Il est encore bon d'avertir au sujet de ce traitement, qui d'ailleurs ne manque pas d'efficacité pour prévenir & surmonter les douleurs gouteuses, que quand le

malade eſt pléthorique ; qu'il regorge de ſéroſités impures ; que les premieres voies ſont remplies de crudités par rapport à l'affoiblissement du ton du ventricule & des inteſtins, ce qui arrive preſque toûjours ; ou s'il y a des accidens hypochondriaques, comme il eſt fort commun ; ou enfin ſi la nature du malade ne s'accommode pas du lait, il faut y renoncer abſolument ; parce qu'il eſt certain que ſon uſage ne feroit qu'augmenter l'engorgement des viſceres, & expoſer les malades à la cachexie, à l'hydropiſie, & à la fievre hectique.

III. Craton a raiſon d'avertir (*a*) qu'il ne faut pas donner dans le commencement, ni même pendant la durée des douleurs gouteuſes, des évacuans énergiques, parce qu'ils font violence à la nature, & tort à l'eſtomac. C'eſt donc avec raiſon que Trallien conſeille de n'employer dans la Goute de purgatifs que ceux qui ne fatiguent pas l'eſtomac ; & voici la raiſon qu'il en donne ; *il faut avoir grand ſoin dans toutes les maladies que l'orifice du ventricule ne ſoit pas bleſſé par les choſes qui y entrent. Car il ne peut*

(*a*) Crato, *Lib. V. in Conſil.*

être affoibli ſans que tous les nerfs ne s'en reſſentent, & ne ſoient attaqués de fluxions (*a*).

IV. Quant à la décoction de Vienne, reméde fort vanté de nos jours pour guérir la Goute, & dont les vertus & l'uſage ſont décrits avec exactitude dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature (*b*), je l'ai entendu extrêmement loüer par beaucoup de perſonnes qui étoient d'une conſtitution forte & vigoureuſe. Je n'en blâme pas abſolument l'uſage; mais comme les gouteux ſont ordinairement d'une conſtitution foible, délicate, & ſenſible, j'en retranche volontiers les hermodattes & le bois de guaiac, à cauſe du ſel âcre irritant qui entre dans leur tiſſu, aimant & approuvant uniquement les remédes à proportion de leur ſureté. Au reſte avec ces retranchemens cette décoction mérite la premiere place parmi celles dont j'ai précédemment parlé.

(*a*) *Nam hujus cura in omnibus affectibus haberi debet ut ne ventriculi os ab iis quæ aſſumuntur offendatur. Ipſi namque infirmanti omnes nervi conſentiunt, & fluxionibus tentantur.* Trallian. *Lib. XI. p.* 601.

(*a*) Ephemerides Acad. Nat. Curioſ. *Cent. I. Obſ.* 81.

V. Bien que les remedes appliqués extérieurement aux parties malades ſoient rarement innocens, ils ſont bien plus dangereux dans les corps remplis de ſang ou d'une ſéroſité impure, ou cacochymes ; dans les ſujets d'une nature ſenſible ; dans les hypochondriaques & les hyſtériques, qui ont le ſyſtême des nerfs déja accoûtumé aux ſpaſmes. Car beaucoup d'obſervations font foi que leur application a été ſuivie d'affections mortelles, comme d'apopléxie, de paralyſie, de perte de la mémoire, d'aſthme convulſif, de cardialgie, de colique convulſive, d'inflammation du ventricule & des inteſtins, & d'autres maladies qu'il ſeroit trop long de nommer.

VI. Les topiques ſpiritueux & camphrés ne ſont pas fort nuiſibles aux ſujets mols & humides ; mais appliqués aux ſujets ſecs, s'ils ne font pas refluer la matiere gouteuſe, ils diſpoſent à la pierre, favoriſent la production des nodoſités, ou laiſſent des raccourciſſemens très-incommodes dans les parties.

VII. Je ne puis me laſſer de répéter que dans les affections goutteuſes, & des articulations, il ne faut ſe ſervir que de peu de remedes, & ne les emploïer que-

ſûrs, réjettant abſolument tous ceux qui ſont douteux & infidéles, qui de ma connoiſſance ont ſouvent été fort préjudiciables. Je goûte donc beaucoup le ſentiment d'Alexandre Paſcoli. Voici comme s'explique ce célébre Medecin Romain. » Pour dire naturellement, » ſuivant ma coûtume, ce que j'ai ob- » ſervé dans cette eſpéce de maladie, » qu'on a tous les jours occaſion de trai- » ter, tant dans les hôpitaux que dans les » maiſons particulieres, j'avoüerai que » ceux des malades attaqués de Rhuma- » tiſmes à qui je n'ai rien fait, ou preſ- » que rien, s'en ſont beaucoup mieux » tirés que ceux pour qui j'ai emploïé » les remedes les plus puiſſans de la Me- » decine. Ces obſervations ſont cauſe » que quand j'ai eu de ſemblables mala- » des à traiter depuis ce tems, je me » ſuis contenté de leur ordonner un ré- » gime ſimple & léger, & une grande » quantité de boiſſon d'eau ſimple, ou » d'une infuſion legere de ſalſepareille, » de réglisſe, de fleurs de coquelicot, » ou autres remédes analogues; laquelle » avec le tems a excité des ſueurs criſi-

» ques qui les ont entierement tirés d'af-
» faires (*a*).

VIII. Les plus habiles Medecins François, au nombre desquels il faut mettre sans contredit Chesneau, Botal, Riviere, & Charles Pison, vantent & recommandent extrêmement la saignée répétée dans les douleurs de la Goute, & surtout pour les prévenir; mais cette méthode ne convient pas également dans nos pais voisins du pôle, où les habitans

(*a*) *At enimvero ut quicquid in eo morbi genere, quem in publicis nosocomiis non minus quam in ædibus eorum privatis, crebro pra manibus habuimus, ad hoc temporis observavimus, ingenue, ut nostri moris est, fateamur, proferre non dedignabimur eos quibus aut nihil prorsus, aut nihil prope modum in Rheumatismo fecimus, felicius ut plurimum evasisse quam alii quos validioribus artis præsidiis subjecimus. Quæ res porro effecit ut posterioribus annis ejusmodi ægrotantes tractando, præter victum tenuem & congruum, ac uberrimmas potiones ex aqua vel simplici, vel per levem infusionem sarsaparillæ, glycyrrhizæ, florum papaveris rheados, hisque similium medicatos, nihil aliud præbere consuevimus; quo solo temporis processu sudores plane criticos optimo cum successu excitavimus.* Alex. Pascoli. *Opp. Tom. III. Sect. III. cap.* 5.

n'ont pas autant de ſang qu'en France. Cependant ſi la maladie n'eſt pas fort invétérée, & que le ſujet ait de la diſpoſition à amaſſer beaucoup de ſang, de petites ſaignées ſouvent répétées, ou, mieux encore, une ſcarification du pied tous les mois, faiſant pourtant précéder une petite medecine, ne peut faire que du bien. Il y a dans Piſon un paſſage très-remarquable ſur l'utilité de la ſaignée répétée, qu'on ſera bien aiſe de voir en entier. Voici ſes propres paroles. » J'ajoûte, inſtruit par l'expérience, » que tous les mois lorſque par l'écou» lement de quelques ſemaines le ma» lade a repris ſes forces, & reparé la » perte de ſon ſang, au premier mouve» ment qui ſe fait dans l'air, ſoit qu'il » ſe metre au froid ou au chaud, la » Goute revient. Et j'ai ſouvent entendu » dire à des perſonnes qui tenoient un » rang conſiderable dans l'ordre des » gouteux, qu'ils n'avoient rien trouvé, » même par un long uſage d'obſerva» tions, plus propre que la ſaignée, ſi » non à déraciner totalement les affec» tions gouteuſes, du moins à retarder » & prévenir leurs attaques; & qu'ils » n'avoient pas héſité à faire uſage de ce

» reméde même dans un âge fort avancé.
» Je ne puis donc qu'approuver la sai-
» gnée répétée, mais avec modération.
» Car il est évident que si l'on approuve
» cette méthode, il faut tirer peu de
» sang à la fois, & seulement la
» quantité nécessaire pour empêcher le
» sang de remplir trop les vaisseaux, &
» prendre de lui-même un gonflement
» nuisible (*a*).

IX. L'attaque étant finie, & la mala-die terminée, il reste souvent aux sujets qui ont l'habitude du corps spongieuse,

(*a*) *Addo autem singulis mensibus, quoniam eadem experientia me docuit, quotiescumque per inducias vel paucarum septimanarum ager corpus refecerit, sanguinisque jacturam reparaverit, tum prima quaque commotione aëris & alteratione sive ad algorem sive ad æstum, omnino arthritim recrudescere. Et certe sæpe audivi magnos viros ex arthriticorum familia nihil longo usu reperisse retardandis cohibendisque fluxionibus arthriticis, si non prorsus tollendis, ipsa vena sectione, eoque ejusdem usum etiam in affecta ætate non reformidasse. Itaque repetita placet vena sectio, & per epicresim. Quod si probatur, nemo non videt omnino parca manu esse administrandam, & quantitatis hunc esse scopum, ut providenter dumtaxat ne turgeat sanguis in vasis, & orgasmo spontaneo commoveatur.* Carol. Piso. *Loc. cit. Sect. V. cap. I. p.* 406.

& qui ſont remplis d'un ſang ſéreux, une enflure conſiderable & fort étenduë ſur la partie malade; enflure qui garde la marque du doigt qui la preſſe. Or cette enflure demande à être traitée avec précaution ; car ſi quelqu'un la prend pour un commencement d'hydropiſie, & que dans le deſſein de prévenir cette maladie, ou d'en arrêter les progrès, il la traite avec de forts purgatifs, il pourra porter un grand préjudice à la ſanté. Il ne faut alors emploïer que des purgatifs légers & balſamiques, comme ſont la rhubarbe en ſubſtance, les pilules de Craton, de Bécher, ou les nôtres, en petite doſe, mais répétée. A l'exterieur on ſaupoudrera les pieds avec une poudre de farine de féves, de camphre, & de fleurs de ſureau ; & l'on ne bandera le pied que légérement, de crainte que, ſi on ſerroit trop la bande, on n'attirât ſur cette partie une trop grande quantité de ſéroſité, & qu'elle ne s'y arrêtât.

X. Je puis aſſurer que je n'ai rien trouvé de plus efficace pour réſoudre les nodoſités dans la Goute ancienne & invétérée, que le baume de ſouffre antimonié, qui ſe tire du ſel des ſcories du régule d'antimoine ſimple, en verſant deſſus

de l'huile de térébenthine & de génievre.

HISTOIRES DE MALADIES.

OBSERVATION I.

UN homme âgé de plus de ſoixante ans, d'un tempérament cholérique ſanguin, plein de ſang & de ſucs, vigoureux, & naturellement fort colére, fut attaqué cruellement pendant pluſieurs années de douleurs convulſives, de coliques, de ſpaſmes, & même de Goute. Il avoit trouvé un prompt ſoulagement à ſes maux dans l'uſage des eaux de Carles-Bade, dont il faiſoit uſage tous les ans. Cependant je ne ſçais par quelle fatalité cet homme, qui étoit plein de jugement, tomba malheureuſement entre les mains des Charlatans, qui, lui promettant tout ce qu'il ſouhaitoit, lui firent prendre pendant quelques jours une poudre qu'on emploioit à fort petite doſe, dont le goût étoit fort aſtringent, & qui étoit ſans doute mercurielle & vitriolique. Il avoit alors la Goute aux pieds. On lui donnoit cette poudre de deux en deux heures. La douziéme priſe emporta toutes les douleurs. Mais le

lendemain il fut attaqué d'extrêmes inquiétudes cardialgiques, avec agitations involontaires, tranchées du bas-ventre, conſtipation opiniâtre, & défaillances de tems à autre. D'ailleurs il lui étoit impoſſible de tenir le corps dans une ſituation verticale. Peu de tems après, ces ſymptômes aïant été ſuivis d'une attaque d'apoplexie, il mourut miſerablement, comme il le méritoit, aïant le corps extrêmement enflé, la tête d'une groſſeur prodigieuſe, & rendant par le goſier & par la bouche une ſéroſité ſanglante.

REFLEXIONS.

ON ne peut trouver d'autre cauſe de ce funeſte dénouement que l'uſage malheureux du prétendu reméde contre la Goute. En effet rien n'eſt plus nuiſible aux corps ſenſibles, quand ils ſont attaqués de contractions ſpaſmodiques des premieres voies, que les remedes mercuriels & métalliques, qui n'agiſſent qu'en excitant des ſpaſmes, & par conſéquent qui ſont contraires à tout le genre nerveux. C'eſt encore à ce même remede qu'il faut attribuer la prompte ceſſation des douleurs gouteuſes; car elle

OBSERVATION II.

UN homme de conſideration, âgé de quarante & quelques années, ſouvent attaqué de Rhumatiſmes ſcorbutiques, eut ſur le pied droit une enflure éryſipélateuſe qui ſe fixa principalement ſur un ulcére qui rendoit autrefois continuellement une matiere purulente. De cette enflure inflammatoire partoit un raïon rouge qui s'étendoit d'un côté juſqu'aux glandes inguinales, & de l'autre juſqu'à l'extrémité du pied. Le lendemain le métatarſe & le pouce du pied gauche furent affligés d'une douleur aſſez vive avec une enflure conſiderable ; ainſi le malade fut privé de l'uſage des deux pieds. Le Chirurgien qui fut appellé, pour matter d'abord l'éryſipéle, appliqua une eſpece de vin chargé de camphre & de ſaffran, & voïant que la douleur paſſoit à l'autre pied, il interrompit l'uſage de l'eſprit, & lui ſubſtitua des poudres ſeiches avec le camphre. Ce ſecond remede ne tarda pas à procurer un adouciſſement & un ſoulagement des douleurs à l'un & l'autre pied; mais il fut ſuivi peu de tems après de ſi grandes inquiétudes dans les

environs du cœur, & d'un reſſerrement ſi conſiderable du diaphragme, qu'il ôtoit entierement la reſpiration. Outre ces accidens le malade étoit fatigué d'une grande chaleur, il n'avoit aucun appétit, & ſon bas-ventre ſe ferma entierement avec gonflement. Conſulté dans ces circonſtances, je conſeillai pour lâcher doucement le ventre, une décoction avec la manne, & pour diſſiper les vents, & faire ſortir par les ſueurs la matiere qui avoit reflué, d'uſer de quelques doſes de ma liqueur anodyne minérale mêlée d'un tiers d'eſprit de Baſſius. L'uſage de ces remedes fit ſortir une ſueur abondante de tout le corps, & recommencer le flux hémorrhoidal, auquel le malade avoit été précédemment ſujet; &, tous les ſymptômes s'étant diſſipés, le malade recouvra une ſanté parfaite.

REFLEXIONS.

IL s'eſt preſenté à moi il y a quelques années un cas preſque ſemblable, dont je ne puis accuſer que l'uſage d'un remede camphré qu'une Dame emploïa pour ſoûlager les douleurs de ſa Goute. Auſſi regardai-je ce remede comme fort

nuiſible dans cette maladie. Cette Dame, d'une naiſſance diſtinguée, aïant appliqué ſur ſes pieds, qui étoient tous deux affligés de la Goute, du minium mêlé avec le camphre, la Goute ſe calma bien, mais peu de tems après des douleurs cardialgiques, un extrême abbattement, un vomiſſement, des agitations involontaires, une chaleur fébrile, une tenſion du ventre, & un leger délire, remplacerent la Goute. Je lui donnai ſur le champ une émulſion des quatre ſemences froides, & une poudre précipitante nitreuſe, dans chaque doſe de laquelle je faiſois entrer un tiers de grain de camphre. Les ſymptômes ne tarderent pas à ſe calmer, & la matiere gouteuſe revint aux pieds. Je remarquerai à cette occaſion que j'ai ſouvent obſervé que le camphre pris intérieurement, après avoir été nuiſible appliqué à l'exterieur, avoit réparé le dommage qu'il avoit cauſé. Il y a auſſi une obſervation très-remarquable d'Hagendorn, d'un Marchand attaqué d'une douleur & d'une enflure ſcorbutique, qui perdit l'uſage de la parole & du bras pour avoir appliqué un épitheme d'eaux diſtillées avec la ceruſe & le camphre, bien que

les douleurs en aient été calmées (*a*). Je ne prétens pourtant pas condamner & rejetter abſolument l'application du camphre & de ſon eſprit dans les douleurs & les tumeurs des extrémités; mais je demande de la prudence dans celui qui l'applique, & qu'il ait égard aux ſujets. Car ceux qui pratiquent la Medecine éprouvent de tems en tems que tout ne réuſſit pas indifféremment à tous les malades; ce qui eſt ſur-tout vrai des topiques, qui nuiſent aux uns dans le tems qu'ils font bien aux autres. Je dis les mêmes topiques, & dans la même maladie; & ce n'eſt pas tant à la diſpoſition des humeurs du malade qu'il faut s'en prendre qu'à la diſpoſition tonique, ou la tenſion, des fibres, des pores, & des vaiſſeaux de la peau. Car toutes les parties, & ſur-tout celles qui font les fonctions de couloirs & d'excrétoires, ont leur force, leur ton, leur tenſion particuliere, & leur degré de dilatation; eſpece de mouvement très-neceſſaire aux ſécrétions & aux excrétions, qui dépend principalement de l'abord du fluide nerveux, & de la tenſion des membranes

(*a*) Hagendorn. *Obſ. Cent. I. Obſ.* 28.

nerveuſes. Il eſt donc indiſpenſable au Medecin qui veut emploïer les topiques de commencer par examiner en quel état eſt cette tenſion, non-ſeulement dans les ſujets, mais dans les maladies, & leurs périodes. Car qu'eſt-ce qui ne voit pas que, ſi les pores ſont reſſerrés par la douleur & le ſpaſme, les remedes chauds & ſpiritueux ſeroient mal appliqués, & que ceux qui conviennent doivent être propres à relâcher doucement les parties reſſerrées? Au contraire s'il y a trop de relâchement après la douleur, ce qu'on connoît à l'enflure & à la diminution de la douleur, n'eſt-il pas évident que tous les onguents humides, onctueux, anodyns, ſont nuiſibles, & qu'il faut plûtôt faire uſage des linimens ſpiritueux, & propres à fortifier les nerfs? Une autre réfléxion, c'eſt que, bien que les topiques calment quelquefois parfaitement les douleurs, & rendent la fievre plus traitable, ces effets ne ſe produiſent pas toûjours, même dans le même individu. En deux mots, plus la nature a de force pour faire ſortir la matiere nuiſible, & plus le corps eſt vigoureux, & le mouvement interne des fluides conſiderable, moins il y a de

danger dans l'application convenable des topiques ; mais on doit s'abſtenir ſi la force des mouvemens ſe ralentit, ſi le malade eſt âgé, ou s'il ſurvient en état cachectique. Car l'unique attention du Medecin doit être de ne point empêcher par des remedes externes la diſſipation de la matiere morbifique, mais au contraire de l'aider. Mais comme ces circonſtances demandent une prudence conſommée, il eſt beaucoup plus ſûr de s'abſtenir entierement des remedes topiques, de n'en emploïer que d'internes, & d'entretenir les parties malades dans une douce chaleur. Nous avons encore obſervé que la génération des nodoſités, qui ſe forment ſur-tout dans la Goute fixe, eſt ordinairement la ſuite de l'imprudente application des topiques, & ſur-tout des topiques engourdiſſans & rafraîchiſſans. Cette doctrine eſt celle de Wedelius qui s'explique ainſi ; *beaucoup d'obſervations nous ont appris que les gouteux s'en ſont plûtôt mal trouvés que bien, & même que pluſieurs d'entre eux d'une Goute vague en ont fait une fixe ; & que beaucoup ont contracté des nodoſités pour s'être ſervi de remedes onc-*

lieux, gras, & emplaſtiques (*a*). Galien dit nettement que les nodoſités ſe forment dans la Goute d'une humeur viſqueuſe & épaiſſe, lorſqu'au lieu d'être inſenſiblement réſoluë, des remedes violens la deſſeichent tout d'un coup (*b*); & Fernel obſerve que ces remedes doublent les douleurs (*c*). Au reſte nous ne jugeons pas qu'il faille bannir entierement les topiques dans les douleurs externes des articulations; car, s'il y a une affection invétérée de ces parties avec une eſpéce d'engourdiſſement & d'inſenſibilité, comme il arrive ſouvent dans la vieilleſſe, aïant calmé l'ébullition interne du ſang & des humeurs, les linimens qui fortifient les nerfs, & ſont doüés d'une vertu balſamique, rempliſſent également les deſirs du Medecin & du malade, en raffermiſſant les nerfs, &

(*a*) *Frequenti experientia edocti ſumus plus damni ipſos podagricos inde paſſos, imo plures ex arthritide vaga hoc modo ſibi fixam accerſiviſſe, plurimos vero tophos, quod uſurpaverint unctuoſa, & pinguia emplaſtrica.* Wedel. *de Medicam. Facult.*

(*b*) Galen. *Method. Medend. Lib. IV. cap. 3.*

(*c*) Fernel. *Conſil. XII.*

rappellant dans les parties affoiblies le cours du fluide ſpiritueux qui leur donne le reſſort.

OBSERVATION III.

UN homme d'un temperament mélancholique ſanguin, âgé d'environ quarante-quatre ans, aïant l'habitude du corps ſerrée, fut attaqué dix ans auparavant dans le tarſe du pied de douleurs qui n'étoient pas fort aiguës, & qui cedoient aſſez aiſément aux diaphorétiques. Elles étoient périodiques, & revenoient vers le mois de janvier. Six ans s'étant écoulés, elles devinrent aſſez fortes pour clouer le malade dans le lit, & deux ans après elles étoient encore augmentées. Dans le tems qu'il en étoit tourmenté, il fut frappé d'une violente terreur, qui fut ſuivie d'inquietudes d'eſprit, & d'angoiſſes fort longues; ce qui fit que les douleurs, ſe jettant ſur l'interieur, cauſerent dans le bas-ventre des tourmens accompagnés d'inquietudes, qui tantôt donnoient du relâche, & tantôt reprenoient. Au bout de quelques ſemaines le malade fut obligé de ſe mettre en voïage par un froid extrêmement

vif. Depuis ce tems les douleurs devinrent beaucoup plus vives ; & elles attaquerent le ventre, les bras, l'interieur du goſier. Quelquefois même elles ſe fixoient dans la tête, ôtoient le ſommeil & le repos, & excitoient par l'oreille interne un écoulement de matiere fétide purulente, qui ne ſe faiſoit jamais ſans un ſoulagement conſiderable. Au mois de mai de la même année il fut prendre les eaux froides d'Egra, pendant l'uſage deſquelles les douleurs le laiſſerent reſpirer, & tout alla bien. Mais il les eut à peine finies qu'elles revinrent avec beaucoup plus de vivacité, lui ôtant entierement l'appétit, & lui rendant le ventre très-pareſſeux. L'urine ſortoit de couleur naturelle, mais en petite quantité ; il y avoit abbattement des forces, & le malade ſe plaignoit d'une tumeur fixe & dure au-deſſus de l'ombilic. Il avoit outre cela des nauſées ; il rendoit ſouvent par la bouche une grande quantité de ſalive, & quelquefois il vomiſſoit les alimens, & les médicamens ; parce que ſouvent la douleur ſe portoit vers les parties ſupérieures, reſſerroit le goſier, & s'étendoit juſqu'à l'omoplatte. Le bas-ventre étoit gonflé de vents qui parcouroient

tout le canal inteſtinal avec fluctuation, & grouillement, & qui étant parvenus à l'inteſtin rectum, remontoient ſur le champ, comme s'ils euſſent trouvé la ſortie fermée. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces douleurs étoient périodiques ; car elles venoient à dix heures du matin, à quatre heures après midi, & à minuit. Le malade prit beaucoup de remedes, & l'objet principal du Medecin étoit de rappeller aux pieds la matiere morbifique. En conſéquence il les fit frotter, baigner ; il en fit ouvrir les veines. On en vint enſuite aux ſangſuës ; on donna les nitreux, & les camphrés, dans le deſſein de procurer la tranſpiration ; on n'oublia point l'uſage des carminatifs, ni des ſtomachiques connus par une proprieté balſamique temperée ; & l'on rangea le bas-ventre à ſon devoir au moïen des lavemens, & des doux laxatifs. Rien de tout cela ne réuſſit parfaitement. Il n'y a point de remedes qui ait eu plus de ſuccès que l'infuſion des fleurs de ſureau dans le lait ; car elle calmoit quelquefois les douleurs pendant deux jours. Il y a un mois que je fis prendre au malade mon élixir ſtomachique, compoſé d'extraits balſami-

ques amers, dont l'uſage fréquent aſſoupit les douleurs, & ranima les forces & l'appétit, de maniere que le malade fut en état de ſortir, & de vaquer à ſes affaires. Mais ce mieux ne ſe ſoûtint guéres; car les douleurs revinrent dans la main & le dos, & la tumeur qui occupoit la région ombilicale devint ſenſible au toucher. Enfin, ces maux devenant de plus en plus cruels, le malade y ſuccomba, donnant une preuve palpable qu'il n'y a point d'aſyle contre les pourſuites de la mort.

REFLEXIONS.

ON voit clairement par l'hiſtoire précédente combien eſt opiniâtre, & combien eſt embarraſſante pour les Medecins, la maladie produite par le reflux de la matiere gouteuſe dans l'interieur du corps. Une choſe remarquable c'eſt que cette matiere, qui eſt ſans doute âcre, picotante, & d'une nature plus ou moins fixe ou volatile, ne trouvant point une libre iſſuë lorſqu'elle eſt parvenuë à l'extrémité des membranes des articulations, ſe jette dans le bas-ventre ſur les viſceres membraneux, c'eſt-

à-dire, ſur les inteſtins, qui, compoſés pour la plus grande partie de membranes tendineuſes & nerveuſes, & en conſéquence doüés d'un ſentiment très-exquis, ont un tiſſu, une ſtructure, entierement ſemblable aux ligamens nerveux tendineux & glanduleux des articulations. Et c'eſt ſans doute à raiſon de cette analogie, & de cette reſſemblance de tiſſu, que la matiere morbifique paſſe tantôt des extrémités aux inteſtins, & des inteſtins aux extrémités. Or que telle ſoit la marche, tel le chemin, qu'affecte la matiere gouteuſe qui eſt repouſſée, ce n'eſt pas une découverte de nos jours. Hippocrate l'a remarqué dans pluſieurs endroits, & notamment dans ſes Epidémiques, où on lit, *celui qui étant attaqué de la Goute avoit dans le côté droit une douleur d'inteſtins, étoit plus tranquille, & ſouffroit davantage quand celle-ci étoit calmée* (*a*). Ce que dit ſur ce ſujet Solenander eſt encore fort digne de remarque. » J'ai » traité, dit-il, un homme de condition

(*a*) Hippocrat. *Epidem. Lib. VI. part. IV. aph.* 3. item, *Sect. II.* où on lit, *qui articulari morbo detentus inteſtini dolore dextra parte vexabatur, quietior erat; hoc autem curato, magis dolebat.*

» attaqué d'une Goute invétérée, âgé de
» soixante-cinq ans, qui fut tourmenté
» de la colique. J'étois d'avis qu'on rap-
» pellât la Goute aux pieds par les bains,
» les frictions, l'ouverture des veines de
» ces parties, & je suivois en cela le con-
» seil d'Hippocrate & de Benoît Sylvati-
» cus dans ses Consultations ; mais un
» Medecin plus ancien s'y opposa, & le
» malade mourut. J'ai encore eu occasion
» de faire la même remarque, & j'ai ob-
» servé qu'une femme avoit la colique
» quand elle n'avoit pas la Goute, ce qui
» étoit rare, & qu'elle étoit tourmentée
» par la Goute quand la colique cessoit
» (*a*).

(*a*) *In cura habui nobilem inveterata arthritide occupatum, in sexagesimo quinto ætatis anno constitutum, qui colico dolore reprehensus fuit. Autor eram ut Arthritis revocaretur pedum lotionibus, frictionibus, venæ sectione in pede, monitus ab Hippocrate, & Benedicto Sylvatico in Consiliis. Obstitit autem senior Medicus, & ager interiit. Atqui ego idem plane observavi in muliere, quæ arthritide fere semper laborabat quando a doloribus coli liberata erat, & vice versa cessantibus coli doloribus misere ex juncturis afficiebatur.* Solenand. *Consil. p.* 77.

OBSERVATION IV.

UN homme d'une taille médiocre, âgé d'eviron ſoixante & dix ans d'un tempérament ſanguin, d'une habitude du corps ſpongieuſe & vigoureuſe, ſujet à de fréquentes attaques de Goute, fit uſage il y a quelques mois, pour en calmer les douleurs dans le commencement même de l'attaque, d'une liqueur ſpiritueuſe que ſon Apotiquaire lui avoit envoïée, & dont l'application frequente & continuée diſſipa preſque entierement ces douleurs. Mais après quelques ſemaines il fut tourmenté de tranchées cruelles dans le bas-ventre avec vomiſſement, & forte conſtipation. Le Medecin qui fut appellé, craignant la paſſion iliaque, fit lâcher le ventre par des lavemens, & emploïa interieurement les remedes qui reſiſtent aux inflammations, & qui calment les douleurs. Ils firent non-ſeulement ceſſer le vomiſſement, & lâcherent le ventre, mais ils calmerent tellement la douleur de cette partie, que le malade fut en état de ſe lever, & même de ſortir. Mais peu de tems après il fut repris d'une attaque ſemblable, ſi ce-

n'eſt que le vomiſſement fut plus doux, & les accidens céderent aux mêmes remedes. Quinze jours après nouvelle attaque dans le même goût, qui fut également docile au même traitement. Pour abréger il y eut encore d'autres attaques qui furent guéries de même, mais qui laiſſerent un dégoût pour tous les alimens, lequel fut ſuivi d'une conſomption ſenſible du malade. Pendant tout ce tems il ne ſentit point de Goute; il fut même pendant huit jours exemt de toutes douleurs; mais l'appétit manqua entierement, le bas-ventre ne fit plus ſon devoir qu'avec un ſecours étranger, l'urine devint rouge, il y eut ſeichereſſe continuelle de la bouche avec ſoif, le malade ne put plus ſortir du lit, & païa enfin le dernier tribut.

REFLEXIONS.

LE cours & l'évenement de la maladie que je viens de décrire eſt une utile leçon pour les Praticiens de n'emploïer les ropiques qu'avec beaucoup de circonſpection, & de prudence, dans la Goute qui attaque les vieillards; parce que la nature affoiblie par la vieilleſſe &

la maladie même, ſuccombe à la fin, & devient incapable de pouſſer vers les extrémités, & la circonference du corps, par un mouvement critique & fébrile, la ſéroſité âcre impure qui eſt la cauſe materielle des douleurs des articulations; ce qui fait que cette matiere reſtant dans le corps attaque les membranes nerveuſes & membraneuſes du ventricule & des inteſtins, & cauſe des tranchées; leſquelles, quand elles ſont ſuivies d'inflammation interne, enlevent promptement le malade, ou le minent ſucceſſivement, en produiſant le maraſme, ou bien une chaleur hectique qui conſume inſenſiblement les chairs. Une circonſtance remarquable de la maladie c'eſt que les douleurs gouteuſes ne recommencerent pas, & furent remplacées par accès par des tranchées, le vomiſſement, la ſoif, & la perte de l'appétit, ſymptômes qui ſe diſſiperent cependant par l'uſage des lavemens huileux, des remedes diaphorétiques, & du cinnabre mêlé avec le caſtoreum; ce qui prouveroit en cas de beſoin la correſpondance des inteſtins avec les parties nerveuſes & tendineuſes des mains & des pieds, correſpondance que nous remarquons ſur-

tout dans les ſujets attaqués de la Goute. Car il eſt preſque conſtant dans la pratique de la Medecine que les tranchées cruelles du bas-ventre finiſſent lorſque la matiere corrompuë ſe dépoſe ſur les articulations, & que le reflux de la matiere gouteuſe eſt ſuivi de tranchées cruelle du ventricule & des inteſtins, & de ſpaſmes des mêmes parties. Dans ces cas la deſtruction du ton des premieres voies eſt cauſe que le bas-ventre ne fait plus ſon devoir, & quand on l'y excite par des lavemens, il rend peu d'excrémens, mais beaucoup de vents fétides. Il faut encore remarquer que la perte totale de l'appétit & des forces, la ſoif, & la ſeichereſſe de la bouche, ſont chez les vieillards une preuve certaine d'une fievre lente, & d'une mort imminente.

OBSERVATION V.

UN homme âgé de ſoixante ans, d'une habitude du corps ſpongieuſe, accoûtumé au flux hémorrhoidal, fut attaqué au commencement du printems & de l'automne de douleurs de Goute, mais aſſez douces. Vers la fin de

l'été il mangea beaucoup de fruits rafraîchiſſans, & prit contre les douleurs de ſa Goute une prétendue panacée qu'un Charlatan lui donna. Elle étoit compoſée d'un gros d'opium coupé par morceaux, & mis en digeſtion juſqu'à diſſolution parfaite dans deux onces d'eau ſpiritueuſe de muguet. Le malade prit tous les jours en ſe couchant une cuillerée de cette liqueur, ſuivant ce qu'on lui avoit ordonné, &, comme elle lui procuroit un ſommeil doux & paiſible, il en continua l'uſage pendant pluſieurs ſemaines; ce qui diminua beaucoup les accès dont il étoit habituellement attaqué. Mais au mois d'octobre, quelques ſemaines après leur période ordinaire, la fievre accompagnée d'un abbattement total des forces, de froid des extrémités, & d'un aſſoupiſſement continuel, emporta le malade lorſqu'on s'y attendoit le moins.

REFLEXIONS.

ON ne ſçauroit dire, bien que des obſervations journalieres le confirment, combien il eſt pernicieux d'arrêter par des remedes énergiques les accès

de Goute quand ils ſont devenus habituels, & de retenir dans l'interieur du corps la matiere âcre & cauſtique que la Nature fait ſortir, bien qu'avec douleur, par les excrétoires qui lui ſont propres. Cette indiſcretion produit preſque toûjours des inflammations, des ſpaſmes, des ſphaceles des parties internes; & nous ne faiſons aucun doute que notre malade n'ait été dans ce dernier cas. Il faut remarquer qu'il n'étoit pas poſſible qu'un remede narcotique ne produisît un effet funeſte dans un corps d'une habitude lâche, qui étoit près de la vieilleſſe, & que l'abus des fruits rafraîchiſſans, avoit déja affoibli. En effet les obſervations des Praticiens les plus dignes de foi nous apprennent que le ſeul abus des rafraîchiſſans a cauſé la mort aux goutteux.

OBSERVATION VI.

IL y a bien près de quarante ans que, faiſant la fonction de Medecin Provincial de la principauté d'Halberſtad, je fus conſulté par un Conſeiller de la Régence, dont le pere étoit hypochondriaque & goutteux, & qui depuis dix ans,

il en avoit alors à peine trente-quatre, étoit affligé des accidens hypochondriaques, & des douleurs de la Goute. Ses attaques venoient principalement au printems & en automne, & commençoient par une peſanteur des membres accompagnée de laſſitude, & d'augmentation de l'appétit. Il ſuccedoit un friſſonnement avec froid des extrémités & tremblement, & de fréquens vomiſſemens qui lui faiſoient rejetter en abondance une liqueur pituiteuſe fort corroſive, qui lui agaçoit les dents, & bouillonnoit ſur le plancher. La fievre venoit enſuite, & le troiſiéme, ou le quatriéme jour les pieds étoient attaqués de douleurs vives, qui continuoient ſouvent pendant pluſieurs ſemaines, & ſe terminoient par l'éruption d'une ſueur fétide, qui ſentoit l'aigre, & qui duroit pluſieurs jours. Il y avoit ceci de remarquable que ſi les vomiſſemens ne précedoient pas l'attaque, elle étoit toûjours plus longue & plus cruelle. De tous les remedes dont il fit uſage pendant pluſieurs années, il n'y en a point qui lui aient procuré plus d'adouciſſement & de ſoulagement, qu'une poudre abſorbante nitreuſe, & la teinture de fleurs de

muguet tirée avec un eſprit de vin non rectifié, & chargée d'une ſixiéme partie de teinture de Caſtoreum. Ce malade mourut a Berlin d'une fievre aiguë dans ſa cinquantiéme année, & aïant été ouvert on trouva le pancréas entierement ſquirrheux, & les glandes du méſentere fort gonflées.

REFLEXIONS.

L'EXPERIENCE nous apprend que l'affection hypochondriaque, quand le ſujet avance en âge, devient gouteuſe, & il n'eſt pas difficile d'en donner de bonnes raiſons. Car ces deux maladies attaquent les perſonnes naturellement foibles, & principalement ceux qui ſont nés de parens qui en étoient affligés; & le vice primordial qui les produit eſt ſurtout le dérangement de la digeſtion des alimens, l'abondance des ſucs cruds, & le deſordre des excrétions qui ſervent à purifier le ſang & les humeurs. J'ai d'ailleurs quelques exemples d'hypochondriaques & de gouteux morts d'autres maladies, dans les corps deſquels, entre autres dérangemens des viſceres, on trouva le pancréas ſquirrheux; &

toutes les fois qu'il s'eſt trouvé tel, il y a toûjours eu dans les premieres voies une grande quantité d'humeurs acides & piquantes, qui ſont toûjours la vraie cauſe de l'augmentation contre nature de l'appétit, des inquiétudes cardialgiques, de la pareſſe du ventre, des rots, & du vomiſſement de matieres fort acides. Or perſonne de ceux qui ſont en état de déduire des principes d'une phyſique méchanique la génération des maladies, n'ignore combien l'acide eſt ennemi du ſang, & qu'en détruiſant ſa temperature bénigne & gélatineuſe, & même ſa fluidité, il produit une épaiſſeur contre nature, & par le retardement qu'il cauſe aux excrétions, une cacochymie viſqueuſe & tartareuſe. Auſſi me trouvai-je toûjours bien, lorſque je traite des hypochondriaques, des néphrétiques, & des gouteux, de leur faire prendre des abſorbans terreux ſans mélange, ſoit pour calmer les ſymptômes, ou pour opérer la guériſon, s'il eſt encore poſſible; & j'ai obſervé que ces abſorbans forment quelquefois un ſel neutre, qui ſouvent lâche le ventre beaucoup plus que ne feroit un purgatif. En conſéquence des mêmes principes j'or-

donne encore le fréquent uſage des élixirs amers modérément balſamiques préparés avec des menſtrues lixiviels. Je termine cette réfléxion en priant d'obſerver une circonſtance notable de l'hiſtoire que je viens de décrire, circonſtance que j'ai déja ſouvent remarquée dans d'autres cas, que les attaques de Goute ſont toûjours plus légéres lorſqu'avant qu'elles commencent la nature d'elle-même, ou avec le ſecours de l'art, ſe dégage par le vomiſſement de l'amas d'humeurs corrompues dont elle eſt ſurchargée; preuve certaine que l'origine des douleurs eſt dans les premieres voies. Cette doctrine eſt conforme à celle de Martianus qui dit, *je connois des gouteux qui ont eu des attaques de leur maladie par rapport aux acides qu'ils avoient dans l'eſtomac, & qui ont été délivrés de leurs douleurs, ou du moins ſoulagés, après avoir vomi des acides* (*a*). Elle eſt auſſi confirmée par Sylvius, qui dit formellement que le traitement de la Goute par les vomitifs eſt très-avantageux, & que ſon utilité

(*a*) *In arthriticis doloribus ob acorem in ventriculo peccantem a doloribus correptos memini, qui ab iiſdem liberati vel levati fuerunt, ubi acida evomuiſſent.* Martianus.

lui eſt connue par beaucoup d'exemples (*a*). Il ajoûte au même endroit que non-ſeulement le vomiſſement a prévenu l'attaque imminente, mais qu'il a calmé celles qui ne faiſoient que commencer. Proſper Alpin dans ſa *Medecine des Egyptiens* dit encore qu'il a vû beaucoup de malades qui avoient été tourmentés de douleurs de Goute, ou de néphrétique, à qui le fréquent uſage des vomitifs a procuré un ſoulagement conſiderable.

OBSERVATION VII.

UN homme de la premiere conſideration, âgé de plus de ſoixante ans, & que ſes ſervices ont mis dans une place diſtinguée de cette Province, où il eſt Conſeiller de la Régence, d'une conſtitution délicate & ſenſible quant au corps & à l'eſprit, a reçu le jour d'un pere qui a été gouteux preſque toute ſa vie, & qui a eu les pieds remplis de nodoſités. Il y a près de trente ans qu'il fut tourmenté de ſymptômes hypochondriaques, rhumatiſans, & gouteux,

(*a*) Sylvius, *Opp. p. 786.*

qui

qui devinrent plus violens à meſure qu'il avançoit en âge. Bien qu'il ſuivît un régime extrêmement réglé, & qu'il menât une vie ſans reproche, il ne laiſſoit pas d'être cloüé dans le lit deux fois par an, au printems & en automne, par une attaque de Goute qui duroit plus ou moins de tems. Il arrivoit auſſi que par extraordinaire l'attaque ne venoit pas dans le tems accoûtumé; & comme alors la matiere corrompue reſtoit mêlée aux liqueurs vitales, il étoit tourmenté de beaucoup de ſymptômes, & de ſymptômes très-fâcheux. Tels étoient des rots preſque continuels, des palpitations du cœur, un tremblement des membres, des agitations involontaires, une douleur de tête aiguë, tiraillante, élançante, vers les tempes, & vers la nuque, accompagnée d'un deſordre des penſées, & d'un affoibliſſement de la mémoire. Il conſulta M. Strauchius Premier Medecin de Marſbourg, & moi. Ce Docteur, qui avoit été pluſieurs fois aux eaux de Carles-Bade, ne balança pas à répondre à la queſtion que lui fit le malade ſi ces eaux convenoient à ſa ſanté, qu'il les lui croïoit fort avantageuſes, & je fus de ſon avis. Notre malade s'y rendit donc

avec mon Confrere, & les aïant priſes avec tout le régime convenable, à la troiſiéme & derniere repriſe, il fut attaqué d'un accès de Goute extrêmement violent, qui ne dura pourtant que ſept jours, & qui mit fin à tous les autres accidens. Le malade ſe trouva ſi bien de ce remede, qu'il le reprit encore deux fois; & ce fut toûjours avec le même ſuccès.

REFLEXIONS.

JE pourrois compiler un grand nombre d'exemples qui prouveroient la vertu admirable & incomparable de ces eaux pour ſurmonter les maladies cruelles & opiniâtres que produit le ſéjour de la matiere gouteuſe dans le ſang, ou ſon reflux cauſé par quelque imprudence; vertu qui conſiſte à repouſſer la matiere morbifique de l'interieur à ſon ancien ſiége; ce qui eſt promptement ſuivi de la ceſſation totale des accidens les plus dangereux que cette matiere produiſoit. Car j'ai vû des coliques ſpaſmodiques, des aſthmes convulſifs, des affections ſoporeuſes, des maladies mélancholiques jointes avec un dérangement de la rai-

ſon & des ſenſations, des toux très-opiniâtres, & des engorgemens des poumons, qui n'avoient d'autre cauſe que le ſéjour de la matiere gouteuſe dans le ſang, ou ſon reflux, ſurmontés & guéris avec tout le ſuccès poſſible; ſur-tout quand on ne ſe contentoit pas de prendre ces eaux une fois, & qu'on les prenoit deux ou trois.

OBSERVATION VIII.

UN Colonel, homme de qualité, qui ne demeure pas loin de cette ville, maigre de corps, & cependant fibreux & robuſte, âgé de plus de ſoixante-ſix ans, m'appella pour une maladie grave, & même mortelle, dont il étoit attaqué. Il y avoit dix ans qu'il étoit ſujet à des douleurs de Goute, aſſez douces à la vérité, qui revenoient au printems, & qui étoient remplacées, lorſqu'elles manquoient, par de cruelles douleurs du bas-ventre, ou, pour mieux dire, par des contractions ſpaſmodiques des inteſtins. Il y a un an que ce Gentilhomme au commencement de l'hiver, à la ſuite d'un refroidiſſement conſiderable, & d'un mouvement violent d'indignation,

agitations involontaires & les inquietudes des parties voiſines du cœur ſe mirent de la partie. L'uſage des remedes convenables fit ſortir la matiere morbifique des parties qu'elle attaquoit, & les ſymptômes commencerent à ſe calmer. Mais cette matiere ne fit que changer de place, & elle ſe dépoſa ſur la région inguinale aſſez près du membre viril, & dans les muſcles qui ſont dans cette partie, où après une douleur & une inflammation conſiderables, elle forma un grand dépôt, lequel aïant été ouvert après la ſuppuration faite rendit pluſieurs fois plus d'une livre de pus. Pendant qu'il commençoit à ſe conſolider, les pieds furent attaqués de douleurs très-vives, qui cederent à leur tour aux remedes, ne laiſſant dans la partie qu'une foibleſſe, & une tumeur œdémateuſe. Cette maladie ſi délicate, & ſi embarraſſante, dura environ trois mois, après leſquels le malade recouvra une ſanté parfaite.

REFLEXIONS.

LES remedes que j'emploïai pendant tout le cours de cette maladie ne furent que des lavemens & des cata-

plaſmes, & un mélange de décoction d'orge, d'eaux de chardon-benit, de fleurs de ſureau, & de ceriſes noires, animé de ma poudre béſoardique légérement camphrée, de ſuc de citron, de ma liqueur anodyne minérale, & de ſuc de pavot blanc. Quelquefois j'y ajoûtois par doſe quelques gouttes de *mixtura ſimplex*. Ce remede fut réiteré plus de vingt fois. Je lui faiſois prendre encore une infuſion en maniere de thé de feuilles de véronique & de ſauge, de fleurs de ſureau, & de graine de fenouil; & pour boiſſon ordinaire notre décoction accoûtumée, dont je recommandois de boire beaucoup. Quelquefois j'en entremêlois l'uſage d'un électuaire ou d'un élixir pectoral, parce que la toux fatiguoit beaucoup le malade. Au reſte je ne me ſouviens pas d'avoir vû dans aucune maladie une métaſtaſe auſſi conſiderable que celle que preſente notre obſervation. Ceux qui veulent approfondir les ſecrets de la nature, & de la Medecine, peuvent apprendre de l'hiſtoire & de la cure de cette maladie que tel eſt le caractere, & telle la temperature de la matiere qui produit & entretient les douleurs des articulations, qu'il n'y a guéres de remedes

capables de la changer, de l'alterer, & de matter ſa qualité pernicieuſe. Car, bien que dans notre obſervation elle ait quitté ſon ſiége, elle a toûjours conſervé ſon caractere ennemi, & ſa temperature, qui lui a fait produire des ravages dans pluſieurs autres parties; d'où il ſuit que les remedes que les Chimiſtes, & les Medecins peu expérimentés, vantent ſi fort, ne produiſent point d'effet ni de ſoulagement au malade, & ne ſont propres qu'à produire de l'argent à ceux qui les diſtribuent. Il ne reſte donc d'autre parti à prendre à un Medecin prudent, & honnête homme, appellé pour traiter une maladie de cette nature, que de tâcher de garantir des atteintes de la cauſe morbifique les parties du corps qu'elle a reſpectées, & d'emploïer des remedes propres à réſoudre doucement, & à faire diſſiper par une douce tranſpiration, la matiere qui produit les accidens.

OBSERVATION IX (*a*).

UN homme de diſtinction, François de nation, qui eſt dans ſa ſoixante-quatriéme année, d'un temperament

(*a*) Cette obſervation, & les ſuivantes,

cholérique ſanguin, accoûtumé à la bonne chere, & qui a beaucoup voïagé, ſouvent par de très-mauvais tems, a toûjours été attaqué des fluxions rhumatiſantes, & catarrheuſes. Etant encore jeune il fut tourmenté de douleurs vagues, de compreſſion, & de peſanteur, tantôt dans la poitrine, & tantôt dans les omoplates, qui ſe terminerent par une Goute ſciatique. Il en fut guéri par la boiſſon & par les bains d'eaux minérales (*a*). Mais environ trois ans après un violent exercice fait à cheval fit renaître la ſciatique, qui ſe jetta principalement ſur le côté droit, au lieu qu'elle avoit attaqué le gauche. Elle céda encore à l'uſage des mêmes eaux. Au bout de quelques années les fluxions rhumatiſantes & les douleurs vagues revinrent, & attaquerent principalement le col & le dos. A l'âge de trente-quatre ans, changées en vraie Goute, elles tourmenterent cruellement les poucés des deux pieds. L'année ſuivante nouvelle at-

ſont tirées des Conſultations Médicinales de l'Auteur, Sect. IV. de l'édition de Geneve, auſquelles l'Auteur renvoie à la fin de ſes Réflexions ſur l'Obſervation VIII.

(*a*) L'Auteur les nomme *Amaſiane*.

taque aux pieds, que fit disparoître l'application du moxa; mais cette brûlure produisit un petit ulcere très-rebelle, à cause de l'écoulement continuel d'une sérosité fort âcre, qui fut cause qu'il ne se consolida qu'au bout de deux mois.

Le malade partit alors pour l'Italie, où il passa trois ans sans aucune incommodité, mais étant revenu l'hiver en Allemagne, il sentit pendant long-tems dans les omoplattes ses douleurs accoûtumées. Quand elles furent un peu calmées, il partit pour l'armée, où, aïant été obligé de passer un jour entier dans un endroit humide & marécageux, il eut sur le champ une attaque de Goute. Une pareille occasion donna l'année suivante naissance à une nouvelle, & il s'y joignit un spasme du col si douloureux que le malade n'y pouvoit souffrir le plus léger attouchement. Cette roideur, & cette tension du col, ont tellement augmenté depuis ce tems, à cause du froid & de l'humidité auxquels le malade a été souvent exposé, qu'à peine cette partie peut-elle se mouvoir.

Il y a plus de vingt ans qu'il endure les rigueurs d'une Goute qui devint d'année en année plus considerable, & qui ne

commence jamais ſans une eſpece de fievre ſymptomatique. Il y a neuf ans qu'à ces maux s'eſt joint une néphrétique calculeuſe, & pendant ſes douleurs les attaques de Goute ont ordinairement été plus douces, au moïen de l'excrétion qui s'eſt faite avec les urines de graviers, ou de petites pierres. Les pieds n'ont point été les ſeules victimes des fureurs du mal; tout le corps a été tourmenté de douleurs vagues, qui ſouvent ont produit des nodoſités, dont il ſubſiſte encore quelques-unes dans les articulations des mains.

Dans ces circonſtances, outre un régime très-exact, le malade s'eſt fait ſaigner & ſcarifier à des tems fixes, il a pris beaucoup de laxatifs, a ſouffert l'application du moxa, & s'eſt ſervi de divers remedes, même ſympathiques. Il a auſſi emploïé le ſyrop de longue vie, & en conſéquence il a été moins ſouvent expoſé aux retours de la Goute; mais elle eſt revenuë peu de tems après & plus fréquente, & plus douloureuſe.

Il y a un peu plus de deux ans que s'étant mis dans une violente colére au déclin de ſon attaque de Goute, elle eut une rémiſſion ſoudaine, qui le fit

tomber dans une colique venteuſe, avec inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, chaleur fébrile, & efforts pour vomir. Aïant été conſulté je ſoupçonnai le reflux de la Goute, & les ſymptômes cederent aux poudres compoſées de cinnabre, & de nitre, & aux digeſtifs, qui rappellerent la Goute aux pieds. Peu de tems après il ſe déclara une douleur cruelle des lombes & du rein gauche, avec difficulté de reſpirer, vomiſſemens, tranchées, conſtipation, diminution des urines, & perte d'appétit. J'avertis le malade d'éviter ſoigneuſement tous les remedes expulſifs, & ceux qu'on honore du nom de lithontriptiques, parce qu'en attirant ſur les reins une plus grande quantité de ſang, ils produiroient un obſtacle conſiderable à la ſortie des graviers. Mes avis ne l'empêcherent pas de ſe mettre entre les mains d'un Medecin qui attaqua le mal avec des expulſifs, des carminatifs, des remedes tirés du caſtoreum & de l'opium. En conſéquence le malade ſe trouva dans un danger imminent, que des émulſions, & des potions diapnoïques détournerent ſi heureuſement, qu'il rendit ſans beaucoup de douleurs une pierre de la groſſeur

d'une féve. Mais peu de jours après il fut attaqué de la Goute au genouil & au pied, & la chaleur contre nature qui ſe déclara fut ſi vive qu'elle produiſit un délire. L'uſage des poudres abſorbantes, nitreuſes, & du cinnabre, fit encore diſparoître ces accidens. Peu de tems après une douleur néphrétique affligea le rein droit, & elle ne ſe calma que par la ſortie d'une pierre. Voilà l'hiſtoire des maux auſquels le malade eſt ſujet, & dont il demande à être guéri, & préſervé.

CONSULTATION.

UNE maladie auſſi invétérée, & auſſi enracinée, que celle dont ſe plaint le malade, ne laiſſe dans un âge auſſi avancé que peu d'eſperance d'une guériſon parfaite; mais il n'y a point de doute que, s'il veut ſuivre les conſeils ſalutaires qu'on lui donnera, il ne puiſſe reſſentir un ſoulagement conſiderable, ou du moins être garanti des dangers les plus preſſans. Je ne m'arrêterai pas à des recherches pathologiques ſur les accidens de la maladie, je me contenterai de
ler des remedes les plus propres à la
ager.

Je commencerai d'abord par la boiſſon dont il doit faire uſage ; & je lui conſeille de s'abſtenir totalement des vins de France, de Franconie, ou du Rhin, ainſi que de la bierre. Il fera bien de ne ſe ſervir aux repas que d'un vin de Hongrie, & pour boiſſon ordinaire que de la décoction ſuivante. Prenez racines de ſcorſonnere trois onces ; ſquine, ſalſepareille, de chacune deux onces ; racines de benoite, écorce de quinquina, de chacune une once ; graine de fenouil, & d'anis des Indes, de chacune un gros & demi ; coupez ce qui doit l'être, & faites une décoction dans une quantité d'eau ſuffiſante.

Il faut enſuite avoir ſoin du bas-ventre, & en entretenir continuellement la liberté. On ſe ſervira utilement à cet effet d'une once & demie de manne dans une infuſion de véronique coupée avec du lait, pour en tempérer l'acrimonie. On prendra cette potion le matin, & la veille après midi vers les cinq heures une drachme d'ieux d'écreviſſes avec un ſcrupule de magnéſie. On réiterera ces remedes toutes les ſemaines.

Tous les mois, vers la nouvelle Lune, on fera des ſcarifications aux parties ſu-

jettes à la Goute, & de deux en deux mois on appliquera au dos & aux pieds des ventouſes ſcarifiées, au moïen de quoi on ne fera plus de ſaignée, comme il eſt à propos. Avant la ſcarification le malade prendra une infuſion de véronique, de chardon-benit, & de graine de fenouil. Et, pour adoucir les crudités qui ſont, ſuivant les apparences, dans les premieres voies, & aider les forces digeſtives de l'eſtomac, le malade prendra à ſon dîner quatre-vingt gouttes de notre élixir balſamique amer, qui eſt fort temperé, & n'eſt point extrait avec un menſtrue ſpiritueux.

Si l'attaque ſurvient, outre une abondante boiſſon chaude de la décoction que j'ai décrite plus haut, on fera prendre au malade une poudre de cinnabre avec le ſaffran, le caſtoreum, & la poudre du Marquis; &, pour calmer les douleurs, on fera ſur les pieds une embrocation compoſée de ma liqueur anodyne minérale mariée avec le nitre artificiel. Ces remedes ſuffiront pour adoucir le mal, ſur-tout s'ils ſont aidés par un régime exact, & que le malade évite avec beaucoup de ſoin tout ce qui peut lui agiter l'eſprit; c'eſt ce que je ſouhaite ardemment.

OBSERVATION X.

UN étudiant âgé de vingt-quatre ans, d'un temperament ſanguin, d'une conſtitution délicate, qui a reçu le jour d'un pere gouteux, & qui pendant ſon enfance & ſa jeuneſſe a fait bonne chere, & principalement uſage de vin de Hongrie, a cependant paſſé preſque tout le tems de ſa vie ſans maladie ſérieuſe, & même ſans autre incommodité qu'un vomiſſement critique ſpontané qui venoit autrefois périodiquement vers les deux équinoxes. A l'âge de dix-huit ans, il commença à être attaqué d'une vraie Goute, que l'uſage exterieur des eaux chaudes de Landbergen en Siléſie, a calmé, mais n'a pas empêché de revenir au mois d'avril ſuivant. Aïant encore eu recours aux mêmes eaux, elles le délivrerent une ſeconde fois de la Goute; mais s'étant fait ſaigner du bras droit au retour des eaux, il fut attaqué d'une toux extrêmement fatiguante, qui dura deux mois entiers. A l'âge de vingt ans on l'envoïa dans l'univerſité, où aïant ſuivi pendant ſix mois entiers un régime mal ſain & déréglé, il fut au

commencement de l'été attaqué si vivement de douleurs gouteuses des pieds & des genoux qu'il fut cloué dans le lit pendant deux mois. Il se fit saigner au pied à l'approche de l'équinoxe d'automne, &, comme l'hiver se passa tranquillement, il fit réiterer le même remede au printems. Il n'empêcha pas la Goute de revenir au milieu de l'été; les douleurs furent seulement moins vives; mais y aïant encore eu recours vers le commencement de l'automne, l'hiver fut paisible. Le malade, aïant négligé ce remede au commencement du printems, il commença par être fatigué de rêves cruels, & pleins de terreurs & d'angoisses; qui furent suivis de la Goute, après qu'il eut pris un purgatif qui le fit aller dix fois au bassin. En conséquence il eut encore recours aux bains de Landbergen, mais il fut attaqué à son retour de grandes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, de difficulté de respirer, de toux, de gonflemens du bas-ventre, de tranchées des intestins, & d'une tumeur dure de l'hypochondre droit vers le foie, avec un sentiment de pesanteur, qui s'étendoit jusques dans le côté gauche, & qui devenoit plus

douloureux dans l'inſpiration, ou tout autre mouvement du corps, enfin d'agitations pendant ſon ſommeil. Ces accidens, entremêlés de tems en tems de ceux de la Goute, réſiſtent à toutes les eſpéces de remedes, & cette maladie tourmente encore à preſent très-cruellement le malade.

CONSULTATION.

LES douleurs gouteuſes qui fatiguent le malade viennent ſans aucun doute d'un vice héréditaire, puiſqu'elles l'ont attaqué pendant ſa jeuneſſe, âge où cette maladie n'eſt point ordinaire. En effet toutes les affections gouteuſes invétérées, & qui ont jetté de profondes racines, dépendent d'une foibleſſe que les parties ſolides ont contractée par la longueur de la maladie. De-là vient une digeſtion languiſſante, & la génération d'humeurs âcres & impures, qui, portées au bout d'un certain tems dans les articulations fort affoiblies, où elles entrent en ſtagnation, tiraillent & picottent les parties nerveuſes & tendineuſes, & y cauſent des tumeurs, & des douleurs inflammatoires. Mais quand il y a un vi-

ce héréditaire, il faut s'en prendre principalement à la foibleſſe naturelle des membranes & des parties motrices, qui produit non-ſeulement une maladie plus opiniâtre, mais même bien plus de ſymptômes, & de ſymptômes plus fâcheux. C'eſt pourquoi les affections héréditaires demandent beaucoup plus d'attention dans le régime, & un traitement plus circonſpect, & ſur-tout qu'on évite avec tout le ſoin poſſible tout ce qui eſt capable d'augmenter la foibleſſe des parties ſolides. En conſéquence la bonne chere, les excès de bouche, les boiſſons ſpiritueuſes, le chagrin, les paſſions amoureuſes exceſſives, le travail d'eſprit déréglé, les purgatifs, les fréquentes ſaignées, les anodyns mal placés, les opiatiques, & le grand froid, ſont de vrais poiſons. On a auſſi remarqué que les bains des eaux thermales, par le relâchement qu'ils cauſent aux parties, font plus de mal que de bien, ſur-tout aux perſonnes exténuées, & qui ont un ſang ſec & chaud, à moins qu'on n'y joigne l'uſage interne des mêmes eaux, ou des eaux aigrelettes.

Après ces réfléxions générales venons à notre malade en particulier. Les dou-

leurs gouteuſes ne ſe bornent pas chez lui aux pieds & aux genoux, mais s'étendent juſqu'aux hypochondres. Car les ſpaſmes & les vents qui font tant de ravages dans les hypochondres & la poitrine, qu'ils ſurpaſſent même la rigueur des douleurs gouteuſes, n'ont d'autre cauſe, après la ſtagnation des humeurs dans le bas-ventre, que le dépôt de la matiere gouteuſe ſur les nerfs de ces parties. Le vrai moïen de remedier à tous ces maux eſt principalement de remplir les indications ſuivantes ; de fortifier tout le genre nerveux, & ſurtout l'eſtomac & les inteſtins, & d'entretenir l'ordre naturel des excrétions par le bas-ventre, la peau, & la veſſie. Par ces moïens la circulation du ſang & des humeurs redevenant égale, on préviendra la génération de la matiere corrompuë, âcre, & tartareuſe, & par conſéquent il ne ſe formera plus de foïer des douleurs gouteuſes.

Le malade ne doit point, jeune comme il eſt, deſeſperer de parvenir au but que nous nous propoſons, pourvû qu'il commence par changer d'air, & qu'il paſſe quelque tems ſous un ciel plus pur & plus tempéré. En effet on ne peut dire

combien le changement d'air eſt avantageux à la cure de ces maladies ; & je pourrois citer beaucoup d'exemples de perſonnes qui en étoient attaquées, leſquelles en ont été parfaitement guéries par des voïages faits en Italie, ou en France. Il faut que le malade faſſe fréquemment un exercice moderé, & qu'il ſe faſſe ſaigner du pied aux environs des deux équinoxes. Au lieu du vin & de la bierre, qui eſt nuiſible dans cette maladie, il uſera de la décoction ſuivante. Prenez racines de ſquine, de chicorée ſauvage, & d'ariſtoloche, de chacune deux gros ; faites-les bouillir pendant une demi-heure dans une meſure & demie d'eau de fontaine, ajoûtant ſur la fin un peu de cannelle. Mêlez cette décoction avec une meſure d'eau pure froide, & que le malade en boive un grand coup le matin & à quatre heures après midi. Il en fera auſſi ſa boiſſon ordinaire, en y ajoûtant une demi-meſure d'un vin vieux de Moſelle.

Je lui conſeille encore de prendre tous les quinze jours dix-ſept de mes pilules balſamiques ; & l'électuaire ſuivant contribuera merveilleuſement à fortifier l'eſtomac, & tout le genre ner-

veux. Prenez écorce de quinquina une demi-once, ariſtoloche longue, vrai coſtus, geroſle, fleurs de camomille ordinaire, écorce de caſcarille, noix muſcade, de chacun deux gros; julep de roſes quatre onces; eſprit de vitriol trente gouttes; huiles de cedre, de menthe, de macis, de chacune dix gouttes; baume du Perou un demi-gros; mêlez, faites un électuaire, où l'on pourra ajoûter le ſaffran, ou la thériaque. On en donnera un gros, ou s'il échauffe, un demi-gros, deux ou trois fois la ſemaine; ſi c'eſt le matin, en buvant par deſſus une infuſion faite à la maniere du thé; ſi c'eſt le ſoir, avec la décoction ci-deſſus décrite. Le malade ſe garantira ſoigneuſement les pieds de toute eſpece de froid, & d'humidité; il y fera de tems en tems une embrocation avec mon baume de vie, & ſur-tout s'aſſujettira ſcrupuleuſement à un régime réglé.

OBSERVATION XI.

UN homme de condition, âgé de trente-trois ans, d'un temperament ſanguin, d'une chair ſpongieuſe,

qui ſe ménage peu ſur le vin & les plaiſirs de l'amour, fut attaqué dans ſa jeuneſſe d'une galle ſcorbutique produite par l'impureté du climat ſous lequel il vivoit, lequel eſt fécond en ſcorbut. Aïant inutilement emploïé beaucoup de remedes, il crut emporter ſa galle par la ſalivation mercurielle, & prit dans cette intention trois doſes de turbith minéral; lequel, aïant trompé ſes eſperances, l'obligea de recourir aux onguens mercuriels, qui ne réuſſirent pas mieux. Il ſe mit donc entre les mains d'un Chirurgien, & prit le ſoir par ſon conſeil un électuaire qui commençoit par le faire ſuer, & le purgeoit après minuit. L'effet de ce remede fut de faire paſſer la galle, mais peu de tems après le malade eut dans le genouil des douleurs de Goute, leſquelles, venant à ſe diſſiper, furent remplacées par un crachement de ſang, dont il n'y eut d'autre ſuite qu'une toux ſeiche qui dura quelque peu, & que la graiſſe humaine guérit aiſément.

Il y a environ quatre ans qu'après de grandes fatigues du corps il fut ſaiſi aux genoux de douleurs ſi aiguës que les attouchemens les plus légers lui faiſoient

jetter des cris amers. Un mois après, à la ſuite d'une colére violente, il ſe déclara de vraies douleurs de Goute qui ſe fixerent ſur tout le pied, & cauſerent un raccourciſſement du genouil droit. Depuis ce tems il fit uſage d'une décoction des bois & des racines réſolutives, pendant lequel il eut encore quelques attaques de Goute, mais qui n'affecterent que le genouil malade, le malléole, & le pouce du pied. Il n'y a pas long-tems qu'il prit d'un baume de longue vie, qu'on lui envoïa de Dreſde, mais qu'il abandonna promptement voïant qu'il lui ôtoit l'appétit. Le malade a pris les eaux d'Egra il y a trois ans, & il y eſt retourné l'année ſuivante. Leur effet a été de lui rétablir la ſanté, & de faire couler quelquefois le ſang hémorrhoidal, au grand ſoulagement de la Goute. Elles lui ont pourtant laiſſé l'eſtomac un peu foible. Le flux hémorrhoidal eſt peu conſiderable; cependant s'étant arrêté pendant trois mois depuis fort peu de tems, l'attaque de Goute a été beaucoup plus violente, & la maladie s'eſt fixée ſur les pieds & les genouils. Depuis ce tems, dès que le malade eſt attaqué de la Goute, il prend les

pilules d'Immanuel de Nuremberg, qui, teignant de ſang ſes excrémens, le délivrent ſur le champ de ſon mal. Depuis très-peu de tems cet écoulement vient tous les quinze jours, ſans cauſer rien de fâcheux. Il eſt ordinairement annoncé par une eſpece de gonflement du viſage, & par des tranchées; & quand il ceſſe, les vents & les inquiétudes des parties voiſines du cœur ſurviennent tout à coup. Le ventre eſt communément libre, &, s'il ſe ferme, la maladie augmente.

Au reſte il ne faut pas oublier que le malade dans ſa jeuneſſe étoit ſujet au ſaignement de nez; qu'il eut il y a dix ans un crachement de ſang; qu'en conſéquence il ſe faiſoit ſaigner une ou deux fois chaque année; & que les douleurs de Goute ſont ſurvenuës pour avoir interrompu cet uſage. C'eſt ce qui a déterminé le malade à revenir à ce remede; & à ſe faire faire d'amples ſaignées, qui ont toûjours été ſuivies du flux hémorrhoïdal. Le malade ſe deſſeiche, & la longueur de ſa digeſtion l'engage à boire à chaque repas un verre de vin du Rhin. Il a peu d'appétit, & un ſommeil agité, & plein de terreurs.

Il

Il faut encore faire cette remarque ſur les accès de Goute, qu'ils ſont plus violens au printems qu'en automne. Dans cette derniere ſaiſon ils ne ſont point accompagnés de chaleur contre nature, dans la premiere il y a chaleur & ardeur très-violentes, entremêlées d'un froid ſuivi de ſueur, & depuis peu ils ſe terminent par la ſéparation de la peau des mains & des pieds, & par des nodoſités aux doigts. Voilà les accidens dont le malade voudroit être ſoulagé, & il ſouhaite de ſçavoir ſi les eaux chaudes de Carles-Bade lui conviennent.

CONSULTATION.

J'ESTIME que la maladie dont on m'a communiqué le détail, & qui tourmente ſi cruellement le malade, vient originairement d'une grande foibleſſe des parties nerveuſes de tout le corps; d'une diſpoſition de ces parties, ſur-tout du ventricule, aux mouvemens ſpaſmodiques; & de la foibleſſe des forces qui operent la digeſtion. Le premier deſavantage qui eſt la ſuite de ces diſpoſitions eſt l'impureté & l'acrimonie du chyle, & de toutes les liqueurs vitales,

vices qui ne peuvent manquer de s'y trouver toutes les fois que le ton de l'eſtomac eſt languiſſant, & qui eſt l'occaſion qui détermine le ſang à ſe porter aux parties externes, ſur-tout au printems, ſaiſon où il ſe fait dans le corps une grande alteration, & à produire des douleurs vagues. Ajoûtons à ces cauſes le tempérament ſanguin du malade, très-propre à amaſſer une grande quantité de ſang. De-là vient que pendant ſa jeuneſſe le ſuperflu de cette liqueur s'eſt fait jour par le nez, & puis par les poulmons; & que, ces excrétions s'étant ſupprimées avec l'âge, pendant que la foibleſſe de l'eſtomac & des inteſtins ne faiſoit qu'augmenter, le ſang, en s'arrêtant dans les vaiſſeaux de la veine-porte, a regorgé dans les veines hémorrhoidales, par leſquelles il s'eſt fait jour. Or ſi cet écoulement, quand il eſt bien réglé, eſt très-propre à prévenir les graves affections ſpaſmodiques, & autres, lorſqu'il eſt ſupprimé, ou qu'il ſe fait avec peine, il en arrive au corps de grands dommages. Car le ſang retenu engorge les vaiſſeaux ſanguins du bas-ventre, & ſur-tout ceux des inteſtins, &, leur cauſant des extenſions forcées, il produit de fâcheuſes

contractions des parties nerveuſes, leſquelles repouſſent le ſang avec plus de vîteſſe & d'abondance vers les parties ſupérieures, & produiſent dans la tête des douleurs, des vertiges, l'ivreſſe; dans les hypochondres, des inquiétudes, & des difficultés de reſpirer; & dans les parties externes des douleurs gouteuſes, s'il y a âcreté dans les humeurs.

Or tous ces ſymptômes doivent principalement ſe rapporter à la foibleſſe du genre nerveux, laquelle peut avoir été produite dans notre malade par bien des cauſes differentes, ſi la diſpoſition héréditaire n'y entre pour rien. Je mets en tête l'abus du vin & des plaiſirs de l'amour, auſquels le malade s'eſt trop livré dans la jeuneſſe, & je crois que c'eſt de-là qu'eſt venuë la galle, prétendue ſcorbutique, dont il a été attaqué. Il faut en ſecond lieu s'en prendre à la ſalivation qu'on a excitée tant par l'uſage du turbith minéral, que par celui des frictions; car la ſalivation, ſur-tout quand on ne ſuit pas un régime exact, entraîne après elle une grande foibleſſe des nerfs, & de graves douleurs des parties exterieures. Enfin je mettrai au nombre des cauſes éloignées les paſſions

de l'ame, & ſur-tout la colére, qui ſont peut-être tout ce qu'il y a de plus puiſſant pour détruire la force des parties motrices.

Mais, pour venir à la cure de la maladie pour laquelle on me fait l'honneur de me conſulter, & dire ce que je penſe de l'uſage des eaux chaudes de Carles-Bade, ou des eaux aigrelettes, je ne ſuis pas d'avis qu'on en faſſe uſage, parce qu'elles trompent totalement les eſperances, lorſque la force des premieres voies & des parties nerveuſes n'eſt point entiere. Je ſuis bien plus porté à conſeiller de reparer les forces abbatuës par l'uſage d'alimens convenables, & de remedes doux; &, quand ils auront produit l'effet auquel ils ſont deſtinés, on pourra tirer de l'utilité des eaux chaudes de Carles-Bade.

Je conſeille donc d'abord au malade de ſe faire ſaigner au pied par un beau tems deux fois chaque année, c'eſt-à-dire vers chaque équinoxe, & de ſe faire tirer environ huit onces de ſang. Car pendant que cette liqueur regorge chez le malade, & qu'elle n'a pas une iſſue libre par les veines hémorrhoidales, il y a tout lieu de craindre dans le bas-ventre

une ſtagnation qui produiroit des maladies plus fâcheuſes, ſi l'on ne déſemplit les vaiſſeaux par la ſaignée.

Il faut auſſi avoir beaucoup d'attention à la boiſſon, dont il faut exclurre toute eſpéce de bierre, & même de vin, & ſur-tout les vins acides. J'aimerois bien mieux une décoction preparée avec les racines de ſquine & de ſcorſonnere, de chacune une once & demie; l'écorce de bois de ſaſſafras & de canelle, de chacune un gros, qu'on fera bouillir pendant une demi-heure dans trois meſures d'eau; &, pour fortifier l'eſtomac, j'accorderois au repas un peu de vin de Hongrie, ou de Bourgogne.

J'eſtime auſſi que le malade doit prendre tous les matins, étant au lit, ſix taſſes d'une infuſion à la maniere du thé, faite avec les feuilles de méliſſe, de bétoine, de ſauge & de véronique, de chacunes une poignée, & trois gros d'écorces fraîches de citron. Peu de tems avant le dîner il avalera dans la décoction précedente mêlée avec du vin, ſoixante gouttes d'élixir viſceral-balſamique, & le ſoir, de deux jours l'un, un gros de ma poudre béſoardique. Il faut auſſi qu'il avale toutes les ſemaines ſeize de-

mes pilules balſamiques, qui lâchent doucement le ventre, & retabliſſent les forces des inteſtins ; & vers le tems des équinoxes, & ceux où le flux hémorrhoidal eſt imminent, il prendra ces mêmes pilules cinq fois, de deux jours l'un, pour provoquer le flux hémorrhoidal.

Le malade au reſte ſuivra un régime exact ; il mangera peu aux repas, & ſurtout le ſoir ; il évitera les alimens trop gras, acides, & ſalés, & mangera du roti plûtôt que du bouilli ; il ſera ſobre ſur l'uſage du tabac & du caffé ; il ſe gardera avec ſoin de toutes les occaſions qui peuvent exciter dans l'ame des mouvemens violens ; & fera, mais avec modération, de fréquens exercices du corps. Le malade étant preparé par ces remedes continués pendant tout l'hiver, ſe trouvera très-bien au printems des eaux chaudes de Carles-Bade.

Ce traitement n'a point trompé mes eſperances ; car, aïant été continué pendant deux mois, paſſés d'ailleurs dans un grand régime, le malade ſe trouva ſi bien qu'il ne jugea pas à propos d'aller aux eaux, & qu'il ſe rétablit entierement.

OBSERVATION XII.

UNE perſonne de conſideration, qui remplit un poſte éminent, & qui eſt d'un âge avancé, fut attaquée il y a quelques ſemaines d'une tumeur inflammatoire du pied droit, où il avoit eu antérieurement un ulcere; de maniere qu'il ſe forma dans la partie ſupérieure de la jambe un tabercule conſidérable qui fut ſubitement ſuivi d'une inflammation de tout le pied. Le lendemain il y eut au pied gauche, tant au talon qu'au tarſe, une enflure avec une douleur gouteuſe. Un Chirurgien, aïant été conſulté, appliqua ſur les deux pieds de l'eau-de-vie camphrée & chargée de la teinture de ſaffran, &, l'inflammation étant augmentée, il y mit le camphre même en poudre; ce qui vers le quatriéme jour diſſipa l'inflammation, & adoucit la douleur. Mais peu de tems après ce calme fut ſuivi d'extrêmes inquiétudes dans les environs du cœur, d'une grande difficulté de reſpirer, d'agitations involontaires, d'une ardeur exceſſive, d'une ſoif preſque inſatiable, de perte d'appétit, d'une conſtipation opiniâtre, & de vents fort

incommodes. Des lavemens répétés, des poudres antiſpaſmodiques de Stahl, calmerent bien un peu les accidens, mais ne les appaiſerent pas tout-à-fait. On en vint donc à un laxatif dans le goût de M. Hoffmann, c'eſt-à-dire préparé avec la manne, qui ſoulagea ſi bien le malade qu'il put ſe lever. Enfin il ſortit une ſueur abondante & critique, & le ſang hémorrhoidal commença à couler, comme à l'ordinaire; ce qui procura la ceſſation totale des ſymptômes. Mais comme le malade eſt ſouvent attaqué de ces affections éryſipélateuſes & gouteuſes, il ſouhaite ſçavoir la maniere de s'en garantir.

CONSULTATION.

LES fâcheux accidens qui ont travaillé ſi cruellement le malade, c'eſt-à-dire, l'inquiétude des parties voiſines du cœur, les agitations involontaires, la tenſion du bas-ventre, la chaleur contre nature, la ſoif, & la conſtipation, ont été produites par la matiere gouteuſe & éryſipélateuſe, que les remedes camphrés, appliqués tant en forme liquide que ſeiche, ont fait ren-

trer en dedans. Car l'illuſtre malade, dont je connois aſſez le temperament, joint le flux hémorrhoidal à la cacochymie des liqueurs vitales. Or quand cet écoulement ne ſe fait pas comme il faut, non-ſeulement le volume & l'abondance des humeurs augmentent, mais leur impureté prend de nouvelles forces, d'autant plûtôt que le malade par ſon état meine une vie ſédentaire. Dans ces circonſtances il eſt très-avantageux, & même c'eſt une vraie criſe, qui eſt ſouvent accompagnée de fievre, que la ſéroſité âcre & impure ſoit pouſſée vers l'habitude & les parties exterieures du corps, où elle produit tantôt des inflammations éryſipélateuſes, tantôt des douleurs de Goute, & tantôt des ulcéres. Mais dans ces affections l'objet d'un Medecin prudent doit être de délaïer les humeurs, de déterminer leur cours vers la ſurface du corps au moïen des diaphorétiques, & de conſerver la liberté du bas-ventre avec le ſecours des lavemens, pour débarraſſer enfin le corps des impuretés excrémenteuſes. Mais ſi quelqu'un dans l'impatience que lui cauſent les douleurs accompagnées de rougeur & d'enflure entreprend imprudem-

ment de les calmer par des topiques répercuſſifs, il portera à ſa ſanté, ſuivant une expérience conſtante, un préjudice conſiderable, & même irréparable. Car cette ſéroſité âcre qui s'eſt ſéparée de la maſſe du ſang, & qui s'eſt dépoſée ſur les parties externes, a acquis par ſa ſtagnation une nature cauſtique & virulente. Dans cette diſpoſition, ſi elle vient à refluer, elle s'attache aux parties nerveuſes internes, comme les membranes du ventricule, des inteſtins, & ſur-tout du colon, la partie tendineuſe du diaphragme, les bronches des poulmons, & les enveloppes du cerveau; ce qui produit des ſpaſmes de ces parties, des douleurs, des inflammations, des fievres, des délires, & des accidens beaucoup plus graves, & même mortels, ſi l'on ne vient de bonne heure au ſecours du malade.

Quant à ce qui concerne en particulier l'application exterieure des remedes camphrés, perſonne ne s'imagine qu'elle repouſſe dans l'interieur la matiere gouteuſe & éryſipélateuſe, & preſque tout le monde leur attribue une qualité réſolutive, & propre à ouvrir les pores. Je conviens qu'il y a des cas & des ſujets

où cette eſpéce de remede aide ſouvent la réſolution de la matiere qui eſt en ſtagnation, mais j'ai ſouvent remarqué que le camphre, tant en ſubſtance que diſſout dans une liqueur ſpiritueuſe, eſt ſouvent nuiſible & répercuſſif dans les affections gouteuſes & éryſipélateuſes. Cette vérité ſe trouve même confirmée par un exemple récent. Je fus appellé par une Dame de conſideration, habituellement attaquée de la Goute, qui le troiſiéme jour de l'attaque avoit appliqué ſur ſes pieds du camphre mêlé de minium. Ses douleurs aïant été appaiſées par l'uſage de ce remede, elle fut ſurpriſe d'inquiétudes conſiderables dans les environs du cœur, d'une très-grande laſſitude de tout le corps, d'une chaleur fébrile pouſſée juſqu'au délire, d'agitations involontaires, de vomiſſemens, & de conſtipation. Je lui fis prendre une poudre nitreuſe précipitante, à laquelle j'ajoûtai le quart d'un grain de camphre, & je la fis ſouvent uſer d'une émulſion des quatre ſemences froides, & de gruau d'avoine. Ces remedes aïant procuré le retour de la matiere gouteuſe ſur les pieds, la malade ſe rétablit.

J'ai ſouvent remarqué que le camphre

pris intérieurement a réparé le mal qu'avoit produit ſon application exterieure; comme il arrive au ſouffre, qui, emploïé comme topique dans les affections ulcéreuſes & galleuſes, produit des dommages conſiderables en repouſſant au-dedans la matiere nuiſible, au lieu qu'étant pris interieurement, il la pouſſe vers la ſurface du corps au grand avantage de la ſanté. C'eſt pourquoi dans toutes ces affections j'ai coûtume de m'abſtenir des topiques, &, ſi je les emploïe, ce n'eſt que dans le déclin de la maladie, pour fortifier les parties affoiblies. Je prie le malade de faire à l'avenir ſon profit de ces obſervations.

Je viens maintenant à la méthode préſervative des affections fâcheuſes qui le fatiguent, & je lui conſeille de ſe faire ſaigner deux fois par an, vers le tems des équinoxes, & quelques jours après de prendre le purgatif avec la manne, dont il s'eſt déja bien trouvé. Il faudra y revenir plus d'une fois. Je remarquerai même qu'il n'y a point de purgatif plus ſûr que la manne dans les maladies ſpaſmodiques, & ſur-tout des inteſtins.

Il fera fort bien de prendre au mois de mai les eaux aigrelettes de Seltz, avant,

pendant, & après leſquelles il reprendra ſon purgatif de manne. La bierre ne convient pas pour boiſſon ordinaire, mais il convient de lui ſubſtituer la décoction ſuivante, qu'on mêlera d'un quart de vin de la Moſelle. Prenez racines de ſalſepareille & de ſcorſonnere, de chacune quatre onces; racines de chicorée ſauvage une once; feuilles de chardon-bénit une poignée, anis des Indes deux gros; coupez & pilez ce qui doit l'être, & faites bouillir deux onces de ce mélange pendant trois quarts d'heure dans trois meſures d'eau.

Le malade ſe trouvera auſſi fort bien de prendre quelquefois en ſe couchant, dans l'eau de fleurs de ſureau ou de ceriſes noires, ma poudre béſoardique mariée avec un précipitant.

Si l'efficacité de ces remedes eſt aidée par un uſage prudent des choſes non naturelles, & par une attention continuelle à éviter les fatigues d'eſprit trop conſiderables, la vie ſédentaire, les paſſions de l'ame, le réfroidiſſement du corps, les alimens acides, ſalés, & de difficile digeſtion, je ne fais aucun dou-

te que le malade ne ſoit à l'avenir exempt des maux qui l'affligent.

Fin du premier Traité.

METHODE

POUR

LA GUERISON DES Rhumatiſmes invétérés, & des vieilles Sciatiques.

Par M. U***, *Docteur en Medecine de l'Univerſité de Montpellier, établi à C.... en Languedoc.*

LETTRE

A

MONSIEUR LE DOCTEUR * * *.

EGO AD FINEM MEDICINÆ nondum perveni, licet jam ſenex ſim, neque etiam ipſius inventor Æſculapius, &c. Hipp. *in Epiſt. ad Democrit.*

VOUS deſirez depuis quelque tems, Monſieur, que je vous faſſe part de la méthode que j'ai trouvée pour guérir les Rhumatiſmes invétérés, & de quelques obſervations que j'ai faites pour en conſtater la bonté; mais cette entrepriſe eſt ſi périlleuſe & ſi délica-

te (*a*), que je n'oſerois m'y déterminer ſans les vifs ſentimens d'amitié que j'ai pour vous, & l'importance des cures dont je ſuis redevable à cette méthode : je vous envoïe donc mes obſervations, & je ſouhaite qu'elles vous donnent autant de ſatisfaction que vous m'avez témoigné d'envie de les lire.

Vous n'auriez pas ſi long-tems langui dans l'attente de ſi peu de choſe, ſans les contradictions que j'ai eſſuiées de la part de quelques ſçavans Medecins. Car je ne dois point vous cacher que ma méthode a autant ſurpris les Maîtres dans l'art de guérir que les jeunes Docteurs de la Faculté de M***. Il y a plus, ces Docteurs conſommés dans la pratique de la Medecine, l'ont d'abord déſaprouvée ſans examen, l'ont proſcrite abſolument ſans épreuves, & n'ont point balancé à la taxer d'imprudence, quand elle eſt venuë à leur connoiſſance (*b*). Mais ces déciſions peu meſurées ſont tombées par

(*a*) *Dominus morborum morbus dominorum imo & opprobrium Medicorum.* Dollæus, *Encyclop. pag.* 343.

(*b*) *Quivis laudat vituperatque eam quamlubet curationem, nequaquam dignoſcens bonam aut malam.* Hipp. *de ratione vict. in acutis.*

leur propre injuſtice : *Qui ea quæ ab aliis inventa ſunt inhoneſtiorum verborum artificio contaminare contendit, is ſane prudentiæ exiſtimationem tueri velle non videtur* (*a*).

J'aurois cru au contraire que des Maîtres ſi ſages auroient accueilli ces découvertes (*b*), qu'ils les auroient éxaminées, & qu'ils ſe ſeroient fait un plaiſir de rendre à leur inventeur la juſtice qu'ils auroient trouvé qu'elles méritoient par leur ſuccès; qu'avant de les condamner ils auroient jetté un coup d'œil juſte ſur la véritable cauſe du mal ; que ſur la foi d'un de leurs confreres dont ils connoiſſent la probité, ils auroient fait des épreuves. Que riſquoient-ils puiſque mes ſuccès ſont établis ſur la notorieté publique ? Une ſemblable découverte en pratique, loin d'être contraire à l'Etat & de préjudicier à la profeſſion, ne peut que contribuer à la conſervation de ceux

(*a*) Hipp. *Lib. de Arte.*

(*b*) *Medicinam eſſe memoriam eorum ſubſidiorum quæ cuilibet morbo uſus oſtendit fuiſſe utilia ; nam quidquid dixerint loquaces notas non eſſe corporum intra venas fluentium, aut reſiſtentium, naturas ; ideoque ſola obſervatione innoteſcere quid cuique morbo conveniat poſtquam ſæpius ea de eidem morbo profuiſſe compertum eſt.* Pitch. *pag.* 112.

qui le compoſent, & à l'ornement de l'art de guérir (*a*): ces ſeuls motifs auroient dû, ce me ſemble, mériter à ma méthode un accueil plus favorable.

Je vous avoüe pourtant, Monſieur, que l'oppoſition de ſi habiles Maîtres me feroit changer de conduite ſi les interêts de la vérité, ceux du public, & ceux de ma réputation, ne m'obligeoient de défendre une pratique fondée ſur de bons principes, ſur des expériences réiterées: & où l'on n'uſe que de remédes connus & emploïés depuis l'origine de la Medecine (*b*).

C'eſt ſans doute contre l'énormité des ſaignées qu'on ſe récrie, parce qu'on craint les foibeſſes.

Mais quand on a pour garand de ſes entrepriſes le plus grand Maître de l'antiquité, & quand on prend pour modéle de ſa conduite, le Prince de la Medecine, cet homme auſſi ſage dans ſes conſeils que dans ſa pratique, court-on riſque

(*a*) *Quæramus quod optimum factum ſit non quod uſitatiſſimum, & quid nos in poſſeſſione felicitatis æterna conſtituet non quod vulgo; veritatis peſſimo interpreti, probatum ſit.* Senec. *de vita beata, cap.* 11.

(*b*) *Sanguinem mitti inciſa vena novum non eſt.* Celſe, *Lib. II. cap.* 9.

d'errer ? Souffrez que pour ma juſtification je vous rappelle ici l'exemple frappant de la cure fameuſe d'un homme qui demeuroit *in Æniadis*, tombé dans le maraſme pour avoir cruellement & long-tems ſouffert d'un mal d'eſtomac accompagné de douleurs de ventre. (Les perſonnes attaquées des Rhumatiſmes, gémiſſent de même depuis long-tems dans les douleurs). Après avoir inutilement emploïé toute ſorte de remedes, *ſumptis omne genus medicamentis tum ſurſum tum deorſum purgantibus nihil allevabatur :* dans un tel état d'épuiſement Hippocrate ſaigna le malade pluſieurs fois du bras, juſqu'à lui ôter tout ſon ſang, & il le guérit : *ſecta vero per vices manus utriuſque vena donec exanguis fieret, mali liberationem ſenſit* (*a*). Preuve certaine qu'on doit ſe mettre au-deſſus de la crainte des ſyncopes, & de l'affoibliſſement que cauſent les grandes ſaignées (*b*).

Seroit-ce la ſaignée du pied & du bras

(*a*) Hipp. *Lib. V. Epidem.*

(*b*) On peut perdre en un jour 20 chopines de ſang ſans mourir, ce qu'on voit fréquemment dans les grandes pertes. *Riolan.* Recherches curieuſes ſur la Medecine, p. 233. *Bianch.* Hiſt. Hepatica.

faite tout à la fois, comme je le pratique, qui les effraie & les étonne ?

Mais cette pratique n'eſt pas nouvelle, & pour peu qu'on ſoit verſé dans la lecture des Anciens, on ne doit point ignorer que le Prince des Medecins Arabes (*a*) l'a pratiqué, & qu'il ſaignoit étonnament en certains cas d'inflammations (*b*). Au ſurplus il eſt bon de vous dire que tous les anciens Medecins étoient dans l'uſage de faire des ſaignées extraordinairement amples, lorſqu'ils vouloient les rendre dérivatives & révulſives tout à la fois : *non enim ſanguis qui in pulmones ruit per brachium derivari, & revelli poteſt, nec, ut ut in plurimis locis venam incidas, eo moveri non deſinet, niſi totum ſanguinem exhaurire velis* (*c*). Suivant ces idées les ſaignées du bras & du pied faites comme aujourd'hui par palettes, ne ſont ni dérivatives ni abſolument révulſives ; elles ne deviennent telles qu'entre les mains de ceux qui les font tout à la fois par livres : la pratique des Anciens n'étoit donc pas une erreur, une ignorance ; le

(*a*) Rhaſes.

(*b*) *Freind* Hiſtoire de la Medecine, *p.* 148.

(*c*) Gladbac, *Praxis Medica idea nova*, pag. 479.

ſuccès de telles ſaignées contre les plus grands maux les autoriſoit dans cet uſage.

Cette pratique même a été ſuivie encore par les anciens Maîtres de la Faculté de Paris (*a*). Pour peu qu'ils craignissent, (en certains cas de maladies des femmes de ne pas ſuffiſamment dégager les parties baſſes) ils étoient dans l'uſage de tirer une quantité du ſang, double & triple de l'ordinaire. Loin donc de blamer ma pratique, je prétends qu'on doit l'adopter, puiſqu'elle eſt conforme aux ſages maximes d'Hippocrate, aux régles de nos peres, & qu'elle eſt autoriſée par les anciens Maîtres de l'Art (*b*).

Après avoir juſtifié l'énormité des ſaignées, il ne me reſte qu'à juſtifier encore le grand nombre que j'en fais faire diligemment dans la cure de ce mal.

(*a*) Fleſſelles, Fernel, Duret, Grangier, Briſſot, Riolan, Hecquet, Silva.

(*b*) Citois, Docteur de l'Univerſité de Montpellier, qui a fait un Traité ſur la ſaignée, y confeſſe avoir fait des miracles par elle, dans ſes voiages avec M. le Cardinal de Richelieu, à l'exemple des Medecins de Paris; & faute de ce reméde il meurt dans l'Europe tous les ans cent mille hommes de plus qu'il ne feroit.

Mais pour peu d'attention qu'on faſſe à la cauſe des Rhumatiſmes, à la petiteſſe, & à la ſituation des vaiſſeaux où elle ſe cantonne, à la ſtructure des parties, & à leur ordonnance, à l'état des fluides, & à la diſpoſition des ſolides qu'elle attaque. On ſera bientôt convaincu de la néceſſité de ce grand nombre de ſaignées.

Le Rhumatiſme, à proprement parler, ne vient que des amas, des congeſtions, ou des engorgemens douloureux (*a*) du ſang, ou de la lymphe, ou de l'un & de l'autre tout enſemble, dans la ſubſtance poreuſe, dans les chairs, ou dans les vaiſſeaux capillaires des membranes des muſcles, des tendons, des ligamens, & des os de l'habitude du corps. Selon cette juſte idée de ce mal il paroît d'abord que le but principal de ſa cure ne doit tendre qu'à diſſiper ces engorgemens phlegmoneux, ou lymphatiques, qu'à rappeller les liqueurs de ces endroits, plus éloignés, & plus profonds que dans les autres maladies; & qu'à détruire enfin ces congeſtions plus mal-

(*a*) *Morbi derepente non contingunt, ſed paulatim collecti ſe acervatim produnt.* Hipp.

aiſées

aiſées à remettre dans le courant de la circulation : eſt-il des raiſons plus fortes, des occaſions plus preſſantes, & des cas plus urgens, pour des révulſions outrées ? *donec exſanguis fieret*, dit Hippocrate dans un cas qui paroît moins le demander. Eſt-il un remede qui aille plus directement à la cauſe, qui l'attaque plus de front, & qui agiſſe plus promptement & plus immédiatement ſur elle que la ſaignée ? Aucuns le font-ils auſſi parfaitement ? la lymphe y auroit-elle plus de part que la partie rouge du ſang, comment peut-on la retirer plus promptement de ces endroits que par les ſaignées copieuſes, & fréquemment réiterées, puiſqu'elle eſt une émanation du ſang ? Eſt-il des moïens plus ſûrs pour faciliter davantage, diriger plus directement ſa marche vers les grands vaiſſeaux, & l'y rappeller plus certainement que de leur donner beaucoup de large en les vuidant abondamment ? car la lymphe en *ſtaſe* dans l'extrémité de ſes capillaires preſſée de toute part vers le terme de ſon retour au cœur, rentrera d'autant plus aiſément, & plus promptement, dans les grands vaiſſeaux, qu'elle y trouvera moins de plénitude & plus d'eſpace ; or

cela ne peut arriver que par l'effet des ſaignées amples, & diligemment faites, parce que tenant par-là les veines moins tenduës, & beaucoup moins pleines, elles ſeront plus libres & plus ouvertes pour recevoir la lymphe, & le ſang, qui y refluent de toute part : ces fluides ſeront refoulés, & pour ainſi dire, pompés dans le même tems.

Si l'on vouloit ſe rappeller encore combien la ſaignée facilite à la partie rouge du ſang, & à la lymphe, leur retour des capillaires ſanguins vers le cœur, l'on ſeroit convaincu que rien n'eſt plus capable de rétablir dans le cours du ſang cette uniformité de diſtributions des ſucs qui fait la ſanté, & on verroit tout d'un coup par-là l'importance & la néceſſité des ſaignées copieuſes, & diligemment faites, pour la cure de ces maux.

Je dis de plus que l'énormité & la diligence ſont le prix de ce remede, étant comme la condition ſans laquelle manque l'effet des révulſions outrées ſi néceſſaires dans ces maux. En effet comme ces congeſtions ſe multiplient à chaque heure, ou, pour mieux dire, à chaque inſtant, ſçavoir, à chaque coup de ſyſ-

tole du cœur, & des artéres, laquelle comme par autant de coups de piſton qu'elle ſe réitere de fois, pouſſe le ſang vers les capillaires, & donne comme autant de coups de marteaux qui chaſſent, ſerrent, & entaſſent, dans le fond de ces mêmes canaux les liquides qui y ſont continuellement envoïés : or combien de coups de ſyſtole dans une heure ! retarder en pareilles circonſtances la ſaignée d'une demi-journée, ce ſera permettre autant d'envois de materiaux aux digues, & leur permettre de s'y coller par autant de coups qu'il y a de vibrations de ſyſtole dans le tems de la ſuſpenſion, & du délai de la ſaignée ; ce ſera encore donner le tems aux congeſtions de ſe fortifier. La maſſe du ſang ſe trouvant d'ailleurs refaite & reparée des petites ſaignées par les alimens que le malade prend dans ces intervalles, la quantité ſera preſque la même ; ainſi on ne ſçauroit ſe flatter du ſuccès que des révulſions outrées.

De plus, lorſque le ſang eſt en congeſtion dans l'extrémité des vaiſſeaux capillaires, une ſaignée de neuf onces long-tems differée, ne vuidant pas ſuffiſamment les grands vaiſſeaux, ne pour-

ra point attirer les ſucs arrêtés dans les lointains, puiſque cet eſpace ſe trouve d'ailleurs rempli & compenſé par l'épaiſſiſſement du ſang : donc le malade ne ſera ni ſoulagé ni guéri, parce que les ſaignées ne ſeront ni aſſez copieuſes, ni faites aſſez près les unes des autres : voilà donc les révulſions manquées, & la cure auſſi.

Après de ſi bonnes raiſons, qui ne ſont pas moins fondées ſur l'Anatomie moderne qu'établies ſur la pratique des Anciens, n'ai-je pas lieu d'eſperer qu'il ſe trouvera des Sçavans en Medecine, des Maîtres de l'Art, qui, plus animés de la charité, & moins conduits par l'amour propre, en feront des épreuves pour conſtater l'utilité de ces découvertes ; que cette méthode étant du goût des Sçavans ſans préjugés, en ſera accueillie ; & qu'étant trouvée avantageuſe aux malades & à leur guériſon, on lui rendra la juſtice qui lui eſt dûë, ou qu'elle fera fortune dans la cure de ces maux?

Quoiqu'il en ſoit, je dois vous aſſurer, Monſieur, qu'elle répondra à leur attente ; car elle m'a toûjours réuſſi : les malades que j'ai guéris ſans rechûtes, & les

Chirurgiens qui ont éxécuté les ſaignées par mes ordres, en ſont des témoins vivans & irréprochables. Je les défie de dire le contraire, & je leur permets de m'accuſer de faux pour peu que j'aie paſſé les bornes de la vérité, ou que je l'aie trahie en rien de ce que j'avance.

Enfin, quoiqu'il ſoit conſtant que ces eures de Rhumatiſme aient été auſſi heureuſes pour moi que ſalutaires aux malades que j'ai traités, je puis vous proteſter que la vanité, l'amour propre, ni l'interêt, n'entrent pour rien dans les motifs qui m'ont déterminé à vous les communiquer, & que je n'ai pour objet que le deſir de rendre ſervice au public (*a*), que d'épargner à mes concitoïens les douleurs dont cette cruelle maladie les accable, de leur éviter le chagrin d'être quelquefois perclus de leurs membres, & de les ſauver du danger de périr dans les ſouffrances (*b*). Au reſte, en leur procurant les moïens de

(*a*) *Nihil habet nec fortuna mea majus quam ut poſſim, nec natura mea melius quam ut velim, conſervare quamplurimos.* Cicer. *pro Ligario*, *n.* 12.

(*b*) *Gratum eſt quod patriæ civem populoque dediſti.* Juvenal, *Sat. IV.*

guérir, je les diſpenſe de la reconnoiſſance.

Je doute pourtant que ma méthode ſoit du goût de tout le monde ; un violent préjugé ſur ce ſujet, bien établi chez le peuple, & même chez certains Medecins fameux, me fera taxer d'ignorance ou de témérité. Mais malgré ces jugemens, mes malades gueriſſent, & ma conduite eſt tous les jours juſtifiée par les ſuccès. D'un autre côté les ennemis de la ſaignée, bien des perſonnes timides, ou qu'un vil interêt conduit dans la pratique de la Medecine (*a*), la trouveront hardie & effraïante. La perte de la vûë, les hydropiſies de toute eſpéce, tous préjugés erronés, vains prétextes, & fauſſes allégations, que les empiriques, les Chimiſtes, & les gens peu verſés dans l'art de guérir les maladies inflammatoires, font craindre aux ignorans de la part des ſaignées, la feront blamer : mais les Maîtres de l'Art ſçavent que le ſang fait le fond de toutes les maladies *phlegmoneuſes* ; qu'il eſt l'origine & la cauſe de preſque tous les maux

(*a*) *Divitiis præſtare, non virtutis, ſed fortuna eſt munus.*

cruels; que dans ce même ſang ſe trouve la ſource de toutes les humeurs, qui ſont la plûpart des maladies, & qui les entretiennent; en un mot que tout ce qu'il y a de fluides dans le corps humain ſont des humeurs qui partent de la ſource-mere, qui eſt la maſſe du ſang: ce n'eſt donc qu'en diminuant cette ſource, ou le volume de cette maſſe, qu'on diminue la quantité des humeurs: ce n'eſt qu'en répandant du ſang qu'on vuide les grands & petits vaiſſeaux: c'eſt de-là qu'il faut ôter les humeurs; c'eſt cette ſource qu'il faut tarir; & ce n'eſt qu'à force de la diminuer qu'on parvient à guérir cette ſorte de maladie: ſans ces évacuations conſiderables (j'entens les ſaignées) les autres remedes ſont inutiles, & ſouvent nuiſibles; ils ne ſont que roidir les vaiſſeaux au lieu de les aſſouplir: la ſource & la quantité ſont toûjours les mêmes dans les grands & petits conduits, quand on ne les évacue pas ſuffiſamment; ce ſont donc les ſaignées énormes qui produiront ces bons effets.

Ceux qui ont été berſés dans les vieilles erreurs (*a*), ou qui s'en ſont laiſſés

(*a*) *Falſæ opiniones obſidentes animas homi-*

impoſer par l'ancienne Phyſique, ou qui ont l'eſprit préoccupé de l'idée qu'il n'y a que peu de ſang, condamneront de plein vol cette méthode, mais ceux qui ſont mieux inſtruits des nouvelles découvertes dans l'Anatomie recherchée, & plus verſés dans les ſecrets de l'œconomie animale (*a*), redreſſeront leurs idées & corrigeront leurs erreurs (*b*). Ces Sçavans nous ont appris que le corps humain n'eſt qu'un peloton des vaiſſeaux ; que tout y eſt plein, parce qu'il n'y a point de tuïau, ſi petit, & ſi mince qu'il puiſſe être, qui ne ſoit rempli d'un fluide : or ce fluide qui part de la ſource-mere eſt un ſuc vital, puiſqu'il eſt ſpécialement deſtiné à nourir, il circule comme le ſang dont il fait portion ; comme lui il entretient la vie de toutes les parties en général, & de chaque organe en particulier ; il remplit le plus grand nombre des vaiſſeaux du corps ; cette lymphe excede preſque de

num, eos non modo ſurdos, ſed & cacos reddunt. Gal. *Lib. VIII. de compoſ. Med.*

(*a*) Jacob. Keil, *de ſanguinis quantitate tentam.* I. Bianch. *Hiſtoria Hepatica.*

(*b*) Morton, *Apparat. curat. p.* 166. Vieuſſens, *novum Syſtema Vaſor.*

deux tiers le volume, ou la quantité de la partie rouge (*a*) : il y a donc dans le corps humain une beaucoup plus grande quantité de fluides, que les ennemis de la saignée, & les Anciens, ne le prétendent. Quelques sçavans Calculateurs la font monter à cent livres, dont environ trente livres de fluide rouge roule dans les grands & petits vaisseaux, & environ soixante & dix livres de partie séreuse, ou lymphatique, dans les capillaires de cette espece.

Fondé sur de si bons principes, & rassuré par mes expériences, j'ai tout lieu de croire que mes observations engageront les Medecins sensés à avoir plus d'égard pour une méthode qui rend les cures complettes, que pour la pratique peu certaine, & souvent infructueuse, qu'on a suivie jusqu'à present.

Il ne me reste à present qu'à souhaiter, pour le bien public, qu'un chacun, imitant mon exemple, nous fît part de ses observations, & de ses nouvelles découvertes en pratique. C'est parce qu'on néglige de le faire que l'art de gué-

(*a*) Il y a au moins trois fois autant de vaisseaux lymphatiques que de sanguins.

rir ne fait pas tous les progrès qu'on en devoit attendre. Une routine de pratique, un ton de maître, un air myſterieux, une contenance impoſante, un jargon de Sçavant (*a*) qui prévient le public aveugle, font ſouvent tout le crédit & tout le mérite des prétendus Guériſſeurs, la ſimplicité dans la pratique de la Medecine, l'étude des voies de la nature, la ſcience des occaſions, le ſage délai, & la prudente célérité dans d'autres pour l'application des remedes, les nouvelles découvertes en pratique, en un mot la Medecine d'obſervations ou d'Hippocrate, ſont négligées: ce ſont des chemins trop communs, & des voies trop ſimples; on aime mieux aſſaiſonner la pratique du merveilleux (*b*), ou d'un goût de nouveauté & de mode qui ne ſoulage point les malades, & qui bien ſouvent les accable (*c*), ſi la force de leur tempérament ne prend ſoin de les conſerver & de les guérir.

(*a*) *Non ſermone, ſed opere.*

(*b*) Les gouttes du Général Lamotte, & les calottes, le kermes minéral, &c.

(*c*) C'eſt l'effet du fatras des remedes, qui ſert plus à faire briller un Medecin dans ſes ordonnances qu'à ſoulager les malades & les guérir.

Il eſt pourtant certain que les grands Medecins ſont ceux dont la pratique eſt fondée ſur des principes que l'expérience a confirmés ; &, s'ils le cédent à quelqu'un, c'eſt à ceux qui établiſſent ſolidement de nouveaux principes, c'eſt-à-dire ſur l'obſervation, & qui font des découvertes en pratique ; puiſque, ſi les uns ſçavent emploïer les reſſources que leur fournit l'Art tel qu'il eſt, les autres lui donnent un degré de perfection qu'il n'avoit pas : *itaque merito majori laude digni ſunt Medici qui in horum morborum curatione aliis præſtant Medicis, quam qui in aliis morbis* (*a*). Or comme rien ne confirme mieux les avantages d'une méthode de guérir, que la multiplicité des exemples de ſes ſuccès ; je vous en ai raſſemblé pluſieurs. Ce n'eſt point de l'ancienneté qu'elle tire ſon mérite, puiſqu'elle eſt de mon invention ; mais elle eſt appuïée du ſentiment des plus grands Medecins de l'Antiquité (*b*), de l'ancienne pratique des plus illuſtres Docteurs de l'Ecole de Medecine de Paris (*c*),

(*a*) Hipp. *Lib. I. cap. 1. De ratione victus in acutis.*

(*b*) Hippocrate & Rhaſes.

(*c*) Voïez pag. 351.

& fondée ſur des ſuccès conſtans. Loin de lui reprocher la nouveauté, & la hardieſſe, Hippocrate lui-même l'approuveroit, puiſque voïant combien de choſes manquoient à la cure des maladies, il dit que le moïens d'avancer le progrès de la Medecine-pratique eſt d'ajoûter à ce qui eſt déja trouvé ce qui reſte à découvrir : *eorum aliquid quæ nondum inventa ſunt invenire, imperfecta ad finem deducere, id mihi videtur illius eſſe munus qui intelligens exiſtimari expetit* (*a*). C'eſt ſur ce fondement que je vous confie ma Méthode & mes Obſervations. Recevez-les, je vous prie, comme la preuve de l'amitié la plus ſincére avec laquelle on puiſſe être, mon cher Confrere, votre, &c.

(*a*) Hipp. *Lib. de Arte.*

METHODE

POUR LA GUERISON DES Rhumatiſmes invétérés, & des vieilles Sciatiques.

VENIET TEMPUS, QUO ISTA quæ nunc latent in lucem dies protrahet, & longioris ævi diligentia veniet tempus quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciviſſe mirabuntur. Seneca.

L'EVENEMENT infructueux des différens traitemens qu'on a emploïés juſqu'à preſent pour la guériſon des Rhumatiſmes invétérés, le peu de ſuccès qu'ils ont eu dans la pratique, l'aveu ſincére que tant de grands Medecins ont fait de leur inſuffiſance pour les guérir (*a*), m'ont déterminé à

(*a*) Rhaſes, *de doloribus junctur arum* dit,

chercher ſérieuſement le moïen d'y parvenir (*a*). Pour le faire avec quelque ſuccès, je m'attachai à connoître plus particulierement leur eſpece, leur difference, & leur nature; je tâchai d'entrer dans leur vraïe étiologie, & de me faire enfin une juſte idée de leur cauſe, & après de mures réfléxions, je portai mes vûës du côté des ſaignées réiterées, mais bien differemment pratiquées, & plus fréquemment placées qu'on ne faiſoit. Mais comme on avoit déja ſuivi cette route, & que pluſieurs Medecins avoient échoüé par cette voie dans la cure de ces maux, il y avoit tout à craindre pour l'évenement de mes tentatives. Sans pourtant rien rabbattre de mes idées, je formai un projet de cure auſſi particulier que nouveau, que je tirai en partie du ſçavant Traité de l'illuſtre Rhaſes (*b*), & que l'excellente

ſi aſſueſcant & confirmentur proprii illi qui generati ſunt ex humoribus diverſis non curantur. 23. tertiæ partis, cap. 10.

(*a*) *In Medicina via inventa eſt, reliqua deinceps invenientur ſi quis probe comparatus ex inventorum cognitione ad ipſorum inveſtigationem feratur.* Hipp. *de veteri Medicina.*

(*b*) Rhaſes, 22. *tertiæ partis, cap.* X.

Hiſtoire de Medecine de M. Freind (*a*), me rappella fort à propos dans la mémoire. Je me rendis ſans peine à ces idées, & je remis obſtinément en uſage pour la guériſon de ces maladies les ſaignées, que le peu de ſuccès avoit décréditées, & fait abandonner. Ma méthode a ſi bien réuſſi que je ſuis en état de la confirmer par un aſſez grand nombre d'obſervations pour n'avoir aucun ſcrupule ſur ſa ſureté (*b*). Mais comme le régime de vie eſt un préalable eſſentiel, & la premiere attention que demande le traitement des maladies chroniques, je jettai les yeux ſur celui que j'étois dans l'uſage de preſcrire pour la cure des maladies inflammatoires, parce que regardant les Rhumatiſmes comme étant du genre de ces maladies, il étoit naturel de preſcrire dans la cure le même régime.

(*a*) *Freind*, Hiſtoire de la Medecine, page 148, en parlant de *Rhaſes*.

(*b*) *Iecoris vehementiſſimi dolores. . . . atque aliæ inflammationes & graviſſimi ſupra ſeptum tranſverſum dolores, & morborum collectiones ſolvi nequeunt, ſi quis eas primum medicamento purgante aggreſſus fuerit; verum in his vena ſectio eſt præferenda.* Hipp. *de ratione vict. in acutis*, *p.* 333.

Ainſi je preſcris à mes malades des crêmes de ris & d'orge à l'eau, dans leſquelles je fais mettre pour les hommes un peu de ſucre ordinaire en poudre, & pour les femmes un brin de canelle concaſſée que l'on fait bouillir avec le ris, au lieu de ſucre. Je fais donner de ces crêmes de quatre en quatre heures alternativement, & pour boiſſon ordinaire une infuſion théiforme faite avec les feuilles de la grande ſcolopendre, l'eau de ris, ou bien l'eau panée. Aïant ainſi établi le régime de vie, je procede au traitement de la maniere ſuivante.

Je fais d'abord donner au malade vers les quatre heures après midi un petit remede avec une chopine de lait, & demi-once de ſenné. S'il n'a pas été récemment ſaigné & purgé par le Chirurgien, ou par l'Apoticaire (qui ont preſque toûjours commencé le traitement de la maladie avant qu'on nous prie de venir), ou qu'il paroiſſe des marques de pourriture, je preſcris alors les remedes généraux, qui ſont la ſaignée & la purgation. Le lendemain de la medecine je mets en uſage la méthode que j'ai trouvée pour venir à bout d'une maladie qui fait long-

tems gémir le malade dans des ſouffrances continuelles, quoiqu'on l'ait tenu dans un long uſage de remedes tellement infructueux qu'on eſt obligé de les abandonner à leurs ſouffrances, quelquefois dans un état pire que le premier, c'eſt-à-dire eſtropiés & perclus, & ſouvent avec des nœuds aux jointures, ou des anchyloſes : voici ce qui fait le fond du traitement.

A ſix heures du matin je me rends chez le malade, & j'ordonne au Chirurgien qui y eſt déja, d'ouvrir la veine du pied; lorſque la ſaignée eſt en train, je fais ouvrir celle du bras, afin que les deux ſaignées ſe faſſent dans le même tems, & que le ſang ſorte par ces deux ouvertures, & coule dans deux vaſes differens, juſqu'à ce qu'il en ſoit ſorti environ deux livres par chaque ſaignée. Mais, comme celle du bras eſt ordinairement plûtôt faite, parce que les vaiſſeaux ſont communément plus gros que ceux du pied, je fais bander le bras & laiſſe couler le ſang du pied juſqu'à ce qu'il y en ait environ deux livres dans le vaſe. Le Chirurgien bande alors le pied, obſervant de mettre de l'huile ſur la compreſſe,

comme il a fait au bras, afin de pouvoir faire les autres ſaignées du même jour ſans repiquer le malade, ce qu'il craint fort ſouvent : après je donne mes ordres pour qu'on lui faſſe prendre à huit heures une crême de ris ou d'orge ſelon ſon rang, & de la ptiſanne très-fréquemment.

A dix heures je reviens chez le malade pour faire exécuter en ma preſence (car je ne m'en rapporte à perſonne pour le nombre des ſaignées, ni pour la quantité du ſang) les mêmes ſaignées des mêmes endroits, & à la même quantité. Lorſqu'elles ſont faites je recommande à la garde de donner à midi une crême au malade, & de lui faire boire très-ſouvent dans les intervalles de la ptiſanne, de continuer les crêmes de quatre en quatre heures en ſuppoſant que le malade ne dorme point, car dans ce cas-là on doit tout ſuſpendre.

A quatre heures après midi je me rends pour la troiſiéme fois chez le malade pour lui faire faire ſeulement une ſaignée du pied de deux livres de ſang : je dis à la Garde de lui donner des crêmes à ſon ordinaire, je veux dire de

quatre en quatre heures, & de la ptiſanne abondamment.

Lorſque le malade n'a que des douleurs ſupportables je ne preſcris aucun narcotique; mais, ſi elles ſont fort vives, mon uſage eſt de lui donner un grain & demi de laudanum diſſout dans un peu d'eau de coquelicot, ou les gouttes anodynes demi-heure après la derniere ſaignée. Lorſque le temperament eſt relâché par ce premier narcotique, ce qui arrive ſouvent aux femmes, ce remede m'a ſouvent réuſſi à procurer au malade des ſueurs abondantes.

Le jour d'après je fais réiterer en ma preſence les mêmes operations, je veux dire les mêmes ſaignées du pied & du bras, aux mêmes heures, & à la même quantité que le jour précédent; j'entends à ſix heures, les deux ſaignées; à huit heures la crême de ris, ou d'orge tour à tour; à dix heures deux autres ſaignées à la même quantité de ſang; à midi la crême; à quatre ou à trois, ſi l'on veut, la ſaignée du pied ſeulement, à la quantité de deux livres, & à quatre heures ou à cinq, ſi on a differé la ſaignée juſqu'à quatre, la crême, faiſant boire abondamment le malade dans ces

intervalles. Cette derniere ſaignée termine la cure. On continue de donner juſqu'au lendemain des crêmes de quatre en quatre heures, & de faire boire le malade fréquemment, s'il ne dort pas. Dans le cas du ſommeil je fais ceſſer les crêmes & la boiſſon.

Le lendemain je mets mon malade au lait pour toute nourriture; & lorſque je traite des gens de campagne ou de grands mangeurs, comme ſont les Braſſeurs, les Artiſans & les Matelots, je leur fais donner deux œufs frais à la coque, qu'ils mangent avec des mouillettes dans l'intervalle du déjeuner au dîner. Au reſte voici ma façon de nourrir ces malades. Je leur fais donner le matin dans le lit à ſix heures demi-ſeptier de lait de chevre, augmentant inſenſiblement la doſe juſqu'à chopine; à onze heures une ſoupe au lait & au ſucre, & à ſix heures du ſoir une bonne écuellée de ris au lait, & quelquefois dans l'intervalle du dîner au ſouper, ſur-tout ſur la fin, je fais délaïer un œuf dans le lait. Je recommande au malade en le quittant d'obſerver ce régime de vie pendant quinze jours, ou un mois, s'il le peut; enſuite il ſe nourrit à l'ordinaire.

Je ne dois point vous laiſſer ignorer, pour que vous ne ſoïez pas ſurpris dans vos épreuves, qu'il arrive ſouvent au malade des maux de cœur, des foibleſſes, & des convulſions même, ſur-tout quand il craint la ſaignée, ou qu'il eſt farci de pourriture ; & comment n'en arriveroit-il point dans de ſi grandes évacuations, puiſque j'en vois tous les jours ſurvenir dans les fievres de pourriture, principalement dans leur commencement, quoiqu'on ne faſſe que deux ou trois ſaignées ? alors le Medecin doit raſſurer les aſſiſtans ſur ces accidens ; & le Chirurgien de ſon côté doit mettre le doigt ſur la picquure, s'il n'eſt pas ſorti environ deux livres de ſang par chacune. Si les défaillances ſont peu de choſe, on donnera au malade un grand verre d'eau fraîche, on lui en jettera avec force ſur le viſage, on lui frottera les tempes avec de l'eau de la Reine de Hongrie, on lui en fera ſentir, on pourra lui donner du vin un peu ſpiritueux, ou du Garus, ou quelque autre liqueur ſpiritueuſe & propre à rappeller les eſprits, à le faire revenir des foibleſſes, & à ranimer, comme on le fait en pareille occaſion.

Si les foibleſſes ſont longues, reparoiſſent, ou deviennent ſi conſiderables qu'il ſurvienne des vomiſſemens, des ſueurs froides, des changemens dans la face, & des convulſions, il faut pour-lors mettre de l'huile ſur la compreſſe & fermer le vaiſſeau avec la ligature, & quelque tems après que le malade eſt bien remis par les ſecours qu'on lui a donnés, il faut achever la ſaignée qu'on avoit ſuſpenduë à cauſe de ces accidens, & continuer le reſte des operations qu'on a à faire; c'eſt en deux mots tout ce qu'il y a à éxécuter, pour la gueriſon de ces maladies.

Proſpere ſuccedere, eſt recte facere, hoc faciunt qui ſciunt. Hipp. *de locis in homine.*

OBSERVATIONS MEDICINALES sur des Rhumatiſmes de toute eſpéce, traités & guéris par une nouvelle méthode.

OBSERVATION I.

Sur un Rhumatiſme phlegmoneux univerſel.

LE nommé André, Braſſeur de cette ville, âgé d'environ quarante ans, d'une conſtitution mélancholique & ſeiche, fut atteint le 12 avril 1733 d'un Rhumatiſme phlegmoneux univerſel, qui lui cauſoit de ſi cruelles douleurs dans toutes les parties du corps qu'il ne pouvoit les ſupporter, ni ſe remuer dans ſon lit. Dans cet état de ſouffrance il fit appeller un Chirurgien, comme c'eſt l'uſage des pauvres gens, qui lui fit les remedes qu'il crut pouvoir le ſoulager. Mais le malade, ne s'en étant pas trouvé mieux, me fit prier de le venir voir : j'y fus, & l'interrogeai ſur ce qui avoit précedé ſon Rhumatiſme, ſur les ſymptômes qui l'accompagnoient, & ſur ſa profeſſion. Je lui tâtai le pouls, j'examinai ſes jointures, & lui fis en un mot

toutes les queſtions poſſibles, pour me mettre au fait de ce qui pouvoit avoir donné occaſion à ſon Rhumatiſme, & pour en découvrir la cauſe éloignée, qui eſt la ſeule qu'on puiſſe véritablement connoître. Après avoir réfléchi ſur l'eſpéce de ſon Rhumatiſme, je ne doutai pas que ma méthode ne réuſsît, ſur-tout dans la cure de celui-ci, qui étoit phlegmoneux. Je commençai par lui preſcrire le régime de vie dont j'ai ci-deſſus fait mention, & dont je ſuis dans l'uſage de me ſervir dans les maladies inflammatoires.

Sur les quatre heures du ſoir je lui fis donner un petit remede, & le lendemain je commençai mes operations, que je fis éxécuter, comme je l'ai marqué ci-devant. Je le mis le lendemain des ſaignées au lait pour toute nourriture pendant quinze jours, & pour boiſſon ordinaire à l'eau panée. Il fut ſi bien guéri & rétabli, qu'il n'a eu juſqu'à preſent aucun reſſentiment de ſon mal.

OBSERVATION II.

OBSERVATION II.

Sur une vieille Sciatique qui faiſoit boiter le malade depuis dix ans.

LE nommé Joſeph Châteauneuf, Patron de Tartanne, natif de Martigues en Provence, reſidant dans cette ville, âgé d'environ trente-ſix ans, d'un temperament ſec, & mélancholique, fort bas de taille, maigre & fluet de corps, ſupportoit depuis plus de douze ans une Sciatique qui le faiſoit non-ſeulement ſouffrir, mais boiter. Il n'avoit jamais pû en être guéri, quoiqu'il eût fait beaucoup de remedes. Il me confeſſa qu'il s'étoit ruiné pour païer tous ceux que les Chirurgiens ou Apoticaires, de Martigues, de Marſeille, & autres endroits lui avoient faits, dans l'eſperance de le guérir; ce qu'il deſiroit beaucoup, parce qu'il avoit beſoin d'agir pour entretenir ſa famille. Aïant ſçû que j'avois guéri du Rhumatiſme quelques perſonnes de la ville, & de la campagne, il vint me prier d'entreprendre la cure de ſon mal. Je fus chez lui le 22 du mois de juillet 1734, pour examiner ſi l'os de

la cuisse étoit dans sa place, ce que je trouvai de même, d'où je conjecturai que le boitement, ou *claudication*, pour ainsi dire, ne venoit sans difficulté que du relâchement des ligamens, ou du peu de ressort des muscles, comme il arrive quand l'humeur de la Sciatique anchylose cette articulation. Aïant examiné d'aussi près que je le pus les causes occasionelles de sa maladie, je lui dis que je ne pouvois me flatter d'une guérison sûre, tant à cause de la vieillesse de sa Sciatique, que parce que je n'avois pas encore guéri cette espece de Rhumatisme, dont on venoit plus difficilement à bout que des autres; mais qu'il pourroit arriver qu'il guériroit, & que j'y ferois mon possible. Il me répondit qu'il vouloit essaïer de ma façon de traiter, & que si je ne réussissois point, ce seroit les derniers remedes qu'il feroit, se déterminant à rester estropié toute la vie.

Je lui prescrivis mon régime de vie tel que je l'ai exposé; j'ordonnai pour le soir un petit remede; mais, comme les marins se nourrissent mal dans leurs barques, & qu'il paroissoit quelques signes de pourriture, je fis préceder les remedes généraux avant d'entreprendre

le traitement : je le fis donc ſaigner à l'ordinaire du bras, & purger le jour d'après avec une medecine ſous cette formule.

℞. fol. ſenn. mund. ℥ß. *ſal. vegetal.* ℥ij. *infunde frigide per noctem in decoct. cichor. amar.* ℔ *j. in colatur* ℥ *vj. diſſolve mann. Calabrin.* ℥ij ; *adde tartar. ſtybiat.* ℈ij ; *fiat hauſtus primus: in ſecundo diſſolv. ror. Calabrin.* ℥*j. adde tartar. ſtibiat.* ℈ *ij. fiat hauſtus ſecundus horis medicis ſumendus duabus vicibus.*

Il prit cette medecine en deux verres, & je l'ordonnai ainſi, pour mieux vuider la pourriture, qui, étant rappellée dans la maſſe du ſang, ou dans les petits vaiſſeaux, auroit pû m'attirer de fâcheux accidens.

Après un jour de repos, j'en vins à ma méthode que je répétai une ſeconde fois, & le malade fut entierement guéri de ſa Sciatique, & ne boita plus avant que les quinze jours de diete blanche fuſſent finis ; ce qui ſurprit étrangement les perſonnes qui le connoiſſoient. Il fit après à ſon grand contentement, & à celui de ſa famille, les voïages de Marſeille

& de Coulioure avec ſa barque ſans incommodité, & ſans douleur à ſa cuiſſe.

OBSERVATION III.

Sur un Rhumatiſme phlegmoneux univerſel.

LE nommé Jean Cuilleret, Maître Tonnellier de cette ville, âgé d'environ trente ans, d'un temperament ſanguin, fort vigoureux, d'un caractere gai & enjoüé, fut attaqué d'un Rhumatiſme phlegmoneux le premier mars 1736, accompagné d'une angine rhumatiſmale, ne pouvant avaler, ni ſe remuer dans ſon lit, & ſouffrant cruellement. Il envoya chercher ſon Chirurgien, qui le ſaigna ſur le champ du bras, & répéta le ſoir la ſaignée du même endroit, le lendemain il le purgea avec une medecine ordinaire, mais le malade voïant que ſes douleurs augmentoient au lieu de diminuer, & ne pouvant plus les ſupporter, me fit prier par ſa femme de le venir voir le premier mars 1736. M'y étant rendu, il me dit d'abord qu'il ſouffroit cruellement & me pria de le guérir, ſon état & ſes facultés ne lui permettant point d'être long-tems mala-

de. Il me dit qu'il ne pouvoit ni ſe remuer, ni avaler le bouillon, qu'il ne dormoit ni nuit ni jour, & que lorſqu'on vouloit lui faire faire quelques mouvemens, il jettoit les hauts cris : il me proteſta enfin qu'il feroit tout ce que je lui ordonnerois, aïant grande envie de guérir. Toutes ces plaintes finies, je lui tâtai le pouls, & trouvai qu'il avoit une groſſe fievre, le viſage fort rouge & enflammé, les ieux vifs & ardens, la langue blanche & ſeiche, des gonflemens *phlegmoneux* aux parties charnuës, & des douleurs des plus vives aux jointures.

Après avoir réfléchi ſur la nature de ſon mal & ſur ſa cauſe, je lui preſcrivis mon régime de vie calmant & rafraîchiſſant, & la ptiſane accoûtumée : enſuite je ſuivis ma méthode ordinaire. Le premier jour des ſaignées ſes douleurs étoient ſi vives que je fus obligé de lui ordonner, après la derniere ſaignée, le laudanum que je lui fis donner de demi-grain en demi-grain, chaque demi-heure, & réiterer juſqu'à ce qu'il fût tranquille. Le lendemain on continua les ſaignées, comme je l'ai déja dit, & en moins de quinze jours qu'il prit le lait pour toute nourriture, ſelon mon

uſage, il fut entierement guéri de ſon Rhumatiſme, & n'en a plus eu d'attaques depuis, quoiqu'il y fût fort ſujet.

OBSERVATION IV.

Sur une Sciatique, qui après quelque tems rendit la malade percluſe & voutée.

LA femme de M. Garonne, Avocat en Parlement de cette ville, âgée d'environ trente-huit ans, d'un tempérament phlegmatique, & froid, mais d'ailleurs fort douce & affable, d'un caractere gai, enjoüé, & gracieux, fut attaquée pendant ſa groſſeſſe d'une douleur à la cuiſſe droite qui la faiſoit marcher avec peine; elle ſouffroit beaucoup, & paſſoit des nuits fort inquietes & ſans dormir. Cette douleur continua après ſes couches, malgré les grandes évacuations qu'elle eut. Alors elle me pria de la ſoulager. Je ne la traitai pas dans cette attaque ſelon la méthode que je viens de donner, mais je tâchai d'y rémédier par quelques ſaignées du bras, un purgatif ordinaire, & par le lait, & un long uſage des pilules faites avec de la térébenthine de Chio & la poudre de regliſſe.

Quelques années après elle eut la même attaque, avec un Rhumatiſme aux reins (*a*), étant enceinte de ſept mois. Après ſes couches elle fut tourmentée de douleurs plus cruelles malgré l'abondance de ſes vuidanges, qui ſembloient devoir promettre ſa guériſon, & quoiqu'elle allaitât ſon fils. Ces ſouffrances l'engagerent à faire quelques remedes pour ſe ſoulager. Elle mit de ſon pur mouvement en uſage ceux que je lui avois conſeillé dans ſa premiere attaque, comptant de guérir; mais, bien loin d'être ſoulagée de ſes douleurs, elles devinrent ſi cruelles après la mort de ſon fils, qui arriva dans cet intervalle, qu'elle fut forcée de reſter une grande partie de la journée couchée ſur un ſopha, & d'y paſſer les nuits, ne pouvant reſter au lit, ni marcher. Cet état de ſouffrance l'engagea à me prier de la venir voir pour tâcher d'y rémédier, aïant pris la reſolution de faire tout ce que je jugerois neceſſaire. Je lui demandai depuis quel tems elle étoit atteinte de ces douleurs, & ce qui les lui avoit occaſionnées; elle me répondit que deux

(*a*) *Lumbago rheumatica.*

mois avant ſes dernieres couches elle avoit été ſaiſie d'une douleur aux reins qui s'étendit ſur la cuiſſe & la jambe droite ; que cette douleur l'empêchoit de dormir comme dans ſa premiere attaque, qu'elle ne trouvoit aucune bonne place dans ſon lit, dans quelque ſituation qu'elle ſe mît ; qu'elle étoit obligée de ſe lever & de paſſer des nuits blanches ſur ſon ſopha, où elle ſouffroit moins ; que cette douleur l'avoit courbée, qu'elle ne pouvoit marcher qu'appuïée ſur un bâton, & qu'elle s'étoit enfin déterminée à m'appeller pour ne pas reſter toute ſa vie eſtropiée.

Après lui avoir fait pluſieurs queſtions ſur la nature de ſa maladie, & ſur l'état de ſon ſexe, je lui dis que je voïois avec douleur qu'elle ne pourroit guérir que par ma méthode de traiter les Rhumatiſmes, par des ſaignées réiterées & copieuſes, & qu'elle n'entendoit pas raiſon ſur cet article, l'aïant éprouvé dans ſes précedentes maladies. Vous ſçavez, lui dis-je, que je l'ai emploïée avec ſuccès pour détruire les Sciatiques habituelles. Vous connoiſſez les perſonnes qui en ont été guéries, & la façon dont je m'y prends, ainſi il n'y a pas

deux chemins à prendre, puiſque les autres cures ſont fautives. Je ne puis m'y déterminer, me répondit-elle. La bonne foi, lui répliquai-je, que vous me connoiſſez, & les ſentimens d'amitié que j'ai pour M. votre mari, avec qui je ſuis étroitement uni, ne me permettent pas de vous propoſer des remedes qui portent preſque toûjours à faux, & que mon expérience en Medecine me fait regarder comme infructueux, & inutiles, puiſque je puis vous en faire qui ont réuſſi plus d'une fois pour la guériſon de votre maladie. J'irois d'ailleurs contre la droiture de vous abuſer par des remedes incertains, & ce ſeroit ajoûter à vos ſouffrances le déſagrément de prendre des remedes qui ne vous ſoulageroient pas. Tous ces raiſonnemens ne perſuaderent pas la malade de la neceſſité des ſaignées; la timidité & la crainte, qui ſont les attributs du ſexe, l'emporterent ſur la raiſon & ſur l'évidence des cures faites, & la malade aima mieux tenter les remedes qu'on lui ſuggéra, en attendant le printems pour prendre les bains de Balaruc, & l'été pour ſe mettre dans les ſables de la mer au mois de juillet; remedes qui à la vérité font des effets

merveilleux dans certaines occaſions pour cette ſorte de maux, mais qui ne la ſoulagerent point. Elle fit encore pluſieurs autres remedes, (car chacun en propoſe, & ne manque jamais de les donner pour infaillibles) ſans être ni ſoulagée ni guérie; après quoi elle ſe détermina à marcher avec des potences dans ſa maiſon, & à aller quelquefois à la Meſſe dans cet état, & je ne ſçai par quelle repugnance pour la ſaignée, ou par quelle obſtination, & par quel aveuglement, elle aima mieux reſter dans ce triſte état & dans les ſouffrances que de faire les remedes qui de ſon aveu avoient guéri les autres.

Le printems de l'année ſuivante étant excedée par les douleurs, laſſe de marcher avec des potences, & craignant ſans doute d'être eſtropiée pendant toute ſa vie, ou peut-être vaincuë par la perſécution de ſes ſœurs & de ſes amies, elle m'envoïa ſon mari, qui n'avoit jamais pû la déterminer, pour me prier de la venir voir, m'aſſurant qu'elle avoit enfin pris la reſolution de faire ce que je lui avois propoſé. J'y fus ſur le champ avec lui pour ne point manquer le moment, & après l'avoir interrogé ſur tous

les remedes qu'elle avoit faits, & ſur leurs operations, j'examinai l'articulation de la cuiſſe, & il me parut que le *femur* n'étoit pas dans ſa poſition naturelle, qu'il étoit déplacé, & ſortoit en dehors. Sans rien dire de ce que je penſois, je la fis examiner par ſon Chirurgien ordinaire, & enſuite par celui qui devoit faire les ſaignées, qui furent de mon avis, ſans le ſçavoir. Le tout bien éxaminé, je crus devoir uſer de préparations avant d'en venir aux ſaignées. Les remedes que je fis préceder ſont les ſuivans.

1°. Je la fis ſaigner du bras le matin à jeun, & on lui tira deux palettes de ſang. Le lendemain je la purgeai ſuivant cette formule.

℞. tamarind. ping. ℥ vj. coque in decoct. beccabung. ℔ j. fol. al ſynth. min. p. j. in colatur. ℥viij. infund. frigide fol. ſenn. mund. ℥ i ß. ſalis vegetal. ℥ j. diſſolv. mann. Calabrin : ℥ i ß. adde vini ſtybiat. ℥ ij. fiat potio ſumenda cum regimine.

Le jour d'après la medecine, je lui fis prendre les bouillons ſuivans.

Prenez un jeune pou'et vuidé, des

racines d'énula campana, coupées par tranches ſeichées à l'ombre, & ratiſſées, deux gros ; de celle de kynorrhodon, de fraiſier, de caprier, & de garence, ratiſſées & coupées par petits morceaux, de chacune demi-once ; qu'on fera bouillir dans un pot avec deux écuellées d'eau. Lorſque le bouillon ſera à demi fait, on aura trois écreviſſes de riviere, qu'on fera mourir dans l'eau bouillante, & qu'on mettra enſuite en pâte dans un mortier de marbre ; on jettera cette pâte dans le pot ; & lorſque le bouillon ſera fait, on y ajoûtera des feuilles de pimprenelle, de beccabunga, de choclearia hortenſis, & de creſſon de riviere une poignée en tout ; on coulera avec expreſſion un quart d'heure après. Dans une cuillerée de ce bouillon on diſſoudra vingt grains de tartre chalybé que Mademoiſelle prendra le matin au ſortir de ſon lit, avalant le bouillon par deſſus, & continuant pendant douze jours.

On purgera à la fin des bouillons avec la medecine ci-deſſus, mais on retranchera l'once & demie de vin ſtibié, en ſubſtituant à la place trente grains de rhubarbe en poudre.

Enſuite Mademoiſelle prendra pendant dix jours la ptiſane ſuivante.

℥. fol. choclear. hortenſ. beccabung. & naſturt. aquatil. fol. ſalv. ment. & meliſſ. a. m. j. coque in ſuff. quantit. aq. fontan. ad tertiæ part conſumpt. adde flor. mav. & violar. a. p. ij. fiat ptiſana pro potu ordinario.

Ces remedes étant finis, la malade ſouffroit à l'ordinaire, ſes douleurs n'avoient point diminué, & elle reſtoit courbée. Alors je vins aux remedes curatifs, je veux dire aux ſaignées, que je fis pratiquer ſelon ma méthode, & au régime de vie que j'ai ci-deſſus preſcrit, après que toutes les ſaignées furent faites. La malade fut ſoulagée de ſes douleurs, mais elle boitoit encore, & la partie ſuperieure du *femur* paroiſſoit toûjours hors de la ligne perpendiculaire de ſon corps & pouſſée exterieurement, quelques jours après les ſaignées, je lui ordonnai vers les quatre heures le remede ſuivant.

℥. decoct. emollient. & laxant. ℔j. in qua bullierit pulp. colocint. ℥j. in nodulo incluſ. & ſuſpenſ. in olla : fiat clyſter injiciend. horâ jam dicta.

Mademoiſelle prit ce remede ſur le ſopha, où elle ſe tenoit ordinairement; & elle s'endormit. Pendant le ſommeil, il ſe paſſa, à ce qu'elle me dit, une révolution ſi extraordinaire dans ſon ventre & dans tout ſon corps qu'elle s'éveilla en ſuant; elle ſentit comme un bruit qui ſe fit dans l'os de la cuiſſe affectée, lequel s'étendit dans tous ceux de ſon corps; elle ſe fit mettre alors au lit, & ſua abondamment pendant ſon ſommeil. A ſon réveil elle ſe trouva dans un état bien different; car, s'étant levée pour rendre le petit remede, elle s'apperçut qu'elle étoit ferme ſur ſa jambe, qu'elle ne boitoit plus, & que l'os de ſa jambe ne ſortoit plus en dehors, en ſorte qu'elle fut parfaitement guérie, & devint droite comme avant ſa maladie. Sa ſanté ſe rétablit ſi bien en peu de tems que cette Demoiſelle devint plus graſſe & plus groſſe qu'elle n'avoit été auparavant, qu'elle n'a plus eu aucune douleur de Rhumatiſme, & qu'elle a joüi d'une ſanté parfaite. Cette cure eſt de notorieté publique, & la malade peut encore la certifier aujourd'hui.

OBSERVATION V.

Sur un Rhumatiſme univerſel lymphatique, cauſé par un lait répandu dans la maſſe du ſang, après les couches.

LA femme du Sieur Etienne Seranne, Marchand de poiſſons de cette ville, âgée d'environ vingt-ſix ans, d'un tempérament phlegmatique & humide, fut attaquée d'un Rhumatiſme univerſel quelque tems après ſes couches (le 28 mars 1736), quoique les lochies euſſent bien coulé. On ne fit pas ſans doute toutes les attentions qu'il eſt à propos de faire pour éviter les accidens qu'un lait répandu dans la maſſe du ſang peut cauſer. Dans cette occaſion il attira après trente ou quarante jours de l'accouchement, un Rhumatiſme univerſel qui cauſa de grandes douleurs & retint la malade dans ſon lit ſans pouvoir ſe remuer, aïant les jambes, & les cuiſſes ſur-tout, œdemateuſes, & tout le corps bouffi.

Cette Demoiſelle n'ignoroit pas les cures que j'avois faites de cette maladie, ni la méthode que j'emploïois pour en

venir à bout. La guériſon ſurprenante de la Demoiſelle Garonne, qui avoit attiré l'attention de tout le monde plus que les autres, avoit fait trop de bruit dans la ville pour ne pas être regardée comme un miracle. Cependant la malade me fit prier de la venir voir pour remédier à ſon Rhumatiſme d'une autre façon que par les ſaignées copieuſes & réiterées, craignant, me dit-elle, de ne pouvoir pas les ſupporter à cauſe de ſon état & de ſa ſituation qui étoit differente de celle des autres que j'avois traitées. J'en conviens, lui repliquai-je, mais je crois que vous n'avez rien à craindre de ma méthode dans l'état où vous êtes; je penſe même que vous ne guérirez que par cette voie; inutilement j'en tenterai d'autres; vous languirez dans les douleurs; j'ai pluſieurs fois éprouvé que les ſecours que les anciens Medecins, & les nouveaux, nous ont juſqu'ici ſuggerés ſont ordinairement infructueux. Aïant trouvé la malade infléxible, les petites ſaignées réiterées, les purgatifs fréquens, les ſudorifiques, les apéritifs, l'uſage des huiles anodynes récentes, les calmans, les bains des eaux chaudes, les ſables de la mer, furent emploïés, mais ſans fruit; je la

laiſſai enfin à l'uſage journalier des narcotiques, que j'ai preſque toûjours reconnus pour des remedes qui ſoulagent le malade lorſqu'ils ſont donnés à la doſe convenable, mais qui n'ont jamais operé la cure radicale de ces maux.

Le 27 mai 1736 le Sieur Jean Aubengue, Marchand de cette ville, frere de la malade, fut atteint d'une fievre maligne meurtriere dans laquelle j'eus occaſion de demander une conſultation avec un Medecin de Montpellier. C'eſt avec ces ſçavans Docteurs que je cherche à conferer, & c'eſt eux que je demande toûjours lorſque je vois le moindre danger dans les maladies, & que le malade peut en faire la dépenſe.

M. Haguenot, Profeſſeur en Medecine de l'Univerſité de Montpellier, aujourd'hui Conſeiller à la Cour des Aides, & de la Societé roïale des Sciences de ladite ville, fut mandé. C'eſt un Sçavant dont l'eſprit eſt poli & orné. Les belles Diſſertations de Medecine qu'il a données au public, & ſa méthode de traiter les maladies ſécretes en ſont des preuves certaines. Son ſçavoir qui le fait diſtinguer eſt accompagné d'un air de douceur & de politeſſe, qu'on ne trouve

pas communément dans les Sçavans, & qui le fait aimer de tout le monde. Il arriva le second juin à Séte, pendant qu'il y reſta, Mademoiſelle Aubenque, ſœur de Mademoiſelle Seranne, pria M. le Profeſſeur de voir cette derniere qui étoit tourmentée de ſon Rhumatiſme ; ce qui ſe paſſa à mon inſçu. M. Haguenot lui fit une conſultation par écrit, pour tâcher de la guérir ; les remedes ſe firent ſans que cela tranſpirât, le Chirurgien étant ſans doute de la confidence ; mais ces remedes porterent à faux, & n'eurent pas, comme il arrive ordinairement, le ſuccès qu'on en attendoit.

La malade étant laſſe de ſouffrir & de reſter au lit, & voulant enfin guérir de cette maladie qui la tourmentoit depuis ſi long-tems ; me fit prier de la venir voir, étant dans le deſſein de ſuivre ma méthode. Ce fut alors que le Chirurgien me dit que cette Demoiſelle avoit éxécuté une conſultation de M. Haguenot ; & me fit part des remedes qu'on avoit faits.

Je lui fis pluſieurs queſtions pour parvenir à ſçavoir le ſoulagement qu'elle avoit eu depuis les derniers remedes qu'elle avoit faits. Elle me dit que ſon Rhumatiſme la tourmentoit auſſi cruelle-

ment qu'au commencement. Comme elle avoit été purgée depuis peu de jours, je la mis au régime des crêmes de ris & d'orge, que je fis donner de trois en trois heures, eu égard à ſon état : & enſuite je la traitai ſelon ma méthode.

Les foibleſſes furent de la partie à la derniere ſaignée du pied du premier jour des operations ; mais je raſſurai la malade & les aſſiſtans, en leur diſant qu'il en arrivoit de plus grandes aux perſonnes qui n'étoient ni dans ſa ſituation, ni de ſon ſexe, & que je me flattois de finir mes ſaignées ſans allarmes, ſi les femmes qui venoient par un eſprit de curioſité, vouloient me faire le plaiſir de ne pas y aſſiſter, excepté la Garde, qu'on appelloit Gautiere, qui étoit plus aguerrie par le long uſage qu'elle a des malades, & par ſa confiance en moi. Je fus obligé de donner le ſoir un grain & demi de laudanum à la malade pour lui procurer une nuit tranquille, & reparer les forces par le ſommeil.

Le lendemain je lui fis faire les cinq autres ſaignées, & la mis le lendemain à la diete blanche ſelon mon uſage, & en moins d'un mois elle fut non-ſeulement quitte de ſes douleurs, mais abſolument

rétablie. Elle n'a plus eu d'autre attaque.

OBSERVATION VI.

Sur une vieille Sciatique.

LE nommé Eſprit Maurin, qui tient un four banal dans cette ville, ſouffroit depuis pluſieurs années d'une Sciatique. Il me pria de vouloir le guérir, comme les autres, parce qu'il ne pouvoit pas vaquer à ſon métier, qu'il marchoit avec peine, qu'il boitoit en marchant, & ne pouvoit pas dormir pendant la nuit à cauſe des douleurs qu'il ſouffroit, & qui devenoient plus conſiderables lorſqu'il étoit couché dans ſon lit. Cet homme-là étoit dans l'âge de conſiſtence, d'un temperament ſanguin, aïant été vigoureux & robuſte.

Je lui fis pluſieurs queſtions pour connoître ce qui avoit donné occaſion à ſa maladie. Elles furent inutiles, comme il arrive ordinairement. Car la plûpart des malades ne ſe rappellent point comment leurs maladies arrivent. Je jugeai qu'étant Boulanger, la chaleur du four à laquelle ſon métier l'expoſe avoit pû y

contribuer, ſur-tout lorſqu'il m'eut dit qu'il ne pouvoit pas dormir pendant la nuit quand il étoit chaudement dans ſon lit.

Comme il boiteoit, j'examinai enſuite la cuiſſe pour ſçavoir ſi le *femur* étoit dans ſa place : je l'y trouvai, je jugeai pour-lors que le boitement ne venoit que du relâchement des ligamens des os, & des muſcles fléchiſſeurs de la cuiſſe. Je ne lui trouvai point de fievre. Je lui demandai encore s'il ne pouvoit pas ſe rappeller le commencement de ſon mal & ce qui l'avoit occaſionné; il me répondit que cette douleur lui étoit venuë inſenſiblement, & qu'elle avoit augmenté dans la ſuite à un tel point qu'il étoit devenu boiteux, & qu'à cauſe des grandes douleurs qu'il ſouffroit il paſſoit les nuits ſans dormir.

Sur ſon rapport je lui preſcrivis une diete pareille aux précédentes, & lui dis de ſe faire donner à quatre heures du ſoir un lavement compoſé de la maniere ſuivante,

℞. fol. ſenn. mundat. ℥ß, coque [in aq. fontan. ℔ j. adde poſt colatur, lact. caprin. ℔j. fiat clyſter injiciendus hora jam dicta.

Le jour d'après je lui fis faire une ſaignée ordinaire, & le lendemain je le fis purger ſuivant cette formule.

℞. tamarindor. ping. ℥ vj. coque in decoct. cichor. amari: ℔ j. ſero infunda. frigide per noctem fol. ſenn. mundat. ℥ iv. ſal. vegetal. ℥ ij. incolatur. ℥ vj. diſſolv. mann. Calabr. ℥ ij. adde tartar. ſtybiat. ℊ ij. fiat hauſtus primus, hora ſexta matutina ſumendus cum regimine: in cyath. altero diſſolv. ror. Calabr. ℥ j. adde tartar. ſtybiat. ℊ ij. fiat hauſtus ſecundus hora nona ſumendus, interponendo juſculum carnis vervecina.

Après un jour de repos, je commençai le matin les ſaignées que je fis éxécuter ſelon mon uſage; enſuite je mis mon malade à la diette blanche, & j'ordonnai d'appliquer un cautere ſur la partie externe & inférieure de la cuiſſe, & je me retirai.

Le Chirurgien qui avoit fait les ſaignées alla en campagne, & pria avant de partir un autre Chirurgien de ſes amis d'appliquer le cautere. Ce dernier y envoïa un Garçon qui l'appliqua ſur un tendon, & ne veillant point ſur la pierre à cautere, elle le brûla, & cauſa au mala-

de une plaïe compoſée. Le premier Chirurgien n'y pouvant remedier, le malade me fit rappeller. Ce dernier me dit que ſa Sciatique étoit guérie, & qu'il ne ſentoit plus de douleur, qu'il ſe couchoit ſur la cuiſſe malade, mais que ſa plaïe lui cauſoit toutes ſes inquiétudes. Quelle plaïe, lui dis-je ? celle qu'on m'a faite en appliquant la pierre à cautere. Comment, lui dis-je ! eſt-ce qu'un cautere peut cauſer tant d'inquiétudes, & de douleurs ? Voïons, lui dis-je, cette plaïe. Je trouvai le tendon brûlé, & une plaïe avec des chairs baveuſes. Je fis panſer cette plaïe tout autrement qu'on ne faiſoit, & je travaillai à faire exfolier le tendon avec l'eſprit de thérébentine & celui de vin. Lorſque l'exfoliation fut faite, je fis incarner & cicatriſer cette plaïe. Pendant cette cure le malade eut le tems de ſe bien rétablir dans le lit, & lorſque la plaïe fut fermée il fut radicalement guéri, ne boita plus, & n'a plus eu d'attaques, comme il eſt aujourd'hui en état de l'atteſter, ainſi que ſes voiſins.

OBSERVATION VII.

Sur une vieille Sciatique.

LE nommé Louis Thomas, Braſſeur de cette ville, âgé d'environ cinquante-cinq ans, d'un tempérament mélancholique & humide, vint me prier de vouloir le guérir de ſa maladie, qui le faiſoit ſouffrir depuis long-tems, & l'empêchoit de gagner ſa vie. Je lui dis de ne point ſe mettre en peine de ſon néceſſaire pendant ſa maladie. Je lui donnai le ſecond août 1737 le moïen de pouvoir mettre le pot au feu, & de faire acheter du ris & de l'orge pour faire des crêmes; & le lendemain j'y fus à ſix heures du matin, & fis avertir ſon Chirurgien pour éxécuter mes ordonnances en ma preſence, ce qui ſe fit comme je l'ai déja dit. Je lui ordonnai enſuite le lait pendant quinze jours pour toute nourriture. Huit jours après le traitement, il ſe loüa pour Garde-vignes avec M. Garonne le pere, en attendant le tems de la vendange, marchant ſans peine, n'aïant plus de douleurs, & étant parfaitement guéri.

OBSERVATION VIII.

OBSERVATION VIII.

Sur un Rhumatiſme univerſel.

LE nommé Guiran, Maître Conſtructeur, âgé d'environ quarante ans, d'un temperament bilieux & ſec, fut atteint le 25 août 1738, d'un Rhumatiſme lymphatique univerſel qui le retenoit dans ſon lit, aïant des douleurs cruelles. Il fit appeller ſon Chirurgien, qui d'abord lui fit les remedes ſuivans, qui furent, à ce qu'il m'a dit, une ſaignée du bras, & lavement ci-après.

℞. fol. ſenn. mundat. ℥ ß *coq. in aq. fontan.* ℔. *colatur. adde lact. caprin.* ℔. *fiat clyſter injiciendus hora quarta ſerotina.*

Mais comme il ſouffroit toûjours, ſa femme vint me prier de venir le voir pour tâcher de remedier à ſes ſouffrances. Je lui demandai depuis quel tems il étoit atteint de ces douleurs, & à quelles occaſions elles lui étoient ſurvenuës; s'il s'étoit mis dans l'eau lorſqu'il ſuoit, ou qu'il étoit échauffé; s'il s'étoit expoſé à un air froid; s'il avoit été ſujet autre-

diette blanche pendant quinze jours ou un mois. Il fut guéri & rétabli au bout de ce tems-là, & n'a plus eu de douleurs rhumatiſmales, ni d'attaques de Rhumatiſme, comme il peut l'atteſter, étant un témoin encore vivant & irréprochable.

OBSERVATION IX.

Sur un Rhumatiſme goutteux.

LE fils de la veuve Bouſquier de cette ville, âgé d'environ ſeize ans, d'un temperament bilieux & ſec, mais grand & fluet, fut ſubitement attaqué de douleurs très-vives aux jointures des poignets, des coudes, des épaules, des pieds, des genoux, & des cuiſſes, en ſorte qu'il ne put d'abord ſe ſoûtenir ſur ſes jambes, & qu'il fut obligé de garder le lit, faiſant en vain des efforts pour ſe remuer, ſouffrant cruellement, étant dans de grandes inquiétudes, & ne pouvant dormir ni jour ni nuit. Cet état de ſouffrance obligea ſa mere de venir me prier de ſoulager ſon fils, & d'avoir pitié de ſa ſituation fâcheuſe, craignant que ce jeune garçon ne reſtât eſtropié,

& hors d'état de gagner ſa vie. Je fus le voir & lui demandai ce qui avoit pû occaſionner ce Rhumatiſme qui avoit ſi ſubitement fait des nœuds aux pieds, aux genoux, & aux poignets. Je le trouvai avec une groſſe fievre, & ſouffrant extrêmement de ſes douleurs. Je lui fis encore pluſieurs queſtions pour découvrir la cauſe éloignée de ſa maladie. La mere me répondit, vous ſçavez que mon fils travaille aux pontons qui ſont ſur l'eau, que ce travail eſt pénible, & le fait ſuer, qu'il eſt expoſé à l'air froid, & au vent de mer. Ne pouvant tirer du malade que des cris, & des plaintes, je dis à la mere d'appliquer des linges chauds ſur les parties affligées, pour tâcher de découvrir ſi la cauſe de ce Rhumatiſme étoit froide ou chaude. Je lui demandai enſuite ſi ces applications chaudes l'avoient ſoulagé, ou s'il avoit plus ſouffert; il me répondit qu'il n'y avoit rien connu. Je lui dis encore de frotter ces parties avec du ſavon mol diſſous dans l'eau-de-vie, & d'appliquer du papier & des linges chauds par deſſus; ce qui me met au fait de l'humeur qui cauſe les douleurs; car ſi le Rhumatiſme eſt chaud, le malade n'eſt point

ſoulagé par ces applications & les douleurs ſont plus vives, mais s'il eſt froid, les remedes chauds le ſoulagent, *contraria contrariis gaudent.*

Je trouvai par mes épreuves que la cauſe de ce Rhumatiſme étoit chaude, j'en entrepris pourtant la cure de la même maniere que des précédens, je veux dire par les ſaignées, leſquelles étant faites, le malade ne ſouffrit plus de ſes douleurs, fut tranquille & repoſa un peu, mais il ne put d'abord ſe remuer aiſément ni marcher. Je le mis au lait pour toute nourriture, & quelques jours après je le purgeai avec un minoratif, je lui fis après continuer ſa diette, & lui preſcrivis tous les ſoirs un grain de laudanum. Ses mains & ſes bras reprirent bientôt après leur mouvement, mais les pieds & les genoux reſterent environ un mois à pouvoir ſupporter le corps. Au bout de ce tems il fut guéri. Il eut à la vérité pendant quelques mois les pieds foibles & ſenſibles; il n'étoit pas bien ferme ſur ſes jambes lorſqu'il marchoit ſur un pavé inégal & raboteux, mais il fut bientôt en état de travailler de ſon premier métier, où il s'occupe encore aujourd'hui, & il n'a plus eu d'attaque, comme il peut le certifier.

OBSERVATION X.

Sur un Rhumatiſme goutteux habituel.

MADEMOISELLE Antoinette Boſc, fille de M. Boſc, Conſeiller à la Cour des Aides de Montpellier, qui reſidoit en cette ville, âgée d'environ vingt ans, d'un temperament ſanguin & humide, ſouffroit depuis long-tems par intervalles d'un Rhumatiſme qui attaquoit les jointures & le corps des muſcles des bras, & des jambes. Cette Demoiſelle en eut une attaque à S***, qui la faiſoit beaucoup ſouffrir. Ce fut à cette occaſion qu'elle apprit que j'avois guéri pluſieurs perſonnes de cette maladie, par une méthode qui m'étoit particuliere, & que je la guérirois ſans doute comme les autres. Cette Demoiſelle, qui ne ſouhaitoit rien tant que de ſe délivrer d'une maladie qui la tourmentoit dans pluſieurs ſaiſons de l'année, me fit prier par Madame ſa mere de la traiter; ce que je fis avec plaiſir, & je commençai par ordonner un petit remede qu'elle prit le ſoir. Le lendemain je la fis ſaigner du bras, & le jour d'après elle fut pur-

gée avec une medecine, ſuivant cette formule.

℞. fol. ſenn. mundat. ℥ ij. ſal. vegetal. ℥ j. infunde frigide per noctem in decoct. cichor. amar. ℥ viij. in colatur. d ſſolv. mann. Calabrin. ℥ ij. adde rhe. elect. pulverat. grana xxx. Fiat potio ſumenda hora ſexta matutina cum regimine.

Je réglai ſon régime de vie conformément à ma méthode, & je fis commencer les ſaignées, le lendemain de la medecine, & je les fis éxécuter, comme je l'ai déja dit. Pendant le cours des ſaignées, il arriva bien des accidens qui n'avoient pas paru dans le traitement des autres malades; car après la quatriéme, la malade tomba en ſyncope, d'où elle revint en la frottant avec l'eau de la Reine d'Hongrie. Elle eut enſuite l'air niais & de fatuité des perſonnes vaporeuſes; tantôt elle rioit, & tantôt elle pleuroit. Après les ris & les pleurs qui ſe ſuccedoient, elle tomboit dans une grande triſteſſe, & dans des terreurs. Ces accidens de vapeurs finirent par le ſecours d'une potion antihyſtérique que je lui fis donner : elle revint dans ſon aſ-

sete ordinaire, mais tout cela ne se passoit pas sans de grandes allarmes de sa part & de celle des assistans.

Sur la fin de la saignée du pied que je fis continuer le soir vers les trois heures, selon ma méthode, les accès de vapeurs parurent comme après la précédente saignée, ce qui me dérangeoit. Elle se fit pourtant à l'ordinaire, je lui fis donner de l'eau de fleurs d'oranges pour remédier à ces vapeurs; la foiblesse dura plus que la premiere, les ris & les pleurs reparurent comme la premiere fois, la malade tomba ensuite dans une grande tristesse & dans des terreurs, mais après un certain tems ces accidens disparoissoient, & la Demoiselle revenoit dans son premier état.

Le lendemain à dix heures, dans le tems que les deux saignées se faisoient, il survint une si grande foiblesse que cette Demoiselle devint fort pâle; son visage changea, elle eut une sueur froide sur tout son corps, & le pouls disparut. Je fis alors fermer les veines pour la faire revenir de cette foiblesse. On la frotta avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, & je lui fis donner un gros de thériaque recente, délaïée dans l'eau de

fleurs d'oranges que nous avions dans la maiſon ; mais, comme la ſyncope duroit trop long-tems, je lui fis avaler quelques gouttes d'eau de la Reine d'Hongrie pour la ranimer plûtôt ; la chaleur naturelle revint & le pouls ſe ranima avec les forces.

Le ſoir je fis faire la derniére ſaignée malgré tous ces accidens : mais la fievre qui n'étoit point ſurvenuë aux autres malades que j'avois traités, ſe déclara vivement. Je vous avoüe qu'elle m'inquieta. Les redoublemens qui parurent régulierement le ſoir ne me donnerent plus lieu de douter que cette Demoiſelle ne fût attaquée d'une fievre de pourriture dont les caracteres vous feront connoître la gravité & la malice. La malade ſe plaignit d'abord d'une grande douleur aux reins & à la tête, d'un grand abbattement, d'une fievre violente avec des redoublemens, aïant ſouvent les accidens de vapeurs dont j'ai déja fait mention, ſçavoir des foibleſſes, des ſoupirs qui ſaiſiſſoient le cœur des aſſiſtans, une grande peur de mourir, des pleurs, des ris, un viſage pâle plombé & éteint.

Je réfléchis ſérieuſement ſur ces

ſymptômes, & je crus que je ne devois vraiſemblablement les attribuer qu'à une grande pourriture que les ſaignées avoient attirée dans la maſſe du ſang, ou qu'elles avoient développé. Je jugeai que les ſaignées avoient ſuffiſament deſempli les vaiſſeaux pour ne pas craindre que la pourriture qui ſe trouvoit au large pût procurer quelque inflammation dans quelque viſcere, étant convaincu que ſi cela arrivoit la malade ſeroit hors d'état d'y reſiſter. Toutes ces réfléxions m'inquietoient, parce qu'on n'auroit pas manqué d'imputer à ma méthode, le funeſte évenement de cette nouvelle maladie, qui s'étoit fort mal-à-propos manifeſtée pendant le tems de la cure de ſon Rhumatiſme, & qui auroit ſans difficulté beaucoup contribué à la décréditer dans l'endroit où elle avoit pris faveur, & même à la faire condamner partout, quoiqu'elle n'eût jamais été ſuivie d'aucun fâcheux accident dans les autres perſonnes. Toutes réfléxions faites, je dirigeai mes intentions du côté des purgatifs, pour vuider auſſi promptement qu'il m'étoit poſſible de le faire la pourriture, avec les égards que je devois aux forces de la malade. Je mis dans le mo-

ment en uſage les petits remedes ſuivans, tant ſimples que compoſés, que je fis donner deux fois le jour d'intervalle d'un purgatif à l'autre, l'un avec l'eau & l'huile, & l'autre avec le lait & le ſenné en décoction. Les medecines que j'emploïois étoient ainſi compoſées.

℞. fol. ſenn. mund. ℥ ß. *ſal. vegetal.* ℥ *ij. infunde frigide per noctem in decoct. cichor. amar.* ℔ *j. in colatur.* ℥ *vj. diſſolv. mann. Calabrin.* ℥ *ij. adde tartar. ſtibiat.* ℈ *ij. fiat hauſtus primus : in cyath. 2°. diſſolve quoque ror. Calabrin.* ℥ *j* ß. *addetar tar. ſtibiat.* ℈ *ij. fiat potio purgans duabus vicibus ſumenda horis medicis.*

Son régime de vie étoit des bouillons à la viande donnés de quatre en quatre heures, & la ptiſanne ordinaire étoit faite avec les feuilles de la grande ſcolopendre, & par intervalles quelques taſſes d'infuſion des feuilles de *gnaphalium maritimum*. Cette maladie, qui dura vingt jours, & qui me faiſoit craindre, fut terminée par des purgatifs réiterés, & donnés à un jour d'intervalle l'un de l'autre. Je ſoûtenois les forces de la malade par des potions cordiales légéres,

& fort peu animées, mais seulement répétées & prises par cuillerées. Cette Demoiselle se tira d'affaires, malgré les écarts qu'elle fit sur le manger pendant sa convalescence qui dura long-tems. Je ne pus point la mettre au lait pour toute nourriture, mais je lui conseillai de changer d'air. Elle se détermina à aller à Montpellier son païs natal, où M. Verny, grand Praticien, lui fit prendre quelques remedes, & où elle se rétablit.

OBSERVATION XI.

Sur un Rhumatisme aux lombes, & une Sciatique.

LE nommé Gachon, Patron de Trebuchet, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament bilieux & chaud, fort & vigoureux, fut atteint le 12 mars 1742, d'un Rhumatisme dont les douleurs s'étendoient des lombes jusqu'aux pieds, & qui le retenoit dans le lit. Après avoir éprouvé tous les remedes que les femmes charitables proposent, & se piquent souvent d'enseigner aux malades, & ceux que les Chirurgiens essaïent à leur tour, lassé de souffrir, il me fit prier pr sa

mere de venir le voir pour le guérir comme j'avois fait bien d'autres.

Je lui fis toutes les queſtions qui pouvoient m'inſtruire ſur la cauſe éloignée de ſa maladie principalement pour me confirmer dans l'idée que ma méthode venoit à bout de toutes les eſpéces de Rhumatiſmes, quoiqu'ils euſſent differentes cauſes ; ce que l'expérience m'avoit fait voir. Enſuite je le mis au régime de vie, & le lendemain l'ordre de ma cure fut exécuté ; il fut guéri, bientôt rétabli, & n'a plus eu d'attaque depuis ce tems-là, comme il peut l'atteſter, jouiſſant encore d'une ſanté parfaite.

OBSERVATION XII.

Sur la même maladie que la précédente.

LE nommé Coſte, Patron de Trebuchet, âgé d'environ trente-ſix ans, d'un temperament ſanguin, mais fort peureux & peu vigoureux, fut auſſi atteint preſque dans le même tems que le ſuſnommé, le 12 avril 1742, de la même maladie, qui l'empêchoit non-ſeulement de travailler, mais encore de marcher. Après être reſté long-tems dans

cet état de ſouffrance, aïant mis en uſage les baumes des empyriques, comme le font ces ſortes de gens; les huiles, les bains aromatiques, & ſpiritueux, la ſaignée, la purgation, &c. Il en reſta là & languiſſoit dans les ſouffrances. Sa femme, qui étoit chargée d'une groſſe famille, le chagrinoit ſur ſon état, & ajoûtoit encore à ſes douleurs; elle ne ceſſoit de le ſolliciter à faire comme ſon voiſin Gachon qui étoit guéri. Le mari qui craignoit fort les ſaignées, & étoit d'ailleurs un poltron, ne ſe rendoit pas aux fréquentes ſemonces de ſa femme, qui le ſervoit en rechignant & en grondant. Vaincu par les inſtances de ſa femme, & preſſé d'ailleurs par la néceſſité, il ſe rendit enfin, & la femme vint me prier de venir guérir ſon mari d'un Rhumatiſme, comme j'avois déja fait Gachon. Je le vis & tâchai de m'inſtruire de la cauſe évidente de ſon mal, qu'on peut aiſément conjecturer en conſéquence des occupations journalieres de ces Patrons qui font des travaux pénibles, & font fort ſouvent dans l'eau pour la pêche, où ils s'occupent après avoir travaillé ſept à huit mois de l'année ſur un trébucher.

Je lui preſcrivis mon régime de vie, & le lendemain je fis exécuter les ſaignées. La peur qu'il avoit qu'on ne lui tirât tout ſon ſang, & qu'il ne mourût, le faiſoit tomber en défaillances aux premieres ſaignées, de ſorte qu'il falloit toûjours l'encourager, lui frotter le nez, les tempes, avec de l'eau de la Reine d'Hongrie; &, pour lui tirer la quantité convenable du ſang, il falloit lui jetter de l'eau fraîche avec force ſur le viſage, & lui donner de l'eau & même du vin pur. A la neuviéme ſaignée il eut en lui fermant la veine une ſyncope accompagnée de convulſions, d'un viſage éteint & plombé, ſon corps devint froid, & il tomba dans un ſi fort aſſoupiſſement qu'il ne donnoit aucun ſigne de vie. Les femmes preſentes, qui ſe rendent plus ſouvent chez les malades par curioſité que pour le ſecourir, crierent, miſericorde, cet homme-là eſt mort. Elles ſortirent & laiſſerent le malade entre les mains du Chirurgien, & les miennes. Nous l'étendîmes dans ſon lit. Ce premier fut preſque auſſi allarmé que les femmes, quoiqu'il eût fait plus ſouvent que les autres maîtres de la ville cette operation ſous mes ieux. Je travaillai à

faire revenir le malade de cet état, & je le priai d'aller chercher de la thériaque vieille, de la confection d'hyacinthe, & quelques gouttes de lilium de Paracelſe que je fis prendre au malade.

Cette ſyncope, qui l'avoit rendu froid, ſans pouls, ſans connoiſſance, ſans mouvement, avec les ïeux fermés, & dans l'aſſoupiſſement, jetta le Chirurgien à ſon retour dans de plus grandes allarmes; ne lui étant arrivé rien de ſemblable dans les autres cas. J'eus beau lui dire que la peur avoit produit ces effets, & que le malade reviendroit, il n'en fut pas moins étourdi du coup. Quelque peu de tems après le pouls ſe manifeſta, les ſueurs froides diſparurent, la chaleur naturelle revint, le malade ouvrit les ïeux, il revint de ſa létargie, nous parla, & nous raconta qu'il ne ſçavoit d'où il venoit, qu'il étoit dans un parfait repos, & dans une douce tranquillité, & qu'il étoit dans un bon ſommeil d'où nous l'avions tiré.

Je fis faire le ſoir la derniere ſaignée à quatre heures. Elle ſe paſſa ſans foibleſſes, au grand contentement du Chirurgien qui la craignoit beaucoup. Le lendemain je mis le malade au lait pour

toute nourriture. Mais rien ne fut égal à l'étonnement des femmes, qui virent vingt jours après cet homme qu'elles croïoïent mort ſe porter à merveille, & marchant ferme dans les ruës. Il a joüi depuis ce tems-là d'une ſanté parfaite, & n'a plus eu d'attaque.

OBSERVATION XIII.

Sur un Rhumatiſme univerſel lymphatique.

LA fille cadette de Jean Julian, Patron de Ponton, âgée d'environ dix-huit ans, d'un temperament lymphatique & froid, fut atteinte, le ſeptiéme ſeptembre 1742, d'un Rhumatiſme gouteux, avec des nodus à quelques jointures, aïant des douleurs très-vives dans tout le corps, & la fievre, & ne pouvant ſe remuer dans ſon lit. Malgré la peur, & ſa repugnance pour les ſaignées, elle ſe détermina à me faire prier par ſa mere de la venir voir. Cette jeune fille ſouffroit ſi cruellement depuis long-tems qu'elle me pria au nom de DIEU de la ſoulager. Je lui dis qu'elle ne pouvoit l'être que par les ſaignées, que je ſçavois qu'elle craignoit beaucoup. Je la mis à

la diette ordinaire, & lui fis donner ce jour-là un petit remede ſimple.

Le lendemain je fis commencer mes operations, que je fis exécuter, comme je l'ai dit dans ma Méthode. Il arriva pluſieurs foibleſſes pendant le cours des ſaignées qui nous empêcherent de tirer à chacune la quantité de ſang neceſſaire pour guérir, & quoique dans celles où il n'arrivoit pas de ſyncopes, j'euſſe la précaution d'en faire tirer au-delà, je jugeai qu'on n'en avoit pas aſſez tiré pour qu'elle fût auſſi-tôt guérie que les autres. Je la mis au lait pour toute nourriture, ne pouvant point en tirer un meilleur parti pour le nombre des ſaignées. Il eſt vrai auſſi que les douleurs devenuës ſupportables, & les nodus reſterent plus long-tems a paſſer que dans les autres cures, mais elle n'en fut pas moins guérie, & elle n'a plus reſſenti d'attaques, joüiſſant aujourd'hui d'une ſanté parfaite, & faiſant ſon métier de Couturiere.

OBSERVATION XIV.

Sur un Rhumatiſme univerſel.

LA fille aînée de Jean Julian, Maître Tonnelier de cette ville, âgée d'environ vingt-un ans, d'un tempérament mélancholique & froid, fut atteinte le 20 juin 1743 d'un Rhumatiſme univerſel froid, que les remedes ordinaires, les bains de Balaruc, les ſables de la mer, & bien d'autres applications externes n'avoient pas pû guérir. Voulant remédier à ſa maladie, elle me fit prier par ſa mere de venir la voir, & elle eut recours à moi comme à ſa derniere reſſource, n'aïant pas pû être ſoulagée de ſes douleurs par perſonne. Je la fus voir, & lui dis que ſa timidité & ſon obſtination lui avoient valu bien des ſouffrances, qu'elle auroit pû s'épargner, puiſqu'elle ſeroit guérie depuis plus d'un an, ſi elle avoit voulu ſe faire traiter comme les autres qui l'étoient. Elle n'ignoroit pas que ſa couſine avoit été guérie de ſon Rhumatiſme par le ſecours des ſaignées. Je lui preſcrivis la diette ordinaire, & j'en vins le jour

d'après à mes operations, que je ne pus faire exécuter qu'en partie; la timidité de cette fille, & la peur de ſa mere m'empêchant de pouvoir faire les dix ſaignées à la quantité du ſang neceſſaire; auſſi fut-elle plus long-tems à guérir, mais elle le fut pourtant dans l'eſpace de deux mois, & elle ſe porte à merveille.

OBSERVATION XV.

Sur un Rhumatiſme univerſel invétéré.

LE Capitaine Pierre, ou Pitter Paw, Anglois, Maître du Navire nommé le Propatris Hollandois, étant dans ce port, dit le 12 mai 1743, au Sieur Contreſtin, Maître Chirurgien de cette ville, qu'il ſouhaitoit fort de guérir radicalement d'un Rhumatiſme habituel, dont la derniere attaque avoit été de ſix mois. Il avoit été pluſieurs fois traité, & en dernier lieu à Livourne, d'où il fut obligé de partir avec ſon Navire ſans être guéri. Il lui dit que peut-être les bains de Balaruc, qui avoient une ſi grande réputation pour la guériſon de ces maux, ou les Medecins de ce païs-ci, qu'on

regarde comme très-habiles, pourroient réuſſir à le guérir. Le Chirurgien répondit qu'il y avoit dans la ville un Medecin qui avoit trouvé une méthode pour guérir radicalement cette eſpece de maux, quelques vieux qu'ils fuſſent, & que lui Contreſtin pouvoit lui aſſurer que tous les malades que ce Medecin avoit traité dans la ville étoient guéris, & devoit ce témoignage à la vérité, en aïant vû quelques-uns avec ce Medecin; mais que ſçachant par experience que les Anglois craignent beaucoup les ſaignées, il auroit peut-être de la peine à ſe déterminer à cette cure qui ne conſiſtoit eſſentiellement qu'en ſaignées. Si vous m'aſſurez, reprit le Capitaine, que je n'aurai plus d'attaque, je m'y déterminerai volontiers; j'ai tant ſouffert qu'il ne tiendra pas à moi de faire tout ce qu'il m'ordonnera, pourvû que je guériſſe entierement. Je puis vous proteſter, Monſieur, que tous ceux que j'ai traité ſous ſes ordres le ſont radicalement.

Quelque tems après que le Capitaine eut fini ſes affaires, il vint chez moi avec M. Kayer, Interpréte des Langues, pour me prier d'avoir la bonté de le traiter d'un Rhumatiſme qui le tourmentoit depuis

long-tems. Je lui dis que je ferois mon poſſible, & que j'avois lieu d'eſperer qu'il ſeroit guéri, pourvû que ſon Rhumatiſme ne vînt point de quelque maladie que la galanterie procure ſouvent. Je l'interrogeai ſur cet article, & le priai d'être de bonne foi, afin que j'euſſe la ſatisfaction de le voir guéri comme les autres que j'avois fait traiter.

Je commençai par preſcrire le ſoir même le régime de vie, enſuite j'ordonnai un petit remede pour le lendemain. Le jour d'après il prit la même medecine que j'ai décrite dans la cinquiéme de mes obſervations.

Le quatorziéme je lui fis faire les cinq ſaignées ſelon mon uſage. Mais comme j'avois à faire à un bon ſujet, & que je taillois en plain drap, le Capitaine étant de bonne volonté, bien conſtitué, d'un temperament ſanguin, dans l'âge de conſiſtence, & bien aſſuré, je fis faire mes operations avec toute l'exactitude & la préciſion que ma méthode peut le demander.

Je priai le Chirurgien de meſurer les vaſes ou ſultanines où on devoit mettre le ſang du bras, & la terrine avec l'eau où le ſang du pied devoit couler. Cela

fait, je laiſſai couler du bras au-delà de deux livres de ſang dans les ſultanines, le ſang peſa net deux livres & demie, & celui du pied peſa net deux livres dix onces. Je ſuis dans l'uſage de faire les premieres ſaignées plus copieuſes, pour ne point être en arriere dans les dernieres ſaignées, où les foibleſſes arrivent plus fréquemment, ſi on n'a ſoin de faire précéder les remedes généraux.

Mais pour que je ſçuſſe à quoi m'en tenir ſur la quantité de ſang que je faiſois tirer, je marquai ſur le verni de la terrine l'endroit où l'eau alloit après avoir peſé, enſuite je fis une autre marque à la terrine préciſément ſur la ſurface du ſang, ce qui me ſervit pour tirer la même quantité dans les autres ſaignées Je continuai mes operations dans ce goût-là.

Malgré la fermeté & le courage de ce Capitaine, il ſurvint ſur la fin des ſaignées quelques petites foibleſſes, dont il revint aiſément. Je lui fis donner le ſoir un grain de laudanum, & deux drachmes de ſyrop de pavot blanc dans l'eau de lis. Après les deux jours deſtinés aux ſaignées, je le mis au lait pour toute nourriture, & il fut ſoulagé.

Je le priai de m'écrire s'il lui ſurvenoit quelque autre attaque ; ce qu'il me promit, mais ni M. Contreſtin ni moi n'avons pas eu de ſes Lettres. J'ai appris ſeulement de M. Kayer que ce Capitaine avoit fait un voiage à Marſeille depuis ce tems-là, qu'il ſe portoit bien, & pluſieurs Capitaines Hollandois, à qui on a demandé des nouvelles du Capitaine Paw, nous ont dit qu'il n'avoit plus ſes douleurs ; c'eſt tout ce que j'en ſçai.

OBSERVATION XVI.

Sur un Rhumatiſme goutteux univerſel.

LE nommé Georges Durand, Matelot de cette ville, âgé d'environ 30 ans, d'un temperament bilieux & ſec, fut atteint le 18 fevrier 1744, d'un Rhumatiſme qui attaquoit tous ſes membres, excepté les extrémités des pieds, & des mains. Il avoit déja eu le malheur de ſe diſloquer l'humerus, par une chûte dans une barque, en faiſant la manœuvre, au mois d'août de l'année précédente. On n'avoit pas pû lui reduire cet os, à quelquelque Bailleur qu'il ſe fût adreſſé.

En

En vain je tentai de le guérir par les remedes ordinaires ; les ſaignées de neuf onces réiterées ne furent point oubliées, les purgatifs fréquens, les huiles anodynes priſes interieurement, les applications de toute eſpece, les fumigations, le lait, les ſudorifiques, les narcotiques, les baiñs de Balaruc, les ſables de la mer, réiterés en pluſieurs ſaiſons ne furent point oubliés ; mais malgré tous ces ſecours le Rhumatiſme ſubſiſtoit, & tourmentoit toûjours le malade. Au printems de l'année 1745, après la quinzaine de Pâques, je le déterminai enfin à ſuivre la méthode qui en avoit tant guéri, étant honteux à lui de ſouffrir ſi long-tems ſans vouloir prendre l'unique route pour y parvenir. Je le mis à la diette, & fis précéder les remedes généraux. Après un jour de repos je fis commencer mes operations, que je continuai dans le même ordre, de la même maniere, & à la même quantité que je l'ai dit ci-deſſus ; mais les foibleſſes furent ſi frequentes le dernier jour, & aſſez fortes à la neuviéme ſaignée, pour qu'il ne fût pas poſſible de le déterminer à ſe laiſſer faire la dixiéme, qui me paroiſſoit d'autant plus néceſſaire que celles

du dernier jour, qu'un Garçon Chirurgien auſſi timide que le malade, avoit faites, n'étoient pas ſuffiſantes. Je fus obligé d'en reſter là, ne pouvant pas faire ſaigner le malade malgré lui. Je le mis au lait pour toute nourriture pendant un mois; ſes douleurs ceſſerent, il ſe leva du lit d'où il ne bougeoit, mais vingt jours après il lui ſurvint une douleur au genou, qui le retint dans la maiſon & lui cauſoit des douleurs comme ſi on le lui piquoit avec des aiguilles, & des chaleurs ſi fortes qu'il paſſa quelques nuits ſans dormir, & dans les ſouffrances. Je lui dis qu'il l'avoit bien voulu, n'aïant jamais pû ſe déterminer à ſe laiſſer ſaigner pour la dixiéme fois. Je lui dis de continuer le lait, & au bout d'un mois & demi du commencement de ſa cure ſes douleurs ceſſerent entierement, les forces & la ſanté ſe rétablirent, il ne lui reſta qu'un peu de roideur à la jambe que les dernieres douleurs avoient attaqué. Mais j'ai lieu de croire, après ce que j'ai vû dans le cas de Bouſquier, que le jeu de ce genou ſe remettra. Au reſte cet accident ne l'empêche point de travailler & de gagner ſa vie.

Voilà, Monſieur, toutes les Obſer-

vations que je puis vous donner aujourd'hui, avec toute la candeur poſſible. Je crois qu'on auroit grand tort de ne pas éprouver cette méthode de guérir, puiſque l'authenticité de ces cures eſt ſi bien établie. Ainſi j'exhorte les grands Medecins, & ſur-tout ceux des Hôpitaux, d'en faire uſage; & j'ai tout lieu d'eſperer qu'ils l'emploïeront, du moins pour les malades qu'ils n'auront pas pû guérir par les voies ordinaires, & qui languiſſent depuis long-tems dans les ſouffrances. Ils auroient grand tort de ne pas le faire; je prétends même qu'il y auroit de la dureté de leur part de les laiſſer ſouffrir plus long-tems ſans l'eſſaïer. Ils pourront ſans danger attaquer les vieilles Sciatiques qui font ſouffrir les malades juſqu'à leur mort, comme les Rhumatiſmes, & je crois pouvoir les flatter qu'ils s'aſſureront par d'heureux ſuccès de l'efficacité de ma méthode. S'ils la mettent en pratique, l'experience leur apprendra que les malades qu'on n'aura pas ſaignés auſſi abondamment qu'il le faut à cauſe des foibleſſes, ou par quelque autre raiſon, ne guériront pas auſſi promptement que ceux qui l'auront été ſuffiſamment. Certains mê-

me ne guériront parfaitement de leurs douleurs qu'un mois après la cure, d'autres en ſeront encore atteints, peu de tems après avoir été très-ſoulagés ; & quelques-uns auront de nouvelles attaques à certaines parties du corps. Il ne faut pourtant pas s'allarmer, il faut au contraire raſſurer les malades, & leur promettre dans peu une guériſon ſûre ; car tous ces cas me ſont arrivés. Lorſque les malades ſeront bien rétablis, ils ne reſſentiront plus de douleurs, & ſeront abſolument guéris. Je puis vous aſſurer de plus qu'ils joüiront d'une ſanté auſſi parfaite qu'avant leur maladie. Je me crois encore obligé de dire en faveur des timides qu'il ne m'eſt jamais arrivé rien de fâcheux dans les cures que j'ai entrepriſes. Enfin je puis vous atteſter, ſans me faire un mérite aux dépens de la vérité, qu'on peut mettre en uſage cette méthode ſans riſquer de compromettre ſa réputation, ni ſon honneur.

DISSERTATION
SUR LA
GOUTE,
ET LE
RHUMATISME,

OÙ L'ON ENSEIGNE UNE méthode propre pour combattre ces maladies cruelles, beaucoup plus efficacement qu'on ne l'a fait juſqu'à preſent.

Traduite de l'Anglois de M. JAMES, *Docteur Aggregé au Collége des Medecins de Londres.*

DISSERTATION

SUR LA GOUTE ET LE Rhumatiſme, où l'on enſeigne une méthode propre pour combattre ces maladies cruelles, beaucoup plus efficacement qu'on ne l'a fait juſqu'à preſent.

Traduite de l'Anglois de M. JAMES, *Docteur Aggregé au Collége des Medecins de Londres.*

RIEN n'a plus retardé les progrès qu'on auroit peut-être pû ſe flatter de faire dans la Medecine depuis un grand nombre d'années, que l'attachement opiniâtre de ceux qui la profeſſent à certains ſyſtêmes particuliers de théorie & de pratique; car l'on voit par une infinité d'exemples, que l'hiſtoire de la Medecine nous fournit, qu'ils ont traité avec autant de hauteur

que de mépris ceux qui ont propoſé quelque choſe d'avantageux au genre humain, pour peu qu'il eût l'air de nouveauté, ou qu'il contrequarrât les opinions reçûës, quelque erronées qu'elles fuſſent. Cet abus a été cauſe que la réputation d'un grand nombre de remédes excellens, & de méthodes de pratique recommandables, a été pour ainſi dire étouffée dès le berceau, & que d'autres ont eu toutes les peines du monde à ſurmonter une prévention déraiſonnable, malgré les efforts que des perſonnes ſincéres ont faits pendant plus d'un demi-ſiécle pour les ſoûtenir. C'eſt ce dont le quinquina & l'antimoine nous fourniſſent des exemples palpables. Quant à ce dernier, il eſt étonnant qu'après que Baſile-Valentin nous a prouvé par une infinité d'experiences, que l'uſage interne de ce minéral eſt non-ſeulement ſûr, mais encore d'une utilité admirable dans pluſieurs maladies obſtinées, & que ſon ſentiment a été confirmé par Paracelſe, Matthiole, Angelus-Sala, & pluſieurs autres, Grevinus ait oſé avancer, malgré le témoignage de ſes ſens, que l'antimoine eſt un poiſon très-pernicieux, & que l'uſage de ce minéral dans la Mede-

cine ait été défendu en 1566, non-seulement par la Faculté de Paris, mais encore par un Arrêt du Parlement. Paulmier fut chassé en 1609 de la même Faculté pour l'avoir emploïé, & ces préjugés ont continué jusqu'en 1666, que l'on a permis aux Medecins de s'en servir.

Ce préjugé étrange des Medecins contre tout ce qui est nouveau, quelque raisonnable & éprouvé qu'il soit, a sans doute fourni à Moliere l'idée d'introduire dans une de ses Comédies un Medecin ridicule qui s'applaudit d'avoir soûtenu une Thése contre la découverte moderne de la circulation du sang.

Il est heureux pour les personnes de notre profession de vivre dans un siécle où les Medecins ont généralement trop de candeur & de probité pour contredire par un esprit d'opiniâtreté ceux qui découvrent quelque chose de nouveau, & trop de raison pour démentir le témoignage de leurs sens. Et quand même cela ne seroit point, les hommes aiment, pour la plûpart, à faire usage de leur jugement, & soupçonnent toûjours de l'ignorance, ou de la mauvaise humeur, dans toute opposition qui n'est point fondée sur la raison.

Cette disposition des membres qui composent la Faculté, & des hommes en général, m'encourage à publier ce que j'ai lû, entendu & connu par ma propre experience relativement à une méthode particuliere de traiter la Goute, qui est de toutes les maladies celle contre laquelle la Medecine fournit le moins de ressources. Deux motifs m'engagent à prendre ce parti ; mon devoir & le desir que j'ai de défendre l'opinion où je suis que l'on peut à apporter du soulagement à la Goute ; opinion dont j'ai fait part plusieurs fois au public ; de la défendre, dis-je, contre l'épithéte de chimérique qu'on lui a donnée, & de me mettre à couvert du reproche de singularité, d'empirisme, ou d'affection pour la nouveauté.

De tout ce que j'ai lû sur ce sujet rien ne m'a paru plus digne d'attention que le grand nombre d'histoires des cures qui ont été faites par Cneuffelius, fils d'un Chirurgien de Bantzen dans la Lusace. On nous represente ce Medecin comme parfaitement versé dans la lecture des Auteurs Grecs & Latins, & comme un excellent Chimiste. Il prit le grade de Docteur en Medecine à Strasbourg ; & y soûtint dans une Thése que l'on peut

guérir la Goute, malgré l'opinion où tous les Medecins des siécles précédens ont été du contraire. Cette proposition révolta presque tous ses Collégues, qui ne lui épargnerent point les titres infamans d'imposteur & de charlatan. Mais cela ne l'empêcha point de devenir le premier Medecin d'Uladislas IV Roi de Pologne, qu'il guérit, à ce qu'on prétend, d'une Goute très-cruelle. Le détail le plus circonstancié que nous aïons des cures qui ont été faites par Cneuffelius se trouve dans une Lettre écrite au fameux de Laët par Christophe Arcisſewski, Polonois de naissance, qui étoit emploïé au Brésil en qualité de Colonel & de Surintendant de l'Artillerie. Cet Officier, qui avoit éprouvé l'efficacité des remedes de Cneuffelius, crut ne pouvoir mieux reconnoître le service que ce Medecin lui avoit rendu qu'en faisant part au public de son histoire. On y voit une maladie qui, quoique desesperée par elle-même & compliquée avec plusieurs autres maladies terribles, ceda toutefois à l'habileté de Cneuffelius.

Arcisſewski étoit naturellement d'une constitution valétudinaire, mais il la

rendit encore pire par les fatigues de trois expéditions qu'il fit en Amérique, dans leſquelles il paſſa dix fois l'équateur. Etant revenu du Bréſil en Europe en 1639, à l'âge de quarante-ſept ans, il fut attaqué de catarrhes plus fréquens, & d'une toux plus violente que celle qu'il avoit eue juſqu'alors. A ces deux maladies ſe joignirent des douleurs cruelles cauſées par le calcul des reins. Pour comble de malheur il fut tourmenté de la Goute en 1640. Elle fut ſupportable cette année, mais elle devint plus violente en 1641, & elle augmenta à un tel point en 1642 qu'il ne pouvoit remuer ſes jambes, ni ſe tourner dans ſon lit, qu'à l'aide d'un domeſtique.

Comme il eſt naturel de chercher à ſe délivrer des maux que l'on ſouffre, ce Gentilhomme conſulta avec autant de ſoin que de dépenſe ce qu'il y avoit de plus habiles Medecins en Hollande. Ils lui preſcrivirent une quantité extraordinaire de pilules, de potions, de ptiſanes ſudorifiques & de décoctions antiſcorbutiques, ſelon que chacun d'eux jugea que le cas l'exigeoit. Mais tous ces remedes ne lui furent d'aucun ſe-

cours ; car tant que ſes paroxyſmes durerent il ſe trouva entierement dénué de forces & d'appétit. Il étoit encore attaqué d'un œdême continuel aux pieds & d'un tintement d'oreille perpétuel ; & lors même qu'il étoit le mieux, & que les paroxyſmes le quittoient, il ſe trouvoit tellement affoibli qu'il ne pouvoit ſe lever de ſon fauteuil, ni monter ſon eſcalier que très-lentement, & avec beaucoup de difficulté.

Le hazard lui aïant fait connoître Cneuffelius, il ne manqua pas de le conſulter, n'ignorant point qu'il avoit guéri le Roi de Pologne d'une Goute très-violente. Ce Medecin lui aïant indiqué le régime & les remedes qu'il mettoit en uſage contre la Goute, il commença à s'en ſervir dès le 24 juillet 1642, & il fut parfaitement guéri au bout de l'an.

Arciſſewski ne voulant rien laiſſer à deſirer ſur ce qui concerne ſon hiſtoire, a jugé à propos de nous donner un détail circonſtancié des effets que ce remede produiſit ſur ſa perſonne, & des différens états dans leſquels il ſe trouva pendant tout le tems qu'il en fit uſage.

Il fut incommodé durant les trois premiers mois d'un mal de gorge occa-

sionné par l'acidité des breuvages qu'il prenoit ; mais leur usage fit cesser cet inconvénient.

Pendant tout le tems qu'il usa de ce remede, les differentes excrétions qui peuvent donner quelques indications pour en découvrir les proprietés furent telles qu'il suit.

Les déjections depuis le 24 juillet 1642 jusqu'au 12 mars 1643 furent d'une couleur étrangere & contre nature ; car durant les huit premieres semaines elles furent plus noires que de l'encre ; durant les six semaines suivantes, d'un verd noirâtre extrêmement foncé. Cette couleur noire tira tous les jours de plus en plus sur ce que nous appellons communément verd de mer. Mais ses déjections reprenoient quelquefois leur couleur noire lorsqu'il prenoit ses potions acides ; car le Medecin lui ordonna par une lettre d'entremêler ces potions d'adouciſſans, afin que les humeurs du corps, semblables aux eaux de la mer qui se trouvent enfermées dans une crique, ne fussent point continuellement agitées, & qu'on pût en calmer le mouvement dans des intervalles convenables. Le malade attribua pendant

long-tems le changement de couleur de ſes excrémens au vitriol dont le goût ſe faiſoit ſentir dans ſes potions ; car il avoit remarqué que ceux qui uſent des eaux vitrioliques d'Allemagne & de Hongrie, & particulierement de celles de Spa rendent des excrémens de couleur noire. Mais comme les ſiens reprirent peu à peu leur couleur naturelle, il conclut qu'il y avoit dans ſon corps auſſi-bien que dans ſes inteſtins quelque choſe qui contribuoit à l'alterer. En effet au bout de huit mois ſes ſelles reprirent la couleur jaune qui leur eſt naturelle.

Il obſerva en même tems que ſes déjections eurent l'odeur de la fiente d'oïe tant que leur couleur fut alterée ; qu'elles étoient pour-lors d'un verd noirâtre ; qu'elles avoient pour l'ordinaire l'odeur du muſc, & une eſpece d'odeur de marée lorſqu'il avoit des cours de ventre ; & que ſes excrémens étoient auſſi liquides que ceux des perſonnes que l'on a purgées.

A l'égard de la conſiſtence de ſes déjections, tant que leur couleur fut alterée, elles furent généralement plus dures & moins abondantes qu'à l'ordinaire, bien qu'il n'ait jamais été conſtipé, &

qu'il ait été à la ſelle au moins une fois par jour. Il a auſſi obſervé que ſes excrémens, lorſqu'ils étoient durs, étoient couverts çà & là d'une eſpece de mucilage jaune qui ne tenoit en rien de leur couleur noire.

Tant que le malade uſa de la potion de Cneuffelius ſes ſelles furent rarement auſſi liquides que celles des perſonnes qui ont pris un purgatif, & il les examina d'autant plus ſoigneuſement qu'il jugeoit par elles de l'efficacité du remede. Il dit en conſéquence qu'aiant eu le 2 décembre 1642 une forte envie d'aller à la ſelle, il rendit, avec la petite quantité ordinaire d'excrémens noirs & endurcis, deux ou trois onces de matiere de couleur griſâtre ou cendrée, pareille à celle qu'on rend dans la diarrhée. Il crut d'abord que cela venoit d'une éroſion de ſes viſceres, occaſionnée par la force de la potion, qui dans ce tems-là étoit plus âcre qu'à l'ordinaire; mais n'aiant plus remarqué de pareil effet, il jugea que cette liqueur s'étoit évacuée de ſa ratte.

Le 25 novembre 1642 au matin, après avoir rendu beaucoup de rots nidoreux qu'il regarda comme les ſignes ordinaires

d'une mauvaiſe digeſtion, il fut attaqué d'une diarrhée abondante dont la matiere étoit d'un verd grisâtre. Depuis le lever du ſoleil juſqu'à midi il pouſſa cinq ſelles liquides très-abondantes avec beaucoup de violence; mais cette diarrhée n'alla pas plus loin. Quoiqu'il eût rendu ce jour-là une grande quantité d'humeurs par les ſelles, les ſueurs, l'expectoration & les urines, ſes forces n'en furent point abbatuës.

Le 18 fevrier 1643, vers la nouvelle lune, la nature ſecondée du remede produiſit les évacuations qui avoient ceſſé pendant quelque tems, mais qui continuerent enſuite de la maniere ſuivante. La nuit précedente le malade ſentit quelques légéres douleurs dans le côté gauche, & des picotemens dans la ratte, qui furent ſuivis le lendemain de quatre ſelles liquides de couleur cendrée. Le 22 du même mois il fit deux ſelles de même nature, & le 24 trois autres. Ces jours-là ſes excrémens n'eurent point leur dureté ordinaire. Le premier mars 1643, bien qu'il eût ſoupé fort ſobrement, il fut incommodé pendant la nuit de rots qui tenoient de la crudité, & le lendemain il pouſſa quatre ſelles liquides.

d'un verd grisâtre. Le deuxiéme jour du même mois il fut affligé de renvois de même nature, qui furent ſuivis le lendemain de cinq ſelles liquides & copieuſes de la même couleur, qu'il pouſſa avec bruit & vents. Il pouſſa après dîner une ſixiéme ſelle beaucoup plus verte, dont l'odeur tenoit de celle du poiſſon pourri. Il lui arriva la même choſe le quatriéme de mars. Ses excrémens reprirent leur dureté le cinq; mais il pouſſa le ſix cinq ſelles copieuſes de couleur grisâtre, dont les quatre premieres approchoient quelque peu de leur couleur jaune naturelle, au lieu que la cinquiéme étoit de couleur verdâtre, ou pareille à celles de la rate. Il pouſſa le ſept, le huit, & le neuf une ſelle liquide de couleur jaune naturelle, & il fut incommodé de vents. Le 10 au matin il pouſſa cinq ſelles liquides dont les trois premieres étoient d'une couleur jaune naturelle, & les deux autres d'un verd grisâtre. Il pouſſa après dîner une ſixiéme ſelle de conſiſtence liquide, d'un verd pâle & d'une odeur déſagréable pareille à celle du poiſſon pourri. Mais les renvois acides qui continuerent après ces évacuations étoient une preuve qu'il reſtoit encore d'autres impuretés dans ſon

corps. Cette purgation ſpontanée continua le 11 mars depuis minuit juſqu'à midi, & le malade pouſſa huit ſelles liquides, qui toutes étoient de couleur grisâtre. Le matin du 12 mars il pouſſa une ſelle de conſiſtence moïenne & d'un jaune naturel, & le ſoir il en fit une ſeconde de même eſpece. Les excrémens conſerverent toûjours depuis ce tems leur couleur naturelle, & l'évacuation ceſſa d'elle-même.

Pendant tout le reſte du traitement, c'eſt-à-dire, depuis le 13 mars juſqu'à la fin de juillet, ſes déjections conſerverent leur couleur & leur état naturel; & le malade fut tous les jours une ou deux fois à la ſelle.

A l'égard de ſon urine, il dit que le remede de Cneuffelius produiſit généralement une décharge plus copieuſe de cette liqueur dans les autres que dans lui, au moïen de quoi elle vuidoit beaucoup de tartre diſſout, comme Timmermannus, dont nous rapporterons le cas, l'a obſervé en lui-même. Cela n'eſt point arrivé à notre malade, ou du moins ce n'a été qu'en petite quantité; ſans doute, comme il le conjecture, parce qu'il ſuoit copieuſement. Tandis qu'il

ſuivoit le régime galenique, & avant qu'il uſât de la potion de Cneuffelius, ſon urine étoit abondante, claire & aqueuſe; mais tant qu'il prit ce remede elle fut plus haute en couleur qu'elle ne l'avoit jamais été; bien qu'il ait rendu quelquefois une grande quantité d'urine lympide. Au reſte il n'a jamais eu d'éroſions, de demangeaiſons ou de chatouillemens, dans les conduits urinaires, pareils à ceux que la diſſolution du tartre ſalin cauſe ordinairement aux autres. Son urine contenoit, outre le ſediment, quelques particules qui ſe précipitoient dans ſa partie inférieure. Lors, par exemple qu'il la recevoit le matin dans un verre, elle ſe ſéparoit comme en deux parties, l'une inférieure & l'autre ſupérieure; la derniere étoit ordinairement claire & d'une belle couleur, au lieu que l'autre avoit, outre le ſédiment, quelque choſe de trouble. Le ſédiment contenoit pour l'ordinaire une grande quantité de limon argilleux auquel Cneuffelius donnoit le nom de *Tartre bolaire*. Pendant l'uſage des remedes galeniques, de même que pendant l'uſage de celui de Cneuffelius, on découvroit dans ſon urine un grand nombre de grains de ſable rouge,

& quelquefois blanchâtre, quoique plus rarement. Son urine fut communément écumeuſe tant que la cure dura.

Avant qu'il commençât d'uſer de la potion de Cneuffelius il ſuoit copieuſement tous les matins, tant à cauſe de la diſpoſition naturelle qu'il avoit, à ce qu'il dit, à cette évacuation, qu'à cauſe peut-être du trop grand uſage qu'il faiſoit des décoctions ſudorifiques pendant le traitement galenique. Ces ſueurs continuerent pendant cinq mois, quoiqu'il usât du remede de Cneuffelius. Comme le Medecin n'exigeoit point ces ſueurs, le malade ne ſe mit point en peine de les entretenir, & comme il s'apperçut qu'elles l'affoibliſſoient, il commença à les arrêter vers la fin de décembre. D'ailleurs ces ſueurs commençoient à être accompagnées d'un nouveau ſymptôme; car à chaque fois qu'elles ceſſoient, elles excitoient autour de ſa poitrine certaines chaleurs ſi âcres qu'elles ſembloient lui devoir brûler la peau. Ces ſueurs ceſſerent pendant tout le reſte du mois, mais ſa peau ſe couvrit tous les ſoirs d'une certaine moiteur qui fut ſuivie au retour des chaleurs de l'été de ſueurs abondantes qui ne ceſſe-

rent que lorſque la cure fut achevée.

Arciſſewski s'étoit fait faire un cautere à chaque jambe long-tems avant qu'il ſe reſſentît de la Goute ; mais ils ne rendirent aucune matiere, non-ſeulement pendant les deux ans qu'il uſa des remedes galeniques, mais encore pendant l'année ſuivante qu'il prit ceux de Cneuffelius, à moins qu'on ne mît dedans de petites boules de racine récente d'iris ; ce qui lui donna lieu de ſoupçonner que cette racine par une qualité particuliere attiroit plus d'humeurs dans les parties qu'il n'auroit dû y en avoir naturellement. Tandis que les cauteres étoient dans cet état, il ſurvint au mois de décembre 1642 un accident dangereux à celui de la jambe droite ; car, une chair fougueuſe s'étant formée tout autour vers le neuviéme jour de ce mois, il s'ulcera au point de rendre le 29 au matin cent & trente gouttes de pus, & cent ſoixante ſur le ſoir. Cette quantité diminua enſuite peu à peu juſqu'au ſept de juillet 1643, que ce cautere reprit ſon premier état. Les Medecins Galeniques qu'il fit appeller lui dirent que cet accident n'étoit qu'une ſuite du peu de ſoin qu'il avoit eu de ſe purger aux tems qu'il

avoit accoûtumé, & lui conſeillerent de ſe purger pluſieurs fois ; ce qu'il refuſa de faire, dans la crainte d'interrompre l'operation du remede de Cneuffelius, dont il avoit déja reſſenti les bons effets. Ce même cautere s'étoit ſouvent ulceré dans le tems qu'il uſoit des remedes galeniques, qu'il ſe purgeoit toutes les ſemaines, & avant qu'il usât du remede de Cneuffelius. Depuis il ne mit plus de racine d'iris dans ce cautere qui ne s'ulcera plus ; mais comme il ne rendoit plus rien ſans cette racine, il jugea à propos de le fermer, de ſorte que le 20 juillet 1643 la cicatrice fut tout-à-fait formée.

Le malade pendant tout le traitement mangea de la viande, du poiſſon, du fromage, du laitage, de la chair ſalée & fumée, obſervant ſeulement de ne point ſe ſurcharger l'eſtomac ; & quoiqu'il eût quelquefois manqué à cet égard, il ne ſentit jamais d'indigeſtion ni de douleur d'eſtomac. Il uſoit indifferemment de bierre douce & de vin pour boiſſon ordinaire, beuvant ordinairement à chaque repas trois ou quatre verres du vin de France.

On jugera des effets que produiſit le

remede de Cneuffelius, en examinant ſéparément les maladies dont ce Gentilhomme étoit attaqué, & en les comparant avec les changemens qu'il produiſit ſur ſon ſang & ſur ſon corps. Il trouva ſa Goute conſiderablement appaiſée par l'uſage de ce remede durant les trois premiers mois, ſçavoir, août, ſeptembre, & octobre de l'année 1642.

Aux ſymptômes gouteux auſquels il étoit ſujet il s'en joignit d'autres d'une nouvelle eſpece ; car le 20 août 1642 ſes gras de jambes avec les tendons qui les attachent aux talons, furent attaqués d'une douleur inſupportable. Il ſe forma immédiatement après dans les tendons ſitués au-deſſous du gras de la jambe gauche une certaine tumeur dure qui diſparut d'elle-même le quatriéme jour ſans le ſecours d'aucun remede, & qui ne revint jamais.

Huit jours après que cette tumeur fut diſſipée il fut affligé d'une fluxion âcre, & douloureuſe, d'humeurs ſur l'articulation de la mâchoire du côté gauche; &, bien qu'elle ne fût accompagnée d'aucune enflure, elle le mit cependant au bout d'un jour hors d'état de pouvoir ouvrir la bouche & de prendre de la nourriture.

nourriture. La douleur ceſſa peu de jours après, mais il ſe reſſentit longtems de la fluxion; & le 14 & le 26 de décembre la douleur revint à la même mâchoire.

Les muſcles ſitués le long de la poitrine, des côtes, & des hypochondres en devant, auſſi bien que ceux qui deſcendent depuis les omoplattes le long du dos, étoient ſouvent attaqués d'une douleur ſourde, & de laſſitude.

Le Medecin étant venu voir Arciſſewſki à la Haïe, lui dit qu'il guériroit avec plus de peine des nœuds qu'il avoit aux poignets, que de tous ſes autres ſymptômes gouteux. Cependant ces nœuds diminuerent à un tel point pendant les trois premiers mois qu'il uſa du remede de Cneuffelius, qu'il n'en reſta que quelques petites marques; quoiqu'il ne les eût point frotté avec la liqueur que ce Medecin lui avoit donnée pour cet effet. Des fluxions s'étant cependant jettées dans la ſuite ſur ſes poignets, ces nœuds augmenterent en differens tems, mais ils diminuerent de nouveau.

Au mois de novembre le malade fut de nouveau attaqué de la Goute avec

moins de violence qu'auparavant, mais assez néanmoins pour l'obliger à garder la chambre. Il ne ressentoit, il est vrai, aucune douleur aiguë, mais presque toutes les parties de son corps, comme les muscles, les jointures, les mains, les pieds, les genoux, le cou, & les reins, furent affectés pendant trois mois consécutifs d'une douleur sourde. Tout son corps étoit tellement moulu & contus, qu'il ne pouvoit sans beaucoup de difficulté, ôter son chapeau, se lever de son siége, se promener, ou serrer quelque chose que ce fût entre ses doigts. Le malade attribua ces incommodités à l'intempérie de la saison; car il n'y avoit point eu d'hiver cette année en Hollande, mais encore plus à l'efficacité du remede qui pénétroit dans toutes les parties du corps.

Il s'éleva le 29, le 30 & le 31 de janvier 1643, un grand nombre de petites pustules rouges sur tout l'espace compris entre les gras des jambes & les talons; mais elles disparurent de nouveau au bout de quelques jours.

Au commencement de fevrier de la même année, il apperçut sur ses mains, de même que sur les autres parties de son

corps, aux endroits des jointures, des tumeurs dures & cartilagineuſes, qui ne tenoient point à l'os, mais qui s'étoient formées dans la chair qui eſt au-deſſous de la peau. Elles étoient preſque toutes auſſi groſſes qu'un pois, & quelquefois de la groſſeur d'une féve, mais elles diſparurent pour la plûpart au bout de quatre jours. Elles revinrent depuis à differentes repriſes, & elles cauſoient au malade une douleur ſourde, lorſqu'on les preſſoit avec les doigts.

Dès le mois de février, & enſuite vers le milieu du mois de mars de l'année 1643, il ſurvint une telle contraction au doigt du milieu de la main gauche, qu'il étoit impoſſible au malade de l'étendre. Il n'y ſentoit aucune douleur lorſqu'il n'y touchoit point, mais pour peu qu'il tâchât de l'étendre avec l'autre main, il reſſentoit une douleur aiguë ſi violente qu'il étoit obligé d'abandonner la tentative. Il reprit de lui-même ſon premier état au bout de trois jours, ſans laiſſer aucune marque du ſymptôme, ni aucun reſſentiment de la douleur. Il arriva enſuite la même choſe au doigt du milieu de l'autre main, ſans que les autres s'en reſſentiſſent.

Il eut aux mois de mai, juin, & juillet, de l'année 1643 quelques accès de Goute, mais ils furent si foibles qu'ils ne l'empêcherent point de marcher & de faire de l'exercice. Ses pieds paroissoient avoir repris leurs premieres forces. Le 24 de juillet 1643, jour auquel expiroit l'année où il avoit commencé d'user du remede de Cneuffelius, il sortit dès la pointe du jour avec deux de ses amis qu'il prit pour témoins de sa guérison, & s'en fut avec eux à pied de la Haïe à Leyde, où il arriva avant sept heures; & après s'y être arrêté quelque tems, il revint chez lui vers les dix heures; de sorte qu'en moins de quatre heures il fit trois milles d'Hollande dans un terrein extrêmement sabloneux avec des bottes & des éperons, & par un tems de pluie; ce qui rendit son voïage plus pénible qu'il ne l'eût été sans cela. Il continua sa route sans s'arrêter, sans s'asseoir, & sans suer le moins du monde. Il dit qu'il se sentoit en arrivant assez de forces pour recommencer une seconde fois le même voïage, & qu'il l'eût fait pour l'amour de son Docteur, quoiqu'il eût alors plus de cinquante ans, si ses amis ne l'en eussent dissuadé en le faisant ressouvenir du

cautere qu'il avoit eu à la jambe droite, qui ne s'étoit cicatrisé que le 21 de juin, & qui l'avoit auparavant incommodé pour peu qu'il y eût donné occasion.

Etant de retour à la Haïe il sentit dans ses jambes une foiblesse pareille à celle qu'éprouvent ceux qui ont voïagé, mais elle fut entierement dissipée le lendemain, & ses jambes furent aussi fermes que s'il n'eût point marché le jour précédent. Il fit dans la suite plusieurs petits voïages de la Haïe à Delft, & dans d'autres endroits qui n'en sont éloignés que d'un mille, pour éprouver la force de ses jambes.

Ses mains étoient encore quelque peu affligées de la Goute, & il fut surpris de trouver qu'il en avoit à moitié perdu l'usage sans aucune cause manifeste. Mais il dit que si Cneuffelius eût été present pour juger de l'état de sa santé, il n'eût pas manqué de le guérir parfaitement.

Ses catarrhes furent beaucoup moins violens pendant le tems qu'il usa du remede de Cneuffelius, qu'ils ne l'avoient été pendant le traitement galenique; car il n'en eut que deux considerables pendant tout le cours de la cure. Le pre-

mier dont il fut affligé le 2, le 3, & le 4 de novembre étoit accompagné d'une toux très-violente; ce qu'il attribue en partie à ſes inquietudes, & en partie au voïage qu'il fit de la Haïe à Amſterdam par un tems froid & pluvieux, & avec des habits forts legers.

Pour obéir plus ponctuellement aux ordres du Docteur qui lui avoit dit que le tabac irritoit les fluxions, il le quitta tout-à-fait le cinquiéme novembre 1642, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir un autre catarrhe le 25, le 26, le 27 & le 28 de janvier. Comme il n'y avoit point eu d'hiver cette année en Hollande, & que les catarrhes étoient fort communs parmi le peuple, il ne douta point que le ſien ne provînt de la même cauſe.

Le bruit qui ſe faiſoit entendre dans ſa tête, & le tintement d'oreilles, qui n'avoient jamais ceſſé pendant l'uſage des remedes galeniques, cederent à celui de Cneuffelius, de même que l'enflure œdémateuſe du pied.

Les ſymptômes néphrétiques furent totalement diſſipés au commencement de la cure, de ſorte que durant treize ſemaines il eut la liberté, lorſqu'il lui en prit envie de demeurer couché ſur le dos

ce qu'il n'avoit jamais pû faire auparavant à cauſe des douleurs qu'il ſentoit dans les reins.

Le 23 octobre 1642 il fut ſoudainement attaqué d'un paroxyſme néphrétique violent dans le rein droit ; mais la douleur ceſſa tout-à-fait au bout de dix-huit heures. Il crut à cette occaſion que la pierre qui obſtruoit l'orifice de l'uretere, n'aïant pû ſortir étoit rentrée dans la cavité du rein, ce qui avoit calmé la douleur. Il fut attaqué le ſixiéme avril 1643 d'un ſecond paroxyſme qui conſiſtoit dans une douleur ſourde dans les reins, & le même jour ſon urine fut quelque peu ſanglante. Depuis ce tems-là juſqu'au 12 d'avril 1643 ſon urine demeura trouble, & ſemblable à celle des calculeux.

Le 13 juin 1643 il mangea une grande quantité d'aſperges à ſon ſouper, à deſſein de découvrir s'il reſtoit après la cure de Cneuffelius un grand nombre de pierres dans ſes reins. Les ſymptômes néphrétiques revinrent le lendemain, & il rendit par les urines non-ſeulement beaucoup de ſable, mais encore quelques pierres friables de la groſſeur d'un grain de poivre noir. Pour

prévenir les ſuites que pouvoient avoir ces ſymptômes il prit en deux differentes doſes quatre onces de ſyrop de guimauve de Fernel, pour amollir & relâcher les ureteres & les conduits urinaires, & faciliter par ce moïen la ſortie des pierres, ce qui lui fit beaucoup de bien.

Il trouva en ſuivant l'un & l'autre régime une grande quantité de particules ſabloneuſes rouges dans ſon urine, & quelquefois, quoique rarement, des particules blanchâtres.

Arciſſewski étoit ſujet dans ſon enfance à un crachement copieux, qui étoit accompagné depuis ſeize ans d'une toux qui ceſſa totalement après qu'il eût uſé du remede de Cneuffelius pendant trois ſemaines, mais qui revint la ſeptiéme ſemaine de la cure. Elle ceſſa au bout de quelques ſemaines, mais elle revint enſuite. Enfin vers le milieu de fevrier 1643 elle devint plus violente, & dura juſqu'à l'été; de ſorte que lorſqu'il ſoupoit à neuf heures du ſoir il étoit obligé de touſſer & de cracher ſur les deux heures du matin. Il ſentoit dans ces toux nocturnes, plus diſtinctement que dans celle qu'il avoit durant le jour, une certaine fluxion qui tomboit de la

tête d'une maniere preſque inſenſible, qui commençoit & finiſſoit avec la toux; car celle-ci n'avoit pas plûtôt ceſſé que ſa reſpiration devenoit beaucoup plus libre.

Toutes les fois qu'il dînoit à une heures après midi, il étoit obligé de touſſer & de cracher ſur les ſept heures du ſoir, ſans que ſon crachement pituiteux diſcontinuât pendant tout le jour; mais ces ſymptômes étoient beaucoup moins incommodes qu'auparavant. La toux nocturne changeoit quelquefois, mais rarement, ſon période, & ne revenoit qu'à ſon lever; mais elle ceſſa enfin totalement depuis le milieu de juin juſqu'à la fin de juillet.

Il fut auſſi guéri par la méthode de Creuffelius d'une mélancholie hypochondriaque à laquelle il étoit auparavant fort ſujet, & qui l'incommodoit beaucoup. Son temperament devint meilleurs & il ne douta point, à ce qu'il dit, qu'il n'allât toûjours de mieux en mieux. Il reprit une meilleure couleur & un meilleur viſage, ſon appétit revint, & la digeſtion fut des plus parfaites.

On peut encore juger de ſon état par la diſpoſition de ſon ſang; car quoique

Cneuffelius lui eût défendu la ſaignée, excepté dans les cas d'une néceſſité abſolue, il n'oſa point cependant y renoncer tout d'un coup, parce qu'il y étoit accoûtumé, & après avoir uſé pendant neuf ſemaines du remede de Cneuffelius, il ſe fit tirer le dernier de ſeptembre 1642 huit onces de ſang du bras droit, n'oſant point paſſer cette quantité, de peur de contrevenir aux ordres de ſon Medecin. Ce qui l'engagea à recourir à ce remede, ce fut le retour de ſa toux, qui l'avoit quitté pendant quelques ſemaines, l'inquietude & l'agitation dont ſon ſommeil étoit accompagné, auſſi-bien que le fréquent retour des paroxyſmes gouteux, qu'il attribua à l'oubli de la ſaignée.

Bien que ſon ſang ne fût pas des plus loüables, il étoit cependant meilleur qu'il n'avoit jamais été. Il contenoit une quantité ſuffiſante de ſéroſité, mais d'une nature plus bilieuſe. Sa ſurface étoit couverte d'une eſpece de colle ferme auſſi dure que la peau, au deſſous de laquelle étoit une petite quantité de ſang rouge; tout le reſte, juſqu'au fond étant épais, noir, & mélancolique, quoique moins mauvais qu'auparavant; car on y

découvroit quelques ſignes de putréfaction, au lieu qu'on n'y en appercevoit aucun depuis l'uſage des remedes de Cneuffelius.

Après l'avoir continué pendant longtems, il fut curieux de connoître l'état de ſon ſang, ce qui l'obligea le 2 mai 1643 à s'en faire tirer huit onces du bras droit. Il le trouva beaucoup meilleur, & beaucoup plus loüable qu'auparavant. Ce ſang fut reçu dans trois differens vaiſſeaux. Celui du premier étoit couvert d'une colle, ou d'une pellicule pituiteuſe, quelque peu grisâtre, mais moins abondante qu'auparavant. On apperçut ſur la ſurface du ſang contenu dans le ſecond vaiſſeau un petit reſte d'une pareille pellicule, au lieu que celui du troiſiéme n'avoit rien de ſemblable. Au reſte la partie ſupérieure du ſang étoit rouge, & l'inférieure moins noire qu'auparavant, & d'une rougeur loüable.

Arciſſewski n'eſt pas le ſeul qui ait éprouvé les bons effets du remede de Cneuffelius, il a même été étonné de ceux qu'il a produits ſur d'autres; car il rapporte les hiſtoires de deux Gentilshommes qui étoient beaucoup plus mal

que lui, & qui dûrent leur guériſon au même remede. L'un eſt M. Vincent Iſſelſtein, pour-lors Général de Cavalérie & Gouverneur d'Orſoy, homme âgé de cinquante-quatre ans, & qui n'avoit jamais été marié, ce qui, ſuivant lui, facilita beaucoup ſa guériſon. Ce malade fut ſi parfaitement guéri de la Goute en cinq mois de tems au moïen du remede de Cneuffelius, qu'il le mit en état de s'acquitter des differentes fonctions de ſa charge ſans reſſentir la moindre incommodité. Il eut, il eſt vrai, peu de tems après quelques légers reſſentimens de Goute, mais ſa ſanté ſe rétablit ſi parfaitement qu'il n'auroit pû en ſouhaiter une meilleure. La bonté du remede de Cneuffelius parut d'autant plus dans ce malade, qu'aïant été expoſé peu de tems après aux fatigues les plus terribles, il n'en reçut aucun dommage; car le Prince d'Orange étant venu camper en Flandre, il détacha ce Gentilhomme à Orſoy avec un corps de cavalerie pour s'oppoſer aux incurſions de l'ennemi. Il s'acquitta de cette commiſſion avec ſon activité & ſa valeur ordinaires; car il réſiſta à l'ennemi, ou l'attaqua nuit & jour, & demeura quelquefois ſi long-

tems à cheval que la plûpart des gens de ſa ſuite en tomberent malades. Cependant, quoiqu'il eût été auparavant beaucoup plus mal qu'Arciſſewski, il fut toûjours également diſpos, actif, & vigoureux.

Le ſecond malade que le remede de Cneuffelius guérit eſt Samuel Timmermann, Gentilhomme de la Haïe, qui étoit pour-lors âgé d'environ quarante-neuf ans. Cet homme étoit beaucoup plus affligé de la Goute qu'aucun autre qu'Arciſſewski eût jamais vû; car la premiere fois qu'il lia connoiſſance avec lui il avoit tellement perdu l'uſage de tous ſes membres qu'il étoit obligé de ſe tenir au lit ſans pouvoir ſe donner le moindre mouvement. La douleur l'avoit tellement amaigri qu'il n'avoit plus que la peau collée ſur les os. Ses bras & ſes jambes étoient extenués à un point extraordinaire, & ſes genoux & les autres jointures affectés d'une enflure conſiderable. Cette maladie étoit encore accompagnée d'inſomnie, de maux de tête exceſſifs, de catarrhes continuels, & d'accès de colique auſſi fréquens que violens.

Arciſſewski étoit preſent à la premie-

re viſite que Cneuffelius lui rendit ; & voïant le malade preſque entierement épuiſé par pluſieurs maladies compliquées, abſolument dénué de forces, & preſque hors d'état de reſpirer, il fut ſurpris que ce Medecin osât entreprendre de traiter, & de flatter de l'eſperance d'une prochaine guériſon, un homme qui pendant huit années conſécutives avoit inutilement uſé d'un grand nombre de remedes, & eſſaïé differentes ſortes d'eaux minérales. Ce malade commença le ſixiéme d'août 1642 à prendre la potion de Cneuffelius, & ſes forces augmenterent peu à peu de telle ſorte, qu'il fut en état dans le mois de ſeptembre de pouvoir ſe promener dans ſa maiſon. Il eut au mois d'octobre une ſeconde rechûte qui le mit au lit au bout de ſix jours. Les maux de tête violens dont il étoit affligé joints à l'inſomnie, à une chaleur extraordinaire, & à certaines agitations fébriles, l'obligerent à demander qu'on lui ouvrît la veine ; les Medecins galeniques l'aïant accoûtumé à de fréquentes ſaignées. On differa quelque tems de le ſatisfaire pour ne point contrevenir aux ordres de Cneuffelius. Mais comme on s'apperçut qu'il perſiſtoit

toûjours dans la même réſolution ; on lui tira le 17 d'octobre 1642 ſix onces de ſang, ce qui fut plûtôt donner du jour au ſang qu'en diminuer la quantité. Le mauvais état de ſa ſanté parut bien évidemment par l'inſpection de ſon ſang, quoiqu'il uſât depuis dix ſemaines du remede de Cheuffelius, puiſqu'on n'appercevoit dans ce ſang aucune rougeur après qu'il étoit figé. Une certaine colle épaiſſe, ſemblable à du lard rance ou à de la coüene, flottoit ſur la ſurface d'une lymphe jaune & bilieuſe. A peine trouvoit-on une once de ſang noir au-deſſous de cette colle, tout le reſte n'étant que de la lymphe & de la colle entierement dépoüillée de ſa rougeur. Cependant le malade recouvra la ſanté en très peu de tems par l'uſage ſeul de la potion, & ſes forces revinrent avec l'embonpoint. La Goute le reprit de nouveau dans le mois de décembre, & le tint au lit pendant environ dix jours ; mais les paroxyſmes furent légers & peu fréquens pendant ceux de janvier, fevrier, mars, avril, & mai.

Ses forces étoient alors ſi bien revenuës qu'il venoit fréquemment à pied à l'Egliſe pour y aſſiſter au ſervice divin, &

il recouvra à la fin parfaitement la ſanté contre l'attente de tout le monde. Mais, comme il étoit extrêmement riche & naturellement ami de la ſocieté, il ſe livroit ſouvent un peu trop avec ſes amis à la bonne chere & à la boiſſon; & ce fut ſelon toute apparence cette intempérance qui lui cauſa le 22 de juin une colique, dont il fut cependant guéri en très-peu de tems. Bien qu'il eût uſé pendant un an de la potion de Cneuffelius il ne laiſſa pas d'être attaqué le 6 de juillet 1645 d'une Goute, qui, quoique moins violente que la premiere, l'étoit cependant aſſez pour nous convaincre que les malades qui ont été extrêmement mal ne ſont pas toûjours délivrés de leurs maladies après avoir uſé de la potion pendant un an.

Le remede que Cneuffelius donna à Arciſſewski conſiſtoit en une liqueur diſtillée tranſparente, qui ſervoit de véhicule à une poudre qui ſe précipitoit d'elle-même au fond après qu'on avoit laiſſé repoſer le vaiſſeau pendant quelque tems. Cette poudre étoit la baſe de tout le remede. Cneuffelius en montra un jour à Arciſſewski une certaine quantité dans une boëte d'yvoire. Elle étoit extrê-

mement pesante, d un rouge obscur, pareil à celui des clouds de girofles nouveaux ; mais elle n'étoit point aussi fine dans la boëte que dans le verre ; car elle étoit en petits grains environ de la grosseur de ceux de la petite poudre à canon. Elle étoit insipide, & l'on n'y découvroit, après l'avoir long-tems tenuë sur la langue, qu'une certaine stypticité. Il n'en mettoit qu'une petite quantité dans la liqueur dont nous avons parlé, sçavoir, un grain sur quarante onces de liqueur. Cneuffelius ne dit point à Arcissewski la composition de cette poudre, & celui-ci ne fut point assez indiscret pour oser la lui demander.

Cette liqueur contenoit entre autres choses de l'esprit de vitriol que l'on découvroit manifestement au goût ; mais, pour le rendre plus agréable & lui donner la saveur des eaux minérales, il y mêloit du julep violat dont elle recevoit une couleur approchante de celle des violettes, mais qui rougissoit en vieillissant.

Cneuffelius ordonnoit au malade de garder cette liqueur, après y avoir mêlé la poudre, dans des phioles bien bouchées & dans un lieu froid, & de ne

jamais l'expoſer à la chaleur pour ne point lui faire perdre ſon goût.

La doſe étoit de trois onces par jour; mais avantque d'en uſer il recommandoit d'agiter le vaiſſeau pour que la poudre ſe mêlât plus parfaitement avec la liqueur. Il faiſoit prendre la premiere doſe à jeun vers les ſix ou ſept heures du matin, & le malade ne déjeûnoit que trois ou quatre heures après. Il mangeoit à dîner tout ce qu'il vouloit, ſon Medecin ne lui aïant point déterminé le choix des alimens, pourvû qu'il eût l'attention de ne commettre aucun excès dans le boire & dans le manger.

Il prenoit la ſeconde doſe trois ou quatre heures après dîner; il ſoupoit trois ou quatre heures après légérement, & au bout de trois heures il prenoit la troiſiéme doſe.

Il ſembleroit par cette deſcription que cette poudre n'étoit qu'un précipité de mercure.

L'extrait ſuivant du Traité du célébre M. Frederic Hoffmann *de Mercurio & Medicamentis Mercurialibus*, ne laiſſera plus rien à deſirer ſur la méthode que nous venons de propoſer pour appaiſer la Goute, & lui donnera plus de poids,

tant parce qu'il y décrit le remede dont il y a toute apparence que Cneuffelius ſe ſervoit, que parce qu'il eſt lui-même un Auteur du premier rang, aïant été Profeſſeur à Hall en Saxe pendant un grand nombre d'années, & premier Medecin du défunt Roi de Pruſſe & de ſon fils aujourd'hui regnant.

» Les métaux purs, tels que l'or & » l'étain ſont de tous les corps ceux qui » ſe mêlent le mieux avec le mercure; » &, outre qu'ils ſont amis de la nature, » ils moderent efficacement la violence » de ce minéral, comme il paroît par un » grand nombre d'obſervations, & ſur- » tout par les effets du mercure diapho- » rétique jovial que l'on prepare de la » maniere ſuivante.

» On fait avec des lames d'étain » d'Angleterre & du mercure parfaite- » ment purifié un amalgame ſans ſe ſer- » vir du feu. On met cet amalgame dans » une retorte de verre, & l'on en retire » au feu de ſable une quantité ſuffiſante » de l'eſprit de nitre, dans lequel l'amal- » game a été diſſout. On édulcore la » poudre blanchâtre qui reſte au fond » de la retorte le mieux qu'il eſt poſſible » avec de l'eau de pluie; &, pour mieux

» attirer à la ſurface les pointes acides
» qui ſont cachées dans la poudre, on
» brûle deſſus à pluſieurs repriſes de l'eſ-
» prit de vin; ce qui fait qu'elles s'uniſ-
» ſent plus parfaitement avec l'eau
» chaude. Mais afin d'émouſſer les poin-
» tes du menſtrue corroſif qui n'ont pû
» être emportées par la lotion, il faut
» broïer la poudre pendant quelques
» heures ſur le porphyre, en verſant
» deſſus à diverſes repriſes une quantité
» ſuffiſante de liqueur de nitre fixe. On
» doit réiterer cette trituration trois fois
» de ſuite en laiſſant ſécher la poudre à
» chaque fois. Enfin on verſera la ma-
» tiere ainſi ſéchée dans l'eau chaude, &
» l'on ramaſſera la poudre qui ſe préci-
» pitera au fond pour s'en ſervir dans le
» beſoin.

» Cette préparation n'excite preſque
» jamais de flux de bouche, à moins
» qu'on ne la donne en trop forte doſe, ou
» qu'on n'en uſe trop long-tems. Etant
» priſe en beaucoup moindre quantité
» que le cinnabre, elle agit pour l'ordi-
» naire en augmentant quelque peu la
» tranſpiration inſenſible, ou en excitant
» la ſueur, pourvû qu'on obſerve un ré-
» gime convenable; car le ſouffre de

» l'étain, dont la preſence ſe manifeſte
» par la facilité avec laquelle ce métal
» s'enflamme avec le nitre, contient
» des parties beaucoup plus ſubtiles que
» celles du ſouffre commun, ou du ſouf-
» fre impur de l'antimoine qui entre
» dans la préparation du cinnabre; en
» conſéquence de quoi il modere non-
» ſeulement le mouvement trop violent
» des globules mercuriels, mais il em-
» pêche encore l'entrée des ſels trop
» âcres; ſans fixer ni émouſſer la qualité
» pénétrante des globules mercuriels
» auſſi fortement que le ſouffre groſſier
» qui entre dans la compoſition du cin-
» nabre.

» Si l'on ſubſtitue l'or à l'étain, ou du
» moins ſi l'on y ajoûte une portion d'or
» & que l'on mêle intimement ces deux
» métaux avec le mercure, il en réſulte-
» ra un remede beaucoup plus efficace
» que celui dont nous venons de donner
» la deſcription. Car comme l'or, à raiſon
» de l'homogénéité de ſa ſubſtance, ſe
» mêle aiſément & intimement avec le
» mercure, de même par la peſanteur
» particuliere de ſes particules, qui ſe
» trouvent entremêlées avec celles du
» dernier, il augmente ſes vertus, & le

» rend plus efficace ; parce qu'il rend
» plus uniforme le mouvement trop im-
» pétueux que les globules mercuriels
» ne manquent pas d'exciter dans le
» corps humain, & qu'il les rend plus
» pénétrans en conſéquence de ſa pe-
» ſanteur. D'ailleurs l'or ne pouvant
» être diſſout que par les menſtrues les
» plus énergiques, tels que l'eau régale,
» lorſqu'il eſt une fois uni avec le mer-
» cure, il ferme l'entrée aux ſels âcres
» qui ne manqueroient pas de s'inſinuer
» promptement dans les humeurs du
» corps humain, au moïen de quoi il
» prévient efficacement l'agitation vio-
» lente dans laquelle ils les euſſent jet-
» tées. On a imaginé differens proce-
» dés pour mêler l'or avec le mercure,
» de maniere à pouvoir les reduire en
» forme de poudre ; mais celle qui ſuit
» eſt la plus aiſée. On fait diſſoudre de
» l'or de Hongrie, ou quelque autre
» eſpece d'or pur dans l'eau régale, &
» l'on verſe goutte à goutte dans cette
» ſolution une quantité convenable de
» mercure parfaitement purifié, enſuite de
» quoi l'or ſe précipite avec une portion
» du mercure ſous la forme d'une pou-
» dre déliée que l'on a ſoin de recueillir,

» après avoir décanté le menſtrue, &
» de corriger avec quelque liqueur al-
» caline, & d'édulcorer le plus qu'on
» peut par de frequentes lotions & dé-
» flagrations d'eſprit de vin. On peut
» encore en mêlant avec une quantité
» ſuffiſante d'or fulminant, ou, ce qui
» vaut mieux, de cette poudre rougeâ-
» tre, compoſée de la ſolution de l'or
» & de l'étain qu'on emploïe communé-
» ment dans la compoſition du *verre* de
» couleur de rubis que l'on obtient en
» la précipitant par le moïen de l'eau,
» en mêlant, dis-je, un de ces précipités
» avec du mercure précipité blanc par-
» faitement bien lavé, on a un remede
» auſſi efficace, & ſouvent beaucoup
» moins couteux que le dernier que
» nous avons décrit. Mais, quoique ces
» remedes aient leur mérite lorſqu'on les
» donne à propos, néanmoins comme
» dans ces ſortes de préparations l'or
» n'eſt point intimement uni avec le
» mercure, & ne tient qu'aux ſurfaces
» de ſes globules, comme il eſt évident,
» puiſqu'on peut le ſéparer de nouveau
» du mercure au moïen d'un feu aſſez
» doux; & que ces ſortes de remedes ne
» peuvent être parfaitement dépouillés

» de l'acidité du menſtrue corroſif, il
» arrive qu'ils ne conviennent point aux
» perſonnes d'un temperament foible &
» délicat, & qu'ils excitent ſouvent une
» ſalivation qui eſt cependant beaucoup
» plus douce que celle que cauſe l'uſage
» des compoſitions où entre le mercure
» crud. De-là vient que les Chymiſtes
» ont cherché à corriger le mercure de
» façon que, ſans emploïer des menſtrues
» corroſifs, on pût y réuſſir par le
» moïen d'un feu modéré, & qu'on pût
» le mêler intimement avec l'or; & c'eſt
» ce que l'on peut faire par la méthode
» que nous allons indiquer, de telle ma-
» niere que le tiſſu du mercure, aïant
» ſubi un changement conſiderable, ſe
» convertiſſe en une poudre extrêmement
» fine de couleur de pourpre rougeâtre,
» ſans qu'on puiſſe facilement le revivi-
» fier par le moïen du feu. Il eſt inutile
» d'objecter que cette poudre en conſe-
» quence de ſa nature fixe ne ſçauroit
» produire des effets conſiderables ſur le
» corps humain; car, bien qu'elle ſoit à
» l'épreuve du feu, & que le tiſſu de l'or
» qui entre dans ſa compoſition ſoit ſi
» ferme qu'il reſiſte à l'action des menſ-
» trues corroſifs, on peut néanmoins,
» avec

» avec le ſecours du mercure exalté par
» un procedé convenable, & rendu plus
» ſpiritueux, rompre l'union intime des
» parties de l'or, toute forte qu'elle eſt,
» & les unir tellement avec les globules
» mercuriels, qu'il en réſulte une ſub-
» ſtance concréte, capable non-ſeule-
» ment d'être puiſſamment agitée par la
» douce chaleur du corps, mais encore
» de produire des effets que l'on ſe pro-
» mettroit inutilement des autres cor-
» rections du mercure, comme on le
» démontre fort bien dans les no-
» tes ſur Poterius, en ces termes :
» *Quoiqu'on prepare peu de remedes d'une*
» *efficacité recommandable avec l'or, ce*
» *métal ne laiſſe pas d'être d'une très-grande*
» *utilité, & contribue à former un médi-*
» *cament très-énergique, étant reduit à une*
» *conſiſtence convenable par ſon union étroite*
» *& intime avec le mercure, qui abonde en*
» *eſprit minéral extrêmement actif; car la*
» *ſubſtance fixe de l'or reçoit les particules*
» *déliées du mercure dans ſes pores; d'où il*
» *réſulte entr'eux une harmonie & une pro-*
» *portion d'égalité. Ce qui me fait conclurre*
» *que l'or eſt le meilleur correctif du mercu-*
» *re, & en même tems que rien n'exalte,*
» *ne rend plus actif, & ne donne plus de*

» *vertus médicinales à l'or, que le mercure* » (*a*).

» La premiere choſe néceſſaire pour » produire un mélange intime & per- » manent de l'or avec le mercure eſt de » ſéparer du dernier une terre minérale » dont il abonde, & dont il eſt comme » ſurchargé, pour que le fluide éthéré » puiſſe enſuite agir avec plus de force ſur » les globules du mercure, devenus plus » purs & plus ſubtils, & les mêler in- » timement avec la terre pure que ce » métal contient, en les faiſant entrer dans » les pores de l'or. Le mercure ainſi pre- »paré, que les Chimiſtes recherchent avec » tant d'ardeur, eſt quelquefois appellé » mercure *vierge*; on le diſtingue auſſi » par les épithétes d'*animé* & de *philoſo-*

(*a*) *Quamvis ex auro pauciſſima experta virtutes remedia prodeant, ſingularem tamen præſtat uſum, & convenit ad efficaciſſimi medicamenti compoſitionem, ſi cum mercurio qui abundat ſpiritu minerali actuoſiſſimo, in temperamentum feliciſſimo connubio redigatur. Fixum enim auri corpus partes tenuiſſimas mercurii in poros ac ſinum recipit, ut æquabilis harmonia & proportio exurgat; unde nihil magis mea opinione mercurium corrigere poteſt quam aurum, & ex adverſo nihil aurum exaltare, actuare, & virtute medicamentoſa magis imbuere, quam ipſe mercurius*, Fr. Hoffmann. *In not. ad Poter.*

» *phique.* Les Chimiſtes ſe ſont beau-
» coup fatigués à chercher les moïens de
» l'avoir; mais je m'abſtiens de porter un
» jugement ſur leurs travaux, & leurs
» procedés. Au reſte, celui qui eſt dé-
» crit en termes figurés par l'Auteur
» anonyme qui prend le nom de *Phila-*
» *léthe* dans ſon *Introitus apertus ad occlu-*
» *ſum Regis Palatium* (*a*), & par le mê-
» me, ſi l'on en croit les Sçavans, en
» termes un peu plus clairs, dans le
» Traité intitulé *Ripleus Redivivus*, eſt
» fort eſtimée des Chimiſtes les plus cé-
» lébres, & ſe trouve confirmé par
» beaucoup d'experiences. Mais comme
» il faut encore une grande attention
» pour entendre le ſtile figuré de ce der-
» nier traité, je vais donner ſans enve-
» loppes & ſans obſcurité la deſcription
» du mercure animé, d'après mes pro-
» pres experiences. Voici donc l'idée
» de l'Auteur. Il faut d'abord amalga-
» mer du vif argent ordinaire avec un
» vrai régule-martial d'antimoine (car
» celui qu'on fait communément ne
» contient pas la moindre particule de
» fer) par le moïen des *deux Colombes de*

(*a*) L'entrée ouverte dans le palais caché du Roi.

» *Diane*. Le ſens de ces mots partage les
» Alchimiſtes. Les uns prétendent que
» c'eſt deux parties d'argent ; fondés
» peut-être ſur quelque analogie hiero-
» glyphique, & cependant tirée de loin,
» entre l'argent & les colombes, ou
» peut-être ſur l'autorité d'Alexandre
» Scuhtenius, qui tenta autrefois cette
» eſpece de correction du mercure,
» comme on peut le voir dans ſon *Traité*
» *de Antimon.* 2. D'autres, ſur-tout Be-
» cher dans le Supplément de ſa *Phyſique*
» *Souterraine*, aſſure qu'on doit entendre
» par ces deux colombes deux ſels, le
» ſel alkali, & le ſel ammoniac. Ces
» deux opinions s'accordent avec la rai-
» ſon & l'experience ; mais le procedé
» eſt beaucoup plus court lorſqu'on fait
» fondre ſur le feu une partie de régule
» d'antimoine & deux d'argent ; & qu'on
» ajoûte à ce mélange du mercure & une
» quantité convenable de ces ſels, &
» qu'on en fait un amalgame. Cette
» operation demande une manipulation
» exacte, que je ne donnerai pas en dé-
» tail, parce qu'il n'y a perſonne qui le
» veuille, & qui puiſſe recommencer
» l'operation, qui ne parvienne à la dé-
» couvrir. L'amalgame fait, il faut le

» piler fortement dans un mortier de
» verre, en verſant deſſus de tems en
» tems une quantité ſuffiſante d'eau de
» pluie, qui noircit en conſéquence, &
» d'où ſe ſépare, lorſqu'on la verſe, une
» poudre de même couleur qui répand,
» lorſqu'on l'allume, une odeur fétide,
» bien qu'on n'ait emploïé aucun ſel
» dans l'amalgamation. Il faut continuer
» cette trituration & ces affuſions d'eau
» de pluie juſqu'à ce que le régule d'an-
» timoine ſoit tellement enlevé en for-
» me de poudre noire, qu'il ne reſte
» autre choſe que l'amalgame pur. Il
» faut enſuite mettre ce dernier dans une
» cucurbite de verre, & en retirer le
» mercure au feu de ſable. On trouvera
» en conſéquence au fond de la cucur-
» bite, l'argent tout pur, & après l'a-
» voir mêlé de la même maniere avec
» le régule d'antimoine, on l'amalgame-
» ra de nouveau en y ajoûtant les ſels;
» on le purifiera par une ſemblable tri-
» turation, & on le ſublimera enſuite.
» Après avoir répété ces operations
» pour le moins huit ou neuf fois, on
» obtient un mercure plus pur & plus
» ſubtil, qui non-ſeulement agit avec
» plus de force ſur les autres métaux,

» mais encore produit des effets plus ſen-
» ſibles & plus ſalutaires ſur le corps hu-
» main. Voilà de quelle façon on doit exal-
» ter le mercure pour qu'il puiſſe ſervir
» à la préparation de ce remede célébre
» & efficace. Quoique cette découverte
» ſoit dûë aux experiences, elle eſt néan-
» moins conforme à la raiſon, & il eſt
» fort aiſé de le prouver: car tandis que
» le régule martial d'antimoine ſe mêle
» intimement en ſe fondant avec les
» petites molécules de l'argent, la ſub-
» ſtance de ce métal, qui étoit aupara-
» vant liſſe & poli, eſt tellement chan-
» gée par les parties angulaires & irré-
» gulieres du régule, que les parties les
» plus petites de l'argent acquerent non-
» ſeulement des ſurfaces inégales & ra-
» boteuſes, mais ne laiſſent entr'elles
» que des eſpaces plus petits & plus tor-
» tueux, dans leſquels le mercure étant
» obligé d'entrer avec violence, ſoit au
» moïen de l'algamation, ſoit à cauſe du
» combat mutuel des ſels, il ſe dévelop-
» pe, pour ainſi dire, & ſe détache des
» parties qui lui ſont étrangeres, & ſe
» ſépare de ſa terre impure & groſſiere,
» qu'on emporte par les ablutions réi-
» terées & la trituration continuelle,

» auſſi-bien que les parties hétérogénes
» du régule. On doit enſuite mêler le
» mercure que l'on a obtenu par cette
» préparation faite ſoigneuſement avec
» l'or pur ſuivant la méthode ordinaire
» pour les amalgamations, en mettant
» ſur une partie d'or trois ou quatre par-
» ties de mercure, ou deux ſeulement,
» ſuivant Philalethe. On mettra l'amal-
» game dans une phiole de verre à fond
» plat pour que la chaleur puiſſe agir ſur
» une plus grande ſurface; & après en
» avoir fait ſortir l'air groſſier, qui
» pourroit, étant raréfié par la chaleur,
» rompre le vaiſſeau, on la ſcellera her-
» métiquement, & on la mettra en di-
» geſtion dans un athanor pendant huit
» ou neuf mois entiers & conſécutifs,
» en augmentant inſenſiblement le feu
» depuis le plus bas degré juſqu'au plus
» haut. Comme tout l'art conſiſte dans
» cette digeſtion, lors auſſi qu'elle eſt
» bien faite l'amalgame ſe convertit peu
» à peu en une poudre rougeâtre, qui
» pendant les premiers mois de la digeſ-
» tion n'eſt point ſi corrigée qu'elle ne
» puiſſe exciter une diarrhée ou une ſali-
» vation, ſur-tout dans les perſonnes
» d'un temperament délicat; mais la

» digeſtion étant continuée, le remede
» ſe perfectionne & ſe dépouille ſi fort
» de toutes ſes qualités violentes, que
» l'on peut donner la poudre fine qu'on
» en tire à la doſe de deux, trois, ou qua-
» tre grains, pendant pluſieurs jours,
» aux perſonnes les plus délicates, ſans
» craindre qu'elle excite en elles de ſali-
» vation, ni aucun des mouvemens que
» les préparations de mercure crud pro-
» duiſent ordinairement.

» Cette méthode d'exalter & de corri-
» riger le mercure s'accorde parfaite-
» ment avec les principes de la bonne
» Chimie. On la met au nombre des
» myſteres les plus cachés de cet art, &
» elle eſt en ſi grande eſtime chez les
» Chimiſtes, qu'ils ont regardé le mer-
» cure ainſi animé comme entierement
» propre à la confection de la pierre
» philoſophale. Je ne puis rien dire ſur
» ce ſujet, j'en laiſſe faire l'eſſai aux cu-
» rieux; les traces de ceux qui ſont entrés
» dans cette carriere m'épouvantent; je
» me renferme donc dans les bornes
» convenables, & je n'examinerai que
» les uſages médicinaux du mercure ainſi
» preparé, leſquels ſont non-ſeulement
» très-conſiderables par eux-mêmes,

» mais encore ſuperieurs à ceux des au-
» tres remedes. De-là vient que plu-
» ſieurs fameux Medecins l'ont emploïé
» avec ſuccès pour des maladies obſti-
» nées que les remedes les plus efficaces
» n'avoient pû ſurmonter. Crelles, auſſi
» connu en Angleterre par ſon ſçavoir
» que par ſes ſuccès dans la pratique
» l'ordonnoit ſouvent. Hochgræff, fa-
» meux Chimiſte, a ſouvent éprouvé à
» Hall l'efficacité de ce mercure ſolaire
» animé pour ſurmonter ces deux mala-
» dies contre leſquelles le mercure eſt
» impuiſſant, les fievres *quartes* & la
» *Goute :* de ſorte que quelques perſon-
» nes qui étoient affligées depuis long-
» tems de la fievre quarte, & une en-
» tr'autres qui l'étoit depuis quatre
» ans, recouvrerent la ſanté au moïen
» de quelques doſes de ce remede.
» On peut mettre au nombre des gou-
» teux qui ont dû leur guériſon à ce re-
» mede une perſonne fort connuë dans
» ces cantons, qui étant affligée de dou-
» leurs *gouteuſes fixes* & de *contractions des*
» *membres*, recouvra la ſanté ſans avoir
» eu depuis aucune rechûte. On peut
» voir dans l'Appendice des *Miſcell. Nat.*
» *Curioſ.* avec quels ſuccès Cneuffelius

» s'eſt ſervi d'un *mercure fixé* pour guérir
» la Goute, guériſons certifiées par des
» témoignages au-deſſus du ſoupçon,
» puiſque c'eſt par la dépoſition même
» des perſonnes guéries. Le lecteur peut
» auſſi conſulter ſur ce ſujet un ouvrage
» intitulé *Epiſtola de curata Podagra per*
» *D. Andream Cneuffelium*, imprimé à
» Gorlitz en 1644. Ces exemples prou-
» vent manifeſtement que les éloges
» qu'on a donnés à ce remede ne ſont
» point fondés ſur de vaines ſpécula-
» tions, & qu'ils ſont appuïés de l'ex-
» perience, de ſorte qu'il n'y a pas lieu
» de douter qu'il ne puiſſe produire dans
» les maladies opiniâtres qui ne ſont
» point incurables des effets qu'on at-
» tendroit vainement des autres remedes
» tirés du regne végétal ou animal con-
» nus juſqu'à preſent, & même de la
» ſalivation mercurielle; traitement non-
» ſeulement pénible & accompagné
» d'agitations violentes & ſouvent dan-
» gereuſes, mais encore extrêmement
» incommode. L'uſage du mercure ani-
» mé ſolaire eſt d'autant plus préférable
» à la ſalivation, qu'on peut le donner
» aux perſonnes les plus délicates ſans
» les fatiguer, pourvû que ce ſoit en

» petites doſes, & qu'on le prenne une
» ou deux fois par jour, & qu'on en
» continue l'uſage ſuivant les circonſ-
» tances de la maladie. On le mêlera,
» pour en rendre l'uſage plus agréable,
» avec de la conſerve de roſes, ou quel-
» que autre médicament ſemblable, ſans
» uſer d'aucun autre remede dont l'uſa-
» ge continuel entraîne toûjours beau-
» coup de deſagrément.

» Mais avant que de donner cette pré-
» paration mercurielle, il faut débarraſ-
» ſer les premieres voies des impuretés
» qui pourroient empêcher la prompti-
» tude de ſes effets; à quoi on réuſſit
» par des déterſifs, dont on augmente la
» vertu par un purgatif réſineux légére-
» ment irritant; car les purgatifs violens
» trouvent rarement à être placés, &
» ſont toûjours préjudiciables au com-
» mencement d'une cure. On peut auſſi,
» ſelon la ſituation du malade, évacuer
» les premieres voies à l'aide d'un vo-
» mitif, qui doit être cependant précedé
» de l'uſage des remedes ſalins & inciſifs.
» Lorſqu'on prend ce remede après avoir
» préparé le corps ainſi que je viens de
» dire, il convient de boire par deſſus
» quelque liqueur aqueuſe, comme du

» thé, du caffé, une infuſion de véro-
» nique, &c. ou une décoction de ſalſe-
» pareille & de ſquine animée avec l'é-
» corce de ſaſſafras. Ces liqueurs dé-
» laïantes facilitent l'operation du re-
» mede, aident la tranſpiration, & ſe
» chargent des impuretés ſalines qui ont
» été dégagées par la force & l'énergie
» du médicament, & qui, ſe trouvant
» diſperſées dans ces mêmes liqueurs,
» peuvent enſuite être évacuées ſans
» violence par les excrétoires convena-
» bles, ſur-tout par les pores de la peau,
» pourvû qu'on les tienne ſuffiſamment
» ouverts par un régime convenable;
» c'eſt-à-dire qu'on ſe garantiſſe du froid
» ſans s'étouffer ſous le poid des habil-
» lemens, & qu'on entretienne toûjours
» le corps dans une douce moiteur. Car
» les ſueurs abondantes, loin d'être néceſ-
» ſaires & utiles dans la cure des mala-
» dies chroniques, épuiſent les forces
» qui n'ont été déja que trop affoiblies
» dans le cours d'une maladie longue.
» C'eſt bien pis lorſque ces ſueurs ſont
» forcées; car il eſt à craindre qu'elles ne
» cauſent des engorgemens des viſceres,
» comme il arrive très-communément
» par l'uſage des étuves. Il faut conſulter

» ſur ce ſujet pluſieurs endroits de la
» pratique médicinale de Sylvius, &
» notamment l'appendix du troiſiéme
» Traité. Il faut donc éviter avec beau-
» coup de ſoin toute commotion violen-
» te & ſoudaine ; & comme ce remede
» ne produit point de pareils effets, la
» matiere viſqueuſe & morbifique ne
» ſçauroit être ſurmontée & évacuée par
» une ou deux doſes ſeulement, comme
» les Charlatans l'aſſurent à ceux pour
» qui ils l'emploïent ; il faut la vaincre
» par l'action continuée & non inter-
» rompue de ce remede. Ainſi quoique
» Luc Tozzi, Medecin du Pape Inno-
» cent XII, aſſure dans ſa *Pratique de*
» *Medecine*, qu'il a guéri par le moïen
» de ſept doſes de ce mercure ainſi fixé,
» une vérole & une fievre quarte, j'ai
» peine à croire (car je ne prétends pas
» révoquer en doute ce qu'aſſure ce Me-
» decin célébre) que ce remede puiſſe
» produire un effet auſſi prompt dans
» nos païs qui ſont plus voiſins du nord,
» où les maladies chroniques ſont cau-
» ſées par une quantité d'humeurs vi-
» cieuſes, corrompuës, & viſqueuſes. On
» pourra néanmoins accélérer ſon effet
» ſans faire aucune violence au malade,

» ſi après en avoir uſé pluſieurs jours
» on ſe ſert de médicamens balſamiques
» ſalins ſulphureux, dont les plus conſi-
» derables & les plus efficaces ſont l'éli-
» xir balſamique de Stahl, ou l'eſprit
» volatil huileux preparé ſuivant la mé-
» thode de Sylvius, que l'on appropria-
» ra a la ſituation du malade. En effet
» une doſe moderée de ces remedes pri-
» ſe tous les jours aux repas, & conti-
» nuée pendant quelque tems dans la
» cure des maladies chroniques, opere
» tranquillement, ce qu'on ne ſçauroit
» obtenir par des moïens plus violens.
» Car, comme on facilite par-là la digeſ-
» tion, le chyle qui étoit précédemment
» mal digeré, & corrompoit les hu-
» meurs par ſa viſcoſité, ſe trouve corri-
» gé & comme aſſaiſonné par ces ſubſ-
» tances balſamiques; & l'effervescence
» vitale, & la volatiliſation des humeurs,
» qui étoient auparavant ſupprimées, &
» comme étouffées par leur épaiſſeur ex-
» ceſſive, ſont tellement animées, que le
» foïer de la maladie eſt par-là détruit
» promptement, ſur-tout lorſqu'on
» aide l'efficacité des remedes par un
» regime convenable.

» Ceux dont les facultés ne leur per-

» mettent pas de faire uſage de ce mer-
» cure ſolaire peuvent lui ſubſtituer le
» mercure balſamique jovial dont les
» effets ſont les mêmes, comme j'en
» ſuis convaincu, non-ſeulement par
» les eſſais que des Medecins fort habi-
» les en ont fait, mais encore par les
» principes ſur leſquels eſt fondée la
» compoſition du remede, leſquels s'ac-
» cordent parfaitement avec les propriе-
» tés du mercure. Et, bien que ſon ope-
» ration ſoit un peu plus prompte que
» celle du mercure animé ſolaire, &
» qu'en conſéquence lorſqu'on le donne
» en doſes un peu fortes dans les mala-
» dies accompagnées d'une intempérie
» conſiderable des humeurs, comme la
» vérole & le ſcorbut, il excite une eſ-
» pece de ſalivation, elle eſt ſi légére
» que le malade ne s'en apperçoit preſ-
» que pas, ou du moins qu'il la ſupporte
» ſans peine; mais dans les cas où il n'y
» a point une ſi grande quantité d'hu-
» meurs âcres, & où les ſucs pêchent
» plûtôt par leur épaiſſeur & par leur
» viſcoſité, il guérit ſans exciter de ſa-
» livation. Au reſte, on peut preſque
» toûjours empêcher le flux de bouche
» que ce remede exciteroit, en détrui-

» ſant les cauſes qui concourent avec
» lui à le produire ; & comme il n'y a
» que la violence de l'acrimonie qui
» puiſſe animer ce remede au point de
» lui faire produire une ſalivation, il
» n'y en aura jamais lorſque l'acrimo-
» nie de la maſſe des humeurs ne ſera
» point aſſez dégagée ni aſſez forte pour
» agir ſur les globules mercuriels enve-
» loppés dans le ſouffre pur de l'étain, ou
» ſe mêler avec eux. Suppoſé même que
» ce mélange ſe faſſe, ce ne ſera que
» dans les premieres voies, qui dans la
» plûpart des maladies chroniques, con-
» tiennent entre autres impuretés une
» grande quantité d'humeurs acides. Et
» comme le remede ſéjourne pendant un
» tems conſiderable dans les premieres
» voies, il peut y acquerir plus aiſément
» une qualité irritante que dans la
» maſſe du ſang. Mais pour empêcher
» que cela n'arrive, il faut, avant que
» d'uſer de ce remede, évacuer ces im-
» puretés le mieux qu'il ſera poſſible
» avec des purgatifs légers d'une nature
» gommeuſe & reſineuſe, tel que le gal-
» banum, la gomme ammoniaque, le
» bdellium & le maſtic, dont on aug-
» mentera l'efficacité avec une quantité

» convenable de myrrhe & quelque peu
» d'extrait aloëtique de Ludovici ; car
» ces ſubſtances enveloppent par leurs
» parties gommeuſes & mucilagineuſes
» l'acide des premieres voies, & émouſ-
» ſent tellement ſes pointes qu'il peut
» être évacué ſans aucun des ſymptômes
» violens que les ſubſtances réſineuſes
» plus violentes excitent dans les cas de
» cette nature. Après avoir fait préceder
» le purgatif dont nous venons de par-
» ler, & en avoir réiteré l'uſage ſuivant
» la diſpoſition du malade, on lui don-
» nera le remede avec des ſubſtances ter-
» reuſes temperées, qui aïant la vertu
» d'abſorber l'acide beaucoup plus
» promptement que le mercure corrigé
» avec le ſouffre de l'étain, le garantiſ-
» ſent de l'impreſſion de tous les ſels, &
» le rendent par-là capable de déploïer
» doucement ſon efficacité. Mais ſuppo-
» ſé que l'addition de ces poudres abſor-
» bantes rende l'uſage de ce remede in-
» commode, il faudra donner au mala-
» de le matin, & même le ſoir, s'il eſt
» néceſſaire, une doſe de mercure dia-
» phorétique ſeul, depuis ſix grains juſ-
» qu'à dix, ſans paſſer au-delà ; & lorſ-
» qu'il ira ſe coucher, une doſe ſuffiſan-

» te de poudres abſorbantes, c'eſt-à-
» dire, depuis deux ſcrupules juſqu'à une
» drachme dans quelque véhicule aqueux
» domeſtique. On aidera efficacement
» l'operation de ce remede, & l'on pré-
» viendra totalement la ſalivation, en
» entretenant le corps dans une chaleur
» convenable par le moïen d'un régime
» approprié, ou en excitant la ſueur
» dans certains cas pendant quelques
» heures par l'uſage des ſudorifiques de
» force moïenne, tels que l'eſprit ale-
» xipharmaque de Buſſius corrigé, la li-
» queur de corne de cerf ſuccinée, & la
» teinture bézoardique ſans acide. Ces
» remedes étant entremêlés à tems entre
» les doſes du mercure font ceſſer pour
» l'ordinaire la ſalivation en excitant une
» légére ſueur, comme beaucoup d'ob-
» ſervations des Medecins, les plus
» exacts me l'ont appris; d'où il ſuit
» qu'ils ſont encore plus propres à la
» prévenir, ſuppoſé qu'elle dût être pro-
» duite par l'uſage du mercure diapho-
» rétique jovial, qui eſt un remede ſuffi-
» ſamment corrigé. Comme ce remede,
» emploïée comme on vient de le dire,
» eſt incapable de cauſer de violens
» mouvemens, on peut le preſcrire har-

» diment, même dans l'intempérie ſcor-
» butique, fut-elle un peu conſiderable,
» avec beaucoup plus de ſureté que la
» plûpart des autres préparations mer-
» curielles. « FREDERIC HOFFMANN.

Il eſt impoſſible à quiconque eſt verſé dans les Auteurs qui ont écrit ſur la Medecine, de lire la premiere partie de cet extrait ſans ſe ſouvenir des éloges faſtueux que les anciens Chimiſtes ont donnés à leurs préparations du mercure. Il ſembleroit que c'eſt à elles que Paracelſe & Van-Helmont doivent une grande partie de leur réputation; car ce n'eſt que le ſuccès avec lequel ils ont guéri la plûpart des maladies qui avoient reſiſté aux méthodes qui étoient pour-lors en vogue, qui peut avoir fait paſſer leurs noms à la poſterité. Voici ſur ce ſujet un paſſage de Glauber extrêmement remarquable.

» On peut tellement purifier le mer-
» cure ordinaire dans l'eſpace d'un jour
» par le moïen de notre ſecret *Salmiac*,
» qu'il ſe coagule le lendemain en un
» remede rouge fixe par la ſeule abſtrac-
» tion de l'eau de *Saltaberis*. Cette prom-
» pte mortification, coagulation, ou fi-
» xation, a été fort eſtimée de Paracelſe

» & de Van-Helmont. Le premier don-
» ne à ce mercure l'épithéte de *Corallin*,
» ſoûtenant qu'*il n'y a point dans la nature*
» *de remede plus excellent pour guérir la*
» *Goute & la vérole*. Il ajoûte qu'il réjoüit
» l'eſprit de l'Artiſte, parce qu'il péné-
» tre dans l'or & ſe convertit en ſa pro-
» pre nature, de ſorte qu'un grand nom-
» bre de pauvres Chimiſtes trouvent par-
» là le moïen de s'enrichir. Mais on ne
» trouve perſonne depuis ce Philoſophe
» qui ait ſçu préparer cette eſpece de
» mercure rouge fixé ; parce qu'aucun
» enfant de l'art n'a connu l'eau de *Sal-*
» *taberis*, avec laquelle on doit réduire
» le mercure à une rougeur fixe. Van-
» Helmont, un des plus grands Philo-
» ſophes de notre ſiécle, eſt le premier
» qui ſe ſoit vanté de pouvoir préparer
» un ſemblable mercure, auquel il don-
» ne le nom d'*or horizontal*, aſſurant
» qu'il ſupplée lui ſeul à tous les beſoins
» du Medecin & du Chirurgïen.

» Nuyſement parle auſſi de ce
» mercure, aſſurant qu'il ne faut qu'en
» prendre deux ou trois grains dans
» quelque confortatif pour purger le
» corps humain de toutes ſes impuretés.
» Van-Helmont dit la même choſe en

» d'autres termes, mais il donne à en-
» tendre qu'il a la vertu de purifier le
» ſang. Voilà donc trois ſçavans hom-
» mes, que l'on peut regarder comme
» les fondateurs de la Philoſophie & de
» la Medecine hermétique, qui ont ex-
» cellemment écrit de ce mercure. Ce-
» pendant leurs ſucceſſeurs n'ont rien
» ajoûté à leurs découvertes, & ont
» mieux aimé ſe tenir tranquilles que de
» ſe fatiguer à preparer un remede uni-
» verſel.

» Ceux qui ſont ſenſibles aux peines
» des malades, & qui deſirent de les
» ſoulager, rendront plus de ſervices au
» public en ſe ſervant de ce mercure fixe
» pour guérir la Goute & la vérole,
» qu'en l'emploiant à faire de l'or, qu'ils
» ne doivent deſirer tout au plus qu'au-
» tant qu'il leur eſt néceſſaire pour vi-
» vre.

Ces Chimiſtes qui ont connu de meilleurs remedes que ceux dont on ſe ſert pour l'ordinaire ne pouvoient rendre un plus mauvais ſervice au genre humain, que de les tenir ſecrets, ou d'en donner, comme ils ont fait, la compoſition d'une façon tout-à-fait inintelligible. Mais on ne ſera point ſurpris de cette conduite ſi

l'on réfléchit ſur l'état où étoit la Medecine dans leur tems, auſſi-bien que ſur le procedé que les Medecins Galeniques ont tenu à leur égard.

Quant à l'état de la Medecine, les Praticiens de ce tems-là étoient univerſellement attachés à un ſyſtême particulier qui leur faiſoit ſuivre avec opiniâtreté des méthodes tout-à-fait infructueuſes pour les malades; & ils euſſent cru commettre un ſacrilége s'ils ſe fuſſent éloignés le moins du monde du chemin battu, quoiqu'une infinité d'expériences les eût convaincus qu'il conduiſoit rarement, ou même qu'il ne conduiſoit jamais, à la ſanté. Il arrivoit de-là qu'ils fatiguoient inutilement ceux qui avoient des maladies chroniques avec des décoctions, des juleps, des potions, des pilules, des électuaires, & pluſieurs autres remedes ſuperflus, & cela pendant des mois & des années entieres, pourvû que les malades euſſent la volonté & les moïens de païer leurs ſoins. Lors donc que les Chimiſtes, ſoit par hazard, ou par leur induſtrie, eurent trouvé les moïens de guérir avec un petit nombre de remedes efficaces, & en peu de tems, ces maladies opiniâtres qui avoient été juſqu'alors

incurables, ou du moins qui demandoient une perſeverance ennuieuſe dans l'uſage de remedes non moins fatiguans que la maladie même, les Galeniques prirent l'allarme, s'imaginant que leur état étoit en danger, & apprehendant dans la Medecine une révolution qui ne pouvoit manquer de nuire à leur fortune. De-là vint qu'au lieu de rendre aux inventeurs de ces découvertes l'honneur qui leur étoit dû, ils ne ceſſerent de les accabler de reproches & de les diffamer comme des novateurs auſſi ignorans que dangereux. Van-Helmont ſe plaint hautement de cette conduite, & nous apprend qu'ils pouſſerent la fureur juſques au point de vouloir faire condamner ſon Traité des fievres par les Magiſtrats.

Une pareille conduite ne pouvoit manquer d'irriter les Chimiſtes, & de les diſpoſer à cacher à leurs antagoniſtes la compoſition des remedes dont le ſuccès leur déplaiſoit ſi fort. Auſſi ne manquerent-ils pas de le faire. C'eſt donc aux procedés des Medecins que l'on doit attribuer le peu de progrès qu'on a fait dans la Medecine.

Je n'ai pris en main la défenſe des anciens Chimiſtes que dans la ſuppoſition

qu'ils ont été véritablement les inventeurs de quelques remedes efficaces, comme j'en ſuis ſuffiſamment convaincu non-ſeulement par des hiſtoires atteſtées, mais encore par le témoignage de mes ſens; mais je n'ai jamais eu deſſein de défendre leurs chimeres, ni d'approuver leur conduite aux dépens de la raiſon & de l'experience.

Je vais maintenant faire part au Lecteur de ce que j'ai oui dire relativement à la méthode de traiter la Goute & les Rhumatiſmes avec le mercure.

Il parut, il y a quelques années, dans cette ville de Londres une perſonne tout à-fait ignorante dans la Medecine, qui s'occupoit à guérir les Rhumatiſmes parmi le même peuple, ce qui lui procuroit une ſubſiſtance aſſez honnête. Elle ſoûtenoit avec confiance que l'on peut appaiſer la Goute & la guérir preſque toûjours par l'uſage continué d'un remede dont elle cachoit la compoſition, mais que j'ai connu être mercuriel par pluſieurs obſervations; principalement parce que j'ai vû qu'étant donné ſans jugement & ſans précaution, comme il l'étoit preſque toûjours, il excitoit ſouvent une eſpece de ſalivation, qui, quoique légére,

légére, ſuffiſoit pour découvrir ſon origine. Elle me fit voir en differens tems plus de quarante malades qui avoient uſé de ſon remede, & qui tous rendoient témoignage à la vérité de ce qu'elle avoit avancé. Mais le cas dont je me ſouviens le mieux, & qui a le plus de rapport à mon ſujet, eſt celui de M. Davis, autrefois Chimiſte à Londres, & dans ce tems-là penſionnaire au College Morden dans *Black-Heath*, où je fus le voir. Les particularités de ſon hiſtoire, autant que j'ai pû les recueillir, étoient telles que voici.

Il avoit alors ſoixante & douze ans, & depuis près de vingt il étoit ſi violemment affligé de la Goute qu'il ne pouvoit ſe ſervir de ſes membres, ſur-tout de ſes doigts, dont les jointures étoient devenuës immobiles à cauſe des nodus qui s'y étoient formés. Il commença dans ce tems-là à prendre le remede que la perſonne dont j'ai parlé ci-deſſus, lui avoit conſeillé, & il s'en trouva ſi bien qu'il jugea à propos d'en uſer de tems en tems. Enfin ſes effets furent tels que pendant les douze dernieres années, il en avoit pour-lors quatre-vingt-quatre, il ne reſſentit pas le moindre ſymp-

tôme de Goute, & joüit de la ſanté la plus parfaite. Il me dit de plus que les nodus s'étoient diſſipés au bout de quelques années ; de ſorte, que lorſque je le vis, il y a environ quatre ans, il ſe ſervoit librement de ſes mains & de ſes pieds, ſans qu'il y parût aucune tumeur contre nature.

Il ne voulut jamais m'enſeigner la préparation du mercure dont il ſe ſervoit; mais je compris par les fréquentes converſations que j'eus avec lui qu'elle conſiſtoit à diſſoudre du mercure purifié par des amalgamations réiterées, comme j'ai dit ci-deſſus, dans de l'eſprit de nitre, que l'on retiroit en diſtillant au feu de ſable juſqu'à ſiccité, & à édulcorer enſuite la maſſe mercurielle reſtante par des affuſions réiterées d'eau, par la trituration & la calcination, & enfin en allumant deſſus une quantité ſuffiſante d'eſprit de vin.

J'ai appris que ce Gentilhomme avoit vécu juſqu'à l'été dernier en très-bonne ſanté, & qu'il étoit mort de vieilleſſe.

Je fus voir, il y a quelques années, avec la même perſonne un malade qui étoit dans l'operation du remede qu'elle lui avoit donné, & que je connus être

purement mercuriel. Ce madade étoit Capitaine d'un Vaiſſeau marchand arrivé depuis peu de l'Amérique. Je ne me ſouviens point de l'avoir entendu nommer, & tout ce dont je me rappelle eſt qu'il demeuroit dans une petite rue fort ſale dans *Wapping*, où je n'avois jamais été, & où je n'ai plus mis le pied depuis. Il me dit qu'il étoit détenu au lit depuis quatre ou cinq jours par une Goute violente aux deux pieds ; qu'il avoit pris deux jours auparavant une doſe d'un remede que la perſonne qui m'accompagnoit lui avoit donnée ; que quelques heures après l'avoir priſe, la partie affligée avoit commencé à ſuer copieuſement, & qu'il avoit ſenti en même tems une chaleur douce & agréable dans toutes les autres parties de ſon corps ; que depuis ce tems ſes pieds avoient continué de ſuer ſi copieuſement, que les ſerviettes dont il les avoit enveloppés deux heures avant que je le viſſe étoient toutes percées, bien qu'elles fuſſent en huit doubles ; que les douleurs cruelles qu'il ſentoit auparavant s'étoient appaiſées peu à peu, de façon qu'il étoit en état de ſe promener dans ſa chambre, ſans peine, & ſans ſe ſervir de bâton.

J'ai appris par une expérience de pluſieurs années qu'il n'y a point de Rhumatiſme obſtiné qui ne cede au mercure, pourvû qu'on en continue l'uſage pendant quelque tems, & je puis en dire autant de la Goute ; de ſorte que je ſuis fortement perſuadé que l'on peut rendre régulieres la plûpart des Goutes qui ne le ſont point, & faire que ceux qui ſont retenus dans le lit par la violence des douleurs durant la moitié de l'année, & privés de l'uſage de leurs membres pendant l'autre moitié, ne ſoient affligés de la Goute qu'une ou deux fois par an pendant quinze jours ou trois ſemaines, & joüiſſent de l'uſage de leurs membres & d'une ſanté parfaite tout le reſte du tems. Je n'ai jamais donné les mercuriels dans cette vûë que je n'aie apperçu beaucoup de changement dans l'appétit & dans la digeſtion, & un changement favorable dans les fonctions des viſceres dont la ſanté & la vie dépendent ; & cette obſervation eſt d'autant plus importante qu'elle favoriſe beaucoup la méthode que je recommande ici. Le lecteur ſe ſouviendra que toutes les fois que je parle de Rhumatiſmes dans ce Traité, je n'ai en vûë que ceux de l'eſ-

pece chronique ; car je n'ai point remarqué que le mercure ait la même efficacité dans ceux de l'eſpece aiguë.

Je ne me ſuis point borné à une ſeule préparation mercurielle, m'étant ſervi dans les cas légers de mercure diviſé avec quelque térébenthine & mêlé avec un purgatif à la façon des pilules de Belloſte, du calomelas, ou de l'éthiops antimonial, dont l'efficacité n'eſt pas petite. Dans les maladies plus obſtinées j'ai emploïé l'une & l'autre des préparations que j'ai décrites ci-deſſus. Mais j'avoüe que j'ai une grade opinion du mercure précipité ſolaire de Bates dans les affections invétérées, auſſi-bien que du fébrifuge de Riviere, qui ne cede peut-être point aux autres remedes.

Riviere nous a caché la méthode dont il ſe ſert pour préparer ce fébrifuge, & nous a laiſſé le ſoin d'en deviner la compoſition en étudiant la deſcription ſuivante, qui eſt extrêmement obſcure. » Ce » précieux remede, dit-il, eſt compoſé » d'un triple Hercule (peut-être entend- » il par là l'or, l'antimoine, & le mer- » cere) pouſſé au plus haut degré de » perfection par douze operations (ſu- » blimations peut-être). On aſſocie à ces

» trois Hercules un quatriéme champion,
» (peut-être l'eſprit de vin) qui rend le
» remede complet & parfait. On peut
» le donner aux enfans depuis dix ou
» douze grains juſqu'à quinze, & aux
» adultes depuis vingt grains juſqu'à
» trente ou quarante. Il opere ſans vio-
» lence étant donné en doſe convenable,
» & ne cauſe pas plus d'agitation que
» les remedes ordinaires, ou les compoſi-
» tions de rhubarbe & de ſenné. Il opere
» quelquefois par le vomiſſement, lorſ-
» qu'une partie de la matiere morbifi-
» que ſe trouve logée dans le voiſinage
» de l'eſtomac, car il attaque directe-
» ment cette matiere par-tout où elle eſt
» logée, & ne la quitte point qu'il ne
» l'ait ſubjuguée. Dans les cas où il
» trouve les paſſages ouverts, & une
» petite quantité de matiere morbifique,
» il opere ſans cauſer aucun trouble ni
» aucune évacuation conſiderable. Mais
» lorſque les malades n'ont pris aucun
» remede pendant tout le cours de la
» maladie, que le corps eſt farci de ſucs
» corrompus des alimens, que les hu-
» meurs nuiſibles ſont abondantes, les
» obſtructions obſtinées, ou les crudités
» amaſſées en quantité, il ne ſurmonte

» la maladie qu'en agitant les malades,& » leur cauſant quelques douleurs, comme cela eſt arrivé à quelques pauvres » ſur leſquels je fis l'eſſai de mon remede.

Hartmann, fameux Chimiſte Allemand, Rolfinckius, & pluſieurs autres, ne nous laiſſent rien à deſirer ſur la préparation de ce fébrifuge ſpécifique, & en décrivent le procedé de la maniere ſuivante.

» Prenez de l'or le plus pur & le » mieux affiné, demi-once; reduiſez le » en lames minces, & faites-le diſſoudre à la maniere ordinaire dans l'eau » régale, preparée avec le ſel commun, » & non point avec le ſel ammoniac, » parce que cette derniere eſpece rend » le mercure volatil; de verre d'antimoine, demi-once; & de mercure » parfaitement purifié, trois onces. Faites diſſoudre chacune de ces ſubſtances » ſéparément,& dans des vaiſſeaux differens, dans l'eau forte, de façon que » les ſolutions ſoient ſuffiſamment claires & tranſparentes. Mêlez toutes ces » ſolutions enſemble & retirez le menſtruc par la diſtillation. Ajoûtez y une » nouvelle quantité d'eau régale, & diſ-

» tillez-la plusieurs fois jusqu'à ce que le » précipité étant mis sur une plaque de » fer rouge ne jette aucune fumée. Cal- » cinez ce précipité après l'avoir cou- » vert avec une tüile, pour que tous » les esprits de l'eau régale se dissipent » & s'évaporent. Distillez six fois sur ce » précipité de l'esprit de vin jusqu'à ce » que le mercure soit en quelque sorte » fixé. Allumez de l'esprit de vin sur ce » mercure, & faites-le calciner à petit » feu sous une tuile.

Bates prepare ce remede d'une maniere un peu differente de celle qui précede.

» Prenez des fleurs d'antimoine subli- » mées trois fois avec le sel ammoniac & » édulcorées; de verre d'antimoine pré- » cipité dans quatre onces d'eau forte » preparée avec le nitre & l'alun, de » chacun demi-once; de mercure préci- » pité avec de l'eau forte préparée avec » le nitre, le vitriol, & l'alun, six on- » ces; d'or dissout dans l'eau régale, une » once : mêlez ces substances, & distillez » lentement jusqu'à siccité par la retorte, » faisant douze cohobations. Lavez cinq » fois la poudre, faites-la seicher, & » après y avoir ajoûté deux pintes » d'esprit de vin, distillez-la dans une

» nouvelle retorte, faiſant ſix cohoba-
» tions ſucceſſives ; l'eſprit de vin étant
» retiré, mettez la chaux dans un creu-
» ſet couvert, que vous expoſerez pen-
» dant trois heures à un feu de roüe ;
» allumez enſuite deſſus l'eſprit de vin
» diſtillé dont nous avons parlé ci-deſſus.
» La doſe eſt depuis ſix grains juſqu'à
» demi-ſcrupule, avec une égale quan-
» tité de ſcammonée ſouffrée.

Je vais, pour confirmer la doctrine que j'ai avancée, rapporter quelques hiſtoires de maladies que j'ai choiſies entre un grand nombre traitées avec le même ſuccès, ce qui ſuffira, je crois, pour donner une idée générale de ma méthode & de ſes effets.

La premiere experience que j'ai faite a été à l'occaſion d'un penſionnaire externe du Collége de Chelſea, âgé de plus de ſoixante & dix ans, qu'un Rhumatiſme avoit preſque entierement privé pendant neuf ans de l'uſage de tous ſes membres. Je lui preſcrivis quelques doſes de l'or horizontal décrit, autant que je puis m'en ſouvenir dans les *Collectanea Chymica Leidenſia*. Ce remede opera très-promptement, & avec tant de ſuccès, qu'après en avoir pris trois ou

quatre doſes, le malade vint me trouver avec ſes béquilles ſur ſes épaules, ſans en faire aucun uſage, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis pluſieurs années. Il diſcontinua l'uſage de ce remede, ce qui ne l'empêcha pas de ſe bien porter pendant pluſieurs mois. Mais un froid qu'il prit au bout de ce tems-là lui cauſa une rechûte dont il guérit par la même méthode. Comme ce malade étoit obligé de travailler pour vivre, & que ſa profeſſion, qui étoit celle de décroteur, l'expoſoit ſans ceſſe au froid, je ne jugeai pas à propos de continuer le traitement, d'autant plus que la ſituation du malade eût été un obſtacle à mes deſſeins. J'en vis cependant aſſez pour oſer faire l'eſſai du même remede ſur d'autres.

Après avoir éprouvé l'efficacité du mercure dans les Rhumatiſmes & dans la Goute dans une infinité de cas, j'eus occaſion d'être encore témoin de ſes bons effets dans le ſuivant.

HISTOIRE DE M. RICHARD WETHERSTON, ECUÏER.

MONSIEUR Wetherſton, qui loge près de Hereford, vint me conſulter le 12 fevrier 1741 ſur une Goute ou un Rhumatiſme, dont il étoit incommodé. Sans vouloir entrer dans une diſcuſſion ſur le nom propre à ſa maladie, je me contenterai d'obſerver qu'elle l'avoit privé pendant les cinq ou ſix dernieres années de l'uſage de tous ſes membres. Il marchoit tout courbé, & à peine pouvoit-il monter & deſcendre un eſcalier, quoiqu'aidé de deux ou trois perſonnes. Il n'avoit point aſſez de force de la main droite pour ſoûtenir une taſſe de chocolat, & les doigts de la gauche étoient contrefaits & ſans mouvement. Je commençai la cure par lui faire tirer dix onces de ſang; il étoit extrêmement gluant, & j'appris que cette diſpoſition lui étoit ordinaire depuis long-tems. Je le mis enſuite à l'uſage des mercuriels, & au bout de ſix ſemaines, pendant leſquelles il en prit ſept ou huit doſes, il eut aſſez de force de la main droite pour pouvoir ſoulever un poids

conſiderable. La gauche reprit preſque ſon état naturel, il marcha droit, & ſe trouva en état au bout de quelque tems de faire environ un mille à pied ſans l'aide de perſonne.

Je le fis ſaigner une ſeconde fois à ſa priere pour voir l'état de ſon ſang, & je le trouvai beaucoup moins gluant que la premiere fois.

Je prie ce Gentilhomme de m'excuſer ſi pour repréſenter ſon cas avec plus d'exactitude, j'oſe remarquer qu'il ne vécut point auſſi régulierement qu'il auroit dû le faire. Comme il eſt auſſi ennemi de la contrainte que des purgatifs, il négligea pendant le cours du traitement de prendre les remedes que je lui avois preſcrits, les differant quelquefois durant une ſemaine, & quelquefois pendant quinze jours, quoiqu'il eût dû en uſer tous les trois ou quatre jours. Je ne doute point que cette négligence, jointe au froid auquel il s'expoſa de tems en tems, n'ait retardé la cure pendant quelques mois, occaſionné les légéres rechûtes auſquelles il fut ſujet, & empêché les doigts de la main gauche de reprendre leur état naturel. M. Wetherſton revint l'été dernier de Bath avec une fievre épi-

démique qui étoit alors fort commune en Angleterre, & dont on n'eut pas de peine à le guérir. Il ne ſentoit aucune atteinte de Goute, & j'ai tout lieu de croire qu'il continue à ſe bien porter ; & ſi cela n'eſt point, j'oſerois aſſurer que ce n'eſt que pour avoir manqué d'uſer des remedes que je lui ai preſcrits.

Voici une autre obſervation qui n'eſt pas moins remarquable que la précédente. C'eſt celle de M. Walter-Baker, Imprimeur, dont la vérité ſera atteſtée par M. Richardſon, qui demeure dans *Saliſbury-Court, Fleet-Street*; je vais la rapporter exactement dans les propres termes dans leſquels le malade me l'a contée.

HISTOIRE DE M. BAKER.

COMME j'allois au mois d'août 1734 le long du *Strand*, je fus attaqué d'une douleur violente dans la premiere jointure du gros orteil gauche. Je l'attribuai à une entorſe, & je baſſinai la partie avec du vieux *Rum*, ainſi qu'on me l'avoit conſeillé. Un de mes amis qui vint me voir le lendemain m'aſſura que c'étoit la Goute, & me félicita

en riant de cette nouvelle acquisition. J'ajoûtai d'autant moins de foi à son discours, que mon grand pere qui a vécu près de cent & treize ans, ni mon pere qui en a vécu quatre-vingt, ni ma mere, qui vit encore, n'ont jamais eu ni Goute ni Rhumatisme; de sorte que j'y appliquai remede sur remede dans l'esperance d'en recevoir du soulagement, sans pouvoir y réussir. Cet accès dura pendant sept ou huit jours.

Je fus attaqué de nouveau en 1736 de la même douleur, mais de la maniere la plus cruelle. Après en avoir été tourmenté pendant environ trois semaines, je pris le parti d'aller au bain, où je me fis appliquer une ventouse sur la partie malade, par le moïen de laquelle on me tira quatre onces de sang noir & épais; & l'accès me quitta environ trois semaines après.

La douleur revint en 1737 environ dans le même tems avec tant de violence que j'en perdis le repos, l'appétit, & la tranquilité pendant un mois. Lasse à la fin de souffrir, je pris le parti d'appliquer vers les six heures du soir une couple de sangsues sur la partie; mais il n'y en eut qu'une qui s'y attachât, & qui,

après s'être remplie, au bout d'un quart d'heure tomba d'elle-même; mais la partie continua de saigner jusques vers les onze heures du soir, sans que la douleur diminuât le moins du monde. Pendant les neuf semaines que cet accès dura je ne pris aucune sorte de remede. Je passai mon tems depuis 1734 jusqu'en 1737 à faire bonne chere & à boire du punch, mais j'ai vécu depuis ce tems très-sobrement. J'eus en 1738, 1739, & 1740, des attaques très-violentes à peu-près dans la même saison; mais je pris pour-lors les purgatifs que le Medecin jugea à propos de me donner, lesquels secondés d'un régime très-exact m'en garantirent jusqu'en 1741, que l'accès revint vers le même tems avec plus de violence que jamais, de sorte que je souffris pendant plus de sept semaines dans la même partie des tourmens inexprimables sans pouvoir joüir de neuf heures de repos pendant tout ce tems. J'eus recours de nouveau à mon premier topique; j'appliquai une sangsue sur la partie malade & la laissai saigner dans l'eau chaude pendant trois ou quatre heures, sans en recevoir aucun soulagement. Je ressentis le lendemain une dou-

leur violente dans le pied droit, ce qui me fit croire que la matiere morbifique alloit s'y fixer; mais il arriva tout le contraire, car elle se jetta le jour suivant sur mon poignet gauche avec tant de fureur qu'on m'eût plûtôt pris pour un fou que pour un homme sensé, tant les douleurs qu'elle me causoit m'avoient mis hors de moi-même. Cet accès continua pendant près d'onze semaines avec toute la violence imaginable, sans me laisser deux ou trois heures de repos; & ce ne fut qu'au bout de cinq mois que je fus en état de pouvoir marcher, & de me servir de mon poignet.

C'est la coûtume des Imprimeurs de consulter en cas de maladie les Medecins dont ils impriment les ouvrages; & comme j'étois chargé pour-lors du Dictionnaire de Medecine de M. James, j'usai de ce privilége & le consultai sur la mienne. Il m'ordonna l'usage de remedes mercuriels que je continuai pendant neuf semaines, l'aïant commencé sur la fin de cet accès. J'ai joui depuis ce tems d'une santé parfaite à tous égards, si j'en excepte deux légers accès de Goute, dont l'un me prit au mois d'avril & dura trois jours, & l'autre sur la fin de mars & en dura deux.

HISTOIRE DE M. FRANCIA.

MONSIEUR Francia, Marchand à *Allen-Court*, *Leadenhall-Street*, fut attaqué en 1723 d'une Goute dont la violence augmenta au point de l'obliger à reſter au lit pendant ſix ou ſept mois de l'année, & de le rendre perclus preſque tout le reſte du tems. Il me conſulta vers les fêtes de Pâques de l'année 1743; il étoit au lit depuis le ſecond jour du mois de décembre, & avoit ſouffert durant tout ce tems-là des douleurs inſupportables. Je lui ordonnai ſur le champ les mercuriels, & ils produiſirent ſur lui un ſi bon effet, qu'il fut en état au bout de quinze jours d'aller à la Bourſe. Ses affaires ne lui permirent de continuer l'uſage de ce remede qu'autant qu'il y étoit obligé par la Goute; mais cela ne l'empêcha pas de ſe bien porter juſqu'à l'automne ſuivant, qu'il fut attaqué d'un accès fort court, mais régulier, qui l'obligea de recourir au remede dont il s'étoit ſi bien trouvé. Il ne ſe vit pas plûtôt en état de ſortir qu'il renonça aux remedes juſqu'au mois d'avril ſuivant qu'il eut un ſecond accès qui

dura environ trois ſemaines. Il uſa pendant ce tems-là des remedes que je lui avois donné, mais il les quitta dès qu'il fut guéri. Il joüit juſqu'au mois de décembre d'une ſanté parfaite étant en état de marcher, d'aller à cheval & de vaquer à ſes affaires avec beaucoup plus de facilité qu'auparavant. Il fut cependant attaqué dans ce mois de quelques douleurs dans toutes les jointures que la Goute avoit occupées, mais il s'en falloit beaucoup qu'elle fût auſſi violente que la premiere fois. Il a eu depuis un accès très-violent, mais régulier, dont il eſt aujourd'hui parfaitement guéri.

Il eſt bon d'obſerver qu'avant qu'il usât de ces remedes, ſon appétit étoit extrêmement diminué, & qu'il vomiſſoit la plus grande partie des alimens qu'il prenoit, & qu'il lui étoit impoſſible durant les paroxyſmes de pouvoir garder le vin, le bouillon, ou quelque aliment que ce fût, dans ſon eſtomac. Mais il n'eut pas plûtôt pris quelques doſes de mercure qu'il recouvra l'appétit, & ne fut plus ſujet aux mêmes vomiſſemens.

Bien que M. Francia ne ſoit point entierement guéri, il ſe porte beaucoup

mieux qu'il n'a jamais fait, & je ne doute pas que ſa ſanté ne fût beaucoup plus parfaite, s'il eût continué d'uſer des remedes que je lui avois donnés dans les intervalles d'accès.

HISTOIRE DE M. TRUBY.

MONSIEUR Truby, qui tenoit autrefois le Cabaret qui avoit pour enſeigne *les Armes du Roi*, dans le Cimetiere S.Paul, après avoir été pluſieurs fois incommodé de la Goute, fut enfin attaqué environ le 7 du mois d'août dernier d'un accès violent qui l'obligea de garder le lit. Ses affaires étoient pour-lors dans un tel état qu'il aima mieux s'expoſer à toutes ſortes de riſques que de les négliger. Je jugeai donc à propos pour ſatisfaire à ſa demande de lui donner de fortes doſes de mercure, qui lui procurerent deux vomiſſemens, une douzaine de ſelles & des ſueurs abondantes, ſurtout aux pieds qui étoient les parties affectées, ce qui le ſoulagea beaucoup. Il prit trois jours après une petite doſe de ce remede qui produiſit le même effet. Ses douleurs ceſſerent à la troiſiéme, & en moins de dix jours il fut en état de

ſortir,& de vaquer à ſes affaires. M. Truby a joüi depuis ce tems d'une ſanté parfaite, & m'a aſſuré que ſon appétit, ſa digeſtion, & ſes autres facultés, n'avoient jamais été en ſi bon état. Il a néanmoins eu l'imprudence depuis qu'il ſort de négliger l'uſage du remede auquel il doit ſa guériſon.

HISTORE DE M. DARE.

JE fus appellé le 15 octobre dernier dans la ruë appellée *Newcaſtle-Street, Fleet-Marquet*, pour y voir M. Dare. Il me dit qu'il étoit affligé de la Goute depuis pluſieurs années au point d'être obligé de garder le lit deux fois par an, & quelquefois plus, pendant ſix ſemaines, deux mois, & même davantage. Il étoit pour-lors tourmenté d'une grande chaleur & de douleurs ſi violentes, qu'il ne pouvoit remuer les pieds ſans ſoüffrir des tourmens incroïables. Je lui donnai tout de ſuite une doſe de mercure qui produiſit ſur lui à peu-près le même effet que ſur M. Truby dont j'ai parlé ci-deſſus, & le mit en moins de trois jours en état de remuer les pieds ſans douleur. Il quitta le lit après avoir pris la ſeconde

doſe, & ſe promena dans ſa chambre à l'aide de ſes béquilles ; mais la troiſiéme le guérit tout-à-fait. Je n'ai pû lui perſuader de continuer l'uſage de ce remede, de ſorte que je ne ſçaurois me flatter que ſa ſanté ſoit de longue durée, bien qu'il m'ait aſſuré qu'elle eſt à tous égards des plus parfaites.

HISTOIRE DE M. GANDON.

IL y a environ trois ans que M. Gandon, Armurier dans *New-Bond-Street*, me fit appeller pour me conſulter ſur une douleur Sciatique qui le rendoit boiteux. Comme il étoit dans la vigueur de l'âge, je lui donnai une forte doſe de mercure qui le fit aller par haut & par bas avec tant de ſuccès, qu'il fut entierement guéri le lendemain, ſans que la douleur ſoit revenue depuis. Il jugea cependant à propos de prendre encore quelques petites doſes de mercure par précaution.

Comme ces cas ſont plus que ſuffiſans pour montrer en général les effets du mercure dans la Goute & les Rhumatiſmes, je croirois abuſer de la patience du lecteur ſi j'en rapportois un plus grand nombre.

Je n'ai évité d'entrer dans des recherches ſpéculatives que parce, que cette conduite eût été incompatible avec le deſſein que je me ſuis propoſé d'établir la certitude de certains faits dont j'ai lû ou entendu faire le recit, ou dont j'ai moi-même été témoin. J'ai cru qu'étant Medecin, & Membre de la Societé, il y auroit de l'inhumanité à priver les malheureux du ſoulagement dont ils ont beſoin par des vûes tout-à-fait incompatibles avec le caractere d'honnête homme, & de Chrétien. J'ai encore évité de donner des formules particulieres dans la crainte de fournir aux Empyriques des matériaux propres à détruire les hommes par le mauvais uſage qu'ils en pourroient faire. J'appelle Empyriques tous ceux qui ont aſſez peu de probité pour ſe joüer de la ſanté & de la vie des hommes, ſans avoir aucune des qualités néceſſaires pour une entrepriſe auſſi difficile, & qui oſent offenſer tous les jours la Providence par des meurtres prémédités, ſans autre motif que celui d'augmenter leur fortune.

On ne peut douter, pour peu qu'on ſoit verſé dans la Medecine, que le premier devoir de ceux qui la profeſſent ne

ſoit de diſtinguer les maladies avec exactitude, & le ſecond d'en prévoir l'événement, & d'en prédire les ſuites, puiſque ce n'eſt que par-là qu'ils ſont en état de prévenir & d'empêcher les accidens auſquels on doit s'attendre dans le cours d'une maladie, ſans agir au hazard & ſans deſſein; comme on ne ſçauroit manquer de le faire, ſi on ne poſſede ces qualités dans un degré éminent. Maintenant il eſt certain que la ſcience qui enſeigne à diſtinguer les maladies, & à prédire leurs ſuites, ne peut s'apprendre que dans les écrits d'Hippocrate, d'Arétée, de Galien, & de quelques autres qui l'ont copié, & qu'on n'a rien ajoûté d'important à ces parties de la Medecine depuis le ſiécle de ce grand Homme. Nous avons, il eſt vrai, deux Auteurs qui, ſelon Boerhaave, ne ſont point à mépriſer dans cette partie; l'un eſt Proſper Alpin dans ſon livre *de præſagienda vita & morte*, & l'autre Duret dans ſes Commentaires ſur les *Prénotions de Cos.* Mais ils entrent dans une ſi grande théorie, qu'il faut avoir beaucoup de jugement pour diſtinguer les vérités ſolides qui ſont d'uſage d'avec les hypothéſes chimériques qu'ils ont adoptées, & pour diſtin-

guer le corps de l'ombre ; de ſorte qu'on peut appliquer à ces imitateurs comparés avec leurs originaux, ce que Cervantes dit des traductions, ſçavoir, qu'elles reſſemblent au revers d'une tapiſſerie où les figures ſont déguiſées par des traits inutiles, & défigurées par la groſſiereté de l'ouvrage. Ceux qui ſont hors d'état par l'éducation qu'ils ont reçûë de recourir aux ſources d'où les parties les plus eſſentielles de la Medecine tirent leur origine, & qui n'ont jamais oui parler, & encore moins parcouru les Auteurs qui y ont puiſé, ſont fort éloignés de connoître les principes d'un art dont la vie des hommes dépend, & dans lequel la faute la plus légére a ſouvent des ſuites funeſtes. De-là vient qu'on entend ſi ſouvent dans les chambres des malades les mots de fiévres nerveuſes, de ſymptômes nerveux, d'eſprits animaux & tel autre jargon inintelligible, qui ne ſert que trop ſouvent d'aſile à l'ignorance, & à l'impoſture, à la honte de la véritable Medecine, & au ſcandale de l'art de guérir.

Je ne ſçaurois quitter ce ſujet ſans relever quelques erreurs groſſieres qui ſe ſont perpétuées de ſiécle en ſiécle, & qui

qui ſemblent tenir lieu de vérités infaillibles près de ceux qui ſont affligés de la Goute. La premiere eſt que la Goute eſt une maladie ſalutaire, qui prévient ou guérit toutes les autres; & par conſéquent qu'on ne peut entreprendre de la guérir ſans nuire au malade, & ſans l'expoſer à d'autres maladies. Ce raiſonnement revient au même que ſi l'on diſoit à un homme criminel, pour le conſoler, que ſa priſon le met à couvert des dangers d'un naufrage ou d'une bataille; il ne pourroit diſconvenir ſans contredit de cet avantage, mais je doute qu'il ſe trouvât quelqu'un, qui pour éviter un malheur auſſi incertain, voulût s'expoſer à être roué vif. On ſçait que la violence de la Goute augmente à meſure qu'on avance en âge, & qu'elle cauſe infailliblement la mort lorſqu'elle eſt arrivée à un certain point. Quiconque prendra la peine de conſulter le Traité de Muſgrave qui a pour titre *de Arthritide Anomala*, apprendra que la Goute, loin de prévenir les maladies, occaſionne toutes celles qui naiſſent des affections des parties nobles, comme l'apopléxie, la léthargie, l'aſthme, les inflammations du poulmon, l'hydropiſie, la dyſenterie,

les ulcéres des inteſtins, la paralyſie & autres maladies auſſi dangereuſes qu'incommodes.

C'eſt une opinion communément reçûë dans quelques Provinces de l'Ecoſſe que la galle eſt un préſervatif contre toutes les autres maladies, de ſorte qu'on traiteroit de fou quiconque chercheroit à s'en faire guérir. Quelques-uns même pouſſent la folie ſi loin qu'ils la prennent à deſſein & dans la vûë de guérir les maladies auſquelles ils ſont ſujets. Je ſuis perſuadé que la galle & la Goute ſont également propres à prévenir des maladies; mais la ſaleté & l'incommodité de l'une, & la douleur & le danger de l'autre, rendent peut-être ces ſortes de préſervatifs moins déſirables que les maladies qu'on aſſure qu'elles guériſſent ne ſont redoutables; ſans compter que la vertu préſervative de l'une & de l'autre eſt extrêmement douteuſe & ſujette à caution.

On eſt encore dans le préjugé qu'il eſt auſſi impoſſible d'appaiſer que de guérir la Goute. On doit remarquer à ce ſujet que, quand même on n'auroit point encore trouvé de remede capable de produire ces deux effets, il ne s'enſuivroit pas qu'on ne pût jamais le dé-

couvrir. Il n'y a pas moins de folie que d'inhumanité à renoncer à une ſemblable recherche, puiſque l'on ſe prive par-là des ſecours dont on pourroit ſe flatter dans la plûpart des maladies auſquelles les hommes ſont ſujets. Si ce ſentiment eût prévalu il y a cent ans à l'égard des fievres intermittentes, qui paſſoient alors pour être auſſi incurables que la Goute paſſe aujourd'hui pour l'être, l'approche de l'automne eût été un ſujet continuel de crainte pour une infinité de malades, & c'eût été en vain que les Sauvages de l'Amérique nous auroient communiqué leurs expériences ſur le quinquina.

Enfin les Medecins qui inſiſtent ſi fort ſur l'impoſſibilité de ſoulager la Goute, agiſſent avec leurs malades comme Paulo Purgante faiſoit avec ſa femme, lorſqu'il remettoit au lendemain les careſſes qu'elle lui demandoit, ſous prétexte que ſa complaiſance lui ſeroit fatale; déguiſant ſon impuiſſance à la ſatisfaire ſous le maſque de l'affection & de la tendreſſe qu'il avoit pour elle; & palliant ainſi le refus d'un plaiſir qu'il étoit hors d'état de lui procurer; mais ce n'étoit pas une raiſon pour que d'autres fuſſent dans la même impuiſſance que lui.

Je ne voudrois point assurer positivement que l'on pût guérir entierement la Goute, quoique les faits que j'ai rapportés ci-dessus semblent prouver qu'elle peut être appaisée beaucoup plus parfaitement qu'on ne se l'imagine pour l'ordinaire. C'est au Lecteur à prononcer sur mes raisons, car je ne juge point à propos de les justifier par un plus long commentaire.

Comme j'ai parlé ci-dessus de l'Ethiops antimonial comme d'un remede extrêmement important, je suis bien aise de faire observer qu'on ne le prépare pas également bien dans toutes les boutiques. On le donne en qualité d'alterant, & non point en qualité d'émétique ou de purgatif. Je me suis cependant trouvé depuis quatre mois dans trois occasions, où il a produit ces deux differentes operations avec une violence excessive, bien que je l'eusse pris à chaque fois dans differentes boutiques. Je suis persuadé que l'operation des antimoniaux n'est pas toûjours certaine; & je les ai vû operer dans une occasion avec beaucoup de violence, sans pouvoir découvrir la cause d'un pareil effet. Mais dans les trois cas dont je viens de parler, j'ai eu

lieu de croire que la violence de l'opération avoit été occasionnée par la préparation ; parce que les doses que j'avois prises chez M. Godfrey n'opererent ni par haut ni par bas, mais seulement par la transpiration insensible, ainsi que ce remede doit toûjours le faire.

Enfin ce qui favorise beaucoup la méthode que je propose, est que je n'ai connu personne de ceux qui ont usé des mercuriels dans la vûë d'être guéris de la Goute, qui ne soit encore en vie aujourd'hui, & qui ne jouisse d'une santé beaucoup meilleure, si j'en excepte M. Davis qui est mort de vieillesse, & un autre à qui un excès d'eau de Geneve a causé la mort.

Je vais finir cette Dissertation par quelques citations qui prouvent que je ne suis pas le seul qui aie parlé avantageusement de l'effet du mercure dans la Goute.

» Je me rappelle ici qu'un Gouteux, » que je traitai de la grosse vérole suivant la méthode que je viens de donner, n'a plus senti de douleurs goutteuses depuis ce tems. D'où l'on peut conclurre que le même remede peut guérir » la vérole & la Goute. *Maiz. Prax. Med. c. h. r.*

» La grosse vérole n'est pas la seule

» maladie que l'uſage des ſalivans tirés
» du mercure puiſſe guérir radicalement.
» Car des Auteurs très-célébres aſſurent
» que les mêmes remedes mercuriels
» ont quelquefois guéri des maux de tê-
» te, des vertiges, des manies, des épi-
» lepſies, des ulcéres, des Goutes, &c.
Nuck. de Saliva.

» Le plus puiſſant de tous les remedes
» contre la Goute eſt le mercure. *Mayer-ne de Arthritide.*

» Le mercure eſt avantageux dans la
» Goute. *Catanæus de Morb Gall.*

» Cette friction guérit auſſi les autres
» maladies froides & chroniques cauſées
» par la ſurabondance d'une matiere
» phlegmatique, comme les douleurs &
» les nodoſités de la Goute, &c. *Maſſa de Morb. Gall.*

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Obſervations intereſſantes ſur la cure de la Goute & du Rhumatiſme*, &c. dont les unes m'ont paru dignes de la curioſité du Public, & les autres ne contiennent rien qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 12 Juillet 1747.

P. DEMOURS.

PRIVILEGE DU ROY.

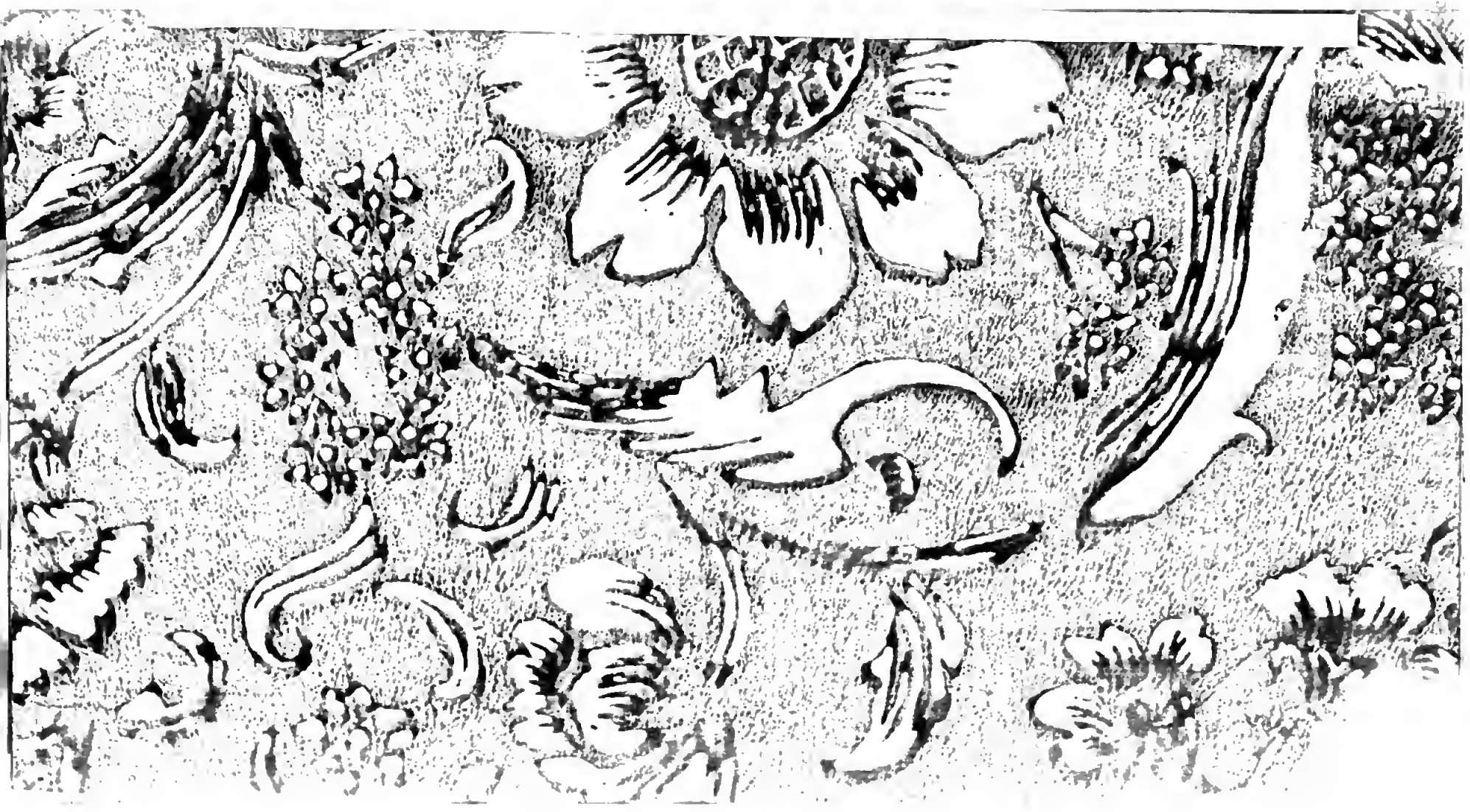
LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôts de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *les Œuvres de Medecine de M. Frederic Hoffmann, les Œuvres de M. Boerhaave, traduites en François avec des Commentaires*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce neceſſaires; A CES CAUSES voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes de faire imprimer leſdits Ouvrages en un ou en pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le tems de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faiſons défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits ouvrages, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement ou autre ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion deſdits ouvrages ſera faite dans notre Roïaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contreſcel des préſentes, que l'impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725, qu'avant de les expoſer en vente les manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits ouvrages ſe-

ront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, le tout à peine de nullité des préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes aïans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits ouvrages, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-ſixiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quarante-ſept, & de notre Régne le trente-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Je déclare que Meſſieurs Huart, Durand, & Moreau fils ont interêt pour moitié dans *les Œuvres de Boerhaave en François*; ſçavoir, M. Durand pour un quart, Meſſieurs Huart & Moreau pour l'autre quart; la moitié reſtante m'appartient ſeul, de même que *les Oeuvres de Frederic Hoffmann*, qui ſont entierement à moi. A Paris, ce 29 Juillet, 1747. *Signé*, BRIASSON.

Regiſtré, enſemble la preſente Ceſſion, ſur le Regiſtre onze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 828. fol. 726. conformement aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, le premier Août, 1747.

G. CAVELIER, *Syndic.*

De l'Imprimerie de GISSEY.

97. B. 24.